
EN VN



LE
THEATRE
ITALIEN
DE
GHERARDI.

DIVISE' EN HUIT VOLUMES.

TOME IV.


Par Onus
LE
THEATRE ITALIEN
DE
GHERARDI
Tome. IV

LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

Romagnan de Vivle 1732

OU

RECÜEIL GENERAL

de toutes les Comedies & Scenes Françoises joüées par les Comediens Italiens du Roy, pendant tout le temps qu'ils ont été au Service.

Enrichi d'Estampes en Taille-douce à la tête de chaque Comedie.

TOME QUATRIE'ME.



A LONDRES,
Chez JACOB TONSON, Libraire, à *Grais-Inn-Gate*.
Et se vend chez les Libraires François, dans le *Strand*.

M. DCCXIV.

PIECES CONTENUES
dans ce Quatriéme Volume.

LA COQUETTE.

ARLEQUIN ESOPE.

LES DEUX ARLEQUINS.

LE PHENIX.

ARLEQUIN PHAETON.

ULISSE ET CIRCE'.

LA COQUETTE OU L'ACADEMIE DES DAMES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theatre par Monsieur Regnard, & representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 17. jour de Janvier 1691.

ACTEURS.

TRAFIQUET.

COLOMBINE fille.

ISABELLE niéce.

MARINOTTE servante.

PIERROT. } valets.

MEZZETIN.

OCTAVE, amant de Colombine.

PASQUARIEL, valet d'Octave.

ARLEQUIN, Baillif du Maine.

UN CONSEILLER, *Mezzetin.*

UN CAPITAINE, *Arlequin.*

DEUX BOHEMIENNES, *Isabelle & Colombine.*

D'autres Acteurs qui ne parlent point.

La Scene est à Paris.



Tome 4 fol. 3





LA COQUETTE OU L'ACADEMIE DES DAMES.

ACTE I.

SCENE I.

ARLEQUIN *en Baillif, sortant en fureur, & parlant à la cantonade.*

VOus en avez menti, Messieurs les Commis de la Barriere, je ne dois rien, vous êtes des fripons ; on est plus assûré au milieu des bois que dans ce maudit païs ici, on ne sçauroit faire un pas qu'on ne trouve un filou, il n'y a pas une demi-heure que je suis arrivé dans Paris,

& me voilà déja presque tout deshabillé ..... Au voleur, au voleur, quelle maudite nation! à peine suis-je entré dans la Ville, qu'on fait derriére mon cheval l'operation à ma Valize, on en tire les hardes, & on la fait accoucher avant terme ; en descendant à l'Hôtellerie, on m'escamotte ma casaque : je fais deux pas dans la ruë, un Fiacre me couvre de bouë depuis les pieds jusqu'à la tête : un porteur de chaise me donne d'un de ses bâtons dans le dos: il vient un homme me saluër, je lui ôte mon chapeau, un coquin par derriére m'arrache ma perruque, & pour comble de friponnerie, on me veut faire païer l'entrée à la porte, comme bête à corne, parce que je viens pour me marier ..... Attendez donc que je sois .... *Appercevant Mezzetin*, Monsieur n'êtes-vous pas un coupeur de bourses, *il se fait icy une Scene Italienne entre Mezzetin & Arlequin, & ce sont de ces choses qui consistant plus dans le jeu, que dans les paroles, ne sauroient avoir nul agrément sur le papier : c'est pourquoy je la passe.*



SCENE II.

Chambre de Colombine avec un Claveſin.

ISABELLE *préludant ſur le Claveſin*, COLOMBINE *ſe mettant des mouches devant un miroir.* UN LAQUAIS.

COLOMBINE.

HOla quelqu'un, n'ai-je là perſonne ? Caſcaret, Jaſſemin, Bagatelle, Bagatelle ..... d'où vient petit garçon qu'il faut vous appeller tant de fois ?

BAGATELLE.

Mademoiſelle, c'eſt que j'achevois ma main au lanſquenet.

COLOMBINE.

N'eſt-il venu perſonne me demander ?

BAGATELLE.

Il eſt venu cinq ou ſix perſonnes, mais j'ai oublié leur nom & ce qu'ils m'ont dit.

COLOMBINE.

Le petit étourdi.

PIERROT.

Monſieur le Conſeiller a dit qu'il alloit revenir ; il eſt venu auſſi cette grande

femme qui a le visage si creux, qui vous viendra voir tantôt, quand elle aura été chez son Libraire.

COLOMBINE.

C'est nôtre bel esprit, je la tiens quitte de sa visite dés-à-present; venez ça, allez chez ma coûturiere, & dites-lui que je veux avoir mon habit aujourd'hui.

BAGATELLE.

Ne lui dirai-je pas aussi de nous faire des culottes, la mienne est toute déchirée entre les jambes, & ma chemise passe reverence parler par.....

COLOMBINE.

Taisez-vous petit sot, & faites ce que je vous dis. (*Pierrot & Bagatelle sortent.*)

ISABELLE.

Hé bien cousine as-tu bien-tôt mis la derniére main à ton visage?

COLOMBINE.

Dis-moi je te prie comment me trouves-tu aujourd'hui?

ISABELLE.

A charmer.

COLOMBINE.

J'ai beau arranger mes traits,il me ſemble qu'il y en a toûjours quelqu'un qui ſe révolte contre mon économie.

ISABELLE.

Je t'aſſure que tu es d'un air à faire payer contribution à tous les cœurs de la Ville.

COLOMBINE.

Je ſçais bien ſans vanité que j'ai quelque agrément,mais avec un peu de beauté, & trois ou quatre mouches ſur le nez, une fille ne va pas loin dans le ſiécle où nous ſommes ; il faut de cela pour plaire (*elle ſe touche au front*) & pour attraper un époux , qui eſt le point difficile : nous commençons tout doucement à monter en graine , & nous ſommes aſſez fortes pour ſoûtenir fort bien une theſe en mariage.

ISABELLE.

J'en tombe d'accord , crois-tu couſine que j'aye le cœur plus dur que toi?je ſens quelquefois qu'une fille n'eſt pas née pour vivre ſeule;je t'avouërai même que j'employe tout mon eſprit , pour attirer quelque amant dans le filet conjugal;mais les

hommes sont des pestes de poissons rusez, qui viennent badiner autour de l'appas,& qui mordent rarement à l'hameçon ; le mariage se décrie de jour en jour, je crois pour moi que nous allons voir la fin du monde.

COLOMBINE.

Que tu es folle! quoi que le mariage ne soit plus gueres à la mode , les hommes ont beau faire , ils ne sçauroient se passer de nous , leur répugnance pour le mariage , vient de la simplicité des filles qui ne sçavent pas joüer leur rôle : l'homme est un animal qui veut être trompé.

ISABELLE.

Je ne m'applique nuit & jour à autre chose : je releve avec l'art , les agrémens que la nature m'a donnez. Je joints à quelques brillants d'esprit,les talens de la Poësie & de la Musique;pour mes maniéres elles sont douces & insinuantes , & avec tout cela , point d'épouseurs.

COLOMBINE.

Mais que prétendent donc tous ces petits Messieurs-là.

ISABELLE.

C'est ce que je ne conçois pas: on sçait

bien qu'il y a certaines avances qui accrochent quelquefois ; mais vous en aurez menty Messieurs les soûpirans, & si j'accorde quelque faveur , ce ne sera ma foi que pardevant Notaire, & en vertu d'un bon parchemin bien signé.

COLOMBINE.

Cependant, ce n'est pas une chose si difficile que tu penses d'engager un homme; sçavoir risquer un billet dans son tems, marcher sur le pied à l'un, tendre la main à l'autre , se broüiller avec celui-ci, se racommoder avec celui-là; crois-moi avec ce petit manége-là, il faut bon gré malgré que quelque bête donne dans les toiles.

ISABELLE.

Il me semble que tu copies assez bien une coquette d'aprés nature ; prends - y garde au moins, on ne fait plus guere de fortune à ce métier-là.

COLOMBINE.

Bon , il n'y a plus que les sottes qui se persuadent d'attraper les hommes par des airs composez; Cousine le monde m'en a plus appris qu'à toi , & je te suis caution qu'une fille n'est picquante qu'autant qu'elle a pris sel dans la coquetterie.

ISABELLE.

Vraiment ce ne ſont pas là les maximes de ma mere, qui me prône tous les jours que la Coquetterie eſt l'Antipode du mariage;& j'ai oüi dire cent fois à mon oncle qu'une fille coquette reſſemble à ces vins petillants dont tout le monde veut tâter, & dont perſonne ne veut acheter pour ſon ordinaire.

COLOMBINE.

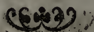
Voilà-t-il pas mes contes de grand-mere qui condamnent dans leurs enfans les plaiſirs que l'âge leur refuſe ; je veux moi te donner des conſeils pour le mariage , plus courts & plus faciles , & afin que tu les retienne mieux je vais te les dire en vers.

ISABELLE.

En vers , ma petite , ha c'eſt ma folie !

COLOMBINE.

N'en perds pas une ſyllabe. *Elle lit.*



LE PORTRAIT d'une Coquette,

Ou la vraye Morale d'une Fille à marier.

Une fille qui veut ſe faire
Un époux parmi ſes amants,
Doit changer à tous les momens
Et de viſage & de maniere.
Tantôt d'un air modeſte elle entre dans un cœur
Sous un faux ſemblant de ſageſſe ;
Et tantôt rallumant un feu de belle humeur,
Elle y porte à la fois la joye & la tendreſſe ;
Elle ſçait finement par un mélange heureux
Délayer la douceur avecque la rudeſſe;
Du frein ou de l'épron uſant avec adreſſe,
Suivant que l'animal eſt vif ou pareſſeux.

ISABELLE.

Je ne ſçai pas comment ſera le reſte, mais le début eſt fort vif.

COLOMBINE.

Rien ne ſe démentira, *elle continuë de lire.*

Pour conſerver les cœurs qu'elle a ſçû préparer,
Elle tient toûjours la balance
Entre la crainte & l'eſperance,
Laiſſant un pauvre amant doucement s'enferrer.
Si quelqu'ûn rebuté de ſon trop long martyre;
Cherche à s'échapper du filet;
Par des fauſſes bontez, alors on le retire;
On écrit, & Dieu ſçait le ſtile du billet:
Un Roy ne payroit pas tout ce qu'on lui promet;
On ſe deſeſpere, on ſoûpire:
Trac, l'oiſeau rentre au trébuchet.

ISABELLE.

Au trébuchet, un mari ne ſe prend pas comme un oiſeau, il faut bien d'autres piéges.

COLOMBINE.

Je te dis qu'en amour ils ſont ſi niais, qu'une fille qui ſçait un peu ſon métier en va duper trente à la fois...... *Elle pourſuit ſa lecture.*

Lui parle-t-on?

ISABELLE.

Encore?

COLOMBINE.

Voici le dernier ; oh dame il entre bien des ingrediens dans la composition d'une Coquette.

Lui parle-t-on d'amour, vante-t-on ses appas ?
Elle impose silence en faisant la novice ;
Elle fait expliquer ceux qui n'en parlent pas,
Et sçait se démonter à visse.
D'un rire obéïssant son visage est paré,
Le robinet des pleurs s'ouvre & ferme à son gré ;
Et dispensant ainsi la rigueur, la tendresse,
Crois moi, Cousine en cet état,
C'est joüer de malheur aprés de tant de souplesse.
Si quelque dupe enfin ne tâte du contrat.

ISABELLE.

Sçavante comme tu es, tu devrois te mettre à montrer le Coquetisme en Ville, tu serois bien-tôt riche.

COLOMBINE.

Je n'y gagnerois pas de l'eau, toutes les filles sçavent cela : dans le fond on n'a que de bonnes intentions ; & quel reproche peut faire un homme quand une fille ne le trompe qu'en vûë de mariage ?

UN LAQUAIS.

Ha, Mademoiſelle, voilà Monſieur le Comte Octave.

COLOMBINE.

Qu'il entre.

ISABELLE.

Je te laiſſe avec lui; car apparemment c'eſt un épouſeur, & ma mere m'attend.

COLOMBINE.

Bon ta mere t'attend; va, va elle eſt la maîtreſſe, elle attendra tant qu'elle voudra; demeure ici tu en apprendras plus avec moi en un quart-d'heure, que tu ne feras en toute ta vie avec ta mere: C'eſt une façon de mari.

ISABELLE.

Tu l'aimeras donc?

COLOMBINE.

Que tu es ſotte, ne t'ai-je pas dit cent fois que j'aime tout le monde ſans aimer perſonne? Mon pere m'a défendu de le voir, parce qu'il me deſtine à un Baillif du Maine qui doit arriver dans peu; ne ſuis-je pas bien malheureuſe: car imagine-toi ce que c'eſt qu'un Baillif, & un Baillif du Maine: Mais voici Octave.



SCENE III.

OCTAVE, MEZZETIN *son valet*, COLOMBINE, ISABELLE.

OCTAVE.

MAlgré la rigueur de vôtre pere, je viens vous aſſurer, Mademoiſelle, que je perdrai plûtôt la vie, que l'eſperance d'être un jour vôtre époux.

MEZZETIN.

Oüi, Mademoiſelle, nous avons reſolu cela; & s'il ne vous épouſe, je vous épouſerai moi.

ISABELLE *bas à Colombine.*

Couſine, voilà un gibier à trébuchet.

COLOMBINE.

Monſieur le Comte, vous ſçavez quels ſont mes ſentimens pour vous, cela vous doit ſuffire; ne parlons point d'amour ſi ce n'eſt en chanſons, vous chantez bien; voilà ma couſine qui accompagne parfaitement du claveſin, je veux vous entendre enſemble.

OCTAVE.

Mais, Mademoiſelle, chanter en l'état où je ſuis, penetré de douleur, deſeſperé.....

MEZZETIN.

Il s'est ce matin arraché .... un corp·, & si je ne l'avois empêché il alloit avaller une bouteille ..... de vin d'Espagne de cette hauteur-là ; *Il montre la hauteur de son coude.*

COLOMBINE.

Bon bon , si vous n'avez pas la force de chanter, vous soûpirerez, c'est la Langue la plus familiere aux Amants : allons qu'on approche le clavesin ; Mezzetin, prenez bien garde que mon pere ne viêne.

ISABELLE.

Tu me mets-là , cousine , à une rude épreuve.

On chante , & aprés qu'on a chanté arrivent.

SCENE IV.

TRAFFIQUET , PIERROT.

TRAFFIQUET.

HOla quelqu'un , Pierrot , Pierrot ?

PIERROT.

Me voilà , me voilà , Monsieur ; & vous criez plus fort qu'un Fiacre mal graissé.

TRAFFIQUET.

Mais avec qui diable es-tu donc ? il faut toûjours t'appeller vingt fois.

PIERROT.

Je ſuis avec l'Amour.

TRAFFIQUET.

Ho ho, voilà du nouveau, tu es donc amoureux ?

PIERROT.

Je ne dors ni ne veille, je ſens toûjours-là un tintamarre, comme s'il y avoit un regiment de Lutins.

TRAFFIQUET.

Il faut prendre patience; mais que vois-je, c'eſt Octave ! Hé que faites-vous ici, s'il vous plaît ? Ne vous avois-je pas prié de n'y plus venir ? (*Octave & Mezzetin font une reverence.*)

PIERROT.

Puiſque Monſieur vous l'a dit, pourquoi y revenez-vous ?

TRAFFIQUET.

Eſt-ce que vous prétendez, mon petit Monſieur, épouſer ma fille malgré moi? (*Octave & Mezzetin répondent par des reverences.*)

PIERROT.

Monſieur, n'allez pas ſouffrir cela, on vous prendroit pour un inſenſé.

TRAFFIQUET.

Mais Monſieur, encore une fois, je n'ai que faire de toutes vos reverences, répondez à ce que je vous demande.

Octave & Mezzetin continuent leurs reverences & ſortent.

TRAFFIQUET.

Vous ferez bien, Meſſieurs de la reverence, de ne regarder ma porte qu'avec une Lunette, je vous y ſalûrois d'une maniere..... Quelle plaiſante converſation! toûjours des reverences.

PIERROT.

Va, va, tu n'as qu'à y revenir, je te ferai danſer un braule de ſortie ſans violons.

TRAFFIQUET *à ſa fille.*

Et vous, Madame l'impertinente, ne vous ai-je pas défendu de le voir? ſçavez-vous que quand je commande je veux être obéi?

Colombine & Iſabelle font une reverence.

PIERROT.

Elles ont appris à danſer du même maître.

TRAFFIQUET.

Ne t'ai-je pas dit, que je ne voulois pas que tu ſongeaſſe davantage à cet homme-là pour être ton époux?

Colombine & Iſabelle font encore une reverence.

PIERROT.

Fy ; cela n'est pas vôtre fait.

TRAFFIQUET.

Ecoutez, ne m'échauffez pas les oreilles, il y a des maisons à Paris où l'on reduit les filles désobéissantes, merci de ma vie .....

Colombine & Isabelle sortent en faisant une grande reverence.

PIERROT.

Ma foi, Monsieur, il faut dire la verité, voilà des filles bien civiles.

TRAFFIQUET.

Mais que veulent donc dire toutes ces ceremonies-là ? Voilà une nouvelle maniere de répondre ; allons, allons, il faut faire cesser tout ce manége-là ; j'attends aujourd'hui un gendre qui me vient du bas Maine ; je veux envoyer sçavoir s'il est venu. Pierrot ? *Pierrot fait une reverence en fille.*

TRAFFIQUET.

Ha, Monsieur le maraut, je crois que vous voulez rire aussi ; si je prens un bâton. *Pierrot fait une autre reverence.*

TRAFFIQUET.

Quoi tu t'en mêle aussi ?

PIERROT.

Mais, Monsieur, est-ce que vous vou-

lez m'empêcher d'être civil ? Qu'eſt-ce que vous me voulez ?

TRAFFIQUET.

Je veux que tu paſſes chez Monſieur Feſſematticu pour le prier de paſſer ici ; & que tu ailles de-là dans la ruë de la Huchette, ſçavoir ſi le Meſſager du Man eſt arrivé.

PIERROT.

Bon, bon, bon, Monſieur, vous attendez donc quelque panier de volaille ?

TRAFFIQUET.

J'attens le Baillif de Laval, qui vient pour être mon gendre.

PIERROT.

Quoi tout de bon, un homme du Maine pour être le mari de vôtre fille ?

TRAFFIQUET.

Aſſurément.

PIERROT.

Fy, Monſieur, n'en faites rien, il ne vient que des chapons de ce païs-là.



SCENE V.

COLOMBINE *sur un petit Bureau pliant une Lettre.* PIERROT *derriere elle faisant lazzi d'être amoureux. Avant cette Scene il se passe plusieurs Scenes Italiennes, qui ne se peuvent imprimer pour les raisons qu'on en a donné ailleurs.*

COLOMBINE.

UNe bougie . . . . . Est-ce que tu n'entens pas que je demande une bougie pour cacheter cette lettre ?

PIERROT.

Pardonnez-moi. . . Mais c'est que . . . . en verité . . . . . Mademoiselle je m'en vais.

COLOMBINE.

Pour moi je ne sçai plus quelle maladie a attaqué le cerveau de cet animal-là, il ne voit plus, il n'entend plus ; il a assurément quelque chose de brouillé dans son timbre. *Pierrot apporte le manchon de sa Maîtresse.* Tu veux donc que je cachette une Lettre avec un manchon ? Je te demande une bougie, m'entens-tu ? Je crois qu'il me fera perdre l'esprit . . . . . *Pierrot fait des mines.*

Ho ho, voila une nouvelle folie que je ne lui connoiſſois pas encore ; depuis quand as-tu donc perdu la parole ? Parles, réponds ? dis donc à qui tu en as ?

PIERROT.

Je n'oſerois, je ſens-là comme un tourbillon.... un étouffement en la nature... heurtant cotre l'Amour ; tenez voilà une Lettre qui vous dira tout cela.

COLOMBINE.

Mais que ſignifie donc cette ceremonie ici, je trouve cela aſſez plaiſant ; voyons-donc que dit cette Lettre, *elle lit.*

Comme il n'y a point d'animal dans le monde qui n'aime quelqu'autre animal, c'eſt ce qui fait que je vous aime ; autre choſe ne peut vous dire, vôtre tres humble ſerviteur & fidelle amant Pierrot .... Mon tres-humble ſerviteur & fidelle amant Pierrot ; ha, ha, voilà donc où le baſt vous bleſſe, Monſieur l'Amoureux ; en verité je ſuis ravie d'avoir fait une pareille conquête.

PIERROT.

Hé, Mademoiſelle, je ſçai bien que mon merite n'eſt pas capable de meriter... Mais d'un autte côté .... voilà que l'oc-

casion .... Vôtre beauté... Je ne ſuis pas bien riche , mais ma foi je ſuis un bon garçon.

COLOMBINE.

J'entends cela le mieux du monde ; mais je vous prie , Monſieur Pierrot , d'étouffer un peu vos hoquets de tendreſſe,& d'aller porter cette Lettre-là à Monſieur de la Matotiere.

PIERROT *s'en allant.*

Ha petit cocodrille ..... ouf.

COLOMBINE.

La conquête de Pierrot n'eſt pas bien illuſtre , je ſens neanmoins une ſecrette joye de voir que rien ne m'échappe : quelque ſeverité qu'affectent les femmes, elles ne ſont jamais fâchées de s'entendre dire qu'on les aime.



SCENE VI.

COLOMBINE. MEZZETIN *en Conseiller , en habit de Ville avec une épée.* UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MAdemoiselle , voilà Monsieur le Conseiller Nigaudin.

COLOMBINE *appercevant Nigaudin.*

En verité, Monsieur Nigaudin, j'ai lieu de loüer vôtre diligence ; nous ne devons partir pour la Comedie que dans deux heures , & je suis ravie de pouvoir pendant ce tems-là profiter de vôtre conversation.

NIGAUDIN *en toussant.*

Mademoiselle , quand il s'agira de venir vous offrir ses hommages, on n'obtiendra point de défaut contre moi ; en cas de rendez-vous auprés des Dames , je ne me laisse jamais contumacer, & je me rends bien vîte à l'ajournement personel.

COLOMBINE.

Ha , Monsieur , que vous dites les choses galamment ; vous avez un tour aisé & naturel dans vos expressions que les

les autres n'ont point ; & il ſemble toûjours que vous demandiez le cœur, quelqu'indifferente choſe que vous puiſſiez dire.

NIGAUDIN.

Moi, Mademoiſelle, je ne vous demande rien ; vous me prenez donc pour un eſcroc. Il eſt vrai que nous autres gens de robbe la plûpart, nous avons la belle élocution à commandement ; tout franc, Mademoiſelle, les gens d'épée n'ont point le boute-dehors comme nous.

COLOMBINE.

Fy, ne me parlez point des gens d'épée ; ils n'auroient jamais rien à dire, s'ils ne vous étourdiſſoient de leur bonnes fortunes, & s'ils ne vous faiſoient le calcul du nombre des bouteilles qu'ils ont vuidées ; pour moi je ne conçois pas bien la manie de la plûpart des femmes d'aujourd'hui, on ne ſçauroit leur plaire ſi l'on ne revient de Flandre ou d'Allemagne, & ſi on ne rapporte à leurs pieds un cœur tout perſillé de poudre à canon.

NIGAUDIN.

Ma foi il y a bien de l'entêtement ; car entre nous il n'y a point de gens qui tiennent une procedure ſi irréguliere auprés des Dames que les gens de guerre ; ils ſont bruſques & entreprenants ſur le fait

des faveurs , & n'obſervent jamais les délais portez par les Ordonnances de l'Amour.

COLOMBINE.

Il eſt vrai qu'on n'eſt point en ſûreté contre leurs entrepriſes ; & quand ils ſont chez les Dames, ils s'imaginent d'être dans un quartier d'hyver à vivre à diſcretion.

NIGAUDIN.

A propos de quartiers d'hyver , Mademoiſelle , il me ſemble qu'ils ſont venus cette année quinze jours plûtôt pour moi.

COLOMBINE.

Pourquoi donc , Monſieur ?

NIGAUDIN.

J'avois hypoteque ſpeciale ſur vôtre cœur ſans ce viſage d'Epétier , qui eſt arrivé , & qui ſe prétend privilegié ſur la choſe ; mais ventre-bleu nous verrons.

COLOMBINE.

Hé que craint-on , Monſienr , quand on eſt fait comme vous ?

NIGAUDIN.

Il eſt vrai qu'un Juge craint fort peu de choſe ; mais la plûpart de ces gens de guerre ſont des manieres de brutaux qui uſent d'abord des voies de fait;nous autres nous faiſons nôtre affaire en douceur , & nous n'aimons pas le fracas de la brete.

COLOMBINE.

Vous avez aſſez d'autres endroits pour vous faire diſtinguer.

NIGAUDIN.

Ce n'eſt pas ventre-bleu qu'on n'ait du cœur ; je voudrois que vous me viſſiez aux buvettes , je fais tout trembler ; & ſi tous mes confreres les Praticiens me reſſembloient , il ne ſe recevroit pas le quart des nazardes qui ſe donnent tous les jours.

COLOMBINE.

Je gagerois à vôtre air que vous opinez l'épée à la main , & je vous prendrois quelquefois pour un Colonel de robbe,

NIGAUDIN.

Vous trouvez donc mon habit joli , c'eſt un petit dés-habillé de chaſſe que je me ſuis fait faire pour la Cour , n'eſt-il pas vrai que l'épée me ſied bien ?

COLOMBINE.

A charmer.

NIGAUDIN,

Je ſens quelquefois des convulſions de bravoure , que je ne ſçaurois retenir , (*il touſſe,*) J'étois né pour la guerre, mais mon pere voyant que j'avois trop d'eſprit pour ce métier-là , me mit dans nôtre Preſidial de Beauvais , & m'acheta une charge d'Aſſeſſeur.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur l'Aſſeſſeur, ſi vous débroüillez auſſi-bien un procés que vous ſçavez vous faire jour dans un cœur, que vous êtes un Juge éclairé!

NIGAUDIN.

Tout franc, Mademoiſelle, je ne me plains point de mes lumieres, & je vous avouë que j'ai une penetration d'eſprit qui me ſurprend quelquefois: je jugeai dernierement un gros procés à l'Audiance, dont je n'avois pas entendu un mot.

COLOMBINE.

Pas un mot, & comment avez-vous pû rendre juſtice?

NIGAUDIN.

Bon dans tous les procés il n'y a qu'une routine; une des parties m'avoit envoyé un caroſſe de cent piſtoles, & l'autre deux chevaux gris de 600. écus, vous jugez bien qui avoit le bon droit?

COLOMBINE.

Ho, je ſçais que deux chevaux gris menent un procés bien rondement.

NIGAUDIN.

Ma foi vous avez raiſon, les chevaux entraînerent le caroſſe.

SCENE VII.

ARLEQUIN *en Capitaine*, COLOMBINE, NIGAUDIN.

LE CAPITAINE *en dedans.*

PArbleu, mon ami, je crois que tu ne me connois pas.

COLOMBINE.

Ha, Monſieur vous êtes perdu ſi cet homme-là vous trouve ici.

NIGAUDIN.

Comment donc ?

COLOMBINE.

C'eſt un Officier qui eſt jaloux à la fureur ; il a déja tué cinq ou ſix hommes pour n'avoir fait que me regarder.

NIGAUDIN.

Cinq ou ſix hommes! voila qui eſt bien brutal. *Il ſe dés-habille, met ſon rabat & appelle ſon Laquais.*

COLOMBINE.

Hé que faites-vous, Monſieur à quoi vous amuſez-vous-là ?

NIGAUDIN.

Je ſçais bien ce que je fais, il faudra qu'il ſoit bien lâche s'il me bat ſans épée; pour plus grande ſûreté, vîte qu'on me donne ma robe.

COLOMBINE.

Vôtre robe, & où eſt-elle ?

NIGAUDIN.

Je ne vais jamais ſans cela, on ne ſçait pas ce qui peut arriver.

COLOMBINE.

Ha, Monſieur, ne vous y fiez-pas, vous auriez toutes les robes du Palais ſur le corps, qu'il . . . . .

LE CAPITAINE *en dedans.*

Par la mort, & par la tête, ſi tu ne me laiſſe entrer, je mettrai le feu à la maiſon.

COLOMBINE.

Que je ſuis malheureuſe ! le voilà qui entre, tenez cachez-vous vîte ſous cette table-là, & ne remuez pas.

NIGAUDIN *ſe met ſous la table.*

Ha ! ma maudite toux me va trahir.

LE CAPITAINE *entrant.*

Comment mordi, Mademoiſelle, il eſt plus difficile d'entrer chez-vous que de prendre trois demi-lunes l'épée à la main ? ſi vous ne changez de Portier, ma foi il faudra rompre tout commerce avec vous ; malpeſte, une cravate de Malines qui n'eſt plus propre qu'à faire de la charpie, voilà qui eſt fait je ne rends plus de viſites qu'à des portes bâtardes.

COLOMBINE.

Monſieur je ſuis bien fâchée de l'accident de vôtre cravate ; mais .....

LE CAPITAINE.

Mais, Mademoiſelle, on eſt bien-aiſe de conſerver le peu qu'on a de linge ; je ſuis revenu trente fois de l'aſſaut en meilleur équipage Il eſt vrai qu'une jolie perſonne comme vous eſt un redoutable ouvrage à corne. *Il rape du tabac, Nigaudin touſſe ; le Capitaine, aprés avoir regardé de tous côtez, dit :* Plaît-il ?

COLOMBINE.

Ce n'eſt rien, Monſieur ... Que voilà un habit bien entendu !

LE CAPITAINE.

Je ne ſuis pas mal fait, oüi ; je dois ma taille à une douzaine de bouteilles de vin que je bois reglément par jour ; un grand ventre ſied bien à la tête d'un bataillon, & il faut qu'un homme de guerre ait du boyau... (*Nigaudin touſſe.*) Ouais qu'eſt-ce donc que j'entends ?

COLOMBINE.

Ce n'eſt rien, vous dis-je. Voilà vos inquietudes qui vous prennent ; vous voudriez déja être hors d'ici, & vous ne ſongez pas qu'il y a un ſiécle qu'on ne vous a vû.

LE CAPITAINE.

J'y viendrois plus ſouvent, mais tout le genre humain y aborde ; voyez, Mademoiſelle, je ſuis le Gentilhomme de France du meilleur commerce ; mais ventrebleu je ne m'accommode point de vos neutralitez.

COLOMBINE.

Mon Dieu, Monſieur, je ménage tout le monde pour des raiſons particulieres ; mais je ſçais donner la preferenee à qui le merite; je me diſtingue en voyant les gens de Cour, les Officiers me font plaiſir, je trouve des reſources avec les Financiers ; & pour peu qu'on aime les bagatelles, c'eſt le moins qu'on puiſſe avoir que deux ou trois petits Abbez dans une maiſon.

LE CAPITAINE.

Pour les Abbez paſſe, on ſçait bien que cette graine-là eſt neceſſaire aux femmes; mais j'enrage de voir à vos trouſſes un tas de gens de robe, qui ſont pour la plûpart des croquants, à qui l'eſprit n'a été donné que comme le ſel aux jambons pour les conſerver.

COLOMBINE.

Bon, l'été les femmes les ſouffrent faute d'Officiers ; mais ce ſont des oiſeaux ſemeſtres qui diſparoiſſent avec les hyrondelles : & puis les affaires viennent ſans

qu'on y pense, on a tous les jours malgré soi des procés ; & vous sçavez qu'auprés d'un Juge sensible , l'enjouëment d'une jolie femme est toûjours la meilleure piece d'un sac ?

LE CAPITAINE.

Vous voyez entr'autres un certain. . . . Trigaudin . . . . . Nigaudin, un petit friquet de chicane ; par la ventre-bleu si jamais je l'y rencontre , je n'aime pas le bruit, mais assurément je lui couperai les oreilles : (*Nigaudin tousse , & Colombine tousse aussi de peur que le Capitaine ne l'entende.*)

COLOMBINE.

Hé fy,Monsieur,ne m'en parlez point, je ne le sçaurois souffrir; c'est une éponge à sottise ; (*elle tousse.*)

LE CAPITAINE.

Qu'avez-vous donc , Mademoiselle, vous me paroissez bien enrumée ?

COLOMBINE.

Ce n'est rien, Monsieur , on ne peut pas toûjours se porter si bien que vous ; mon Dieu que vous avez bon visage !

LE CAPITAINE.

Je le crois ma foi qu'il est bon , il y a plus de trente ans que je m'en sers jour & nuit; je ne suis pas comme ces femmes qui le mettent le soir sous leur toilette.

SCENE VIII.

UN SERGENT & les mêmes.

LE SERGENT.

MOn Capitaine, ne voulez-vous pas arrêter les parties de ce Marchand qui a fourni les juſtaucorps de la Compagnie ?

COLOMBINE.

C'eſt-à-dire, Monſieur le Capitaine, que vous ne manquez pas de moyens pour trouver de l'argent ?

LE CAPITAINE.

Je veux être un infâme, ſi j'ai le premier ſol pour faire ma compagnie ; ce qui me conſole c'eſt que je dois beaucoup. (*Il écrit & ſent quelque choſe ſous la table :*) Allons, tirez ; pour une Demoiſelle il me ſemble que vous avez-là un vilain mâtin ſous vôtre table.

COLOMBINE.

Vous rêvez, je crois, avec vos mâtins?

LE CAPITAINE.

Brin d'Amour.

LE SERGENT.

Mon Capitaine.

LE CAPITAINE.

Chaſſez-moi ce chien de deſſous cette table.

LE SERGENT *avec ſa canne.*

Allons, tirez, à la paille. (*Nigaudin ſort.*)

LE CAPITAINE.

Ho ho, mon petit ami, & que faites-vous donc ici, s'il vous plaît ?

NIGAUDIN.

La Violette, Laquais, prenez ma robe.

LE CAPITAINE.

Mon petit ami, ſi vous ne dénichez au plus vîte, je vous ferai amoureuſement deſcendre par la fenêtre.

COLOMBINE.

Ha, Monſieur le Capitaine, vous êtes un extravagant de vous emporter ſans raiſon ; n'ai-je pas fait mon devoir de faire cacher Monſieur pour vous épargner du chagrin ? tantpis pour vous ſi vous allez chercher où vous n'avez que faire : & vous, Monſieur, dequoi vous aviſez-vous de faire du bruit mal-à-propos ; il n'y a qu'un homme de robe, & Officier d'un Preſidial, capable de touſſer quand on le cache ſous une table ; puiſque vous avez fait la ſottiſe, démêlez la fuſée comme il vous plaira. (*Elle ſort.*)

NIGAUDIN.

Adieu, Monſieur, nous ne ſerons pas toûjours ſeul à ſeul ; & s'il vous tombe jamais quelque Decret ſur le corps, je vous apprendrai ce que c'eſt que de ſcandaliſer un Juge chez des femmes.

LE CAPITAINE.

Va va petit Regratier de Juſtice, je me mocque de toi & de tes decrets, je ſuis en garniſon dans une bonne Citadelle.

NIGAUDIN.

On ne traite point comme ça un Conſeiller-Aſſeſſeur, & je m'en plaindrai à vôtre Citadelle; (*ils s'en vont l'un d'un côté, l'autre de l'autre.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

TRAFFIQUET, PIERROT.

PIERROT.

MOnſieur, je viens de chez vôtre Notaire; il vous prie bien fort de l'excuſer,il ne ſçauroit venir aujourd'hui.

TRAFFIQUET.

Il faut prendre patience, pourvû qu'il vienne demain.

PIERROT.

Ni demain non plus, il lui eſt ſurvenu une petite affaire, je ne crois pas qu'il puiſſe venir ſi-tôt.

TRAFFIQUET.

Et quelle eſt donc cette affaire?

PIERROT.

C'eſt, Monſieur, qu'il eſt mort.

TRAFFIQUET.

Il eſt mort! tu as raiſon, je ne crois pas qu'il revienne de long-tems;c'eſt bien

dommage, c'étoit le ſeul honnête homme de Notaire que j'aye encore trouvé. Hé dis-moi, as-tu eu des nouvelles de nôtre homme ?

PIERROT.

Ho oüi, Monſieur, pour celui-là on m'a dit qu'il étoit arrivé par le Poulaillier du Maine, & qu'il demeuroit tout raſibus de chez nous.

TRAFFIQUET.

Le Ciel en ſoit loüé, je me déferai peut-être à la fin de ma fille ; & je ne verrai plus dans ma maiſon des animaux de toute ſorte d'eſpece, & particulierement cette aſſemblée de femmes, ou plûtôt cette Academie de folles qui s'y tenoit.

PIERROT.

Tout franc, Monſieur, je commençois à être bien las de toutes ces viſagereſſes, & j'étois reſolu de prendre mon congé, ou de vous donner le vôtre; mais, Monſieur, je voudrois bien vous lâcher un petit mot tandis que je ſommes ſur la choſe du mariage.

TRAFFIQUET.

Parles, Pierrot, que me veux-tu ?

PIERROT.

Monſieur, regardez-moi bien, tel que vous me voyez je me vais marier.

TRAFFIQUET.

Toi, te marier, tu es fol !

PIERROT.

Ce qui me console, Monsieur, c'est que celle que j'épouse est aussi folle que moi.

TRAFFIQUET.

Et qui est donc cette malheureuse-là ?

PIERROT.

Ho Monsieur, vous la connoissez bien, c'est... Mademoiselle vôtre fille.

TRAFFIQUET.

Ma fille ! ma fille Colombine ?

PIERROT.

Vraiment, Monsieur, cela est tout prest, on n'attend plus que vôtre consentement, & le sien.

TRAFFIQUET.

Je ne sçais, maraut, à qui il tient que je ne t'assomme de coups.

PIERROT.

Mais, Monsieur, il ne faut pas se fâcher, cela n'est pas si inégal ; je suis un garçon une fois, & elle est une fille ; & puis, Monsieur, je ne sçais ce que c'est que de faire le blêche : vous me donnez quinze écus par an, j'aime mieux n'en gagner que dix & être vôtre gendre ; voilà comme je parle, moi.

TRAFFIQUET *donne des coups de canne à Pierrot*

Et moi voilà comme je réponds.

PIERROT.

Eh fy donc, Monſieur, eſt-ce comme-ça qu'on parle de Mariage? tenez voilà vôtre diable de Baillif, eſt-ce qu'il eſt mieux fait que moi ? La peſte l'étouffe & vous auſſi encore par deſſus le marché.

SCENE II.

LE BAILLIF, TRAFFIQUET, PIERROT.

LE BAILLIF.

JE crois, Monſieur, que vous avez plus d'impatience de me faire vôtre gendre, que je n'en ai de vous voir mon beau-pere. Vous avez une fille ; *ergo*, vous êtes pourvû d'une drogue dont vous voudriez être défait; car une fille, c'eſt une fleur qui ſe fanne ſi elle n'eſt cueillie dans ſa ſaiſon ; c'eſt un carteau de vin de Champagne, qui jaunit s'il n'eſt bû dans ſa primeur.

PIERROT.

Monſieur du Carteau vous n'en aurez peut-être que la beſſiere.

TRAFFIQUET.

J'eſpere, Monſieur, que vous ne vous repentirez pas de l'affaire que vous faites; car je puis vous aſſurer que je vous livre une fille toute neuve, & qui vous fera dans la ſuite un tres-bon uſé.

LE BAILLIF.

Ha, cette marchandiſe-là ne dure toûjours que trop : vous pouvez auſſi vous vanter, que vous ſerez le beau-pere de France le mieux engendré: je n'ai aucune mauvaiſe qualité; je hais le vin à la mort, j'ai une averſion incroyable pour le jeu, & je ſuis fort aiſé à vivre; je ne crois pas avoir aſſommé plus de vingt païſans, & ſi ce n'étoit que pour des bagatelles, quelques rentes Seigneuriales. (*En diſant cela, il tire de ſa poche ſon mouchoir, & laiſſe voir un piſtolet, une bouteille, & fait tomber des dez & des cartes.*)

TRAFFIQUET *appercevant tout cela, dit bas :*

Voilà cet homme ſi doux, qui ne jouë & qui ne boit pas : Vous dites donc, Monſieur, que ma fille ſera doucement avec vous; & qu'eſt-ce que c'eſt que ça, s'il vous plaît ? (*il lui montre le piſtolet.*)

LE BAILLIF.

Je porte toûjours cela ſur moi, car je n'aime pas à être contredit.

PIERROT.

Monſieur, voilà un jeune homme qui eſt doux comme un bateau, vous ne ſçauriez mieux faire que de lui donner vôtre fille.

TRAFFIQUET.

Vous m'aſſurez que ſa dot ne court point de riſque entre vos mains ; car vous ne joüez point. (*Il montre des cartes à terre.*)

LE BAILLIF.

Fy, Monſieur, il n'y a que des fripons qui s'amuſent à ces métiers-là ; je porte quelquefois des cartes & des dez par complaiſance, mais je ne m'en ſers qu'en compagnie, & je vous aſſure que ſi j'étois ſeul je ne joüerois jamais.

PIERROT.

Je vous l'ai toûjours dit, Monſieur, il n'y a que les mauvaiſes compagnies qui gâtent la jeuneſſe.

TRAFFIQUET.

Pour du vin vous n'en beuvez pas ?

LE BAILLIF.

La crapule me fait horreur, eſt-ce que les honnêtes gens boivent du vin ?

TRAFFIQUET.

Je vois pourtant là quelque choſe qui a aſſez la phiſionomie d'une bouteille.

PIERROT.

Bon, Monſieur, vous avez la berluë.

LE BAILLIF.

Oüi parbleu il l'a, ce n'eſt que de l'eau-de-vie que je porte à une femme de qualité qui eſt en couche.

TRAFFIQUET.

Allons, allons, il faut paſſer par là-deſſus, on ne fera pas un homme exprés pour moi;apparemment vous n'épouſerez pas ma fille ſans la voir : Pierrot dis à Colombine qu'elle vienne ſaluer Monſieur.

PIERROT.

Elle n'eſt pas ici.

TRAFFIQUET.

Elle n'eſt pas ici !

PIERROT.

Non, Monſieur, j'ai vû un Chevalier avec un Abbé,qui ſont venus l'emprunter pour juſqu'à ſept heures.

LE BAILLIF.

L'emprunter ! comment donc!eſt-ce là cette fille ſi neuve ? Si on me l'emprunte comme ça quand elle ſera ma femme,elle ne durera pas ſi long-tems que je penſois. Mon garçon,la fille de Monſieur ſe prête donc quelquefois de main en main quand on la demande ?

PIERROT.

Oüi, Monſieur, tous les jours il y a

tout plein d'honnête monde qui la vient prendre pour la divertir.

LE BAILLIF.

Oüi, Monsieur du beau-pere, en tout cas si dans six mois ou un an je ne m'accommodois pas de vôtre fille, en perdant quelque chose dessus, vous la reprendriez?

TRAFFIQUET.

Il n'y a rien à perdre sur cette fille-là, vous en trouverez toûjours vôtre argent.

PIERROT.

On ne parle point du loup qu'on n'en voye la queuë, tenez la voilà; ne vous avois-je pas bien dit qu'elle viendroit souper avec vous? Il n'y a point de fille à Paris si bien moriginée, elle ne couche jamais en ville.

TRAFFIQUET.

Ma fille, voilà le Baillif en question, tu ne voudras peut-être pas lui ouvrir ton cœur en ma presence; Monsieur, je ne vous rends pas un méchant office de vous laisser seul avec vôtre Maîtresse. (*Pierrot fait des mines en quittant sa Maîtresse.*)



SCENE III.

COLOMBINE, LE BAILLIF.

LE BAILLIF *ſe reculant*

NE vous étonnez pas, Mademoiſelle, ſi vous me voyez reculer trois pas au frontiſpice de vos charmes, vous avez des yeux capables d'embraſer tout le Bailliage de mon cœur; & depuis qu'on porte des bouches, on n'a jamais bouchonné un bouchon ſi bouchonnable.

COLOMBINE.

Je ſuis confuſe de vos civilitez, Monſieur, & il faudroit avoir plus d'eſprit que je n'en ai pour répondre à un compliment ſi arrangé.

LE BAILLIF.

Il eſt vrai que pour des complimens, il n'y a point d'homme dans nôtre Province qui m'oſe prêter le collet. J'ai harangué une fois nôtre Intendant pendant deux heures avec tant d'éloquence, qu'il s'endormit tout debout, & ne s'éveilla qu'une heure aprés que j'eus fini.

COLOMBINE.

De pareils efforts d'eſprits ſont bons pour la Province; mais à Paris on aime à parler terre à terre.

LE BAILLIF.

Bon, a-t-on de l'eſprit à Paris ? Si-tôt qu'il y a un fat dans un païs on l'y envoye, c'eſt le rendez-vous de tous les ſots de la France ; & de tous les Pariſiens, je ne vois que les Normands & les Manceaux qui ayent un peu de brillant.

COLOMBINE.

A vous entendre parler vous ne paroiſſez pas content des Cavaliers de ce païs-ici ; & des Dames qu'en dites-vous ?

LE BAILLIF.

Là, là, elles ſont d'aſſez bonne amitié, j'en ai trouvé quelques-unes de jolies en mon chemin ; mais tout franc je n'en ai point encore vû une de vôtre calibre.

COLOMBINE.

Il faut pourtant tomber d'accord qu'elles ont un tour d'eſprit & des manieres de ſe mettre, que les femmes de Province n'ont point.

LE BAILLIF.

Oüi-dà, oüi-dà, je trouve qu'elles ſe coëffent raiſonnablement haut, & je crois que leurs maris ne ſont gueres coëffez plus bas.

COLOMBINE.

Où paſſe-t-on le tems avec plus d'économie ? aujourd'hui à l'Opera, demain à la Comédie, un autre jour au Bal ; on

entrelaſſe cela de parties de jeu & de promenades, & vous voyez bien qu'il n'y a point de lieu où une femme ſoit ſi façonnée.

LE BAILLIF.

Pour moi je trouve cela le plus joli du monde;mais que diſent les maris à Paris ?

COLOMBINE.

Les maris diſent ce qu'ils veulent, & les femmes font ce qui leur plaît ; c'eſt la mode du Païs.

LE BAILLIF.

Les femmes feront durer cette mode-là le plus qu'elles pourront ; & s'il vous plaît, quand une femme revient du Bal à cinq heures du matin avec un Cavalier, qu'elle éveille toute la maiſon,que diſent les maris à Paris ?

COLOMBINE.

Ils ne diſent rien, dés que la femme eſt rentrée ils ſe rendorment.

LE BAILLIF.

Un homme qui a le ſommeil ſi en main n'a pas beſoin d'être bercé ; mais, je vous prie, lors qu'une femme vend ſes pierreries pour faire l'équipage de quelque galand homme qui va à l'armée, que diſent les maris à Paris ?

COLOMBINE.

Ho, les Pariſiens ſont trop bons ſer-

viteurs du Roy pour trouver cela mauvais.

LE BAILLIF.

Je ne m'en dédis point, voilà de bonnes gens que ces Parisiens-là: Vaille que vaille, puisque j'ai fait les frais du voyage, je vous épouserai ; mais à condition que dés le lendemain de la nôce vous vous mettrez dans la Carriole du Mans pour venir regenter les chapons de ma basse-cour, l'air de Paris donne trop de maux de tête.

COLOMBINE.

Quelque loi que vous m'imposiez, elle me paroîtra toûjours douce, pourvû que je sois sûre de passer avec vous le reste de mes jours, vous me tenez lieu de tout ; & du moment que je vous ai vû, j'ai senti pour vous . . . Ha, ne m'obligez pas de m'expliquer, j'en dirois peut-être plus que je ne veux.

LE BAILLIF.

Les filles de ce Païs-ci sont faites avec des étoupes, il ne faut qu'une étincelle.

COLOMBINE.

J'ai une grace à vous demander; les filles, comme vous sçavez, ont beaucoup d'ambition sur le fait du mariage ; j'ai eu toute ma vie une noble horreur pour les Baillifs du Maine, ne pourriez-vous point changer

changer de charge, & vous faire homme de qualité ?

LE BAILLIF.

Tres-volontiers, rien n'eſt plus aiſé, auſſi-bien je ſuis en pourparler avec un Marquis de nos cantons qui s'en va à l'armée; & comme il a beſoin d'argent, il me veut vendre ſa charge de Marquis avec ſa pratique.

COLOMBINE.

Ho, Monſieur, que cela me fera de plaiſir; mais en achetant une charge de Marquis, n'oubliez pas, s'il vous plaît, de vous faire donner les airs déhanchez de ces Meſſieurs-là ?

LE BAILLIF.

Ho, je n'en ai que faire; quand on a été toute ſa vie éleve dans le bas Maine, les airs de Cour ne ſont que trop familiers : Adieu, ma belle enfant, touchez là-dedans, dans une heure au plus tard je vous fais Marquiſe ou Baliveſſe, vous choiſirez.

COLOMBINE.

La ſotte pecore qu'un homme qui a le mariage en tête! une fille un peu ſçavante ſur l'article le manie comme un chamois; voyez, je vous prie, cet idiot de Baillif qui va ſe faire Marquis : pour m'eſſayer, le premier Marquis qui me tombera ſous la pate, j'en feray un Procureur Fiſcal.

Dans l'intervalle de cette Scene & de celle qui suit, il se passe des Scenes Italiennes.

SCENE IV.

COLOMBINE, TRAFFIQUET.

TRAFFIQUET.

Je vous prie, Mademoiselle ma fille, de ne me point échaufer les oreilles, je sçais ce qu'il vous faut, & c'est à vous à obéïr quand je vous ai choisi un mari, entendez-vous ?

COLOMBINE.

Comme je suis une partie des plus interessées dans l'affaire, je crois, mon pere, que mon choix est du moins aussi necessaire que le vôtre, & je vous dirai franchement que cet homme-là n'est point fait pour moi.

TRAFFIQUET.

N'est point fait pour vous ! J'en suis d'avis, il faut vous l'essayer ; mais voyez, je vous prie, comme cela fait la raisonneuse.

COLOMBINE.

Je vous dis encore une fois, mon pere,

laiſſez-moi mener cette affaire-là ; vous êtes plus vieux que moi, j'en conviens ; mais je me connois mieux en maris que vous. .

TRAFFIQUET.

Et que trouvez-vous, s'il vous plaît, à redire au mari que je vous propoſe ?

COLOMBINE.

Bon, c'eſt un homme qui ſe preſente de front au Mariage, & qui ne ſçait pas ce que c'eſt qu'un préliminaire d'Amour.

TRAFFIQUET.

Hé, de par tous les Diables, par où veux-tu donc qu'il ſe preſente, par l'oreille ? tant mieux s'il commence à entrer en matiere ; en fait de mariage, je n'aime point à voir préluder.

COLOMBINE.

Quoi, mon pere, vous voudriez ?

TRAFFIQUET.

Oüi, je le veux.

COLOMBINE.

Vous prétendez qu'un homme que je n'ai jamais vû ?

TRAFFIQUET.

Oüi, je le prétends.

COLOMBINE.

J'ai trop de raiſon pour . . .

TRAFFIQUET.

Si tu as de la raiſon tu dois m'obeïr, & prendre le parti qui ſe preſente. (*Octave paroît à la Cantonade , & fait des mines à Colombine.*)

COLOMBINE.

Le parti qui ſe preſente . . . .

TRAFFIQUET.

Oüi, le parti qui ſe preſente.

COLOMBINE.

Aſſurément ?

TRAFFIQUET.

Oüi, s'il vous plaît , il ne faut point tant faire de geſtes ni de grimaces , eſt-ce qu'il lui manque quelque choſe ?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela.

TRAFFIQUET.

Eſt-il tortu ou boſſu ?

COLOMBINE.

Je trouve ſa taille dégagée & engageante.

TRAFFIQUET.

Eſt-ce qu'il n'a pas d'eſprit , va va , ce n'eſt pas le plus neceſſaire en ménage.

COLOMBINE.

Son eſprit me charme, & je connois peu de gens qui en ayent plus que lui.

TRAFFIQUET.

Et pourquoi donc n'en veux-tu point ?

COLOMBINE.

Moi je n'en veux pas ? Il faudroit, mon pere, que je fusse bien aveugle, ou bien insensible pour refuser un tel parti.

TRAFFIQUET.

Ho, que ne parles-tu donc, j'allois me mettre en colere ; voyez, je vous prie, quand on ne s'entend pas ; vien, ma fille, que je t'embrasse.

COLOMBINE.

Que cet embrassement me fait de plaisir ! (*En embrassant son pere elle donne sa main à baiser à Octave.*)

TRAFFIQUET.

Tu réponds dignement aux soins que j'ai pris de ton éducation.

COLOMBINE.

J'aimerois mieux mourir, mon pere, que de vous desobliger.

TRAFFIQUET.

Tu me promets donc de ne plus songer à cet étourdi ?

COLOMBINE.

Je ne le verrai de ma vie, c'est un homme que je ne puis souffrir.

TRAFFIQUET.

Et moi pour reconnoître ton obéïssance, je te promets d'augmenter ton trousseau de six chemises, & de t'aller voir toutes les

Fêtes & Dimanches quand tu seras au Maine.

COLOMBINE.

Au Maine, mon pere, & que faire-là ?

TRAFFIQUET.

Accompagner ton mari.

COLOMBINE.

Mon mari ! ce n'est pas son dessein de quitter Paris.

TRAFFIQUET.

Et vraiment si, il est Baillif du Maine.

COLOMBINE.

Octave est Baillif du Maine, & depuis quand donc ?

TRAFFIQUET.

Que diable veux-tu donc dire avec ton Octave ? je crois que tu es folle.

COLOMBINE.

Quoi ce n'est pas Octave que vous me voulez donner pour mari ?

TRAFFIQUET.

Non assurément.

COLOMBINE.

Bon bon, vous vous moquez, vous voulez rire ? *Colombine fait toûjours des mines avec Octave.*

TRAFFIQUET.

Je ne ris point, & je veux... (*Il ſe tourne, & apperçoit Octave qui lui fait une reverence, & s'en va.*) C'eſt donc ainſi, coquine, que tu fais état de mes remontrances, que tu te moques de moi ?

COLOMBINE.

Mon pere...

TRAFFIQUET.

Va, je t'abandonne.

COLOMBINE.

Hé, mon pere.....

TRAFFIQUET.

Je te dés-herite.

COLOMBINE *tout doucement.*

Mon petit papa.

TRAFFIQUET.

Je te donne ma malediction, & tu mourras vieille fille. *Il s'en va.*

COLOMBINE.

Ho criez tant qu'il vous plaira, je n'irai pas perdre un Amant pour la mauvaiſe humeur d'un pere ; nous ſommes dans un tems où il faut garder le peu qu'on en a : Mais voici nôtre amoureux Pierrot, il faut l'écouter un moment & nous en divertir.



SCENE V.

PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

ENfin, Pierrot, te voilà dans le bourbier jusques au col, dequoi t'avises-tu d'être amoureux ? tu ne fais plus que quatre repas par jour; tu ne sçaurois plus t'éveiller qu'à midi sonné ; tu vois bien qu'en cet état-là, tu ne peux pas la faire longue. Hé bien je mourrai. Tu mourras? Sçais-tu bien qu'il n'y a rien de si triste que la mort ? Il n'importe, je ne verrai plus cette cruelle; je ne verrai plus cette Ingrate, cette .... (*Il apperçoit Colombine.*)

COLOMBINE.

Que dis-tu là ?

PIERROT.

Je dis, je dis, Mademoiselle, que quand je serai mort je ne verrai plus goute.

COLOMBINE.

C'est donc à dire que ta folie te dure toûjours ?

PIERROT.

Mademoiselle, assurément vous me fe-

rez faire quelque mauvais coup : je me ſerois déja jetté vingt fois par la fenêtre de nôtre grenier s'il avoit été ſeulement d'un étage plus bas.

COLOMBINE.

Tu te moques, Pierrot, quand on eſt bien amoureux on n'eſt pas à un étage prés; je te conſeille de ce pas d'aller faire ce ſaut-là pour l'amour de moi.

PIERROT.

Allez vilain petit Porc-épic, le Ciel vous punira : ô Amour, Amour ! ô Pierrot, Pierrot ! *Il s'en va, & un Laquais entre.*)

LE LAQUAIS.

Mademoiſelle, voilà la Comteſſe Flaméche, & la Marquiſe Biſtoquet qui demandent à vous voir.

COLOMBINE.

La Comteſſe Flaméche, & la Marquiſe Biſtoquet, je ne connois point ça, de quel mauvais vent ces femmes-là abordent-elles chez moi? Il faut que ce ſoient des Provinciales.

LE LAQUAIS.

Ce ſont des Dames qui diſent qu'elles demeurent depuis peu dans le quartier.

COLOMBINE.

Faites-les entrer; voilà de ces chiennes de viſites qu'on ne ſçauroit éviter.

SCENE VI.

Pour l'intelligence de cette Scene, il faut ſçavoir qu'Octave ayant appris que Colombine avoit dit au Baillif d'acheter un Marquiſat, croit qu'elle l'aime veritablement; & pour l'en dégoûter il fait habiller Mezzetin & Paſquariel en femmes, & les envoye chez Colombine afin qu'ils la dégoutent du Baillif.

LA MARQUISE *Paſquariel*,
LA COMTESSE *Mezzetin*,
COLOMBINE.

Le Laquais qui porte la queuë à la Marquiſe, la tient fichée dans ſa culote, & de ſes deux mains il caſſe des noix.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, & COLOMBINE, *toutes trois enſemble.*

LA COMTESSE.

HE bon jour, Mademoiſelle, comment vous portez-vous? il y a mille ans que j'ai envie de vous venir voir, &

de profiter de l'honneur de vôtre voisinage.

LA MARQUISE.

On a dû vous dire, Mademoiselle, que mon équipage s'est arrêté vingt fois à vôtre porte, mais vous êtes introuvable, & vous êtes toute des plus rares.

COLOMBINE.

En verité, Mesdames, je suis dans la derniere confusion, d'avoir si mal profité de l'honneur de vôtre visite : Hola, quelqu'un, des siéges.

Elles se taisent toutes les trois ; & aprés un petit silence, toutes les trois ensemble disent ce qui suit.

LA COMTESSE.

Peut-on sçavoir, la Belle, quels sont vos plaisirs ? vous êtes toûjours dans le grand monde ; on dit que c'est vous qui faites l'honneur du quartier.

LA MARQUISE.

Mais voyez ce tein, je vous prie, Madame la Comtesse, apparemment vous l'avez pris du bon faiseur? jamais je n'ai rien vû de si charmant.

COLOMBINE.

Je ſuis ravie, Meſdames, d'avoir un voiſinage auſſi agreable que le vôtre, quand vous voudrez nous jouërons enſemble; mais je vous avertis que je ſuis la plus malheureuſe fille du monde.

(Elles ſe taiſent de nouveau.)

LA COMTESSE.

Nous faiſons nos viſites du quartier; une charette de foin a fait un embarras, ce qui nous a obligées de nous ſauver chez Lamy, où nous avons bû chacune trois bouteilles de vin pour nous dés-ennuyer.

COLOMBINE.

Six bouteilles de vin à deux femmes?

LA MARQUISE.

Il faut dire la verité, Madame la Comteſſe porte le vin comme un charme.

LA COMTESSE.

Madame la Marquiſe veut qu'on lui rende juſtice, & qu'on diſe qu'il n'y a point de Breton qu'elle ne boive par-deſſous la jambe; c'eſt bien le plus hardi vin de femme.

COLOMBINE.

Avec ces talens-là, Meſdames, il eſt à préſumer que vous êtes mariées en Bourgogne ou en Champagne.

LA COMTESSE.

Vous ne vous trompez point ; à propos de Mariage, ma belle Voisine, on m'a dit que vous couchiez la Nôce en jouë ; une fille comme vous se peut-elle resoudre à cette vilainie-là ?

COLOMBINE.

Pour moi, Madame, je ne trouve rien de vilain à faire ce que tout le monde fait, & ce que vous avez fait vous-même.

LA COMTESSE.

Il est vrai, mais je n'avois que quinze ans pour lors ; vous sçavez que c'est un âge terriblement scabreux pour une fille ; pourrez-vous abandonner vôtre taille aux accidens du Mariage.

COLOMBINE.

J'ai assez de peine à m'y resoudre ; mais que voulez-vous, il faut bien prendre le benefice avec les charges.

LA MARQUISE.

Faites comme moi, Mademoiselle ; depuis que j'ai épousé mon mari nous ne couchons plus ensemble.

LA COMTESSE.

Cela est fort bon pour vous, Madame la Marquise, qui avez quantité d'enfans de vôtre premier lit ; mais une fille qui se marie, est bien aise de sçavoir au juste à quoi elle est propre.

LA MARQUISE.

Pour moi je ſuis malheureuſe en garçons, je n'en ſçaurois élever, je n'en ai plus que dix-ſept.

COLOMBINE.

Dix-ſept, en verité, Madame, l'Etat vous eſt bien obligé de lui donner tant de bons ſujets.

LA COMTESSE.

J'en aurois bien eu vingt-cinq ou trente ſi tout étoit venu à profit; mais les fauſſes-couches ont fait de terribles bréches dans ma famille, le diroit-on à ma taille? (*Elle ſe promene.*)

COLOMBINE.

Elle eſt d'une fineſſe extraordinaire, on croiroit que vous allez rompre.

LA COMTESSE.

Depuis deux ans, Dieu merci, j'en ſuis un peu la maîtreſſe, j'ai obligé Monſieur le Comte à faire lit à part; car je ſuis preſentement bien revenuë de la bagatelle.

COLOMBINE.

Et Monſieur vôtre époux prendra-t-il toûjours ce petit divorce en patience?

LA COMTESSE.

Madame, il fera comme il pourra.

LA MARQUISE.

Peut-on ſçavoir, ma chere, qui vous épouſez ?

COLOMBINE.

Pluſieurs partis me recherchent ; mais mon pere, me deſtine à un Baillif du Maine, &c....

LA MARQUISE.

A un Baillif,.... à un Baillif,.... ah, ouf, je me trouve mal ; un Baillif, ha quelle ordure !

COLOMBINE.

Comment donc, Madame, avez-vous des vapeurs ?

LA COMTESSE.

Ha, Mademoiſelle, vous ne deviez jamais lâcher le mot de Baillif ; à l'heure qu'il eſt cela me dévoye : un Baillif ! encore ſi c'étoit un Procureur Fiſcal. (*Elles ſe jettent toutes deux ſur leurs ſieges faiſant des contorſions.*)

COLOMBINE.

Ha que je ſuis malheureuſe! voilà deux femmes qui me vont demeurer dans les mains ; hola quelqu'un, mes Laquais, ma Femme-de-Chambre. *Toutes deux enſemble* ; Un Baillif ! (*Elles s'en vont, & quand elles ſont à la Cantonade.*)

LA MARQUISE.

Non, Madame, assurément je ne passerai pas, ou la peste m'étouffe.

LA COMTESSE.

Si je passe la premiere, je veux que cinq cent mille diables me tordent le col : (*A force de civilitez & de contorsions leurs commodes tombent.*)

COLOMBINE *aprés qu'elles sont sorties.*

Non, je ne crois pas que de mémoire d'homme on ait jamais reçû une si impertinente visite ; elles n'ont que faire de me tant dégoûter du Baillif, si je l'épouse ce ne sera qu'à mon corps défendant.

Aprés cette Scene, il s'en fait encore plusieurs d'Italiennes ; & entr'autres, une dans laquelle Octave ayant sçû la réüssite de la visite que Mezzetin & Pasquariel, déguisez en femmes, ont renduë à Colombine, leur ordonne de ne s'en pas tenir-là, & de s'habiller en Bohemiens, & de joindre avec eux quelques Fourbes ; ensuite faire en sorte sous ces déguisemens de trouver le Baillif, & sous prétexte de lui dire sa bonne avanture, le dégoûter tout-à fait du Mariage ; ce qui donne occasion à la Scene qui suit.

SCENE VII.

MEZZETIN, PASQUARIEL *en Bohemiens ſuivis d'autres Bohemiens & Bohemiennes, qui trouvant le Baillif, danſent & chantent autour de lui.*

ARLEQUIN.

QUand vous ſerez las de chanter, vous me direz peut-être ce que vous me voulez? (*Ils continuent à danſer.*)

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Monſieur le meneur de Ballet, peut-on ſçavoir qui ſont ces ſauterelles-là? (*en montrant deux Bohemiennes.*)

MEZZETIN.

Ce ſont des filles ſurnaturelles qui connoiſſent les Aſtres, les Langues, & tout ce qu'il y a de plus extraordinaire au monde & hors du monde, elles ne parlent qu'en vers; enfin ce ſont des filles d'un merite ſublime. Tenez quel âge donneriez-vous à celle-là?

ARLEQUIN.

Elle eſt bien jeune; mais je crois que quand on la mariroit elle n'en mourroit pas.

MEZZETIN.

Elle eſt de l'âge du Cheval de Troye : Voyez-vous cette autre-là, c'eſt la femme du Zodiaque ; elle accoucha un jour des douze Signes.

ARLEQUIN.

Quoi voilà la mere du Capricorne ?

MEZZETIN.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Si cela eſt, Madame, vous êtes grand'-mere de bien des gens, & tous vos enfans ne ſont pas dans le Zodiaque ; mais il me ſemble que vous m'aviez dit qu'elle étoit fille ?

MEZZETIN.

Cela eſt vrai, elle a été cinq ou ſix cens ans femme , & puis elle eſt redevenuë fille.

ARLEQUIN.

Voilà un beau ſecret avec lequel on gagneroit bien de l'argent en ce Païs-ci : Puiſque ces creatures-là ſçavent tant de belles choſes, elles pourront donc bien me déterminer ſur un Mariage ?

MEZZETIN.

Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer. (*Mezzetin & ſa troupe s'en vont en danſant & chantant.*)

ISABELLE & COLOMBINE
en Bohemiennes, reſtent avec Arlequin.

ARLEQUIN, *aprés s'être campé au milieu d'elles.*

Meſdames, pour venir à la concluſion,
Vous ſçaurez que je ſens une convulſion,
Un appetit nommé vapeur de Mariage;
Un la ... quelque Arlequin qui demànde paſſage.
Me dois-je marier?

ISABELLE *geſticule & ne dit mot.*

ARLEQUIN.

Ho, vous avez raiſon.
Et vous, à vôtre avis, me mariraі-je ou non?

COLOMBINE *geſticule & ne dit mot.*

ARLEQUIN.

C'eſt bien dit; à ces mots il n'eſt point de replique;
Dans leur Langue à mon tour, il faut que je m'explique.

(*Il geſticule & fait beaucoup de contorſions, & puis dit:*)

Vous m'entendez donc bien, enfin ſans tant parler:
Car cela vous fait mal, devrois-je convoler?

ISABELLE.

Oüy.

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Comment !

ISABELLE.

Ouy.

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Quelle peste de gamme!

ISABELLE.

C'est manquer de bon sens que de vivre sans femme.

COLOMBINE.

Et pour se marier il faut être archifou.

ARLEQUIN.

Celle-ci, par ma foi, lui rive bien son clou.

ISABELLE.

Ouy, l'Himen est des Dieux le plus parfait ouvrage;
C'est le port assuré dans le libertinage,
Le nœud qui nous unit avec de doux accords,
La porte des plaisirs qu'on goûte sans remords,
Le Bridon qui retient la jeunesse fougueuse,
L'onguent qui guerit seul la brûlure amoureuse;
Des blessures du cœur l'appareil souverain,
Et la forge en un mot de tout le genre humain.

ARLEQUIN.

J'en connois bien pourtant de plus d'une fabrique,
Qui ne furent jamais faits dans cette boutique :
Enfans du pur hazard, & sans aller plus loin,
J'en trouverois peut-être ici plus d'un témoin.

(Il montre le Parterre.)

COLOMBINE.

Non, l'Hymen tel qu'il soit est un dur esclavage,
Une mer où l'honneur bien souvent fait naufrage;
Un grand chemin rempli de voleurs dangereux ;
Une terre fertile en bois malencontreux :
Un magasin de fraude, où l'on fait de commande
Marchandise mêlée & bien de contrebande,
C'est l'écueil du plaisir ; pour tout dire en un mot,
C'est une souricière, où l'on attrape un sot.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Cet avis à mon goût vaut bien l'autre, Madame.

ISABELLE.

Un homme ne sçauroit vivre content sans femme;
Sans elle une maison iroit tout de travers ;
Elle sçait du destin partager les revers,
Elle sert un mari soulage sa vieillesse.
La femme est dans le monde un miroir de sagesse,
Le temple de l'honneur, le chef-d'œuvre des Cieux ;
La beauté fut son lot, l'esprit son appanage,
La vertu son domaine, & l'honneur son partage.

ARLEQUIN.

Ouy cela se disoit du tems de Jean de Vert.

COLOMBINE.

Plûtôt que de prendre femme épouſes un deſert,
Par elle une maiſon va toute en décadence,
Elle ne met jamais de frein à ſa dépenſe.
Elle accroît les chagrins, loin de les partager;
La femme eſt en tout temps un éminent danger,
Un vaiſſeau ſur lequel le Nocher le plus ſage;
Apprehende le calme autant qu'il fait l'orage;
C'eſt l'arſenic du cœur, la fureur la conduit;
L'inconſtance en tout tems ou l'eſcorte ou la ſuit,
Et la vengeance enfin eſt toûjours devant elle.

ARLEQUIN.

Ho vous avez raiſon, je ſçais qu'une femelle,
Qui prétend ſe vanger d'un époux offenſif,
Devient des animaux le plus vindicatif.

ISABELLE.

Quand on la nomme un mal & doux & neceſſaire
C'eſt qu'on lui voit toûjours quelque vertu pour plaire;
Si le Ciel ne l'a pas faite avec un beau corps,
Il aura ſur leſprit répandu ſes treſors;
Si des biens de fortune elle n'eſt pas fournie,
Elle ſe fait un fonds de ſon œconomie:
La ſotte d'ordinaire a l'eſprit complaiſant;
La folle quelquefois plaît par ſon enjouëment:
Dans une femme enfin toûjours quelque merite,
De ſes petits défauts aiſément nous raquitte.

ARLEQUIN.

Qui nous raquittera, dites-nous s'il vous plaît,
Lorſque de nôtre honneur elle tire interêt?

COLOMBINE.

Si de quelques vertus les femmes sont pourvûës,
Ces vertus de défauts sont souvent corrompuës ;
La Belle est toûjours bête, ou croit qu'un tein fleuri
Est un trop bon morceau pour un sot de mari :
La Sçavante ne dit que Vers, metamorphose,
Et méprise un époux qui ne parle qu'en Prose ;
Celle qui d'un beau sang voit ses peres issus,
Vous conte ses ayeux pour toutes ses vertus.
Non, quelque qualité qui regne dans son ame,
Quelquelque vertu qu'elle ait, c'est toûjuors une femme,
C'est-à-dire attentive à l'Amant qui languit ;
Et vous sçavez, *casta quam nemo rogavit.*

ARLEQUIN.

Voilà, je vous avouë, un extrait de sorciere,
Que les femmes devroient jetter dans la riviere,
Elle en dit peu de bien.

COLOMBINE.

Touchez-là, j'en diray,
Foi de fille d'honneur, si-tôt que j'en sçauray.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Mais parlez-moi François ..... Là, si je me marie,
Ne serai-je point .... Là ...

ISABELLE.

Quoi, là.

ARLEQUIN.

Je vous en prie ;

Ne me déguisez rien.

ISABELLE.

Quoi donc !

ARLEQUIN.

Là, ce quétoit
Peut-être vôtre époux dans le tems qu'il vivoit.

ISABELLE.

Voilà donc l'encloüeure,& le mot peremptoire,
Sur ce point douloureux on en fait bien à croire,
Et l'on en dit bien plus qu'on n'en fait à Paris ;
Ce sont-là des terreurs pour les petits esprits. . . .

ARLEQUIN.

Et pour les grands par fois.

ISABELLE.

Des visions cornuës.
Que les hommes vont mettre en leurs têtes fourchuës.

ARLEQUIN.

Ce sont elles, morbleu, qui nous les plantent-là (*Il se touche au front.*)

De par Belzebut.

ISABELLE.

Bon, approchez, venez çà,
Regardez-moi bien ; non, vous n'avez point la mine
De recevoir échec de la gent feminine ;
Vous êtes beau, joli, bien fait. . . . .

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Assurément.

ISABELLE.

Vous avez de l'esprit, le port fier, l'air charmant;
Allez, ne craignez rien.

ARLEQUIN.

Mauvaise sauvegarde
Contre les accidens qu'une femme vous garde.

COLOMBINE.

Moi je dis à vous voir seulement par le dos.

ARLEQUIN.

Ah Ciel ! nous y voilà.

COLOMBINE.

Je vous dis en deux mots,
Que vous avez tout l'air, la phisionomie
L'œil, le nez, la façon la metoposcopie
D'un homme à qui l'on doit faire un mauvais parti ;
Je vois sur vôtre tein bien du brouillamini ;
Vos aspects sont malins, vous avez le front large.
Vous me portez tout l'air d'en avoir une charge.

ARLEQUIN.

Ha ! je sens déja-là. *(Il se touche à la tête.)*

ISABELLE.

Animal défiant,
Vous croyez donc ?

ARLEQUIN.

Ma foi je crois à l'ascendant ;
Ce grand front, cet aspect, tout cela m'entortille.

ISABELLE.

Vous croyez donc la femme un sexe bien fragile?
C'est une citadelle, on ne l'insulte pas,
Sans l'assieger en forme & donner des combats :
On prend quelques dehors armé de brusquerie ;
Mais enfin quand le jeu passe la raillerie,
Que l'ennemi faisant floter ses étendars,
Vient du corps de la place attaquer les rempars,
De l'honneur retranché forcer les palissades ;
C'est pour lors qu'une femme, avec plusieurs grenades
Pleines d'emportement, de courroux, de mépris,
Vous écarte bien-tôt ces assiegeans transis.

ARLEQUIN.

Les François sont pourtant (soit sans vous déplaire)
Drôles qui n'ont pas peur du feu pour l'ordinaire;
Ils entendent, dit on, les sieges comme il faut,
Et sont en droit d'aller brusquement à l'assaut.

COLOMBINE.

Ne vous reposez point sur cette citadelle ;
On a beau nuit & jour y faire sentinelle,
Quelque chemin couvert en tout tems y conduit ;
A ces rempars d'honneur, dont on fait tant de bruit,
Je ne m'y firois moi que d'une bonne sorte :
L'or est une machine & bien prompte & bien forte;
L'époux sur les crenaux observe vainement

La démarche que font les troupes d'un amant,
Il s'endort quelquefois ; cependant on s'avance,
La femme ne peut pas toûjours être en défense ;
On capitule enfin. Et là, là, croyez-vous
Qu'un traité que l'on fait sur la bréche, à l'Epoux
Soit fort avantageux ?

ARLEQUIN.

Dans cette conjoncture,
Je crois bien que c'est lui qui paye avec usure
Tous les frais de la guerre. Allons, tant que quelqu'un
Plus courageux que moi, prendra femme en commun,
Je pretends me servir des droits du voisinage,
Et laisser qui voudra goûter du mariage,
En ces occasions on court plus de danger
A bâtir sur son fond que sur un étranger,
Je ne tâterai point de la ceremonie.

ISABELLE.

Vous n'en tâterez point ? alte-là, je vous prie.

COLOMBINE.

Point de femme, mort bleu.

ISABELLE.

Si vous n'en prenez pas
Vous n'avez point encor trois jours à vivre.

ARLEQUIN.

Helas !

COLOMBINE.

Et si vous en prenez, moi je vous signifie,
Que demain au plus tard vous n'êtes pas en vie.

Elles le prennent toutes les deux chacune par une manche de son justaucorps.

ARLEQUIN.

C'en est fait je suis mort, je n'en puis revenir,
Prédiseuses du Diable, ah ! laissez-moi partir.

ISABELLE.

Avant que vous quitter, il faut que je vous voye
A côté d'une femme.

ARLEQUIN.

Ha plûtôt qu'on me noye !

COLOMBINE.

Pour vous laisser, je veux vous mettre hors d'état
De ne pouvoir jamais sortir du Celibat.

ARLEQUIN.

N'en faites rien, je suis le dernier de ma race.

ISABELLE.

Que de bruit !

COLOMBINE.

Q'on me suive

ARLEQUIN.

Hé, Mesdames, de grace,
Un accord, je serai six mois de l'an garçon,
Et six mois marié.

ISABELLE.

Marchez.

COLOMBINE.

Que de façon !

Elles emportent chacune une manche de son justaucorps, il crie au voleur, Mezzetin & sa troupe reviennent, & dansant & chantant autour de lui, l'achevent de déshabiller & lui emportant sa bourse avec sa culote, s'en vont & font finir l'Acte.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE *seule.*

JE n'entends point parler de nôtre Baillif, il faut que le traité de cette Charge de Marquis l'arrête chez quelque Notaire ; il n'en est pas encore où il pense, & je lui garde le meilleur pour le dernier.

UN LAQUAIS.

Mademoiselle, voilà un bel esprit qui monte, Madame Pindaret.



SCENE II.

MADAME PINDARET, COLOMBINE.

Me PINDARET.

HA, ma chere Belle, que je ſuis heureuſe de vous rencontrer ! car vous êtes la fille de France la plus introuvable.

COLOMBINE.

On ne m'a point dit, Madame, que vous m'ayez fait cet honneur-là : il eſt vrai que j'ai le domeſtique du monde le plus brutal ; qu'une femme de qualité me vienne voir, on ne m'en dit rien; qu'une Procureuſe frappe à ma porte, on m'en vient faire la honte en pleine compagnie.

Me PINDARET.

En verité, Mademoiſelle, il faut que vôtre train ſoit travaillé d'un prodigieux dévoyement de mémoire ; ouy, je crois que je ſuis venuë ici plus de dix fois depuis les Calandes du mois dernier.

COLOMBINE.

Comment dites-vous cela, s'il vous plaît ? Les Cal. . . .

Me PINDARET.

Les Calandes, Mademoiselle, c'eſt-là la maniere de compter des Romains & la mienne : ſi ma ſervante datoit ſa dépenſe autrement, elle ne coucheroit pas chez moi deux jours de ſuite; je veux de l'érudition juſques dans ma cuiſine.

COLOMBINE.

Que vous êtes heureuſe, Madame, de ſçavoir tant de belles choſes ! Si j'avois l'avantage de vous voir ſouvent, je crois que je deviendrois une habile fille.

Me PINDARET.

Il faut dire la verité, on ſe décraſſe aſſez à ma compagnie ; & tout le monde avouë que je n'ai point la converſation rôturiere.

COLOMBINE.

Ha, que cela eſt joliment dit, la converſation rôturiere ! comment pouvez-vous fournir à la dépenſe d'eſprit que vous faites ? ſi vous ne vous ménagez, vous n'en aurez jamais aſſez pour le reſte de vos jours ?

Me PINDARET.

Bon, cela ne me coute rien, & à une femme comme moi, qui ſe jouë des Auteurs, j'entretiens commerce avec les Anciens, & je fraye auſſi avec les Modernes.

COLOMBINE.

Avec les anciens, Madame?

Me PINDARET.

Aſſurément, Mademoiſelle, j'en attrape aſſez le vrai, & je veux vous faire voir quelle eſt ma lecture quotidienne; Laquais, petit garçon, donnez-moi mon Juvenal?

LE LAQUAIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Madame, que vôtre Juvenal?

Me PINDARET.

Ce Livre in quarto que je vous ai tantôt donné.

LE LAQUAIS.

A moi, Madame, un quartot; vous ne m'avez donné ni quartaut ni bouteille.

Me PINDARET.

Hé le petit ignorant! qu'il vous arrive une autrefois de l'oublier; je prends toûjours la précaution de me faire eſcorter de ce Livre-là quand je vais en viſite de femme, pour me dédommager des minuties de leur converſation.

COLOMBINE.

Voilà ce qui s'appelle mettre à profit juſques à ſon ennui.

Me PINDARET.

Eſtes-vous comme moi, ma chere, toutes les viſites de femmes me donnent a colique.

COLOMBINE.

Non, Madame, je ne ſuis point d'une complexion ſi délicate : à vous dire vrai, j'aime beaucoup mieux la converſation des hommes, & je voudrois par fois qu'il n'y eût que moi de femmes au monde.

Me PINDARET.

Vous auriez de la chalandiſe ; j'allai voir il y a quelque-tems une Marquiſe, je ne fus qu'un quart-d'heure avec elle, c'étoit pendant la Canicule ; ſa converſation ne laiſſa pas de m'enrhumer ſi fort, que je me ſuis miſe trois ſemaines au gruau pour en revenir.

COLOMBINE.

Cela étant, Madame, quand vous allez en viſite de Marquiſes, de crainte de vous enrhumer une ſeconde fois, il faudroit encore faire porter un manteau fourré avec vôtre Juvenal.

Me PINDARET.

Vous ne ſçauriez vous imaginer juſqu'où va l'ignorance de cette femme-là.

COLOMBINE.

Une femme de qualité ignorante, vous me ſurprenez ?

Me PINDARET.

Ignorantiſſime ; croiriez-vous . . Mais non, cela n'entre point dans l'eſprit.

COLOMBINE.

Mais encore ?

Me PINDARET.

Croiriez-vous qu'elle ne put jamais me dire dans quelle Olympiade mourut Epaminondas.

COLOMBINE.

Ha Ciel, quelle ignorance ! en verité, Madame, vous fûtes bien-heureuse d'en être quitte pour un rhume, cela valoit bien la peine de tomber en apoplexie.

Me PINDARET.

Il ne tint qu'à moi. A propos, Mademoiselle, avez-vous vû mon Madrigal ?

COLOMBINE.

Non, Madame, cela n'est pas venu jusqu'à moi.

Me PINDARET.

Vous n'êtes donc pas de ce monde; c'est une piece qui a souffert déja la troisiéme édition, & qui a marié les quatre filles de mon Libraire ; je vais vous le lire.

COLOMBINE.

Vous me ferez, je vous assure, un sensible plaisir.

Me PINDARET *tire quantité de paperaces.*

Ce n'est pas cela, c'est un Rondeau sur une absence que je laisse quelque tems mitonner sur le réchaud de la reflexion. . . ,

Ni cela, c'eſt la vie de Themiſtocle en Vers Burleſques; je tiens un Poëme épique aux cheveux qui ſurprendra tout Paris. Ha voici nôtre Madrigal.Sur l'inconſtance d'une Maîtreſſe qui changea d'Amant,parce qu'il avoit ſoûpiré par le derriere, vous entendez bien cela?

COLOMBINE.

Ho ouy, cela s'entend de reſte,peu s'en eſt fallu que je ne le ſente.

Me PINDARET *lit.*

MADRIGAL.

Quoi pour avoir laiſſé ſauver un priſonnier,
Qui n'a de voix que pour crier,
Vôtre cœur fait la piroüette,
Et ſe fait un nouvel Amant!
On dira, volage Lizette,
Que ce cœur eſt ſi Giroüette,
Qu'il change au moindre petit vent.

COLOMBINE.

Ha, Madame, quel merveilleux talent vous avez pour la Poëſie!

Me PINDARET.

J'ai d'aſſez belles humanitez, comme vous voyez; mais je me vais donner à la Phyſique.

COLOMBINE.

A la Physique, Madame ?

Me PINDARET.

Ouy, Mademoiselle, c'est une des plus nobles Sciences qu'il y ait : elle a pour objet tout ce qui tombe sous les sens ; & par consequent le corps humain, qui est la plus belle & la plus parfaite de toutes les structures humaines. Adieu, Mademoiselle, je sens que ma colique me veut reprendre.

COLOMBINE.

Quoi si-tôt, Madame ?

Me PINDARET.

Je ne me prostituë jamais à une longue conversation, & j'aime les visites breves & laconiques.

SCENE III.

ARLEQUIN *en Marquis, entre en chantant & en dansant se donnant des airs de Marquis ridicule, peignant sa perruque*, COLOMBINE Me PINDARET.

ARLEQUIN.

HE bien morbleu, Madame, les airs de Cour nous sont-ils naturels? La lore la, (*il chante.*) Vous allez voir comme je

vous chamarre une danſe ſerieuſe ; hé Laquais, Laquais, lâches-nous un coup de chanterelle, je veux tracer un menuet avec vous. (*Il veut prendre Colombine.*)

COLOMBINE.

Je vous prie, Monſieur, de m'en diſpenſer je ſuis d'une fatigue outrée, & voila huit nuits de ſuite que je cours le Bal.

LE MARQUIS.

Il faut donc que Madame danſe à vôtre place.

Me PINDARET.

Moi, Monſieur, excuſez-moi, s'il vous plaît je ne danſe point, je fais des Vers.

LE MARQUIS.

Parbleu, Madame, vous danſerez en Vers, ou vous creverez en Proſe.

COLOMBINE.

Allons, courage, Madame, voulez-vous qu'on envoye querir vôtre Juvenal ?

LE MARQUIS *danſe avec Madame Pindaret, & elle ſe laiſſe tomber.*

Voilà un Vers à qui il manque un pied.

Me PINDARET.

Ah! ah! voila un Menuet qui m'a miſe ſur les dents; j'aimerois mieux faire vingt Sonnets, que de ah ! ah ! ſouffrez, Ma-

demoiſelle, que je vous quitte pour m'aller mettre au lit.

LE MARQUIS.

Adieu, Madame, allez vous faire tirer trois palettes d'Epigrammes de la Veine Poëtique. Hé bien morbleu, Mademoiſelle, ne vous avois-je pas bien dit qu'il n'y avoit gueres de Marquis plus redicule que moi ?

COLOMBINE.

A vous parler ſincerement, pour un Marquis de nouvelle impreſſion, vous ne joüez pas mal vôtre rôle, & l'on croiroit que vous l'auriez étudié toute vôtre vie.

LE MARQUIS.

Etudié, moi, étudié; ha palſembleu, vous ne le prenez pas mal, étudié; vous ne ſçavez donc pas que je ſuis homme de qualité ? à peine ſçai-je écrire mon nom.

COLOMBINE.

Vous voulez vous divertir, je ſçais ce que je dois croire, & j'appelle de vôtre modeſtie.

LE MARQUIS.

Cela eſt parbleu comme je vous le dis; & je veux que le Diable m'emporte ſi jamais j'ai eu d'autres Livres qu'un Almanach avec un parfait Maréchal, Bon, que nous faut-il à nous autres gens de Cour, beaucoup de bõne opinion ſoupoudrée de

quelques grains d'effronterie; voilà toute nôtre ſcience auprés des femmes. (*Il ſe promene ſur le Theâtre.*)

COLOMBINE.

Mais où allez-vous donc ? vous avez des inquiétudes horribles dans les jambes, & vous ne ſçauriez vous tenir un moment en place.

LE MARQUIS.

Ma foi, Mademoiſelle, il faut du plein-pied à un Marquis ; je voudrois que vous viſſiez à la Comedie le terrain que j'occupe ſur le Theâtre : ho parbleu la Scene n'eſt jamais vuide avec moi ; il n'y a que le Theâtre de l'Opera, où je me trouve un peu en braſſiere, je n'y ſçaurois virrouter à ma fantaiſie.

COLOMBINE.

C'eſt-à-dire que vous n'y oſeriez pas tant faire le fanfaron qu'ailleurs.

LE MARQUIS.

Je ſuis pourtant toûjours ſur le bord du Theâtre ; il y a long-tems que je n'ai ſecoué la pudeur de ces demi-gens de qualité qui commencent à ſe donner au public : ventre-bleu je ne tâte point des couliſſes ; ſur l'orqueſtre, mortbleu, ſur l'orqueſtre.

COLOMBINE.

Je ne ſçais pas pour moi quel plaiſir

prennent certaines gens à la Comedie, de venir étouffer un Acteur jusques sur les chandelles ; comment voulez-vous qu'un pauvre diable de Comédien se fasse entendre au bout d'une salle, il faut donc qu'il creve ?

LE MARQUIS.

Parbleu qu'il creve s'il veut, il est payé pour cela.

COLOMBINE.

Mais de bonne foi, Monsieur le Marquis, croyez-vous que ce soit pour vous voir peigner vôtre perruque, prendre du tabac, & faire vôtre carrousel sur le Theâtre, que le Parterre donne ses quinze sols ?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas bien de l'honneur pour lui de voir des gens de qualité? Ma foi quand il n'auroit que ce plaisir là, cela vaut bien une mauvaise Comédie.

COLOMBINE.

Assurément, c'est ce qui fait qu'il s'est mis en droit de vous siffler aussi-bien que les méchantes pieces.

LE MARQUIS.

Il est vrai que le Parterre devient terriblement orgueilleux ; ce sont ces Italiens qui ont achevé de le gâter. Sçavez-vous bien que cet Eté ils l'ont traité de Mon-

ſeigneur dans un Placet ? Le Parterre Monſeigneur. Monſeigneur, j'enrage.

COLOMBINE.

Vous avez beau peſter, le Parterre fait du bien à tout le monde ; il redreſſe les Auteurs, il tient les Comédiens en haleine ; un fat ne ſe campe point impunément devant lui ſur les bancs du Theâtre : en un mot, c'eſt l'étrille de tous ceux qui expoſent leurs ſottiſes au public ; que ne vous mettez-vous dans les Loges ; on ne vous examinera pas de ſi prés.

LE MARQUIS.

Moi dans les Loges, ho je vous baiſe les mains, je n'entends point la Comédie dans une Loge, comme un Sanſonnet, je veux mordi qu'on me voye de la tête aux pieds ; & je ne donne mon écu, que pour rouler pendant les entr'Actes, & voltiger autour des Actrices.



SCENE IV.

LE MARQUIS, COLOMBINE, MARGOT, *Couturiere*, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MAdemoiſelle, voilà vôtre Couturiere.

COLOMBINE.

Hé bien, Margot, m'apportez-vous mon manteau ?

MARGOT.

Ouy, Mademoiſelle, & j'eſpere qu'il vous habillera parfaitement bien ; depuis que je travaille je n'ay jamais vû d'habit ſi bien taillé.

LE MARQUIS.

Ny moy de fille ſi ragoutante ; voilà mordy une petite créature bien émerillonée, écoutez ma fille où demeurez-vous?

MARGOT.

Pas loin d'icy.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

COLOMBINE *prend le Manteau.*

Vous voulez bien, Monſieur le Mar-

quis, me permettre d'essayer mon manteau devant vous ?

LE MARQUIS.

Ouy da, Mademoiselle, vous pouvez vous habiller jusqu'à la chemise inclusivement, (*elle ôte son manteau, Margot l'habille, Arlequin badine.*) Margot est ma foy toute des plus jolies, & il y auroit plaisir de luy margotter le cœur ; je m'assure qu'elle n'a pas quinze ans, peut-on voir vôtre minois petite femelle tenébreuse. (*Il lui leve la coeffe, Margot se défend.*)

COLOMBINE.

Allons donc, Monsieur le Marquis, soyez sage ; que ne vous laissez-vous voir aussi, Margot, vous qui êtes si jolie ?

MARGOT.

Je n'oserois, Mademoiselle.

COLOMBINE.

Pourquoy ?

MARGOT.

C'est que Monsieur Harpillon m'a défendu de regarder des hommes, & il seroit fâché s'il sçavoit que je me fusse montrée.

COLOMBINE.

Qui est donc ce Monsieur Harpillon ?

MARGOT.

C'est un des gros Fermiers, qui est mon Parrain; il fait du bien à toute nôtre famil-

le, & il a déja donné un bon employ à mon grand frere.

LE MARQUIS.

J'entends, j'entends, Monſieur Harpillon a mis le frere dans un Bureau, & mettra s'il peut la ſœur en chambre.

MARGOT.

Ho, Monſieur, il n'y a point de ce que vous penſez à ſon fait; c'eſt un homme qui n'a que des bons deſſeins, il m'a promis de m'épouſer, & pour preuve de cela, il m'a déja envoyé une houſſe verte avec une bergame.

LE MARQUIS.

Fy, une bergame à une fille comme vous; ſi tu voulois Margot m'épouſer à la Harpillon, j'irais moy juſqu'à une verdure, & une verdure des plus vertes.

MARGOT.

Je vous remercie, Monſieur, cela feroit jaſer le monde; tenez Monſieur, pour avoir été un jour me promener avec mon couſin, vous ne ſçauriez croire tous les contes qu'on a fait; il y a les plus maudites langues dans nôtre montée.

LE MARQUIS.

Ecoutez Margot vôtre montée a peut-être raiſon, & il pourroit bien y avoir quelque choſe à refaire à vôtre reputation.

COLOMBINE.

Margot peut aller par tout, Monſieur le Marquis, elle eſt ſage, & j'en réponds corps pour corps.

LE MARQUIS.

La bonne caution, croyez-moy, les environs de Paris ſont terriblement dangereux, n'allez vous point quelquefois au bois de Boulogne ?

MARGOT.

Dieu m'en garde, Monſieur, ma mere me l'a défendu, & m'a dit que c'étoit un vray coupe-gorge pour une fille.

LE MARQUIS.

C'eſt peut-être là que vôtre mere a été égorgée : ma foy cette fille-là me plaît; ma mie, me voudrois-tu tailler une chemiſette, & quelques calçons ?

MARGOT.

Je ſuis vôtre ſervante, Monſieur, on ne travaille pas en homme au logis.

LE MARQUIS.

Hé bien, vien les faire chez moy.

COLOMBINE.

Juſtement, on vous garde des filles de cet âge là pour vôtre commodité, vous n'avez qu'à vous y attendre : mais il me ſemble, Margot, que ce manteau là monte bien haut, on ne voit point ma gorge,

MARGOT.

Ce n'eſt peut-être pas la faute du manteau, Mademoiſelle ?

COLOMBINE.

Taiſez-vous Margot, vous êtes une ſotte; tenez remportez vôtre manteau, j'y ſuis faite comme je ne ſçais quoy.

LE MARQUIS.

Te voilà bien embaraſſée, fais-luy en une paire de linge, ou prête-luy les tiens.

MARGOT.

Je vous demande excuſe, Monſieur, je n'en ay pas trop pour moy, & j'ay eu aſſez de peine à les voir venir; mais j'en feray à Mademoiſelle de ſi gros qu'elle voudra.

LE MARQUIS.

Plus je vois cet enfant là, plus elle me plaît.... Un petit mot, j'ay beſoin d'une fille de chambre, je crois que tu ſerois aſſez mon fait; ſçais-tu raſer ?

MARGOT.

Moy raſer ! je vois bien que vous êtes un gauſſeur; je mourrois de peur ſi je touchois ſeulement un homme du bout du doigt. Adieu Mademoiſelle, dans un quart d'heure je vous rapporterai vôtre manteau avec de la gorge. *(elle s'en va)*

LE MARQUIS.

Adieu, adieu, petite nymphe du bois de

Boulogne, elle n'eſt morbleu pas ſotte, & je l'aimerois preſque autant que vous ; nous autres gens de qualité, nous aimons quelquefois à rabattre ſur la griſette. Et de nôtre mariage qu'en dirons-nous ?

COLOMBINE.

Je vous diray, Monſieur le Marquis, qu'avant de vous épouſer, je vous demande encore une grace ; nous ſommes un certain nombre de filles qui avons fait ſerment de ne point prendre de mary qui n'ait été reçû auparavant dans nôtre academie, il faut vous y faire recevoir.

LE MARQUIS.

Moy dans vôtre academie de filles, vous vous mocquez, j'ay des empêchemens plus que legitimes ; & que faut-il faire pour cela ?

COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine, on vous habillera en femme ? on vous fera peut-être faire ſerment d'être un époux commode, de laiſſer faire à vôtre femme tout ce qui lui plaira, de n'être point de ces maris coquets qui vivent de rapine, & laiſſent leurs femmes pour aller picorer ſur le commun.

LE MARQUIS.

Quand on a de cette beſogne-là taillée à la maiſon, on n'a guéres envie d'aller

travailler en ville ; allons donc faiſons ce qu'il vous plaira , voilà qui eſt bien drôle ! qu'il faille pour vous épouſer commencer par ſe déshumaniſer. (*Colombine rentre , & trouve en ſon chemin les fourbes qu'elle avoit fait préparer pour la cérémonie ; elle parle à l'oreille d'un d'eux , qui eſt habillee en Sybille , & s'en va.*)

SCENE V.

MEZZETIN *habillé en Sybille , ſuivi de pluſieurs autres Fourbes , &* LE MARQUIS.

MEZZETIN *chante.*

O Toy qui veux épouſer Colombine ,
Reçois l'honneur que ſa main te deſtine ,
Tu n'étois qu'un vilain magot.
Un Oſtrogot.
Un Eſcargot.
Tu vas être auſſi beau qu'une fille.
Gentille
Ou peu s'en faut.

LE CHOEUR.

Tu n'étois qu'un vilain magot , &c.

Pendant que le Chœur chante on dépoüille Arlequin , & on l'habille en femme.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *voyant qu'on luy met des tetons, dit :*

Il ne me manquoit plus que cela. (*On apporte une coëffure.*)

MEZZETIN *chante.*

Reçois cette coëffure en malice féconde ;
Avec cet ornement
Tu peux facilement
Insulter hardiment
Et la brune & la blonde
Avec cet ornement
Tu charmeras tout le monde.

Il fait des gestes en dansant, & chante

Mieropoli, chariba, caristac.

LE CHOEUR repete :

Istac, & istac, & istac.

MEZZETIN *toûjours chantant.*

Baroquina, bocardo, merlinbrac.

LE CHOEUR.

Istac, & istac, & istac.

MEZZETIN.

Ministres de mon art
Versez tout vôtre fard
Sur ce nez en pied de marmite,
Barboüillez vîte ce museau
Et nettoyez vôtre pinceau
Sur cette trogne hermafrodite.

(*On joüe une ritournelle.*)

Deux Sybilles, l'une desquelles tient un pot de rouge & l'autre un pot de blanc, bar-

boüillent Arlequin des deux côtez du visage, aprés quoy,

ARLEQUIN *dit:*

Je peux presentement resister à la pluye, me voilà bien peint.

MEZZETIN.

Ah qu'il est beau .... oh, oh,
Le Damoiseau!
A ce museau
De couleur de pruneau,
Faisons le pied de veau.
Ah qu'il est beau, oh, oh, oh.

LE CHOEUR.

Ah qu'il est beau, oh, oh, oh.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN, COLOMBINE, TRAFFIQUET, PIERROT.

TRAFFIQUET.

QUe veut donc dire, s'il vous plaît, cette mascarade-cy?

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous prie de me dire si je suis mâle, ou femelle; car ma foy je n'y connois plus rien.

TRAFFIQUET.

Vous êtes un foû, voilà ce que vous êtes.

PIERROT.

Ah, ah, ah, essuyez-vous, Monsieur le Baillif, vous êtes tout barboüillé.

COLOMBINE.

Je suis mon Pere disposée à vous obéïr, mais je ne crois pas que vous vouliez me donner pour mary un homme qui est capable de pareilles extravagances.

ARLEQUIN.

Oh, oh, voilà qui est assez drôle; par ma foy, s'il y en a, c'est vous qui les avez faites, & qui avez voulu que je me sois fait & Marquis, & ce que me voilà. . . . voyez ne me voilà-t-il pas bien designé?

COLOMBINE.

Moy je vous ay fait faire ces extravagances-là, ma foy Monsieur le Baillif vous rêvez.

PIERROT.

Monsieur, quand je vous ay dit que j'étois mieux le fait de vôtre fille que cet homme-là, est-ce que je me trompois? il faudra pourtant que vous y veniez.

TRAFFIQUET.

Ce que j'ay vû tantôt, ce que je vois presentement m'oblige de vous dire, Monsieur le Baillif, que vous pouvez voûs en retourner tout de ce pas dans le bas Maine, manger vos chapons; car pour ma fille vous n'en croquerez que d'une dent,

PIERROT.

Que d'une dent, Monſieur le Baillif, que d'une dent.

ARLEQUIN.

Allez-vous-en au diable, vous & vôtre fille, petit vilain grigou racourcy ; adieu la belle, je ne crois pas qu'il y ait au monde un plus méchant animal que vous : il faut qu'un provincial ait bien le diable au corps pour venir s'équiper d'une femme à Paris. (*il s'en va.*)

COLOMBINE.

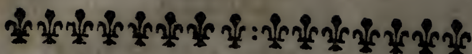
Et qu'une fille à Paris ſoit bien prés de ſes piéces pour épouſer un Baillif du bas Maine.

Fin de la Comedie.

ESOPE.

COMEDIE EN CINQ ACTES.

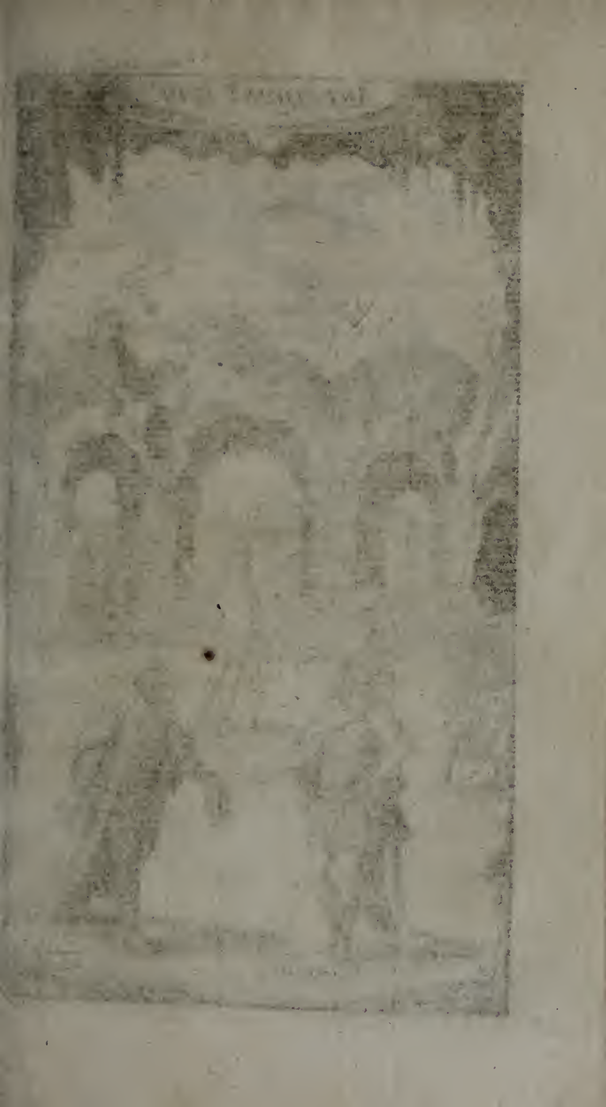
Miſe au Theâtre par Monſieur le Noble, & repreſentée pour la premiére fois, par les Comédiens Italiens du Roi, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 24. Février 1691.

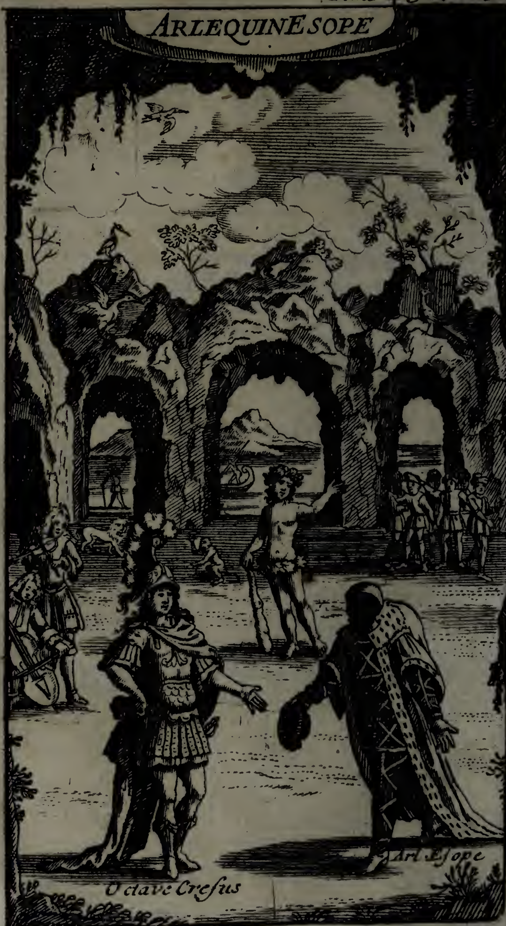


ACTEURS.

ESOPE, Arlequin.
RODOPE, Amante d'Esope. Isabelle.
COLOMBINE, Fille d'Esope.
OCTAVE, Amant de Colombine.
LE DOCTEUR, Amant de Colombine.
FRIPONNET, Huissier. Mezzetin.
PASQUARIEL, Valet d'Esope.
MARINETTE, Suivante de Rodope.
GERONTE, Vieillard.
PIERROT, Païsan.
MAISTRE BABILLARD, Avocat.
MADAME FAGOTIN, vieille Femme.
NIZON, jeune Païsanne mariée.
GRIPPON, Partisan ruiné.
BRIFFETOUT, jeune homme débauché.
UN POETE.
CRESUS.
Suite du Roy Cresus.
Chœur d'Animaux.

La Scene est dans l'anti-chambre de Rodope, & dans la Sale d'Audiance d'Esope.




ARLEQUIN ESOPE
Octave Cresus
Arl. Esope

ACTE I.

SCENE I.

RODOPE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

ET vous l'épouserez?

RODOPE.

Ouy, j'y suis resoluë.

COLOMBINE.

Esope?

RODOPE.

Esope, c'est une affaire concluë.

COLOMBINE.

Dés demain?

RODOPE.

Dés demain.

COLOMBINE.

Mais, Rodope, entre nous,
Jeune, aimant les plaisirs, belle & plus que coquette,
Dites moi, vous croyez-vous faite
Aprés tant de Galans pour un pareil Epoux?

RODOPE.

Chargé de sa montagne, Esope vôtre pere
Sera mon mari tel qu'il est;

Chacun a ses raisons, & sçait ce qu'il doit faire;
L'une écoute l'Amour, l'autre son interêt;
Et moi je tairai, s'il vous plaît,
Par quel endroit il sçait me plaire.

COLOMBINE.

Mais quand dix ans entiers une fille a goûté
Tout ce qu'a de plaisirs un doux libertinage,
Peut-elle au joug du Mariage
Asservir cette liberté?

RODOPE.

Tout lasse: Et tout enfin devient inquiétude.
Les plaisirs assidus cessent d'être plaisirs,
Ils sont nourris par les desirs,
Et s'étouffent par l'habitude.
Faut-il pour imposer un frein à son amour,
Attendre comme Iris qu'on soit sur le retour?
Faut-il comme Dircé, réformant sa coëffure,
Changer d'habillemens & non pas de nature?
Couvrir sous le manteau d'un dehors corrigé,
Un hypocrite cœur au desordre plongé,
Chasser de ses Galans la publique cohuë,
Dans le Temple à toute heure affecter d'être vûë,
Et du Peuple credule éblouïssant les yeux,
Imposer aux mortels & se joüer des Dieux?
Faut-il comme Naïs la Prude débauchée,
D'un commerce d'éclat à la fin détachée,
Par des cris affectez, par de fausses clameurs,
Du siecle corrompu taxer par tout les mœurs,
Médire du prochain, seule se dire sage?
Elle a, je l'avoûrai mis bas son équipage,
Elle a quitté ses points, son fard, ses mouches; mais
Pourquoi garder son grand Laquais?
Pour moi je ne suis point comme elle une Hypocrite,
Vous sçavez jusqu'ici quel étoit mon emploi,
J'y trouvois mon plaisir; mais enfin je le quitte,
Et le quitte de bonne-foi.

COLOMBINE.

Croyez-vous que ce Mariage
De vos attachemens puisse vous dégager ?
Avec un laid Epoux sous le joug se ranger,
N'est pas un moyen seur pour devenir plus sage ;
Et contre un tel écueil elle-même en danger,
La plus pure vertu risqueroit le naufrage.

RODOPE.

La plus pure vertu
Tremble dans le Soldat qui n'a point combatu.
Mais je suis de mon cœur la maîtresse absoluë.
Ce cœur s'est affermi par mille & mille coups,
Et sera voir à mon Epoux
Qu'une femme peut tout quand elle est resoluë.
Mais parlons franchement. Ne m'est-il pas heureux
Qu'Esope, tel qu'il est, veuille être mon refuge ?
Cresus de son Bouffon en a fait nôtre Juge ;
Il est riche, plaisant, guoguenard, amoureux,
Aimant bon vin & bonne chere,
Vivant sans souci, sans chagrin,
Comme le maître Coq la Ville le revere ;
Et l'on ne croiroit pas un procés bien vuidé,
Si par ses contes bleus il n'étoit décidé.
A moi qui n'aime rien qu'à rire,
Pourroit-il ne pas plaire avec ces qualitez,
Sans conter mille autres beautez
Que son esprit renferme, ou que je n'ose dire ?
Ma chere Colombine, enfin n'en parlons plus,
Tes raisonnemens superflus
Ne m'empêcheroient pas d'être ta belle-mere :
Mais de nôtre amitié conservons la douceur,
Et dans la femme de ton pere
Regarde moi comme ta sœur.

COLOMBINE.

Etre belle-mere & commode,
Ce n'est point du tout la methode

Des belles-meres d'aujourd'hui.
Voyez dans ce quartier la Coquette Amarante,
Quel chagrin, quel ennui
Ne donne-t-elle point aux filles de Dorante ?
L'une au fond d'un Convent gémit & se lamente ;
L'autre au logis comme dans un étui,
Avec rigueur emprisonnée,
Passe en regrets les nuits, en larmes la journée,
Et par de vains souhaits s'efforce de hâter
Le Dieu tardif de l'Hymenée
Qu'elle trouve à son gré trop lent à l'écouter.
Quand vous serez ma belle mere,
Aurez-vous tout de bon pour moi de l'amitié ?

RODOPE.

Ouy, faites du chemin seulement la moitié,
Et du reste laissez moy faire.
Mais pour vous témoigner combien vous m'êtes chere,
Parlons un peu de vos amours.
Comment gouvernez-vous l'Amant qui sçait vous plaire ?
Octave en vôtre cœur regnera-t-il toûjours ?

COLOMBINE.

Ah ! si d'un promt secours
Vous n'aidez ma flâme alarmée,
Cette flâme en mon cœur par vos soins allumée,
Bien-tôt vous me verrez au dernier de mes jours.

RODOPE.

Vôtre Octave auroit-il pour vous de l'inconstance ?

COLOMBINE.

Nullement. Et son cœur ne respire pour moi
Qu'un zele plein de feu, qu'une immuable foi,
Que langueurs, que soûpirs, & que perseverance.

RODOPE.

Eh bien ! que craignez-vous ?

COLOMBINE.

Un pere qui me veut donner un autre Epoux.
Mais, que dis-je, un Epoux,un monstre,une figure
Faite en dépit de la Nature,
Qui de l'homme sur lui n'a pas le moindre trait,
Une Tortuë en masque, un horrible Cyclope ;
Et pour dire en un mot, sans qui le laid Esope
Seroit des mortels le plus laid.

RODOPE.

Ou je me trompe fort, ou dans ce beau portrait
Touché d'une couleur si vive,
Je connois du Docteur la peinture naïve.
N'est-ce pas le Docteur ?

COLOMBINE.

C'est ce monstre en effet.
Peut-on l'imaginer ?

RODOPE.

Non, il n'est pas possible.
Vôtre pere aime à rire & veut se divertir.
Mais feinte ou verité, de ce monstre terrible,
L'amour & la raison sçauront vous garantir.
Reposez vous sur moi, cessez d'être inquiéte,
Je sçaurai vous tirer d'un si grand embarras ;
Et si vous n'êtes satisfaite,
Rodope ne le sera pas.
Mais Octave ici doit se rendre,
Si peu-que vous vouliez attendre.
De ce honteux rival vous pourrez l'informer,
Sans témoins vous pourrez expliquer vôtre flâme ;
Et pour ne point troubler le secret de vôtre ame,
Seule en mon cabinet j'irai me renfermer.

COLOMBINE.

Comment jamais payer cet excés de tendresse ?
Faut-il ?

RODOPE.

Ne poussez pas plus loin le compliment,

Je vois paroître vôtre Amant.
Adieu ma Colombine, avec lui je vous laisse,
Ne perdez pas ce doux moment.

SCENE II.

COLOMBINE, OCTAVE.

Cette Scene est Italienne, & contient un épanchement d'amour entre Octave & Colombine. Elle lui découvre le dessein qu'Esope a de la marier avec le Docteur. Cette découverte produit des mouvemens d'indignation & d'inquiétude dans le cœur d'Octave; & tandis qu'il les explique, ils entendent Esope qui vient; ce qui oblige Colombine d'entrer dans le cabinet de Rodope, & Octave de sortir d'un autre côté.

SCENE III.

ESOPE, LE DOCTEUR.

ESOPE.

OUy, rien n'est plus juste que de reformer l'abus dont vous me parlez: je prétens le corriger, & que desormais les Dames rendent à la Doctrine le respect qui lui est dû.

LE DOCTEUR.

Il est vrai qu'un bel Esprit en linge sale n'est qu'un sot dans une ruelle, & que le Sexe est d'un goût si dépravé, qu'Appollon lui-même sans sa perruque blonde, ne passeroit chez les Muses que pour un miserable Joüeur de vielle.

ESOPE.

Je ne peux concevoir comment des femmes bien sensées s'amusent à ces jeunes étourdis, dont l'hûmeur est si changeante qu'ils ne peuvent pas porter deux jours de suite le même linge, qui sont si inconstans qu'ils changent d'habits comme l'année des Saisons, qui sont des imposteurs par la supposition de leurs perruques, bizares dans les nouveautez de leurs modes, flateurs dans leurs conversations, & de la derniere foiblesse dans leurs complaisances; & avec tous ces vices, ces colifichets à la mode regentent dans les ruelles, tandis qu'un Sçavant y est tourné en ridicule. Non, je ne peux souffrir cet abus, & je veux y mettre ordre.

LE DOCTEUR.

Que la science vous aura d'obligation, & sur tout si vous rompez les amours de ce petit Capitaine d'Infanterie, qui veut enrôler Colombine dans ses recruës d'amour. Il y a long tems que tout le monde sçait de quel œil ils se regardent, & je m'étonne que vous soyez encore à l'ignorer.

ESOPE.

Les peres ont toûjours le bonheur de sçavoir les derniers ce qui se passe chez eux; mais suffit que je vous ai donné ma parole, Colombine sera demain nôtre Epouse.

Et fussiez-vous encor mille fois plus haï,
Je suis pere, je parle, & veux être obéï.

LE DOCTEUR.

Le pere doit commander, la fille doit obéïr; mais à vous parler franchement, ne seroit il point plus seur d'avoir la parole de celle qui doit l'obéïssance, que de celui qui a l'authorité du commandement?

ESOPE.

Quoi! vous mettez en balance mon autorité contre la fantaisie?

LE DOCTEUR.

Eh! qu'une fille est un petit animal bien mutin, & qu'il est difficile de lui ôter de la tête ce qu'elle y a une fois chaussé. Elle me fuit comme le Diable, & je ne la sçaurois aborder.

ESOPE.

Le tems apprivoise les bêtes les plus feroces; & deux onces de Matrimonion infusées de la main de vôtre doctrine, la rendront plus souple qu'un agneau : ce qui paroît d'abord le plus choquant se rend peu à peu familier, & je veux sur cela vous faire un petit conte.

LE DOCTEUR.

Vous en avez toûjours quelqu'un en poche, & vos Fables sont devenuës si communes, qu'elles se fourent jusques sur le Theâtre.

ESOPE.

N'a-t-on pas raison ? & y a-t-il rien qui puisse ni mieux instruire, ni mieux diversifier les instructions ? Ecoutez celle-ci, qui vous fera voir que quelque effroiable que vous soyez, Colombine pourra devenir pour vous moins sauvage.

FABLE

De la Biche & du Rhinoceros.

UNe Biche autrefois, de loin dans la campagne
Apperçut un Rhinoceros.
(C'est vous !) Et le voyant si monstrueux, si gros,
S'enfuit d'un pas leger au haut de la montagne.
Le lendemain grimpant sur un rocher,
Elle revoit cette hideuse bête,
Elle en a moins de peur, la regarde, & s'arrête;
Mais elle n'ose pas encor en approcher.
Enfin de jour en jour l'ame plus affermie,
Elle y prend un peu plus de goût,
S'en approche, lui parle, & devient son amie.
Puis dit, Avec le tems on s'accoûtume à tout.

Il en est de même, Seigneur Docteur, d'une petite Novice de quinze à seize ans.

LE DOCTEUR.

Ha! ha! ha! une Novice de quinze à seize ans, & où diantre les trouve-t on ?

ESOPE.

A vous parler franchement, je les tiens rares; & c'est à present qu'on peut dire :

Dans ce siecle rusé l'on ne voit plus d'enfans.
Une fille à quinze ans
Penetre jusqu'au fond de l'amoureux mystere
Les secrets les plus curieux.
A cet âge elle en sçait tout autant que sa mere,
Et l'execute beaucoup mieux.

Mais, quoi qu'il en soit, contez que demain vous serez mon Gendre. Allez vous y preparer. Pour moi je viens ici conclure avec Rodope les articles de mon Mariage. L'on m'a dit là-bas que ma fille étoit dans son cabinet, je vais la faire appeller pour lui apprendre mes intentions. Adieu, je vois qu'elle sort, laissez-moi l'entretenir en particulier.

LE DOCTEUR.

Adieu, Seigneur Esope. A rivedersi.

ESOPE.

A rivedersi, Signor Dottor.

SCENE IV.

ESOPE, COLOMBINE.

ESOPE.

Colombine, approchez. Demain je me marie

COLOMBINE.

Que le Ciel soit propice à vos justes desirs.

ESOPE.

Vous aurez part à mes plaisirs ;
Puisqu'avec le Docteur un pareil sort vous lie,
Je veux qu'en même-tems, c'est-à-dire demain
Il vous donne la main.

COLOMBINE.

Moi, mon pere, & pourquoi me marier si jeune ?

ESOPE.

Ah! il n'est que trop tems de rompre vôtre jeûne.
Dans la Grece comme à Paris,
Une fille à vôtre âge
Est un friand morceau fort propre au Mariage.
Il est tems d'y penser lorsque seize ans sont pris ;
Le pas est dangereux, & souvent on rencontre
Un fat qui paroissoit quelque chose à la montre ;
Mais je vous ai choisi la perle des maris.
Il n'est pas des mieux faits: mais de l'esprit en diable.

COLOMBINE.

Quoi ! ce vilain Docteur, c'est un monstre effroïable.
Comment prétendez vous que je puisse l'aimer ?

ESOPE.

Deux grains d'obéïssance
Infusez dans trois doigts de jus de patience,
Vous y sçauront accoûtumer ;
Et ne m'aimez-vous pas, petite creature,
Avec ma bosse & ma figure ?
Qui des deux, je vous prie a le plus de beauté ?

COLOMBINE.

Le sang, le devoir, la Nature,
Imposent à mon cœur cette necessité.

ESOPE.

Si-tôt qu'à vôtre Epoux vous serez accrochée ;
Même necessité vous le fera cherir ;
Mais tout le *tu-autem*, j'ai sçû le découvrir;

Ailleurs vôtre ame est attachée :
Et certain Spadassin, certain Godelureau
Qu'on nomme Ottavio,
Vous a pour ce refus finement embouchée.

COLOMBINE.

Puisque vous le sçavez, mon pere, c'est en vain
Que je voudrois vous taire une si belle flâme,
Octave possede mon ame,
Souffrez qu'il possede ma main ?
Je ne voi rien d'égal, & je le dis sans feindre,
Au merite d'un vrai Soldat,
La valeur a certain éclat
Que les autres vertus ne peuvent point atteindre.

ESOPE.

Eh quoi donc ! un Sçavant vrai favori des Dieux
N'est pas un objet plus aimable ?

COLOMBINE.

Non. L'épée est seule capable
Et de frapper mon cœur & de charmer mes yeux.

ESOPE.

Ma fille, écoutez moi. Dans le siecle où nous sômes,
De fumée on n'est pas nourri :
Et cet air de valeur qui fait les plus grands hommes,
Est souvent tres-mal propre à faire un bon mari.
Aux chaînes de l'Hymen quand on se détermine,
Il vaut mieux sans comparaison
Songer solidement à fonder la cuisine,
Qu'à dorer les dehors d'une pauvre maison.
Ces fanfarons, ces gens d'épées,
Par qui l'on voit tant de femmes dupées ;
Ces nœuds couleur de feu, ces brillans justaucorps,
Où l'or éclate en broderie ;
Ce ne sont, croyez-moi, que d'imposteurs dehors,
Qui renferment dessous bien de la gueuserie.
Aussi-tôt qu'ils ont enchaîné
Dans leurs lacs le cœur d'une Dame :

Dites-moi, son doüaire est-il bien assigné
Dessus la pointe d'une lame ?
Aprés les amoureux ébats,
Dîne-t-on du recit de leurs hautes proüesses,
En remplit on les plats ?
Ah ! Colombine, fui les trompeuses caresses
D'un Spadassin qui conte à ses Maîtresses
Bien moins d'écus que de combats.
En un mot je ne veux point prendre
De Maître dans un Gendre :
Ces gens qui dévorant un hôte malheureux,
Lui parlent par, je veux.

COLOMBINE.

Ah ! si vous connoissiez quel est le cœur d'Octave ?

ESOPE.

Ouy, je n'en doute point, il est jeune, il est brave,
Belle perruque blonde, à la gorge un ponceau,
L'épée à son côté, le plumet au chapeau ;
Mais je ne veux point être esclave
De ce Signor Octave,
Qui dés le lendemain qu'il auroit pris ma fille,
Voudroit regenter ma famille.
Serviteur. Sur ce fait écoute un petit mot,
La Fable n'est pas longue, & te fera connoître
Ce qui peut arriver quand on est assez sot,
Pour chez soi se donner un Maître.

FABLE

Du Serpent & du Herisson.

Un Serpent avoit sa maison
Dans le reduit d'une caverne étrette,
Qui contre les rigueurs de la froide saison
Lui servoit de retraite.

Un Herisson,
Qui pour l'hyver n'avoit point de taniere,
Sentant le froid lui causer du frisson,
Fit tant par caresse & priere,
Que le Serpent fut assez fou
Pour le loger avec lui dans son trou.
Mais il n'eut pas plûtôt reçû ce vilain hôte,
Que d'un air insolent roulant de toutes parts
Son petit corps armé de dards,
Au Serpent il serra la côte.
Sors, lui dit-il sors de chez moi,
Tu me fais une peine extrême.
Si tu ne peux souffrir que je reste avec toi,
Répond le Herisson, tu peux sortir toi-même;
Et se roulant toûjours de l'un à l'autre bout,
Le Serpent fut enfin contraint de quitter tout.



Belle Leçon pour un Beau-pere,
Qui par un flateur endormi
Souvent de tout son bien achete un ennemi
Qui le reduit à la misere.

COLOMBINE.

Non, non. Si vous daignez à ses feux consentir,
Ne craignez rien d'Octave. Et son cœur trop sincere...

ESOPE.

Je voi combien il sçait vous plaire,
Mais je n'achete pas si cher un repentir.
Plus vieux que vous, par consequent plus sage,
Je sçai ce qu'il vous faut, ce qu'il me faut aussi:
A bien m'appareiller je mets tout mon souci,
Octave est Gentilhomme, & du plus haut étage,
Moi fils de Roturier, & sorti du village,
Je veux dans mes égaux vous choisir un mari,
Si vis nubere nube Pari.
Des leçons de l'Hymen ce beau mot est la chrême.

COLOMBINE.

Ah! d'accord si c'étoit pour l'épouser vous même
Vous êtes justement l'un pour l'autre taillé,
Bosse égale, égale figure:
Et l'on voudroit en vain chercher dans la Nature
Un couple plus complet, ni mieux appareillé.

ESOPE.

Voyez la raisonneuse. Allez fille indocile,
Songez à m'obéïr; & sans raisonnement
Sortez.

COLOMBINE.

Si vous vouliez?

ESOPE.

Sortez, dit-je. Autrement...

SCENE V.

ESOPE *seul.*

Que de tels animaux la garde est difficile:
Prés d'eux les plus fins sont capots.
Par pur instinct de la Nature
Ces poulets sont à peine éclos,
Que d'eux-même aussi-tôt ils cherchent la pâture.
Il faut que promptement je l'unisse au Docteur.
Quand je l'aurai chaperonnée
Du couvre-chef de l'Hymenée,
Rien n'ira sur mon conte; & Monsieur le conteur
De fleurettes, sera l'affaire,
De l'Epoux & non pas du pere.
Voyons un peu Rodope. Il nous faut convenir
De certains. Mais l'on ouvre, & je la vois venir.

SCENE VI.

ESOPE, RODOPE.

ESOPE.

Salut à ma chere Maîtresse,
L'honneur des voûtes de la Grece,
Qui riche à coffres pleins du bruits de ses amours,
Sans craindre d'un Epoux le penible esclavage,
Veut à la fin tâter du joug du Mariage,
Et passer avec moi le reste de ses jours.
Vous me voyez tout prêt à vous rendre les armes,
Tout prêt à m'enyvrer de ce reste de charmes,
Qui de tant de Galans ont rôti le jabot :
Trop heureux si je puis, ô mignone Rodope,
Voir de nôtre assemblage échapper un marmot,
Qu'on connoisse à ses traits sorti du sang d'Esope,
Vous riez, Trouvez-vous ce souhait si bouffon,
Ou si c'est du plaisir dont il vous peint l'idée ?
Pour moi je n'eus jamais d'éloquence fardée,
Et tout ce que je dis, je le dis tout de bon.

RODOPE.

Dans mes Amans si j'aimai la franchise,
Je l'aime beaucoup plus de la part d'un Epoux.

ESOPE.

Eh bien ! puisqu'ainsi va, toute liberté prise;
A découvert expliquons nous.
Je n'ai point l'ame embarassée
De ce qui ne me touche pas.
Et je ne me fais point comme ces délicats,
Un mal toûjours present d'une faute passée :
Pourquoi vouloir au tems qu'on n'est point enchaî-
né,
Faire retrograder l'affront du cocuage ?
Et n'est ce pas assez qu'au tems du Mariage
Son chagrin soit borné,

Puisque jamais un bail n'engage
Que du moment qu'on a signé ?
Ainsi sur le passé je n'ai d'inquiétude
Que pour une aigrette à futur.
Contre cet accident, comment puis--je être seur,
Sçachant combien il est & difficile & rude
De forcer le penchant d'une douce habitude,
Qu'on change peu l'eau trouble en un breuvage pur,
Et que quand de Coquette on veut se faire Prude,
L'esprit le plus solide a peine à gourmander
Le secret aiguillon qui veut le commander ?

RODOPE.

Je ne prens point pour un outrage
La crainte que vous témoignez :
Et c'est avec raison que vous me soupçonnez,
Si des femmes du temps vous regardez l'usage.
Mais fiez-vous en moi,
J'ai le cœur fort sincere, & suis de bonne foi ;
Et si je me plaisois au même badinage,
Dans la force de ma beauté
Si je cherchois la volupté,
Me reduirois je à l'esclavage.
Quand il ne tient qu'à moi d'aimer en liberté ?
Pensez-vous que je sois comme Aminte la veuve,
Qui croyant amortir tous les volages feux,
Dont pendant si long-tems elle avoit fait épreuve,
Ne les à point fixez par des semblables nœuds
Mais par une richesse immense
D'un mari patient & gueux,
Ayant deniers comptant achepté le silence
Elle n'a fait à ses amours
Que donner sous ce voile un bien plus libre cours?
Ce n'est point là mon caractere.
Tant que Venus à sçû me plaire,
J'ai suivi le sentier qu'elle m'avoit battu,
A ses appas trompeurs à la fin je m'arrache ;

Et tout ce qu'aux plaisirs mon cœur avoit d'attache,
J'essaye à le tourner, à ce qu'on dit vertu.
Tel qu'à vos yeux ici mon cœur se dévelope,
Tel vous le trouverez jusqu'au dernier moment.

ESOPE.

Fort bien. Mais ma chere Rodope.
Si vous sçaviez comme une fille ment.

RODOPE.

Non, non, Seigneur Esope,
Je parle à cœur ouvert & sans déguisement.

ESOPE.

Je le croi; mais pourtant d'un certain petit conte
Je me souviens fort à propos,
Et vais vous le dire en deux mots.

RODOPE.

Et que m'apprendra-t il?

ESOPE.

Qu'un mari se méconte
Quand il dort l'esprit en repos,
S'imaginant qu'un Mariage
Fait d'une fille folle une femme bien sage.
Ecoutez.

FABLE

De la Chate.

Certain homme éperdûment épris,
Aimoit jadis sa Chate, assez mignone bête;
Chate alerte & subtile a griper les souris,
Et d'en faire sa femme il se mit dans la tête.
Pour accomplir ce dessein fou,
Il falloit que Venus la belle
Fît de la Chate une Donzelle,
Et de son amant un Matou.

Il fit des vœux, & la Déesse
En fille changea l'animal,
Cet Amant la plaça dans le lit nuptial,
Et lui fit sentir sa tendresse:
Mais le premier repos à peine étoit-il pris,
Que dans la chambre une souris
Fit du bruit en rongeant un éclat de noisette.
A ce bruit le mari sentit tout aussi-tôt,
Que de son lit à bas son aimable Minette,
Pour courir la souris ne fit qu'un leger saut.
Les Dieux peuvent, dit-il, changer nôtre figure,
Mais jamais la Nature.



Eh bien qu'en direz-vous? ce conte a-t-il raison!
Si-tôt que vous serez ma femme,
La vieille flâme
Ne viendra-t-elle point ralumer le tison?
Me garantissez-vous cet endroit que je touche?
Et par un sort commun à tant de bons Maris,
Ne vous verrai-je point abandonner ma couche
Pour courir aprés la souris?

RODOPE.

Non. Fiez-vous à ma parole,
Vous ne me verrez point sortir de mon devoir.

ESOPE.

C'est-à-dire, sçachant tout ce qu'on peut sçavoir,
Et fine Maîtresse d'Ecole,
Esope me verra si-bien joüer mon rôle,
Qu'il ne pourra jamais de rien s'appercevoir.
Ce seroit toûjours quelque chose
Plus doux que le fracas du commerce éclatant
De ces femmes qu'on voit bretter tambour battant.
Sur cet espoir je me repose.
Faites du moins que je n'en sçache rien.
Commerce adroit, & bouche close,
Est un mal fort proche du bien.

Nous voilà donc d'accord, & moi prêt au lien.
Mais sur nôtre Contract j'ai fait certaine glose
Que j'y prétens faire ajoûter.

RODOPE.

Je ne refuse aucune clause.
Lisez, & je vais écouter.

ESOPE *lit.*

ARTICLES DE MARIAGE
ENTRE ESOPE ET RODOPE.

Premier Article.

En maux ainsi qu'en biens, les deux futurs Epoux
Seront uns & communs, nonobstant la Coûtume
Qui partage au mari la peine & l'amertume ;
Tandis qu'en bon carosse, & riche de bijoux,
L'autre goûte à long-traits ce qu'Hymen a de deux.

II. Article.

De son ménage en toute honnêteté
La femme fera son délice,
Son train sera modeste avecque propreté,
Sans Valet-de-chambre ou Nourrice,
Ce sont meubles qui n'ont aucune utilité.
Quant aux Laquais pour son service,
Je les veux au dessous de pleine puberté.

III. Article.

Toûjours bon vin en cave, & bon pot en cuisine,
Elle prendra le soin que l'on soit bien nourri,
Et fera sans humeur chagrine
Aux vrais amis de son mari,
Et bonne chere & bonne mine.

IV. Article.

Elle n'ira jamais par un chagrin jaloux.
De son Epoux

Fureter les secrets pour lui rompre en visiere ;
Mais à le contenter se donnant toute entiere ,
Et complaisante à ses desirs ,
Elle sera de ses plaisirs
Ou l'instrument ou la matiere.

V. ARTICLE.

Point de ces jeux publics où l'on passe les nuits ,
Et qui font qu'à toute heure une porte est ouvette.
Celui qui donne le tapis ,
Est toûjours pour le moins de moitié de la perte.
La femme y prend plaisir , l'utile est aux valets ;
Mais le ménage enfin s'en déconcerte :
Et de son triquetrac , l'Epoux pour tous ses frais
N'a de reste que les cornets.

VI. ARTICLE.

Elle fuira comme la peste ....
Vous pourrez à loisir lire tout ce qui reste.
Jusqu'ici des Plaideurs viennent me relancer.
Adieu jusqu'à tantôt.

RODOPE.

Je vais donc vous laisser.

ESOPE.

Je viendrai vous revoir avant mon Audiance.

RODOPE.

Adieu la perle des maris.

ESOPE.

Adieu belle Rodope, aimez avec constance ,
Et prenez garde à la Souris.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

COLOMBINE, RODOPE, LE DOCTEUR.

COLOMBINE *sortant avec Rodope, & voyant entrer le Docteur.*

De grace laissez-moi sortir,
Rodope, & que j'évite un mõstre que j'abhorre.

RODOPE.

Non, non, il faut de la Pecore
Pour un moment nous divertir.
Je veux faire semblant d'applaudir à sa flâme.

COLOMBINE.

De quel traits me percez-vous l'ame,
A moi qui deteste son feu ?
O Ciel quelle horrible figure !

Le Docteur approche.

LE DOCTEUR.

A la fin dans ce lieu
Je peux vous accoster nôtre Epouse future.

COLOMBINE.

Ce nom-là me convient fort peu ;
Et sans crainte d'être parjure,
Monsieur le grand Docteur, je vous jurerois bien

Que jamais il n'en sera rien.

LE DOCTEUR.

Qui d'Esope ou de vous est donc ici le Maître ?

RODOPE.

Son pere sans doute doit l'être.

LE DOCTEUR.

Son pere m'a donné sa foi.

COLOMBINE.

Qu'il vous épouse & qu'il la tienne,
J'en suis d'accord ; mais je sçai moi
Qu'il n'a point engagé la mienne.
Ça, Docteur, parlons franchement,
Vous croyez-vous mon fait, me croyez-vous le vôtre ?
Et la Natute en nous formant,
Nous a-t-elle paîtris & tournez l'un pour l'autre ?
Si l'Hymen avec moi vous avoit enrôlé
Sous sa dangereuse cornette,
De l'air dont vous êtes moulé,
Et de celui dont je suis faite,
Il en seroit bien tôt parlé.
A des bruits chagrinans n'ouvrons point la carriere
Une femme se lie au sort de son Epoux ;
Et la vertu la plus entiere
Doit craindre sur cette matiere
Le fatal ascendant d'un mari tel que vous.

RODOPE.

Eh bien ! à tout hazard, qu'importe ?
Il risque le paquet, & veut bien s'embarquer.

COLOMBINE.

S'il a des raisons pour risquer,
J'ai pour ne risquer rien une raison plus forte.
Nul soupçon de ma part ne sçauroit le troubler :
Mais puis-je regarder sa tête sans trembler ?

RODOPE.

Mais que trouvez-vous donc qui puisse en sa figure
Le faire ainsi passer pour un si laid mâtin ?

LE DOCTEUR.

En effet au miroir me voyant ce matin,
Je m'y suis trouvé beau, mais beau je vous le jure.

COLOMBINE.

C'est ainsi qu'autrefois en se mirant dans l'eau
Poliphéme se trouvoit beau.

LE DOCTEUR.

C'est que pour un Acis vous avez le cœur tendre.

RODOPE.

Il est aisé de le comprendre.
Mais helas ! qu'elle feroit mieux
D'aimer par la raison, que d'aimer par les yeux !
Colombine, fuyez ces Galans qui sans cesse
Appuyent de sermens une fausse tendresse,
Qui d'un brillant dehors cachant mille defaux,
Promettent tant de biens, & donnent tant de maux.
Ce n'est qu'en beaux habits qu'un Galant se presente :
En lui tout plaît, tout rit, tout émeut, tout enchãte;
Mais si-tôt que l'Hymen vous a mis sous le joug,
Qui soûpiroit vous gronde, & l'agneau devient Bouc.
De l'esprit d'un Docteur il n'en est pas de même,
Sa raison le conduit dans ses sages amours ;
Et quand une fois il vous aime,
Colombine, c'est pour toûjours.

LE DOCTEUR.

Voilà comme raisonne un amour Philosophe.

COLOMBINE.

Eh ! que de ce bon Avocat
La robe est d'une fine étoffe,
Et que sa langue sçait vous bien donner du plat

RODOPE.

Non, non. Ce que je dis ce n'est point faribole,
Je cheris la sagesse, & j'abhorre les foux ;
Et prendre Esope pour Epoux,
C'est vous prêcher d'exemple autant que de parole.

LE DOCTEUR.

A ce raisonnement eh bien resistez vous ?

COLOMBINE.

Monsieur le raisonneur, avec vôtre licence,
Je vais vous répondre : Ecoutez.
Pour passer un Contrat, il faût comme je pense
L· concours de deux volontez.
Vous m'aimez, dites-vous, la chose est fort plausible ?
Vous m'aimerez toûjours ? Eh bien soit, je le croi;
Mais il faut que je puisse aussi vous aimer, moi ;
Et c'est ce qui n'est pas possible,
Je vous le dis de bonne foi.
Par de secrettes sympathies,
Dont les puissans liens sçavent nous attacher,
L'on voit tout en naissant des ames assorties
Qui ne cherchent qu'à s'approcher ;
Et d'autres par antipathies,
Ne peuvent ni s'unir, ni se laisser toucher.
Accusez donc le Ciel, accusez la Nature,
Si vous ne pouvez être aimé ;
Et plaignez-vous d'avoir été formé
D'une antipatique figure.
Allez retirez-vous, ne m'importunez plus
De tous vos discours superflus ;
Vôtre Bosse éminente & toute sa doctrine,
Ne sont pas de tournure à gagner Colombine.

LE DOCTEUR.

D'un cœur si peu soûmis,
Prés d'Esope je vais me plaindre :
Il est pere, il est maître, & sçaura vous contraindre
A tenir ce qu'il m'a promis. *Il s'en va.*

SCENE II.

RODOPE, COLOMBINE.

RODOPE.

Par une lâche obéïssance,
Non, Colombine, non, n'allez pas vous trahir,
Sur un point de cette importance,
C'est un crime que d'obéïr.

COLOMBINE.

Ah! que plûtôt sur moi la mort... Mais je vous quitte,
Voici mon pere, & je l'entens.
Dans le tumulte où sont mes sens,
Rodope il faut que je l'évite.

SCENE III.

ESOPE, RODOPE, COLOMBINE.

ESOPE.

Colombine arrêtez vos pas,
Vôtre presence est necessaire;
Et pour passer nos deux Contrats
J'ai fait avertir le Notaire.

COLOMBINE.

Ah! mon pere, souffrez qu'embrassant vos genoux
Je détourne ce coup de foudre.
Vôtre cœur peut-il se resoudre
A me donner un tel Epoux?
Laissez, laissez toucher ces entrailles de Pere,

L'obéïssance est mon devoir,
Je le sçais, il est vrai, mais je ne puis le faire ;
Et sur cet ordre dur qui fait mon desespoir,
Quand mon respect voudroit se taire,
Ma raison se revolte, & ne me permet point
De vous obéïr sur ce point.

ESOPE.

Vôtre raison n'est qu'une bête,
Il sera vôtre Epoux ; je l'ai dit, je le veux ;
Il faut vous marier de tête,
Et non par la chaleur de vos volages feux.
De l'aimable Rodope imitez la sagesse ;
Ce n'est que douceur, que tendresse
Pour moi, son cher Epoux entre mille choisi.
D'un exemple si beau . . . . .

RODOPE.

Tout doux, Seigneur Esope,
Il ne faut rien confondre ici.
Colombine n'est pas Rodope,
J'ai des raisons qu'elle n'a pas ;
Elle fait bien de prendre une route contraire ?
Et vous êtes un trop bon pere
Pour lui donner conseil de marcher sur mes pas.

ESOPE.

Ne croyez pas que j'en démorde.
Quand un perè s'est resolu,
Il faut sans balancer sur ce qu'il a voulu,
Qu'à ses desirs soudain une fille s'accorde.
Non, non. Point de quartier, point de misericorde.
Je veux qu'elle obéïsse à mon ordre absolu,
Et ce refus mùtin à la fin me courrouce.

COLOMBINE.

Tel que puisse être, helàs ! l'effet de ce courroux,
La mort m'est mille fois plus douce
Que cet horrible Epoux
Je ne demande plus, que sensible à ma flâme,
Vôtre paternelle bonté

M'accorde un Epoux souhaité,
Cet Amant qui regne en mon ame.
Rompez si vous voulez de si tendres amours :
Mais permettez du moins qu'en habit de Vestale,
Pour fuïr de cet Hymen la contrainte fatale,
Je finisse mes tristes jours.

ESOPE.

Bon. Des filles du tems voilà le grands recours.
Que dans leurs passions un pere les traverse,
Leur petite cervelle aussi-tôt se renverse,
On les voit par dépit se voüer aux autels :
Mais le feu mal éteint au cœur de la Vestale,
En prophanes soûpirs sous le voile s'exhale,
Et va scandaliser au Ciel les immortels.
Non, non. Je ne veux point qu'un chagrin vous enrôle,
Vesta n'en a déja que trop d'autres sans vous,
Qui ne pouvant avoir tel ou tel pour Epoux,
Ont par un pur dépit entré dans sa géole.
Je veux que dés ce soir, & sans plus barguigner...

RODOPE.

Eh bien ! si vôtre esprit veut ainsi s'obstiner
A la sacrifier à l'objet de sa haine,
Du moins pour adoucir sa peine,
Donnez-lui quelque tems à se déterminer.
Voulez-vous sur le champ forcer son ame émûë?
Laissez-moi doucement ménager son esprit,
Et ne l'obligez point de songer par dépit,
A quelque retraite imprévuë.
Pensez-vous tout d'un coup que d'une extremité
On puisse se porter à l'autre ?
Dés ce soir vous voulez que de conserve au nôtre
Son Hymen soit précipité.
Le tems peut tout qui sçait l'attendre.
Voyez couler ses pleurs, vôtre cœur est trop tendre,
Pour les appercevoir sans en être excité.

ESOPE.

Ouy mes ſens ſont émûs,& je veux bien me rendre.
Dés ce ſoir je voulois terminer cet Hymen ;
Mais afin de vous faire à toutes deux comprendre
A quel point j'ai le cœur humain,
Je le differerai.

RODOPE.

Combien ?

ESOPE.

Juſqu'à demain.

COLOMBINE.

O Ciel !

ESOPE.

Point de replique, ou dés ce ſoir....

COLOMBINE.

Mon pere !

ESOPE.

J'ai parlé, vous devez vous taire.
Allez, retirez-vous, & ne m'irritez pas.

COLOMBINE.

Ne m'abandonne point, Rodope, en ces allarmes,
Et dans ton cabinet vient eſſuyer mes larmes.
Adieu pere cruel. Bien tôt par mon trépas
De tes rigueurs vangée,
D'un Hymen ſi fatal je ſerai dégagée.

SCENE IV.

ESOPE, GERONTE.

ESOPE.

NOn, non. L'on ne meurt point d'amour comme cela.
Et.... Mais quel importun eſt-ce que je voi-là ?

GERONTE.

Pardon, si pour un mot, Monsieur je vous arrête.

ESOPE.

Que voulez-vous ? parlez.

GERONTE.

Au bas de ma requête

Qu'il vous plaise, Monsieur, mettre un Soit assigné.

ESOPE.

A quoi concluez-vous ?

GERONTE.

Monsieur prés de ma femme

Certain jeune importun à la voir obstiné,

Malgré moi lui conte sa flâme.

Je prétens que par vous il sera condamné

A délaisser telle poursuite.

Défenses cependant de nous rendre visite,

A peine, *& cætera*, le tout avec dépens.

ESOPE.

Et quel âge avez-vous ?

GERONTE.

J'ai soixante & quinze ans,

Et quelques mois de plus.

ESOPE.

Fort bien, & vôtre Epouse ?

GERONTE.

Environ huit par dessus douze.

ESOPE.

Et le Galant combien ?

GERONTE.

A peu prés vingt & deux.

ESOPE.

Bien fait ?

GERONTE.

Fort bien.

ESOPE.

Hon, hon !

GERONTE.

Grand air, fort beaux cheveux,
L'œil brillant, le teint frais, & le ris agreable,
Une bouche vermeille, & de tres-belles dents,
Danse & chante fort bien, touche des instrumens,
Propre dans ses habits, d'un entretien aimable,
Où brillent à l'envi l'esprit & l'enjoûment;
Fait un conte à plaisir à se pâmer de rire,
Aime les petis vers, les tourne joliment;
Et quoi qu'il parle bien, sçait encor mieux écrire.
Toutes ces qualitez je vous les dis, Monsieur,
Pour vous montrer combien est juste ma frayeur.

ESOPE.

Et vôtre femme est-elle belle,
A-t-elle de l'esprit, de quelle humeur est-elle ?

GERONTE.

Elle a plus d'agrément qu'elle n'a de beauté,
La taille droite & fine au dessous de la grande.
L'œil petit; mais d'où part tant de vivacité,
Qu'il n'est point à ses traits de cœur qui ne se rende.
Le poil brun, le teint blãc, beau bras, & belle main
Pour de l'esprit, Monsieur, elle en a comme un diable;
Et si tôt qu'il s'agit de dauber le prochain,
A tailler le lardon elle est inimitable.

ESOPE.

Fort bien. Mais la contentez-vous ?

GERONTE.

Aucune de sa compagnie,
D'argent, de points, d'habits, de perles, de bijoux,
N'est mieux qu'elle fournie.

ESOPE.

Ce n'est pas-là ce qu'on vous dit.
Ne la fournissez-vous que de ces bagatelles ?

GERONTE.

Bagatelles, Monsieur, pour ses seules dentelles

J'en ai pour cent Ducas qu'elle a pris à credit.

ESOPE.

Tu ne m'entens donc pas, impertinente Bête ?
Mais si tu veux bien m'écouter
Pour mettre au pied de ta requête,
Voici la Fable toute prête
Qu'en trois mots je vais te conter.

FABLE

Du Chien & du Boeuf.

D'Une Botte de foin un vieux Mâtin le maistre
Sur elle alloit ronger ses os ;
Et comme il n'en pouvoit repaître ;
Elle ne lui servoit que d'un lit de repos.
Un jeune Bœuf du voisinage,
Dont la Botte de foin aiguisoit l'appetit ;
Et capable d'en faire un bien meilleur usage ;
Pour son fourrage ,
Faisoit la ronde autour du lit ;
Mais le Mâtin jaloux , & brûlant de colere ,
Ne pouvant supporter
Qu'un autre fist ce qu'il ne pouvoit faire ,
Par ses rudes abois tâchoit de l'écarter.
Quand Mercure passa , qui prenant connoissance
Du different & le voulant juger ,
En ces mots donna sa sentence :
Jaloux mange ta botte , ou la laisse manger.



GERONTE.

Belle comparaison d'un chien avec un homme !

ESOPE.

A la figure prés, vous & lui c'est tout comme.
Mangez, Monsieur, mangez vôtre Botte de foin ;
Et sans m'embarrasser la tête.

De vôtre ridicule soin,
Allez, & pour le coup renguainez la requête.
GERONTE.
Mais si je suis... helas! Monsieur, quelle douleur!
ESOPE.
A soixante & quinze ans, voyez le grand malheur:
Combien d'autres mortels ont-ils cette avanture,
Qui pour s'ē garãtir sont mieux que vous tournez?
Mais je me trompe fort voyant vôtre figure,
Si jamais vous le devenez.
Vous m'entendez fort bien, & sans que je m'explique.
Allez, retirez-vous.
GERONTE.
Monsieur.
ESOPE.
Point de replique.

SCENE V.

ESOPE *seul.*

A Soixante & quinze ans une femme de vingt,
Et le Galant à peu prés de même âge.
Ah! qu'il faudroit d'esprit être bien Quinze-vingt
Pour n'en pas faire le presage.

SCENE IV.

ESOPE, FRIPONNET.

ESOPE.
BOn. Nouvel importun. Qui Diable avec son dos
Chargé d'une noire jaquette,
Et dans sa main une baguette,

Peut venir m'interrompre ici mal à propos ?
Voilà sur mon honneur une ample reverence.
Une autre .... Eh Monsieur, c'est assez.
Encor .... Ah ! pour le coup cessez,
Ou je vais perdre patience.

FRIPONNET.

Monseigneur. Vous voyez un nouvel Officier,
Qui pour le salut de son ame
S'est pourvû fraîchement d'une charge d'Huissier.

ESOPE.

Fort bon emploi, Monsieur, pour dans peu manier
Et mettre en usage une rame ....
De bon papier.
Vôtre nom ?

FRIPONNET.

Friponnet.

ESOPE.

Fort bien, Armes parlantes.
Il ne vous faudroit plus qu'ajoûter pour Blazon
Deux aîles de Vautour sur un champ d'or volantes;
Ce seroit rencontrer sur la Charge & le nom.
Mais à ce digne emploi, puisque la Providence
A bien voulu vous destiner,
Sçavez-vous bien que l'Ordonnance
Veut qu'on sçache du moins lire, écrire & signer ?
Sans cela c'est en vain qu'on veut être des nôtres.
Vôtre nom le signez-vous bien ?

FRIPONNET.

Sans doute ; mais c'est peu que de signer le mien,
Et je sçais au besoin signer celui des autres.

ESOPE.

Peste. Quelle capacité
Pour faire en peu de tems fortune !
Je sçais bien à la verité
Que parmi les Sergens elle est assez commune ;
Et que s'il faut recorder leurs exploits,
Au lieu d'avoir deux Compagnons en trousse,
Ils se contentent que leurs doigts

Servent de recors a leur pouce.
Sçavez-vous cõme on dresse un bon procés verbal
De Rebellion à Justice ?
C'est-là vôtre Mere-nourrice,
Et de l'or du Perou le précieux canal.

FRIPONNET.

C'est à quoi, grace au Ciel, je ne suis point novice,
Et j'en ai pour témoins signé plus de deux cent
Où jamais je ne fus present.

ESOPE.

C'est l'usage.

FRIPONNET.

Et sur tout je prens toûjours bien garde
De n'y point oublier, que ledit blaspheмant,
En parole execrable, avec emportement
A donné coups de pié, coups de poing, & nazarde,
Ebranlé l'os du croupion.
Plus fait à l'Omoplate une contusion;
Disant qu'il se fichoit des gens de la Justice :
Et que pour empêcher de faire nôtre office,
Par force lui tout seul il nous a mis dehors.
Nous & nos six Recors.

ESOPE.

D'un fin procés verbal voilà le vrai modéle.

FRIPONNET.

Vous m'en verrez, Monsieur, acquitter avec zele.
Si l'on me met pieces en main,
Je me garderai bien d'executer soudain.
Un bon Sergent a l'ame indulgente ou cruelle,
Suivant que le Déteur en use honnêtement;
Et selon qu'il remplit bien ou mal l'escarcelle
De l'Officier qui fait commandement,
On sçait doubler le pas; ou marcher lentement.

ESOPE.

Dis-moi de la Chymie, as tu quelque teinture ?

FRIPONNET.

A quoi me serviroit cette Science obscure,

Qui de ses Sectateurs met la bourse aux abois ?

ESOPE.

Le Chymiste & l'Huissier de diverse nature
Sympathisent dans leurs Emplois ;
Puisque l'un souffle le Mercure,
Et l'autre souffle les Exploits.
Quand je tiendrai mon Audiance,
Entonnerez-vous bien : Paix-là.
Paix-là. Paix, Procureurs? Paix donc, & qu'est cela?
Sortez, Causeurs, faites silence.
Messieurs vous faites tant de bruit
Que Monsieur ne sçait ce qu'il dit.
De cet air, de ce ton en arpentant la Sale
Vous ferez taire le Palais,
Afin qu'où naît & regne une guerre infernale,
Je puisse voir du moins l'image de la paix.
De ce que je viens de vous dire,
Monsieur le Friponnet faites vôtre profit,
Le tems vous pourra mieux instruire,
Quant à present cela suffit.
De vous voir cet emploi je sens beaucoup de joye,
Et contez à coup sûr qu'il vous met dans la voye
De n'être jamais indigent,
Puisqu'on nôme par tout la main d'un bon Sergent
La serre d'un oiseau de proye.
Ne demandez-vous pas de prêter le serment
Que vous ferez tout comme font les autres ?

FRIPONNET.

L'impatiente ardeur que j'ai d'être des vôtres,
Fait que mon cœur soûpire aprés ce doux moment.

ESOPE.

Tantôt dans mon Hôtel avec ceremonie,
Pour cette illustre Compagnie
Vous aurez vôtre enrôlement.

SCENE VII.

PASQUARIEL, MARINETTE, MEZZETIN.

Esope étant retiré, & Friponnet qui est Mezzetin étant resté, il se fait une Scene Italienne toute de jeu, entre lui, Pasquariel & Marinette servante de Rodope, dont ils sont tous deux amoureux. Ils veulent l'obliger à se declarer pour l'un des deux. Elle les oblige à faire un combat burlesque; & ensuite au lieu de se declarer, elle finit la Scene en chantant ces paroles Françoises.

MARINETTE *chante.*

Que j'aime l'inquietude
Qui balance ainsi vos feux.
L'un & l'autre est à moi dans cette incertitude:
Et si je m'expliquois, je perdrois l'un des deux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

Le Theâtre represente dans le fond la Salle d'Audiance d'Esope, avec son Tribunal ; & l'Huissier Friponnet paroît tenant d'une main sa Baguette, & de l'autre un paquet de Placets. Et fermant rudement la porte de l'Audiance sur des Plaideurs, leur dit :

FRIPONNET *seul.*

UN moment. Faites-moi quartier,
Messieurs, & s'il vous plaît un peu de patience.
Diantre quelle fureur pour avoir Audiance,
Et quel incommode métier
Que celui d'un Huissier.
Ça faisons maintenant de nos Placets l'élite.
Voyons les bons Payeurs, & d'un soin obligeant
Plaçons-les selon leur merite,
C'est-à-dire selon l'argent.
Mesurons tout à la finance,
Et vivons comme on a vêcu,
La pistole en bonne balance
Au Palais emporte l'écu.
Mais voici justement Esope le grand Juge.
(*On frappe de la baguette à la porte.*)

SCENE II.

ESOPE *& sa suite*, BABILLARD *Avocat*, FRIPONNET.

ESOPE *en entrant.*

HUissiers. De ces Plaideurs qui me serrent les flancs ;
Soutenez un peu le déluge,
Et qu'on ne souffre point de chapeaux sur les bancs.
(*Aux Avocats en approchant au bord du Theâtre.*)
En attendant qu'on soit contradictoires,
Et qu'à mon Tribunal il soit tems de monter,
Approchez de moi, Troupes noires.
Souffrez, si vous voulez un moment m'écouter
Que par un Apologue ici je vous instruise.

FABLE

Du Satire & du Païsan.

CErtain jour que siffloit la bize,
Un Satire sorti des Bois,
Vint dans un cabaret, trouva la nape mise,
Et vit un gros Pitaut qui souffloit dans ses doigts.
Pourquoi souffle tu de la sorte ?
Dit le Satire : C'est, répondit le Pitaut,
Afin d'avoir un peu plus chaud.
Vois-tu pas que de froid j'ai la main presque morte ?
Mais comme l'Hôte en ce même moment
Servit sur table une soupe boüillante,
Le Pitaut que pressoit sa faim impatiente,
En prit dans sa cuilliere, & souffla brusquement.
Pourquoi donc souffles-tu ? dit alors le Sauvage,

Puisque ce broüet est fumant :
C'est pour le refroidir dit l'autre promptement,
Que je souffle ainsi mon potage.
Ah ! repliqua le Satire tout haut,
Puisse à l'infame bouche arriver mal encontre,
Qui prête à parler pour & contre,
Sçait souffler à la fois & le froid & le chaud.



Cette Fable, Avocats, vaut bien une Harangue ;
Car c'est ainsi que vôtre langue
Nous dit aujourd'hui blanc, & demain dira noir.
Les Loix sont dans vos mains un glaive à tranchant double,
Et ce n'est qu'à mentir, & nous faire voir trouble
Que se reduit vôtre sçavoir.
Vous, Maître Babillard, pourquoi quand deux parties
Viennent sur le contre & le pour
Dans vôtre cabinet consulter tour à tour,
Avez-vous pour tous deux des raisons assorties ?

M. BABILLARD.

Monsieur. Jamais Chasseur habile en son métier,
De ses filets tendus n'égara le gibier.
Trois écus dans la main qu'on aille à la Buvette,
De trois vieux Avocats assembler la Cornette,
Pour tout titre un Plaideur n'eût-il qu'une chãson,
Sa Cause est toûjours bonne, & qui paye a raison.
C'est l'avis du Pilier. Et c'est par ce langage.
Que l'Oiseau se met dans la cage.
On voit un Chicaneur qui brûle de plaider ;
Ira t-on lui disant que sa Cause est mauvaise,
Dans sa naissance éteindre cette braise ?
Et ne vaut-il pas mieux selon son goût l'aider ?
A vous ainsi qu'à nous ces conseils profitables
D'un consommé de sots engraissent le Palais ;
Et sans cette methode, on ne verroit jamais
Portier dans nos maisons ni gibier sur nos tables.

ESOPE.

Fort bien ; c'est justement comme si la Perdrix
Alloit chercher conseil chez les Oiseaux de proye.
Sur vos avis trompeurs qui s'embarque se noye,
Et qui les prend est pris
Comme une bête.

Huissier. Qu'on dise-là que l'Audiance est prête.

SCENE III.

ESOPE *dans son Tribunal* ; BABILLARD, PIERROT, FRIPONNET, *& toute l'Audiance.*

ESOPE.

TOi, Jupon de Treillis, comment t'appelles-tu?

PIERROT.

Monsieu, ne vous dépliaise,
An me lome cheu nou Pierrot Cognefetu.
Sacouté mon affaire, alle n'est poin mauvaise.

ESOPE.

Vôtre Avocat.

PIERROT.

Il est pa reveranse au ly,
Aveu dans son ventre un clistere.
Mais laissé moi chanté un tantet mon afaire,
Je débagouleré tout aussi-bian que ly.

ESOPE.

Eh bien avez-vous là quelqu'un qui vous écoute?

PIERROT.

Vezi vela-ti-pas ; faut-i d'autre écouteux?

ESOPE.

Je dis vôtre Partie adverse.

PIERROT.

Oh ! Oüi sans doute,

Vlà Maître Babillard pour l'autre, & je son deux.

ESOPE.

Parlez donc, qui des deux a formé la demande ?

PIERROT.

Moy, Monsieu.

ESOPE.

Commencez, d'un ton qu'on vous entende.

PIERROT.

Monsieu. Je ne sis poin de ces diseux de rian ;
Et tout du fin abord, c'est au fait que je vian.
Je prétan que Jaquet avec sa froide mine,
Qui m'a joüé d'un tour qui n'est ni bian ni biau,
En me coqueluchant de la jeune Glodine,
Reprendra la vache & le viau.
Vezi le fait. Jaquet & moi j'étions Comperes,
Je nous aimions comme deux freres,
Toûjou ensemble au cabaret ;
Et tous disien, voyan un si bon Comperage,
En Prouvarbe dans le vilage,
Jaquet Piarrot, Piarrot Jaquet.
J'avion une jeune voisine
Qui se lommoit Glodine,
Gente, druë, & qui bondilloit
Comme un petit cabri qui n'est pu sous la chévre.
Alle avoit du rouge à la lévre,
Un yeu d'émerillon, & la piau comme un lait.
Jaquet ne bougeoit de cheus elle,
Toûjou batifollant, & par foi m'y meny ;
Et puis à la parfin le finaut me disy :
N'est-il pas vrai, sditi, que Glodine est mou belle?
Si tu sçavois combian alle t'aime Piarrot,
Tu l'aimerois pu que tai-même.
Moi qui tout aussi-tôt le croyit comme un sot,
Je donni dans leus estragême,
Et n'eus pas plûtôt dit à Glodine je t'aime,
Qu'alle me prit au mot.
Alle m'attend dans la grange

Par un soir qui pleuvoit, & là je la trovi.
Mais dés que j'arrivi,
J'y fu prins, & l'an fit un tintamarre étrange,
Et le tout par Jaquet qui venit en tremblant
Me faire un biau semblant.
Tant y a je l'épouzi par le conseil du drôle,
Qui me juri su sa parole
Qu'alle étoit comme un varre net.
Mais si tôt que j'eus fait un si sot Mariage,
Je m'apperceyi que Jaquet
Avoit écramé le fromage.
Le soir je la trouvi ronde comme un tambour.
Quand je li demandi d'où vian qu'alle étoit grosse:
C'est, sditelle, que j'ai mangé trop à la nôce.
Mais son vantre s'enfli, Monsieu, de jour en jour.
Et trois mois tout fin juste, aprés ce tripotage,
Le pauvre malheureux Piarrot
Comme un sot,
Grace à Jaquet vit croître son ménage
D'un marmot
Sans fatras d'Evoca, Monsieu, vla mon affaire:
De la plante à Jaquet sort ce fruit hativiau,
Et partant la raison est claire,
Qu'il faut qui reprenit & la vache & le viau.

ESOPE.

Huissiers. Faites faire silence.

FRIPONNET.

Paix-là: Paix. Paix. Causeurs, sortez de l'Audiance.

ESOPE.

Vous, Maître Babillard, à present répondez.

Me BABILLARD.

Monsieur je parle pour...Jaquet dit Fine-Mouche.
Défendeur, sur le fait. Que de la propre bouche
Du Demandeur. Vous entendez.
Je prétens que Pierrot orné de son panache,
De ses Conclusions se verra débouté,

Et

Et que vous lui direz avec grande équité,
Bon homme gardez vôtre vache.

ESOPE.

Couvrez-vous Babillard.

Me BABILLARD.

Monsieur. Toutes les Loix;
Dont le vieux Codrus autrefois,
Brida les Habitans d'Athéne.
Si nous voulons prendre la peine
De les approfondir avec attention,
Et celles de Lycurgue, & celles de Solon.
Oui. Si nous consultons jusque dans la Syrie,
Et même des Chinois les vieux Legislateurs,
Et ce qu'ont dit, écrit, Auteurs, Commentateurs;
Tout paroit favorable au droit de ma Partie.
En effet... Si le Ciel par sept larges canaux,
Qu'on nomme ici bas les Planettes,
Répand incessamment & les biens & les maux;
Un mortel enchaîné par leurs vertus secrettes,
D'un insensible pas s'avançant à sa fin,
N'échappe point à son destin.
C'est ainsi que des Loix l'unanime discorde,
Attachant les mortels par un puissant lien.

ESOPE.

Vous pourriez des trois quarts retrancher cet Exorde:
Même du tout, & vous feriez fort bien.

Me. BABILLARD.

Je n'ai rien avancé d'inutile à ma Cause,
Monsieur. Et si vous m'entendez,
Je vais en l'appliquant.

ESOPE.

En deux mots répondez
Juste à ce que l'on vous propose.

Me BABILLARD.

Puisque vous le voulez, j'abrege, & viens au fait,
Donc je vais resumer huit ou dix circonstances.

ESOPE.

Eh ! Maître Babillard, le fait est clair & net.
Que diantre, voulez-vous lasser nos patiences ?

Me BABILLARD.

Je le retranche donc, & tout d'un coup je viens
Au premier de mes vingt Moyens.

ESOPE.

Vingt Moyens, vertubleu, qui pourroit les entendre ?
Le Droit par le seul fait n'est que trop éclairci ;
Et par un conte que voici,
Ecoutez la Sentence, & vous l'allez apprendre.

FABLE

Du Bouc & du Renard.

Le Bouc & le Renard ensemble devisans ;
L'un franc sot, & l'autre plus sage ;
L'un ayant plus de barbe, & l'autre plus de sens,
S'embarquerent pour un voyage.
Pressez de vive soif, & leurs poûmons ardens
Ne soufflant plus que de la braise,
Ils rencontrent un puits. Tous deux sautent dedans ;
Et boivent à leur aise ;
Mais la peine fut d'en sortir.
Le Bouc pour chercher une issuë,
Portoit de tous côtez sa vûë,
Et ne découvroit rien qui pût le secourir.
Quand le Renard lui dit, ce n'est que bagatelle,
Ami, pour esquiver je sçais un moyen seur.
Dresse-toi tout le long du mur,
Tes cornes seront mon échelle ;
Et quand j'aurai d'un leger saut
Gagné le haut,
De te tirer aprés il me sera facile.
Le Bouc y consentit, & le Renard agile,

Soudain sauta dehors, laissa le Bouc au puits.
Puis dit, jettant sur lui sa vuë,
Avec un ris moqueur. Adieu Bête cornuë,
Sauve qui peut quand on est pris.



De ce conte plaisant vôtre Arrêt se compose,
Jaquet est le rusé Renard.
Quant aux cornes du Bouc, Pierrot c'est vôtre part.
Hors de Cour. Sans dépens neanmoins, & pour cause.

PIERROT.

Male peste, Monsieu, je pers donc mon procés;

ESOPE.

Je suis vraiment fâché de ce mauvais succés;
Mais il faut s'y soûmettre. Allez, aimez Glodine;
Elle est vôtre moitié, vous êtes son époux;
Et je prévois à vôtre mine
Que ses futurs enfans pourront être de vous.
Faites sortir de l'Audiance.

Il se leve.

SCENE IV.

ESOPE, FRIPONNET, MADAME FAGOTIN.

FRIPONNET.

SOrtez, Messieurs, sortez. Vite donc, s'il vous plaît.

Me FAGOTIN.

Monsieur l'Huissier, de grace un peu de patience,

ESOPE.

Approchez, voyons ce que c'est.

Me FAGOTIN.

Ah! Monsieur.

ESOPE.

En deux mots dépêchons vôtre affaire.
Pourrez-vous l'expliquer? mais vîte & sans colere.
J'ai vû vôtre mari. Pourquoi tout ce procés?
J'ignore à vôtre égard sa secrette conduite.
Mais ne vaut-il pas mieux avec lui vivre en paix?
C'est un homme d'esprit, de cœur & de merite,
Et du plus jeune, & beau blondin,
Ne peut-il contenter Madame Fagotin?

Me FAGOTIN.

Qu'en sa faveur déja vôtre ame est prévenuë;
C'est un adroit qui sçait finement emballer.
A l'entendre parler,
C'est l'innocence toute nuë.
Mais, Monsieur ce n'est qu'un fripon,
Un pié-plat revêtu que j'ai mis en carrosse,
Un gueux qui n'avoit pas à croquer un chapon,
Qui roule à six chevaux, & me traite de rosse.
Si je vous expliquois ce que j'ai fait pour lui,
Et de quels froids mépris l'ingrat me recompense,
Je vous verrois, Monsieur, sensible à mon ennui
Punir severement cette cruelle offense;
C'est la plus lâche trahison.

ESOPE.

Ne nous emportons point; encor seroit-il bon
Que j'apprisse de vôtre plainte
La cause en termes brefs, sans chaleur, & sans feinte;
Car souvent plus on crie, & moins on a raison.

Me FAGOTIN.

A quinze ans j'étois jeune, & passablement belle;
Et j'avois assez peu de bien,
Lorsqu'un riche Fermier, par un excés de zele
En m'épousant me donna tout le sien.
Mais peu contente de l'épreuve
Que je faisois de ses feux languissans,
Je soûpirois sans cesse aprés le nom de veuve,

Et je la fus enfin aprés dix ans.
Impropre à garder le veuvage,
Je repaſſai bien-tôt aux mains d'un autre époux,
Riche à la verité, mais du dernier ménage
Et du dernier jaloux.
J'étois dans les tréſors, mais d'ailleurs peu contente.
Cent fois je deſirai d'une ame impatiente
Que ſon trépas rompît mes ſeconds nœuds,
Et ne trouvai ce jour heureux
Qu'aprés vingt ans de longue attente.
Je fus donc veuve encor & bien plus opulente,
Je me voyois ſur le retour;
Mais de mon vieil époux enfin débaraſſée,
Je crûs pour m'aquitter envers le Dieu d'Amour,
Lui devoir immoler ma fortune paſſée.

ESOPE.

C'eſt de ces femmes juſtement,
Qui pour ſe vanger d'un long jeûne
Qu'on leur a fait garder trop rigoureuſement,
De la peau d'un vieux loup en achetent un jeune.

Me FAGOTIN.

J'ai crû pour mon argent qu'au gré de mon deſir
Il m'étoit permis de choiſir.
De ſon brillant éclat la lame m'a frappée,
La Robe & le Parti m'ont tous les deux déplû,
Et bien-tôt j'ai ſenti mon eſprit reſolu
A tâter d'un homme d'épée.
J'ai de tous mes tréſors acheté cet ingrat,
Le plus clair de mes biens eſt à lui par Contrat,
A lui qui pour toute richeſſe
N'eut jamais qu'un peu de débit,
Sa bandouliere, ſon habit,
Ses cheveux blonds, & ſa jeuneſſe.
Mais comblé comme il eſt de mes riches tréſors,
Quel en eſt le coupable uſage?
D'un froid continuel je ſens l'indigne outrage,

Et toutes ses douceurs s'épanchent au dehors.

ESOPE.

Je vous plains, mais en vain vous implorez mon aide
Contre le fiel cuisant de ce chagrin amer.
La Justice a-t-elle un remede
Capable de forcer un cœur à vous aimer ?
Réflechissez sur vous, sur vôtre air, sur vôtre âge,
Et sous la patience étouffez ce procés.
Pouviez-vous d'un tel Mariage
Esperer un autre succés ?
Mais pour vous divertir du mal qui vous accable,
Ecoutez seulement
Ce trait d'une petite Fable
Qui vous convient parfaitement.

FABLE

De l'Asne qui eût trois Maîtres.

Une Bourique... Etoit avec un premier Maître
Aussi bien qu'elle pouvoit être.
Un bon homme de Jardinier
Qui la rossoit un peu; mais l'injure est petite.
Sa peine étoit quant au reste reduite
A porter tous les jours au marché le panier.
Loin de se contenter de sa peine legere,
Elle pria les Dieux de changer son destin;
Et le Ciel qui voulut exaucer sa priere,
La fit passer dans un moulin.
Elle y mangeoit du son & portoit la farine;
Mais sous le poids du blé pliant sa maigre échine;
Elle fit mille vœux, brayant avec éclat,
Pour changer encor son état.
Un jeune Postillon fut donc enfin son Maistre,
Qui pour d'étrangeres Amours.
Aux dépens de son dos galopant tous les jours,

De chardons la faisoit repaistre.
C'est donc de pis en pis & contre mon souhait,
Dit la triste Bourique, en secoüant sa tête,
Je vois bien qu'une vieille bête
D'un jeune Postillon ne fut jamais le fait.



Ces tons plaintifs de la Bourique
Sont une leçon pathétique
Dont grand profit se peut tirer.
Jeune époux, avec vieille veuve,
C'est sur un drap usé coudre une piece neuve.
Qui ne fait que le déchirer.

ME FAGOTIN.

La raillerie est trop piquante.

ESOPE.

Non, croyez-moi souffrez en femme patiente
Le mal que vous vous êtes fait;
Et si de vôtre époux vous n'êtes pas contente,
Soyez du moins assez prudente
Pour ne pas par l'éclat d'un procés indiscret,
Vous rendre du Public la fable & le joüet.
Allez, retirez-vous, je n'ai plus rien à dire.

ME FAGOTIN.

Que sans arrêt je me retire,
Non, non, je plaiderai, Monsieur, & je veux voir
Ayant acheté son service,
Si l'on peut refuser d'ordonner en Justice,
Qu'il me rendra mon bien ou fera son devoir.

ESOPE.

Eh bien! plaidez, plaidez, si vous l'avez en tête.
Je sçai que cent fripons vous vont de ce procés
Promettre un bon succés.
Mais songez aux leçons que vous donne la bête.



SCENE V.

ESOPE, FRIPONNET.

ESOPE.

FRiponnet.

FRIPONNET.

Monseigneur.

ESOPE.

A combien de Karrats
Crois-tu qu'elle soit fole ?

FRIPONNET.

Elle ne le croit pas.
Entr'elle & son époux, vous deviez lui promettre
Pour la consoler bien à point,
Un appointé en droit & joint,
Ou celui qu'on appelle à mettre.

ESOPE.

Laissons-là cette vieille avec tout son fatras,
Et songeons seulement à d'autres embarras
Qui m'inquiétent la cervelle.
Va chercher Colombine, il faut que de ce pas
Pour la derniere fois je m'explique avec elle.
C'est un esprit mutin
Qui refuse un époux que j'ai choisi moi-même.

FRIPONNET.

Ah ! ne permettez pas que son cœur libertin
Brave l'autorité suprême
D'un pere qui tout seul doit regler son destin.
Mais quel est cet époux enfin qui la chagrine ?

ESOPE.

C'est de tous les mortels la perle la plus fine,
Un gendre tel qu'il faut, un époux accompli,
Le Docteur digne seul d'épouser Colombine,

FRIPONNET.

Quoi ! c'est le Docteur Baloard ?

ESOPE.

Lui même.

FRIPONNET.

Ce Soleil des Ecoles de Gréce ?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce Pedant qui passe dans son Art
Platon en visions, Diogene en richesse ?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce nez fait comme un bec d'oison ?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce gros dos à triple culebute ?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Et vôtre fille en un mot le rebute.

ESOPE.

Oüy.

FRIPONNET.

Je trouve qu'elle a raison.
Sans secoüer vôtre calote,
Je demande de bonne foi,
Par quel entêtement, à quoi bon, & pourquoi,
Vous voulez qu'elle s'enfagote
D'un magot qu'on ne peut regarder sans effroi ?

ESOPE.

C'est qu'il est bossu comme moi,
Et sçavant comme un Aristote.

En un mot, je le veux ; elle n'a qu'aujourd'hui
Pour se déterminer à ce que je desire.
Et dés demain matin, quoi qu'elle puisse dire,
Je veux être obéï.

SCENE VI.

Esope s'étant retiré, il se fait une Scene Italienne de nuit entre Friponnet & Pasquariel, qui vient pour donner une Serenade à Marinette. Ils doivent la faire à leur fantaisie, & tout en jeu Italien.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

RODOPE, COLOMBINE, MARINETTE.

RODOPE.

D'Un Medecin bossu, vous prendre la figure?

COLOMBINE.

Marinette le veut, tentons-en l'avanture.

RODOPE.

Pense-t-elle de bonne foi
que cette bourle réüssisse?

MARINETTE.

Ainsi qu'on vous l'a dit, conduisez l'artifice,
Et de l'évenement reposez-vous sur moi.
Je connois mon Esope & sçais par où le prendre.

RODOPE.

Prenons garde de nous méprendre,
Les bossus ne sont pas facilement surpris,
Esope a de l'esprit.

MARINETTE.

C'est par où je l'assomme,
Par son foible si-tôt que l'on attaque un homme,
Croyez-moi, Rodope, il est pris.
Esope veut faire la nôce
De sa fille avec le Docteur.

RODOPE.

Il est vrai.

MARINETTE.

Deux raisons déterminent son cœur ;
Sçavoir de ce magot, la science & la bosse.

RODOPE.

Oüy.

MARINETTE.

D'ailleurs il prétend que vous l'épouserez.

RODOPE.

C'est son dessein.

MARINETTE.

Et quand vous lui proposerez
Que pour épouser Colombine,
Vous avez un parent & sçavant & bossu ;
Un Esculape plein d'une haute doctrine,
Doutez vous qu'il ne soit reçû ?

RODOPE.

Mais comment sous ce nom prétens-tu qu'elle passe ?

COLOMBINE.

Non, non. Que sur cela rien ne vous embarasse,
Je sçaurai bien passer l'audace sur le front,
A la montre, à l'habit, comme cent autres font :
En parlant de Sené, de Rhubarbe, & de Casse,
L'on me croira d'abord de la premiere Classe.
Pour être aujourd'hui Medecin,
Il suffit que d'un plat on distingue un bassin,
D'un any de Verdun la pilule,
D'un clistere un bouillon de veau,
Et qu'on sçache ordonner par un mot ridicule ;
Le mélange commun du vinaigre & de l'eau.
Pour raisonner sur la matiere,
J'en ai cent fois plus qu'il n'en faut avoir,
J'en viendrai bien à bout, & je livre mon pere,
Content de mon sçavoir.
Mais c'est sur vous, chere Rodope,

Que demeure fondé mon principal espoir :
Ne m'abandonnez point, & faites sur Esope
Agir, s'il se peut tour à tonr,
Et la raison & son amour.

RODOPE.

Vous sçavez le fond de mon ame,
Je ne repete point ce que je vous ai dit,
Et de vous contenter si je n'ai le credit,
Je ne serai jamais sa femme.
Entrons dans mon appartement,
Vôtre pere dans un moment
Ne manquera pas de s'y rendre.
Pour ce déguisement allons tout disposer :
Toi reste, Marinette, il faut ici l'attendre,
Et tant que tu pourras prens soin de l'amuser.

MARINETTE.

Ne vous tourmentez point, la charge m'est bien douce,
Et du gobin dans un moment,
Je vais me divertir fort copieusement.
Entrez. Esope vient, & je l'entens qui tousse.

COLOMBINE.

Ciel ! sois propice à ce déguisement.

MARINETTE.

Allez, allez avec la mort en trousse
Monter sur une mule en housse.

SCENE II.

ESOPE, MARINETTE.

Dans cette Scene Italienne, Marinette pour amuser Esope, *feint d'être amoureuse de lui. Esope y répond agreablement ; ce qui produit un entretien fort divertissant. Enfin Marinette, comme par con-*

fidence, lui dit en secret que Rodope veut lui proposer pour Colombine un de ses parens bossu & Medecin, qu'il prenne bien garde à ne pas refuser ce Gendre, puisque Rodope est resoluë de rompre avec lui, s'il n'accepte ce Mariage. Alors Marinette voyant entrer Nizon, se retire, & laisse Esope avec elle.

SCENE III.

ESOPE, NIZON.

NIZON.

Monsieu. Je viens me plaindre à vous ;
De Robin mon mari qui n'est rien bon qu'à pendre.

ESOPE.

C'est pousser loin vôtre courroux ;
Mais il est bon de vous entendre.
Que fait-il, vous bat-il, vous charge-t-il de coups?
Ce seroit un brutal s'il en avoit l'audace.

NIZON.

Non, mais j'aimerois mieux qu'il me battît biẽ fort,
Et que d'ailleurs il fit. . . .

ESOPE.

En quoi donc a-t-il tort ?
Ça contez-moi vôtre disgrace ?

NIZON.

Monsieu. Depuis un an que je l'ai pour mari,
Si vous sçaviez le train qu'il méne :
Le jour au cabaret, & la nuit chez certaine...
Je ne peux achever tant j'ai le cœur marri.

ESOPE.

Mari d'une pouponne aussi fraîche & jolie,
Et porter ailleurs le tribut,
Ne l'avoir que d'un an & la mettre au rebut ;
Je me garderois bien de pareille folie.

NIZON.

Encor si sa Martine avoit de la beauté ;
Mais elle n'en eut jamais tache ,
Dans sa bouche on pourroit enfourner un pâté ,
De petits yeux de rat , un gros nez éparé ,
Et du piz deux fois plus qu'il n'en pend à ma vache.
La sotte cependant a si bien cajolé ,
Et pris dans ses gluaux mon homme ,
Qu'il faut que malgré moi je chomme ,
Tandis . . . Je croi, Monsieu , qu'il est ensorcelé.
D'abord c'étoit tout feu, ce n'étoit que tendresses,
Il ne pouvoit remplir l'ardeur de ses amours ,
Et je crûs que le jour des premieres caresses
Reviendroit tous les jours.
Mais oüy, zest , il changea bien-tôt avec la Lune ;
Et nôtre premier mois ne fut pas écoulé
Que commença mon infortune ,
Et qu'en un autre nid je le vis envolé.

ESOPE.

Je sçais sur ce sujet une petite Fable ,
Qui pour le rappeller bien-tôt à la maison ,
Peut vous donner une leçon
Qui vous seroit fort profitable.

FABLE
De la Gruë & du Renard.

LA Gruë & le Renard resolurent un jour
De faire ensemble leur ménage ,
Et se chargerent tour à tour
Du soin de dresser le potage.
Quand ce fut le tour au Renard ,
Ce tricheur d'un coup de sa pate
Ependit le broüet sur une assiette plate ;
Et soudain lécha tout , tandis que de sa part
Auprés de la soupe épenduë ,
Mouroit de faim la pauvre Gruë.

Mais cet oiseau le lendemain,
Pour se vanger du chagrin de la veille,
Entassa le brüet, & la viande & le pain,
Dans le ventre d'une bouteille.
Et fourant aisément jusqu'au fond son grand cou.
Hier, dit-elle, vous étiez sou,
C'est aujourd'hui mon tour, Compere, à la pareille.



N'allez pas de travers prendre cette leçon.
Je veux, mon aimable Nizon,
Que vous soyez toûjours aussi sage que belle:
Mais en faisant semblant d'écouter un ami,
Tenez doucement en cervelle
Cet époux infidéle,
Et réveillez son amour endormi.
De ce que je vous dis, faites un bon usage.

NIZON.

Ah que d'une leçon si sage
Je comprens
Parfaitement le sens,
Que vous faut-il, Monsieur, pour si bonne ordonnance?

ESOPE.

Quand les conseils sont bons, il faut qu'ils soient suivis,
Nizon; & quant au droit d'avis,
Lorsque j'irai chez vous, j'en donnerai quittance.
Adieu.

NIZON.

Vous y viendrez alors qu'il vous plaira:
Et je prendrai le soin de vous ouvrir la porte.
Ma foi il t'en cuira;
Et si tu n'agis d'autre sorte,
Rira bien de nous deux qui le dernier rira.
Je suis vôtre servante, & je vous remercie.

ESOPE.

Adieu la Bergere jolie.

SCENE IV.

ESOPE, MONSIEUR GRIPPON.

ESOPE.

MAis que me veut Monsieur Grippon,
Qui de nos Partisans jadis le plus fripon,
En étoit avant sa ruine
La chrême la plus grasse, & la fleur la plus fine,
Et n'en est aujourd'hui que la crasse & le son?

M. GRIPPON.

Monsieur. Pour un avis utile,
Et qu'au simple projet vous trouverez facile,
De me prêter l'oreille avez vous le loisir?
Mais sans un grand secret l'on n'y peut réussir.

ESOPE.

Pour des avis Bursaux, est-ce à moi qu'on s'adresse?
A moi pauvre homme de Palais,
Qui ne veux qu'amour & simplesse,
Et qui de vos partis ne me mêlai jamais;
Je laisse aux Financiers tous leurs tours de souplesse,
Et ne songe qu'à mes procés.

M. GRIPPON.

Vôtre esprit perce tout, & rien ne s'y dérobe,
Vous avez de l'argent, & l'accés prés du Roi.
Eh quoi! jusqu'à la mort dans un chetif emploi,
Prétendez-vous traîner une gueuse de robe?
De vos sacs à papiers n'étes-vous donc pas fou?
Ignorez-vous que c'est par la seule finance
Que l'on se pousse & qu'on s'avance,
Et que là seulement on trouve le Perou?
Dans le parti que je médite,
Je prétens vous interesser,
Et que j'aye du bail seulement la conduite,
Vous connoîtrez jusqu'où je sçaurai le pousser.

ESOPE.

Moi, Partiſan. Moi faire avec vous à mon âge
De ce métier l'apprentiſſage.
Ai-je quelque vertu propre à de tels emplois.
J'ai porté comme eſclave, il eſt vrai, la livrée
D'une caſaque bigarée,
C'en eſt le premier pas. Mais quelqu'un autrefois
M'a-t-il vû Rat-de-cave, ou contrôleur d'exploits?
Ai je gardé quelque Barriere ?
Ai-je petit Traitant, ou petit Soû-fermier,
Appris par les degrez tous les tours du métier ?
Et va-t-on tout d'un coup nager en grand'riviere?
Mais de ce commerce ſubtil,
Par qui vous avez mis tant de terres en friche,
Vous qui jadis étiez ſi riche,
Dites-moi que vous reſte-t-il ?

M. GRIPPON.

Il me reſte l'eſpoir & de grandes lumieres,
Pour m'élever encor au point d'où j'ai tombé.

ESOPE.

Ah ! pour l'eſpoir tout eſt flambé,
La fortune vous a donné les étrivieres.
Sous ſon revers fatal quand on eſt ſuccombé,
Un homme confondu ne ſe releve gueres,
Et d'un grand bien perdu le cruel ſouvenir
Ne ſert qu'à mieux punir.
Pouvez-vous réfléchir, ſans deſeſpoir, ſans rage,
Sur cet hôtel perdu, dont les appartemens
Brilloient d'un vif éclat de tant d'ameublemens ?
On vous voyoit rouler un ſuperbe équipage,
Des chevaux bien nourris, un carroſſe doré,
De Fleurons de Marquis un Ecuſſon timbré,
Cent ragouts déguiſez avec mille artifices,
Des plus ſavoureux mets vous offroient les délices ;
Et vos tables fumoient de ces vins précieux,
Qui flatent à la fois & le goût & les yeux.

Mais le volage ſort qui du fond de la bouë
Vous avoit élevé dans ce pompeux état,
Par un prompt contre-coup a retourné ſa rouë,
Et vous a refait un pié-plat.
Gueux ainſi qu'en naiſſant vous fûtes,
Il vous reſte à peine du pain.
Au peril de ſemblables chûtes,
Je ne veux point d'un pareil gain.

M. GRIPPON.

Qu'importe? N'ai-je pas malgré mille Creances
Brillé durant vingt ans avant qu'être abîmé,
D'un ventre engraiſſé de Finances,
L'on ne peut arracher ce qu'il a conſommé.

ESOPE.

Je ne veux point d'une fortune,
Que l'on ne voit aller que par ſauts & par bonds,
Qui tantôt du vaiſſeau vous guinde ſur la hune,
Et tantôt vous abîme en des gouffres profonds.
J'aime mieux rouler une vie
Qui ſoit douce, commode, unie,
Sans mêler à mes biens celui de l'étranger.
Gardez pour vos égaux tous vos tours de ſoupleſſe,
Je ne veux point d'une richeſſe,
Que je ſois à la fin contraint de dégorger.

M GRIPPON.

Pour une ſi belle morale,
Madame la Finance, & toute ſa cabale
Vous doit ſans doute un compliment exquis;
Mais ſi l'on ſuit ce qu'elle étale,
Comment voulez-vous que le fils
D'un Laquais devienne Marquis?

ESOPE.

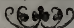
Je ſçai fort bien qu'il faut qu'en ce monde tout roule,
Et que pour s'élever on ſe faſſe un degré.
Je conſens volontiers que chacun à ſon gré,
Pour ſe démêler de la foule,

Empaûme le chemin qu'il croit plus asſuré.
Je regarde avec indolence
De ces gros champignons la ſoudaine opulence :
Qu'on les voye par tout & ſur tous triompher :
Que ſur d'illuſtres troncs ils ſe faſsent greffer,
Des *Remonds* Comtes de Toulouſe,
Qu'un fils de païſan ſe diſe deſcendu ;
Sans en avoir l'ame jalouſe,
Je dirai qu'à ſon or cet honneur eſt bien dû.
Que de l'éclat de leur richeſse,
D'une obſcure naiſsance ils couvrent la baſſeſſe.
J'en ris, & ſans chercher d'où leur vient tant de biẽ,
Je me crois fort heureux s'ils épargnent le mien.
Mais je ris encor plus quand un coup de Juſtice
De ce pompeux état les jette au précipice.
Quand pour les décharger de ce qu'ils ont pillé,
De leurs biens mal acquis on leur fait rendre cõmpte :
Il faut que ſur cela je vous debite un conte
Qui me ſemble pour eux tout juſtement taillé.

FABLE.

Du Geay déplumé.

UN Oiſeau roturier, d'eſpece des plus baſſes,
Revêtu des plumes d'un Pan,
Marchoit plus orgueilleux qu'un fils de Partiſan,
Traiſné dans ſon caroſſe au milieu de ſix glaces.
Cet Oiſeau riche & fier, des dépoüilles d'autrui,
Couvroit d'un beau ſur-tout qui n'étoit point à lui,
Son ancienne mandille autrefois griſe & bleuë,
Et l'éclat emprunté qui brilloit ſur ſa queuë,
Avoit du Peuple ſot preſque l'œil ébloüi.
Mais ſes aîles enfin, étant deshabillées,
On le remit en caſaquin;
Et chaque Pan ſur lui reprenant ſon larcin,
On ne vit plus qu'un Geay, ſous ces plumes volées.



Eh bien ! qu'en dites-vous ? dans ce Geay déplumé,
D'un riche Partisan comme vous abimé,
Ne trouvez vous pas la peinture ?
Rien est-il plus semblable ? & vous me proposez,
A moi vieux loup des plus rusez,
De risquer la meme avanture.
Allez porter ailleurs tous vos secrets avis,
Vôtre presence m'importune.

M. GRIPPON.

Par d'autres ils seront suivis :
Mais songez qu'avec moi vous chassez la fortune.
Adieu.

ESOPE.

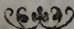
Va-t-en chercher si tu veux tes égaux,
Je ne veux point de biens suivis de tant de maux.

SCENE V.

ESOPE *seul.*

QU'une Charge publique est un dur esclavage !
Ne puis-je pour moi-même avoir un seul moment ?
Sans remise aujourd'hui je veux absolument
Finir ce double Mariage.
Nouveau Plaideur. Nouveau tourment.

Il voit entrer Brissetout.



SCENE VI.

ESOPE, BRIFFETOUT.

BRIFFETOUT.

Voudriez-vous, Monsieur, me donner audiance,
Et dans deux mots m'expedier ?

ESOPE.

Eh bien ! que voulez-vous ?

BRIFFETOUT.

Avoir vôtre ordonnance,
Qu'il faut à mes parens faire signifier.

ESOPE.

De vous émanciper, est-ce que l'on propose ?

BRIFFETOUT.

Non, Monsieur.

ESOPE.

Voulez-vous changer vôtre Tuteur ?

BRIFFETOUT.

Non pas.

ESOPE.

Est ce pour faire un acquet ?

BRIFFETOUT.

Non, Monsieur.

ESOPE.

Un emploi de deniers ?

BRIFFETOUT.

Ce n'est point là la cause.

ESOPE.

Dites-donc ce que c'est ?

BRIFFETOUT.

Tout jeune que je suis
Vous me voïez, Monsieur, d'une heureuse opulence,
Par le débris fatal de tous mes biens détruits,
Tombé dans le malheur d'une extrême indigence;

Et si je n'eusse enfin pour garantir mon corps
Trouvé d'un bonnet vert le secours salutaire,
Je n'aurois fait que d'impuissans efforts
Pour échapper au Decret consulaire.
Or je prétens, Monsieur, que mes riches parens,
Devant vous assemblez suivant vôtre Ordonnance,
Seront par vous taxez tous selon leur puissance
A me fournir au moins mille écus d'alimens.

ESOPE.

Mais de vôtre fortune il est bon de m'instruire.

BRIFFETOUT.

En trois mots je vais vous la dire ;
Et tel m'écoutera qui peut à chaque trait
Y reconnoître son portrait.
Mon pere, bon Bourgeois, par une longue usure,
Dans son coffre entassa cent mille écus contens,
D'argent net, & mourant faute de nourriture,
M'eut pour seul heritier à l'âge de vingt ans.

ESOPE.

C'est que vôtre Tuteur a dissipé peut-être
Durant cinq ans les biens qu'on vous avoit laissez,

BRIFFETOUT.

Au contraire, Monsieur, par des soins empressez,
Dans les mains de mon Oncle ils n'ont fait que s'accroître,
Et depuis que j'en suis le maître,
Deux ans sont à peine passez.

ESOPE.

Est-ce vol, ou procés, banqueroute, incendie,
Ou d'un dépôt nié la noire perfidie,
Qui dans si peu de temps a pû vous abîmer ?
Avez-vous en servant le Roi dans ses Armées,
Vû vos richesses consommées,
Ou perdu quelque charge, ou risqué sur la mer ?

BRIFFETOUT.

J'ai de ce bien comptant fait un plus doux usage,

Et tout mon patrimoine en quatre parts coupé,
Un quart à me fournir le meuble & l'équipage,
S'est en moins d'un an dissipé.
A travers un cornet l'autre m'est echappé :
Le troisiéme n'a pas servi pour le ménage
D'une jeune beauté
Dont j'étois entêté :
Le reste par un sort semblable,
Avec mille gloutons je l'ai précipité
Dans les abîmes de la table.

ESOPE.

Et sur ce recit vous voulez
Que vos parens taxez vous donnent subsistance,
Qu'ils soient pour ce sujet devant nous appellez ?
La raison, je vous prie ?

BRIFFETOUT.

Ils sont dans l'opulence,
Et tous par le profit d'un labeur assidu,
En possedent bien plus que je n'en ai perdu.

ESOPE.

L'équipage, le jeu, les femmes, & la table,
Quatre gouffres des jeunes foux !
En verité, Monsieur, je vous trouve admirable.
Il faut sur ce sujet vous conter une Fable
Si juste, qu'on diroit qu'elle est faite pour vous.

FABLE

De la Cigale & de la Fourmy.

Dans les ardeurs de la saison brûlante,
Une Cigale dans les champs
Sautoit, chantoit, se donnoit du bon-temps,
Et vivoit à son gré contente ;
Tandis que la Fourmy d'un labeur assidu,
Attentive au soin du ménage,
Remplissoit son grenier d'un innocent pillage,

Pour

Pour s'en servir dans l'Hyver attendu.
Cet Hyver vient, & la pauvre Cigale
Que pressoit le froid & la faim,
Se sentant approcher de son heure fatale,
Vint prier la Fourmi de l'aider de son grain.
Que faisois tu, lui dit la bête ménagere,
Durant les dernieres moissons ?
Je m'égayois sur la fougere,
Répond la Cigale legere,
Et faisoit dans les airs retentir mes chansons.
Fort bien, dit la fourmy, ta prévoyance est grande ;
Qui conte sur autrui souvent a mal conté ;
E pour toute réponse à ta sotte demande,
Tu peux danser l'Hyver si tu chantois l'Eté.



M'entendez-vous ? Monsieur Cigale,
Je vous répons en Juge, & vous parle en ami :
N'attendez pas que la Fourmi,
Du fruit de son labeur vous aide & vous regale ;
En ce monde chacun doit travailler pour soi,
Sur l'exemple prudent de la petite bête,
Furetez, agissez, accrochez quelque emploi,
Ou d'un bonnet Dragon affublant vôtre tête,
Pour avoir dequoi vivre allez servir le Roi.

BRIFFETOUT.

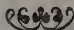
Mais, Monsieur....

ESOPE.

Mais, Monsieur je n'ai rien à vous dire,
Vous m'avez entendu, prenez vôtre parti.

BRIFFETOUT.

De riche se voir gueux. Ciel ! quel cruel martyre !



SCENE VII.

ESOPE *seul.*

DE tous mes importuns, suis-je enfin garanti?
Et prés de ce que j'aime,
Ne puis-je me donner un moment à moi-même?
Me voici cependant dans un grand embarras,
Ma parole & mon cœur se trouvent en balance.
Si je manque au Docteur, quelle sensible offense!
Mais du cousin bossu dont on fait si grand cas,
Si je rejette l'alliance,
Que Rodope à son tour ne fera-t-elle pas?
Comment puis-je éviter dans ce tourment extrême
De faire voir d'un ou d'autre côté,
Ou du mépris pour ce que j'aime,
Ou pour un vieil ami de l'infidelité?
Dans l'inquietude chagrine
Qui me met l'esprit à l'envers,
Entrons prés de Rodope, & droit ou de travers,
Allons-y décider le sort de Colombine.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

COLOMBINE *déguisée en Medecin bossu.*

QUe tes coups, Amour, sont puissans!
Qu'à d'étrâges projets ta vive ardeur engage!
Mais tous les Dieux à qui l'hôme offre de l'encens,
Sous mille traits divertissans,
N'ont-ils pas caché leur visage?
Jupiter en amour a-t-il été plus sage;
Et cent fois ce galant rusé,
Pour éviter l'œil d'une épouse
Trop inquiéte, & trop jalouse,
N'a-t-il pas descendu sur terre déguisé?
Pour posseder la belle Europe,
Il prit la forme d'un Taureau;
Et moi pour obtenir d'Esope
L'Amant qui broüille mon cerveau,
Je prens d'un Medecin, qui souvét n'est qu'un veau
Le manteau dont je m'enveloppe.
Grand Dieu qui pour un feu moins pur que n'est le mien,
Te mis des cornes à la tête,
Pardonne-moi ce trait dont j'augure fort bien
Sur l'exemple du tien,
Puisqu'un bon Medecin n'est souvent qu'une bête,

Qui de corne & d'esprit au bœuf ne cede rien.
Mais Rodope paroît, elle aura beau s'attendre,
A ce plaisant déguisement,
Je suis sûre, ma foi, que je vais la surprendre.

SCENE II.

RODOPE, COLOMBINE.

RODOPE.

EH ! qui vous connoîtroit sous cet ajustement ?
La figure est, parbleu, risible & fort grotesque.

COLOMBINE.

La trouvez-vous assez burlesque,
Pour le succés que j'en attens ?
Ce n'est rien encor que la mine ;
Mais quand vous me verrez étaler ma doctrine,
Ne doutez point qu'en même-tems,
Monsieur de Clistorel n'emporte Colombine.

RODOPE.

Clistorel ! le beau nom, & d'un heureux augure !
Mais pour bien fournir l'avanture,
Monsieur de Clistorel parlez vous Medecin ?
Sçavez vous jargonner leur phrase heteroclite ?

COLOMBINE.

Comme ce jargon Grec est le premier merite
De ces épl'ucheurs de bassin,
J'ai sçû m'en fournir du plus fin ;
Et vous verrez tantôt de quel air je débite
Ce langage assassin.
Ce n'est point du tout la Science,
Qui fait en Medecine un renommé Docteur.
Non, non, pourvû qu'il sçache avec grande arrogance,
Et d'un ton de hauteur,

Traîner de dix grands mots l'importune lenteur,
Ou les précipiter avec impertinence,
Il passera par tout pour homme d'importance ;
Et dans deux ou trois ans, à force de troter,
De mule en bon carrosse on le verra monter.
Mais Esope vers nous s'avance.

SCENE III.

ESOPE, RODOPE, COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

ESOPE.

Est-ce là ce Cousin,
Qui, si l'on vous en croit, est si grand Medecin ?

RODOPE.

C'est Monsieur Clistorel futur de Colombine,
Si selon votre goût, sa bosse & sa doctrine
Le font d'attraits assez rempli.

ESOPE *tournant & retournant Clistorel.*

Plus je le considere, & plus je l'examine,
Plus je trouve sa taille fine,
Et plus j'admire le repli
Qui forme de son dos la superbe coline.
Oüy. Mon dessein sera de tous points accompli,
Si l'esprit répond à la mine.

COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

Ah ! Monsieur. Les vapeurs de vos rares bontez
Remplissent de mon diaphragme
Les profondes capacitez.
Recipé donc, de grace, une premiere dragme
Des respects que vous meritez
Dans la décoction de mes civilitez.

ESOPE.

Beau debut ! Vertubleu quel habile Compere !

C'est parler Medecine, & voilà justement
Ce qu'on peut appeller servir un compliment
Dans un Clistere.

RODOPE *à Clistorel.*

Courage, il est à nous, c'est fort bien débuté.

ESOPE.

Mais avec vous avant que je m'explique,
Instruisez-moi d'abord de vôtre qualité :
Sur les bancs d'Esculape avez-vous achetté
Le bonnet qui d'une bourrique
Fait souvent dans le monde un homme fort vant
Et quand pour promener son escadron crotté,
Le Recteur à pas lents fait sa marche publique,
Entr'eux voit-on briller sur vôtre dos voûté
L'écarlate scientifique ?
En un mot, êtes-vous Medecin empyrique,
Ou Docteur de la Faculté ?

COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

D'être tous les deux je me pique,
Et mon sçavoir en l'un comme en l'autre es
connu.
Je perce les secrets de la Nature à nu.
Par le tranchant de mes acides
Je sçais parfaitement aider le Digestif,
Rendre les Alkalis fervides,
Bien impregnez & bien solides
Par un promt Coagulatif.
Veut-on être traité par la pure Chymie ?
Je sçais du plus fin des Métaux,
Des perles & des mineraux,
Des pierres & des vegetaux,
Des serpens & des animaux,
Des sels, des souffres & des eaux ;
Tirer par le soufflet la quintessence amie.
Veut-on du grand chemin suivre la prudhomie ?
Soudain je vous gueris toutes sortes de maux
Par frequente phlébotomie,

Et copieux serviciaux :
J'exerce la Litotomie,
Je suis Grec en anatomie,
J'ai les Remedes purgatifs,
Les lenitifs, les vomitifs,
Nutritifs, & confortatifs,
Fermentatifs, fomentatifs,
Supuratifs, soporatifs,
Detersifs, dulcificatifs,
Attractifs, conglutinatifs,
Aperitifs, & restrictifs,
Les communs & les spargyriques,
Les specifiques, les topiques,
Les sympatiques, les caustiques,
Diuretiques, émetiques,
Hépatiques, & cephaliques,
Podagriques, paracelsiques,
Prolifiques, sudorifiques,
Febrifuges & cordiaux,
Et pour les appliquer mes talens sont égaux.
Du malade inquiet j'épluche la manie,
Sur ce qu'il veut je fais mon choix,
Et je suis selon son genie,
Medecin, Charlatan, ou tous deux à la fois.
Enfin de tout mon cœur, Monsieur, je vous souhaite,
Qu'en bref vous en ayez besoin,
Je vous étalerai ma doctrine parfaite,
Et pour ceux que je traite
Vous connoîtrez quel est mon soin.

RODOPE.

Eh bien, Seigneur Esope,
Avez vous entendu de quel air à vos yeux
Sa doctrine se develope ?

ESOPE.

Au souhait prés l'on ne peut rien de mieux,
Quelqu'habile que soit un Gendre,

Si peu qu'un Beau pere soit fin ,
Il faut qu'il se garde de prendre
Son heritier pour Medecin.
Dans une petite ordonnance ,
Un *qui pro quo* fait tout exprés ,
Vous trousse le Beau- pere avec sa confiance ,
Et comme un postillon vous l'envoye *ad patres.*
Sur un cas à peu prés semblable
Je me remets certaine Fable ,
Où de cette sottise on peut voir tous les traits.

FABLE

Du Loup & du Renard.

Un vieux Loup à dent meurtriere ,
Avoit jadis une taniere ,
Qu'un Renard son voisin convoitoit ardemment ,
Et qui fit tant qu'à sa priere
Ce Loup la lui legua par un bon testament.
Ce legs fait , il tomba malade.
Le Renard s'efforçoit par mille petits soins ,
Comme un franc donneur de cassade ,
De s'offrir à tous ses besoins.
Le Loup déçû fut si peu sage ,
Qu'il lui dit d'aller au Village
Chercher un Medecin qui pût le soulager ;
Mais le perfide legataire ,
Par un qui pro-quo *volontaire ,*
Au lieu du Medecin fit venir le Berger ,
Qui pour vanger le tort qu'il avoit pû lui faire ,
Assommant le Loup sans quartier ,
Fit passer sa taniere au joyeux heritier.



Ainsi ne croyez pas qu'en une maladie
Je m'expose à la perfidie

De qui peut par ma mort profiter de mon bien.
Non parbleu, je n'en ferai rien.
Prendre un Medecin pour son Gendre,
Passe encor, & l'on peut en risquer le destin.
Mais il faut être fou pour prendre
Son Gendre pour son Medecin.

RODOPE.

Mais enfin, entre-nous, à quoi se détermine
Vôtre cœur chancelant?
Si pour la main de Colombine
Il ne faut point d'autre talent
Qu'une bosse & de la doctrine
Pouvez vous rebuter ce sujet succulent?
Il est Docteur en Medecine,
Et Docteur de la Faculté,
Habile par delà tout ce qu'on s'imagine,
Et tant d'estomac que d'échine,
Est-il plus beau bossu d'un & d'autre côté?
Vôtre sublime dos, prés de son dos voûté,
N'a qu'une bosse grimeline,
Et la sienne à mes yeux est d'un tour enchanté.

ESOPE.

Avec raison mon cœur balance,
Ma parole est à l'un, & l'autre a vôtre appui;
Cependant sur cette alliance
Il faut prononcer aujourd'hui.
Si le Ciel d'une double fille
Avoit daigné me regaler,
Qu'avec plaisir dans ma famille,
Pour Gendres j'aurois pû tous deux les appeller!
Cependant pour mon infortune,
Ils sont deux & je n'en ai qu'une.
Ciel! inspire à mon cœur quel doit être à la fin
De Colombine le destin.

RODOPE.

En quatre mots, Seigneur Esope,

Je veux bien vous ouvrir mon cœur :
Ou pour jamais renoncez à Rodope,
Ou pour jamais renoncez au Docteur.

ESOPE.

Il a pour cet Hymen ma parole authentique,
Et c'est un de mes vieux amis.

RODOPE.

Sommes-nous dans un siecle où le monde se pique
De tenir ce qu'il a promis ?
Mais enfin m'aimez-vous ?

ESOPE.

Helas ! si je vous aime ?
Le Ciel m'en est témoin, & qu'il n'est point de feux....

RODOPE.

Je crois que vous m'aimez, je vous aime de même:
Mais si vous resistez plus long-temps à ses vœux,
Je romps aussi mes nœuds.

ESOPE.

A ce terrible mot, Rodope, il faut se rendre,
J'accepte Clistorel pour Gendre :
C'est à vous qu'il doit seule un si soudain retour.
Oüy mon cœur qui se détermine,
N'écoute plus que mon amour,
Et je lui donne Colombine.

COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

Colombine est à moi, j'en puis donc disposer.

ESOPE.

Sans doute, & je vous en fais maître.

RODOPE.

Esope, il ne faut plus ici vous abuser,
Ma chere Colombine il est temps de paroître ;
Et puisqu'à vous enfin vous êtes aujourd'hui,
Faites venir Octave, & donnez-vous à lui.

ESOPE.

Quoi ! c'est-là Colombine, & mon ame credule....

RODOPE.

Il faut, Seigneur Esope, avaler la pilule,
Octave est un tres-digne Epoux,
Colombine répond au beau feu dont il brule;
Et par ce tour adroit enfin elle est à nous.

ESOPE.

J'y consens & le ratifie,
Et j'aurai soin que le Docteur
Trouve dans sa Philosophie
De quoi se consoler de ce petit malheur.

RODOPE.

Allons, ma chere Colombine,
Allons vous dépoüiller de vôtre Medecine;
Puisqu'à vous contenter Esope est resolu,
Cherchons Octave, & qu'on apprête
Pour nôtre double Hymen une celebre fête,
Et recevez de moi l'époux qui vous a plû.

SCENE IV.

ESOPE, UN POETE.

LE POETE.

PArmi tous les plaisirs que le Ciel vous envoye,
Puis-je esperer, Monsieur, prés de vous quelque accés?

ESOPE.

Point d'affaires, Monsieur, & tréve de procés
Pour le reste d'un jour que je donne à la joye.

LE POETE.

Me prenez-vous pour un Plaideur?
Ai-je cet air chagrin qu'inspire la Chicane?
Non, Monsieur, & Phœbus par une sarbacane
Me souffle une plus noble ardeur.
Les Muses en naissant....

ESOPE.

Quoi ! vous êtes Poëte ?

LE POETE.

Oüy, Monsieur, j'ai reçû des Cieux
Ce talent précieux ;
Et je viens sur l'Hymen, que vôtre amour projette,
Vous presenter ....

ESOPE.

Monsieur, il n'en est pas besoin.
Voulez-vous sur ma bonne mine,
Mon beau teint, & ma droite échine,
A me complimenter appliquer vôtre soin,
Lorsque mal-à-propos on nous louë, on nous raille?

LE POETE.

Ne sçait-on pas du bon côté
Tourner comme il faut la médaille ?
Supprimit Orator quæ Rusticus edit ineptè.
Ce Sonnet que j'ai fait pour vôtre Epithalame,
Est peut-être, Monsieur, l'un des plus beaux morceaux ?

ESOPE.

Si l'on en croit l'Auteur ses vers sont toûjours beaux.
Mais quand un sot Poëte à grands airs me déclame,
Au lieu de vers, de rampans vermisseaux,
Ou le chaos impenetrable
D'un pompeux galimatias,
Je ne l'écoute pas,
Ou je le donne au diable.

LE POETE.

Je ne crains pas, Monsieur, un semblable destin.
A tout ce que je fais, je donne un tour si fin,
Et vous allez trouver mon Sonnet si sublime,
Qu'il faut que malgré vous j'arrache vôtre estime.
Mais pour le bien goûter poussez jusqu'à la fin.
Lisez, Monsieur, lisez.

ESOPE.

Eh bien ! de sa lecture
Hazardons à toute avanture,
Ou le plaisir ou le chagrin.

Il lit.

SONNET

Pour le Mariage d'Esope & de Rodope.

Fantasque Dieu de l'Hymenée,
Enfant & boureau de l'Amour,
Pour venir au galop paroître à ce grand jour,
Prens ta meilleure haquenée.

LE POETE.

De ce premier quatrain savourez-vous le goût ?
N'êtes-vous pas charmé de sa noble cadence ?

ESOPE.

Eh ! Monsieur, s'il vous plaît, un peu de patience,
Laissez-moi pousser jusqu'au bout.

Il continuë à lire.

Des deux parfaits Amans unis la destinée,
Que les ris & les jeux bondissent tour à tour,
Sur le vaste contour
De cette bosse fortunée.



Et vous me promettiez, Monsieur, de supprimer...

LE POETE.

Peut on plus galamment parler de vôtre bosse ?

ESOPE.

Passons, rien ne paroît amer
Dans un jour de triomphe, & dans un jour de nôce.
Ne m'interrompez plus, & pour en juger net,
Dés le commencement reprenons ce Sonnet.

Il lit.

Fantasque Dieu de l'Hymenée,
Enfant & boureau de l'Amour,
Pour venir au galop paroistre à ce grand jour,
Prends ta meilleure haquenée.

De deux parfaits Amans unis la destinée,
Que tes ris & les jeux bondissent tour à tour,
Sur le vaste contour
De cette bosse fortunée.

Que tous les Dieux viennent ici
Etouffer les chagrins & bannir le souci;
Qu'a la tête de tous, Vulcain meine la danse.

Toi Pluton des Enfers avec ta fourche, sors,
Et toi riche Amalthée ouvre-leur tes tresors,
Et sur eux de ta corne épanche l'abondance.

LE POETE.

Eh bien?

ESOPE.

Et vous trouvez ce Sonnet de bon goût?

LE POETE.

Il est miraculeux.

ESOPE.

Il ne vaut rien du tout.

LE POETE.

Et moi je le soûtiens bon, & par excellence.

ESOPE.

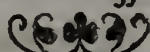
Et moi je le soûtiens rempli d'impertinence:
L'on aime toûjours son enfant;
Et quelque laid qu'il soit on le trouve admirable.
Je veux par la leçon d'une petite Fable
Sur cela vous payer content.



FABLE

Du Singe & de ses petits.

Jupiter convoquant un jour les Animaux ,
Les fit ranger en sa presence ,
Et promit recompense
A qui lui produiroit des enfans les plus beaux.
Chacun se crût fort belle bête ,
Le Renard par sa queuë , & le Cerf par sa tête ,
Le Chien cámus par son museau ,
L'Elephant par ses dents , le Chameau par sa bosse ,
Le Lion par ses crins , le Tigre par sa peau ,
Et le gros Cheval de carrosse
Par la croupe s'estimoit beau.
Passe , dit Jupiter. Mais quand il vit la race
De la vieille & laide Guenon ,
Qui le prenant d'un plus haut ton ,
De ses petits marmots lui vantoit la grimace :
Avec tes laids enfans tu crois donc triompher ?
Dit-il , pour ces magots ton amour est extrême ;
Mais pour t'en châtier je veux que tu les aime
Jusqu'à les étouffer.



C'est ainsi , Messieurs les Poëtes ,
Que pour vos laids enfans, j'entens vos sots écrits
C'est ainsi , dis-je, que vous êtes ,
Toûjours d'un fol amour épris.
Tout ce que vos creuses cervelles
Ont bizarement enfanté ,
Vous paroît d'un tour enchanté ,
Vous en fatiguez les ruelles.
Passe encor , je pardonne en secret de sots vers ;
Mais qu'avec imprudence un cerveau de travers ,
De ses égaremens follement idolâtre ,
Sous le trompeur appât d'un espoir decevant,

S'aille faire en public siffler en plein Theâtre,
Comme il arrive trop souvent
Des abus c'est le plus terrible,
Et, malgré Des Preaux, le plus incorrigible.

SCENE V.

Dans ce moment l'on entend un grand bruit de tambours, de trompettes & d'autres instrumens; & Pierrot vêtu en Maistre des Ceremonies, qui précede Cresus, entre sur le Theâtre, & dit:

PIERROT.

PLace, place à Cresus, qui vient par sa presence,
De l'Hymen éclatant du Prince des Bossus
Redoubler la réjoüissance.
Place, vous dis-je, au bon Cresus,
Et qu'avec magnificence
Ses Courtisans & lui soient ici bien reçûs.

SCENE VI.

Dans ce moment le bruit des trompettes, des tambours, & des autres instrumens, redouble, & le Roi Cresus entre suivi de son Cortege; & s'approchant d'Esope, dit ces Vers.

CRESUS.

DEs Nôces du celebre Esope,
Je veux qu'à jamais l'avenir
Garde le plaisant souvenir.
Que des bords Indiens jusqu'au fond de l'Europe,
L'esprit en s'instruisant sçache se divertir
Par les mystiques sens que sa Fable enveloppe;

Et qu'un ſuperbe Monument
Sur les rives du Nil garde éternellement
Le nom fameux de ſa chere Rodope.
Je veux auſſi qu'Octave épris d'un pur amour,
Aime juſqu'au tombeau ſa belle Colombine,
Et qu'enſemble long temps ils joüiſſent un jour
Des faveurs que je leur deſtine.

ESOPE.

Ça réjoüiſſons-nous, ne penſons qu'au plaiſir,
Puiſque le grand Creſus prend part à nôtre Fête,
Tandis que ſes travaux lui laiſsent le loiſir,
Faiſons voir à ſes yeux de quel air chaque bête
Eſt toûjours prête
A m'obeïr.
Paroiſsez, Animaux, que chacun en cadence
Vienne reverer ſa preſence;
Et ſi mon Art a ſçû vous donner de la voix,
Que ce ſoit pour loüer le plus puiſſant des Rois.

Dans le moment qu'Eſope dit ces mots : Paroiſsez, &c. *le Theatre s'ouvre, & l'on voit au fond paroître des cavernes d'où ſortent des bêtes qui s'arrêtent à l'entrée; & ſur le haut de chaque caverne l'on voit quantité d'Oiſeaux differens, & un Singe qui ſaute du haut en bas pour deſcendre ſur le Theatre; & lors qu'Eſope a prononcé les deux derniers Vers, tous en Chœur repetent :*

Puiſque ton Art a ſçû nous donner de la voix,
Ce ſera pour loüer le plus puiſſant des Rois.

Auſſi-tôt que ce Chœur a ceſſé de chanter, les Oiſeaux prennent leur vol, & les Animaux s'avancent en cadence, entre leſquels paroît un Satire qui s'approche du bord du Theatre, & chante ce recit.

En vain contre un grand Roi tout l'Univers conſpire,
Ses nombreux ennemis de tous côtez battus,
Rendent hommage à ſes vertus,
Et tout doit reverer ſon glorieux Empire.

Unissons, unissons nos voix
Pour loüer le plus grand des Rois.

Le Chœur des Animaux repete :

Unissons, unissons nos voix
Pour loüer le plus grand des Rois.

Aussi-tôt quatre Bossus, & un Singe au milieu d'eux font une agreable Entrée de Ballet; & l'ayant dansée, le Sauvage se rapproche, & chante ce second couplet.

Des Princes opprimez il est l'heureux azile,
La Terreur des Tyrans, l'effroi des Conjurez.
Sous lui ses Peuples assurez,
Quand les feux sont par tout, goûtent un sort tranquile.
Unissons, unissons nos voix
Pour loüer le plus grand des Rois.

Le Chœur des Animaux repete :

Unissons, unissons nos voix
Pour loüer le plus grand des Rois.

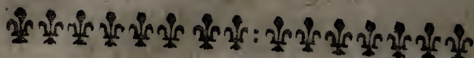
Et ce concert étant fini, les quatre Bossus avec le Singe repetent leur Entrée de Ballet. Le Singe fait des sauts surprenans sur les quatre bosses des Bossus adossez, & la Piece finit par ce Spectacle divertissant.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LES DEUX ARLEQUINS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theâtre, par Monsieur le Noble, & representée pour la premiére fois, par les Comédiens Italiens du Roi, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 26. de Septembre 1691.



ACTEURS.

ISABELLE, jeune fille de qualité.

GERONTE vieillard, Amant d'Isabelle.

OCTAVE, Amant d'Isabelle.

PASQUARIEL, Valet d'Octave sous le nom de la Fleur.

COLOMBINE, } Suivantes d'Isabelle.
MARINETTE, }

ARLEQUIN l'aîné, Valet de Geronte.

ARLEQUIN le cadet, qui revient d'Italie.

PIERROT, Païsan.

UN GARÇON ROTISSEUR.

UN COMMISSAIRE.

DES ARCHERS.

La Scene est à Paris.




LES
DEUX
ARLEQUINS
Pierot
Colombi
Arlequin
Arl. le Cadet
Isabele
Geronte



LES DEUX ARLEQUINS.

ACTE I.

SCENE I.

GERONTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Jusqu'ici je vous ai crû sage,
Monsieur ; mais tout de bon, soit dit avec respect;
Et tel que vous le doit un Valet non suspect.
Sçavez vous bien quel est vôtre âge ?
A ce coup hazardeux avez vous bien pensé ?
Et passé soixante ans un homme bien sensé
Peut-il songer au Mariage ?

GERONTE.

Pourquoi non ? Me prens-tu pour un homme si vieux ?
Je suis guai, j'ai bon pié, bon appetit, bons yeux.
De meubles à la mode une maison fournie,
Ni dettes, ni proces, & veuf, mais sans enfans ;
Si peu qu'Isabelle ait bon sens,
Trouvant avec cela ma bourse bien garnie,
Elle decomptera plus de vingt de mes ans.

ARLEQUIN.

Mais par tout sera-t on d'accord de ce décompte ?
L'équipage, l'habit, le meuble, le repas,
Pour une jeune femme ont de tres-grands appas ;
Mais avec tout cela le mari se méconte,
Si tout le reste ne suit pas.

GERONTE.

Par complaisances, par caresses ;
Par mes soins & par mes tendresses
Je sçaurai bien couvrir ce que j'ai de défaut.

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur, qu'un vieillard par des caresses séches
Fait dans un cœur de foibles bréches !
Ce n'est point là tout ce qu'il faut.
Encor si suivant la methode
De nos bons maris à la mode,
Vous vouliez sans être jaloux,
Complaisant à la Dame, à ses Galans commode.
Les voir & recevoir à bras ouverts chez vous,
Leur donner le tapis, du vin frais . . . .

GERONTE.

Ah ! tout doux.
Ce n'est que pour moi seul que je prens Isabelle ;
Et pour te parler franc & net,
Je ne prétens souffrir prés d'elle
Ni gros partisan, ni plumet,
Ni robe, ni petit collet.

ARLEQUIN.

Vous serez donc jaloux, Monsieur, & vieux ?

GERONTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Jaloux & vieux, *Ergo*, l'entente à qui m'écoute ;
Et mille exemples m'ont de tout temps convaincu,
Qu'un jaloux est du moins la moitié d'un cocu.
Il faut avoir un esprit plus traitable ;

Estre jaloux n'est plus la mode dans Paris :
Et fussiez-vous d'ailleurs la perle des maris,
Ce defaut rend tout seul un mortel effroyable.
Oüy, l'on criroit au loup sur vous,
Si vous vous avisiez de paroître jaloux :
Il faut laisser à la Fortune
De nos fronts regler les destins,
Une jalousie importune
Ne fait rien qu'irriter l'Amour par ses chagrins,
Et conduire au galop le Galant à ses fins.

GERONTE.

Et qui laisse au Galant une libre carriere,
Court-il moins de hazard ?

ARLEQUIN.

Je trouve délicate une telle matiere ;
Mais s'il tombe aux filets, je croi que c'est plus tard.
Du moins s'il faut gober cette pilule amere,
Si c'est un boucon necessaire
Entre ces deux partis, ne vaut-il pas bien mieux
Estre paisible bœuf que taureau furieux ?

GERONTE.

Maraut. C'est donc ainsi que d'un maître on se moque !
Ce bâton punira ton insolent discours.

ARLEQUIN.

Sans courroux, s'il vous plaît, si l'augure vous choque,
A vôtre gré parlons de vos amours.
Vous aimez la jeune Isabelle,
Et vous la voulez épouser ?

GERONTE.

Je prétens que mon bien sçaura la disposer
A ne pas dedaigner le feu que j'ai pour elle.

ARLEQUIN.

Parbleu, nous voilà donc tel maître tel valet ?
La maîtresse vous plaît, & j'aime la soubrette ;

Travaillons l'un pour l'autre, & dans cette amourette
Il nous faut de concert pousser nôtre bidet :
Colombine cette soubrette,
Si jamais il en fut, adroite,
Peut beaucoup vous servir; mais vous sçavez assez
Que tous les valets de negoce,
Et principalement quand il s'agit de nôce,
Veulent être recompensez.
Point d'argent, point de soins ; la seule clef dorée
Sçait ouvrir aujourd'hui les portes de l'Amour :
Ne donnez rien, ce Dieu tient l'oreille serrée ;
Mais voit-il une offrande, il cesse d'etre sour.

GERONTE.

Voici de ma défunte femme
La montre, le colier, & les riches bijoux,
Pour gage de ma flâme,
Je veux que ma maîtresse aujourd'hui les ait tous:
A les faire agréer engage Colombine ;
Outre ce que je lui destine,
Par avance voilà pour elle dix loüis.

ARLEQUIN.

Dix loüis ! comment ? male peste.
Vivat, ma foi, vivat l'Amant aux cheveux gris,
S'entend en bien payant ; au reste
Contez sur Colombine, elle est, je vous proteste,
A vous autant que je le suis,
Reposez-vous sur ma parole,
Je vais la trouver de ce pas.

GERONTE.

Va vîte, va. Fais-lui si bien joüer son rôle,
Que je ne les regrette pas.



SCENE

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

UN vieillard qui se met en tête,
Qu'une femme pour lui se laissera charmer,
N'est-il pas entre nous une plaisante bête ;
Si par hazard on feint de le vouloir aimer,
C'est pour l'endormir de paroles,
Succer sa bourse, en tirer bon tribut,
Et bien souvent payer de ses pistoles
Les épices du Substitut.
Mais parlant des amours des autres,
Ne faut-il pas songer aux nôtres ?
J'adore Colombine, elle m'aime, ou du moins
Elle me l'a tant dit qu'elle me l'a fait croire,
Et mille gros sermens me sont de bons témoins,
Qu'arriver à ma couche est le but de sa gloire,
Comme aprés le plaisir de boire
Elle est l'objet de tous mes soins.
Oüy, c'est en vain que Marinette,
Que Thoinon, Margot, & Lisette,
Veulent pousser mon cœur à bout ;
En vain de s'y glisser elles cherchent la route,
De Colombine Arlequin est le tout,
Et d'Arlequin Colombine est la toute.
Aussi Nature en me formant,
Dis, pourquoi m'as-tu fait si joli si charmant ?
Faut-il voir de cent cœurs ma flâme importunée ?
Ciel ! que j'achete, helas, par un cruel tourment,
La beauté que tu m'as donnée.
Je ne peux faire un pas sans être assassiné
Et d'œillades & de caresses ;

Mais je suis un rocher, & ne veux de maîtresses
Que celle à qui mon cœur s'est tout abandonné.
Non, je n'aimai jamais en amour la salade.
Mais allons de mon maître accomplir l'ambassade.
Hola, quelqu'un.

SCENE III.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.
Qui va là ?
ARLEQUIN.
Moy.
COLOMBINE.
Mon pauvre Arlequin c'est donc toi ?
ARLEQUIN.
Colombine, mon cœur, petit bouchon que j'aime,
Ce n'est point Arlequin qui paroît en ces lieux,
En propre original, la Fortune elle-même
Se presente devant tes yeux.
Qu'on m'accole, qu'on me caresse.
COLOMBINE.
Quelle verve te prend ! l'Amour te rend-il fou ?
ARLEQUIN.
Non ; mais pour toi, chere maîtresse,
Dans mes mains je porte un Perou.
Vois-tu ces dix louis de fabrique nouvelle ?
Ils ne sont point à dédaigner ;
Les trouve-tu jolis ! la lueur t'en plaît-elle ?
Ils sont à toi, morbleu, si tu veux les gagner.
COLOMBINE.
Va, va, retire-toi, va t-en & ton offrande ;
Crois-tu donc que l'argent ébranle ma vertu ?
Je t'aime tu le sçais ; mais dis-moi, penses-tu

Qu'à l'éclat des louis Colombine se rende ?
Il faut être du dernier fat
Pour tenter sa maîtresse, & faire
D'un amour qui se doit terminer au contrat
Un amour mercenaire.

ARLEQUIN.

Tu le prens de travers, ou je m'explique mal ;
Crois-tu que je voudrois séduire Colombine ?
Colombine que je destine
A l'honneur éclatant de mon lit nuptial ?
D'une semblable impertinence,
Je ne tenterai point le dangereux plaisir,
D'un tel essai je sçais la consequence,
Et craindrois trop d'y réüssir.

COLOMBINE.

Le compliment est doux, la fleurette jolie,
Mais sans crainte, ma foi, tu le peux essayer,
Puis qu'en futur époux tu serois le dernier
Avec qui je ferois folie.

ARLEQUIN.

Quittons ces discours superflus ;
Veux-tu servir mon maître auprés de ta maîtresse ?
Il prétend l'épouser ; je sçai que sa vieillesse
Le rend peut-être un peu perclus ;
Mais il est liberal & riche,
Il faut pour cet Hymen seconder ses desseins ;
Qu'importe que l'épouse ait ses terres en friche,
Pourvû que nous fassions moisson à pleines mains ?
Son amour chaude & liberale
De ces dix loüis te regale,
En attendant d'autres bienfaits ;
Voici pour Isabelle une plus riche offrande,
Dont le bon homme recommande
A ton adresse le succés.
Fais ton devoir en habile Soubrette ;
Toute ta rhetorique & le fin de ton art,
Il faut les déployer en faveur du vieillard.

COLOMBINE.

Tu verras ſi je ſuis adroite,
Tu ne pouvois mieux t'adreſſer ;
Du ſuccés ſur mes ſoins tu peux te repoſer ;
Laiſſe-moi ces bijoux & ſonge à la retraite,
Je te répons de tout, c'eſt une affaire faite,
Ou j'y perdrai mon bàvolet.
Dans une heure au plus tard viens ſçavoir la réponſe ;
Je t'attendrai, n'y manque pas.

ARLEQUIN.

Tu m'y verras ; mais je t'avoüe
Qüe ſur les dix louis il me faut un repas.
Qu'un bon lévraut ſuivi d'un dindō gras & tendre;
Soit tantôt ſur le ſoir pour nous deux aprêté,
Et prens au Pere noir d'un bon vin velouté
Deux flacons dignes de m'attendre.

COLOMBINE.

J'y tope avec plaiſir, & tu trouveras prêts,
Viande chaude & vin frais.

ARLEQUIN.

Adieu donc beauté ſucculente.

COLOMBINE.

Des bons valets adieu la fine fleur.

ARLEQUIN.

Des bavolets adieu perle brillante.

COLOMBINE.

Du cœur de Colombine, adieu petit voleur.

ARLEQUIN.

Des boyaux d'Arlequin, adieu ſoupe brûlante.

COLOMBINE.

Que les momens ſont longs quand je ne te vois pas!

ARLEQUIN.

La poſte quand je viens eſt à mon gré trop lente ;
Mais lorſque je te quitte, à peine vais-je au pas.

COLOMBINE.

Adieu donc Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu ma Colombine.

COLOMBINE.

Songe à m'aimer toûjours.

ARLEQUIN.

Toi songe à la cuisine.

SCENE IV.

COLOMBINE *seule.*

GEronte aime Isabelle, elle est jeune, il est vieux,
Ce n'est pas le moyen d'être fort satisfaite ;
Mais comme elle est pauvre & coquette,
Lui riche & liberal, peut elle faire mieux ?
De tous les maux la gueuserie
Est une affreuse hôtellerie ;
Estes-vous sans argent? tout vous tourne à rebours;
Item, il faut dîner ; lorsque le ventre crie
Adieu le plaisir des amours,
Et quand on se marie
C'est pour le reste de ses jours.
Si l'on ne pense de bonne heure
A fonder la marmite au ventre large & creux,
La jeunesse s'enfuit, la besace demeure,
La vieillesse survient, & c'est en vain qu'on pleure
Le frivole plaisir d'un mariage gueux.
Isabelle ira t-elle prendre
Un jeune Officier indigent,
Ou de ces beaux Marquis broüillez avec l'argent,
Et de qui les châteaux par decret vont se vendre ?
Ira-t-elle en sotte se rendre
Au caquet importun d'Octave ce taquin,
Cet avare fieffé, quoi que jeune & blondin,
Qui pour cinq sols se feroit pendre,

Et qui vient tous les jours le ſoir & le matin ;
Pouſſer des ſoûpirs ſecs qu'on eſt laſſé d'entendre ?
Non, non ; un bon vieillard fourni d'écus à tas
Eſt ce qu'il faut à ma maitreſse ;
Une vie avancée & beaucoup des richeſse,
Sont dans un vieux mari deux ſavoureux appas.
Sur l'âge il ne faut point tant de délicateſse,
Et l'on ne manque point ... Mais voici juſtement
Celle à qui le preſent s'adreſse,
Preparons nôtre compliment.

SCENE V.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

Colombine ?

COLOMBINE.

Madame.

ISABELLE.

Eſt-ce ſur une porte
Qu'on ſert une maîtreſse & qu'on fait ſon devoir ?

COLOMBINE.

Chez vous la joueuſe cohorte
Ne vient jamais que ſur le ſoir.

ISABELLE.

Je ne veux pas que tu t'écartes.

COLOMBINE.

Faut-il un jour entier pour preparer des cartes ?
Mais ne pourrois-je point un moment vous parler
Sur une matiere importante ?

ISABELLE.

Tu ferois mieux de te mêler

Uniquement d'être servante,
M'habiller, me deshabiller,
Je serois cent fois plus contente,
Que de t'entendre babiller.

COLOMBINE.

J'ai sous mon bavolet certain trait de lumiere
Qui fait que mon esprit ne raisonne point mal;
Et je vous aime trop, Madame, pour me taire,
Ayant à vous parler sur un fait capital.
Vous avez assez de naissance,
Beaucoup d'esprit, le teint de roses & de lys,
Et cinq fois cinq ans accomplis;
Mais ni pere ni mere, & fort peu de finance:
Le jeu qui vous fournit jusques à vos habits,
Bien ou mal suivant son caprice,
Soutient au gré du sort l'air que vous avez pris;
Et la carte, vôtre nourrice,
Ne donne de la soupe à vous & vôtre train,
Que selon vôtre perte ou selon vôtre gain.

ISABELLE.

Il faut bien vivre d'industrie,
Quand d'ailleurs on n'a pas dequoi se soutenir;
Suis-je seule à Paris qui mene cette vie,
Et que par ce commerce on voit s'entretenir?
Sans ce negoce adroit aurois-je deux Servantes,
Valet-de-Chambre, deux Laquais,
Repas de viandes succulentes,
Et tous les jours de l'argent frais,
Moi qui ne possedai jamais
Ni maison, ni terres, ni rentes?

COLOMBINE.

Des fruits d'un tapi vert, chez vous tout est nourri;
D'autres le font, mais c'est à l'ombre d'un mari.
Vous êtes fille, jeune & belle;
Mais quand ce jeu seroit cent fois plus innocent,
Pouvez-vous éviter d'un poison médisant
La piqueure mortelle?

Quittez l'appât trompeur d'un gain
Aussi dangereux qu'incertain ;
Cherchez le solide qui dure :
Donnez vous un époux, Madame, & par les nœuds
D'un mariage avantageux,
Fixez enfin vôtre Mercure.

ISABELLE.

J'y pense ; mais helas ! quel dangereux lien !
De tous ces jeunes fous qui me content merveille,
Lysis me paroît fat, Damon manque de bien,
Silene aime trop la bouteille,
Timon n'est qu'un brutal, Filinte un franc coquet,
Et l'avare Blondin n'a rien que du caquet ;
Ainsi pas un ne me peut plaire.

COLOMBINE.

Pas un de ces Amans n'est aussi vôtre affaire ;
Sur tout vôtre jeune blondin,
Egalement riche & taquin,
A bien l'honneur de me déplaire ;
Il vous faut un époux dont le coffre bien plein,
Inépuisablement fournisse à la dépense :
Croyez-moi, vous aurez de tout en abondance,
Si celui que je sçais peut vous donner la main.

ISABELLE.

De qui veux-tu parler ?

COLOMBINE.

Vous connoissez Geronte
Nôtre riche voisin ?

ISABELLE.

Ce vieillard deux fois veuf ?

COLOMBINE.

Souvent un vieil habit en vaut bien un tout neuf,
Vous y trouverez vôtre conte.

ISABELLE.

Peux-tu me proposer un tel assortiment ?

COLOMBINE.

Eh mon Dieu ! s'il vous plaît, tréve d'emportement,
Ne faites point tant la ſucrée ;
La riche prend ce qu'elle veut,
Et la pauvre ce qu'elle peut ;
Il eſt vieux, mais il a trois mille écus d'entrée ;
Et ſi ſon Hymen vous agrée,
Par un Contrat avantageux,
Plus utile cent fois qu'avec ces jeunes gueux,
Vôtre fortune eſt aſſurée.

ISABELLE.

Tu prétens que j'épouſe un homme à ſoixante ans?
Que je perde avec lui mon aimable printemps ?
Qu'avec un vieux barbon, grondeur, jaloux, bizare?
Et qui pis eſt ſans doute avare....

COLOMBINE.

C'eſt, Madame, où je vous attens,
De ce honteux défaut commun à la vieilleſse,
Geronte n'a point la foibleſse,
Par un cœur liberal il veut vous meriter,
Et de ſes biens vous faire la maîtreſſe :
Ces jeunes éventez, qu'on ſe plaît d'écouter,
Par mille vains ſoûpirs expriment leur tendreſse ;
Mais, de grace, avoüez que jamais billet doux
N'a mieux parlé que ces bijoux.

Elle ouvre le petit coffre & montre les bijoux.

ISABELLE.

Ah Dieu !

COLOMBINE.

Je ne croi pas que leur éclat vous bleſse.
Voyez, examinez, Madame, ils ſont à vous,
De l'amour de Geronte ils ſont le premier gage,
Et pour vous les offrir on me les a remis ;
Avec plaiſir je remplis mon meſsage,

Et si peu que vous soyez sage,
Vous répondrez sans peine à ce que j'ai promis.

ISABELLE.

Colombine, qui prend s'engage,
Je ne condamne point ton zele officieux ;
Comme toi de ce Mariage,
Je connois assez l'avantage ;
Mais sur l'engagement d'un pas si serieux,
Où l'on voit choper tant de monde,
Souffre que ma raison avant que je réponde
Se consulte un peu mieux.
Rens tous ces bijoux à Geronte :
Non pas que de ses feux je rejette l'ardeur,
Mais il doit ménager lui-même ma pudeur ;
Et si j'étois à les prendre si prompte,
Pourrois-je aprés sans quelque honte,
Lui presenter ma main & lui donner mon cœur ?

COLOMBINE.

Oh ! que vous ête délicate !
Assurez-vous de ses amours ;
D'un faux trait de vertu vôtre raison se flate ;
Il n'est que de tenir nantissez-vous toûjours,
Que sert de tant faire la fine ?
Si j'étois Isabelle un pareil embarras. . . .

ISABELLE.

Et moi si j'étois Colombine
Je ne les refuserois pas ;
Je veux qu'ils soient rendus, & sur ce mariage
Geronte aura ma réponse aujourd'hui.

COLOMBINE.

Lui ferai je esperer que vous direz un ouy ?

ISABELLE.

Ne dis rien sur tout qui m'engage.



SCENE VI.

COLOMBINE *seule.*

QUel ſcrupule frivole, & quel aveuglement !
A quoi ſervent tous ces myſteres ?
Oh ! que ſur ſes propres affaires
L'eſprit qui fait le fin raiſonne ſottement !
Mais allons bride en main puiſque ce fait me touche :
Si je rens ces bijoux, & que le vieil Amant
Sur ce refus prenne la mouche,
Si par caprice il ſe dédit,
Adieu l'intrigue & le profit.
Cependant à cet ordre il faut que j'obéiſſe,
Et remettre au vieillard ces bijoux précieux :
Mais Arlequin reſoudra mieux
De quel air il faut que j'agiſſe,
Allons de ſon regal ordonner les apprêts,
Et mettre les flacons au frais.
Mais voici juſtement de nos Amans la craſſe,
Nôtre avare blondin, dont les ſeches amours
Ne s'expliquent jamais qu'en ſteriles diſcours,
Et qui croit avec ſa grimace,
Que ſans poudre & ſans plomb on emporte une place.



SCENE VII.

COLOMBINE, OCTAVE, LA FLEUR *Valet d'Octave.*

OCTAVE.

Arrêtez un moment, Colombine, arrêtez,
Deux petits mots, de grace, en faveur de ma Reine.

COLOMBINE.

Ces deux mots vaudront-ils la peine
D'être seulement écoutez ?

OCTAVE.

Je brûle d'un beau feu pour ta belle maîtresse,
Je soûpire la nuit, & je languis le jour,
Tandis que la tygresse
Se rit de mon amour
Elle voit d'un œil sec les miens verser des larmes,
Mes sanglots redoublez n'ébranlent point son cœur,
Et plus je suis sensible à ce qu'elle a de charmes,
Plus je lui trouve de rigueur.
Au nom de cet amour & si pur & si tendre.
Prés d'elle accorde-moi tes soins & ton appui,
Et fais en sorte qu'aujourd'hui
D'un cœur moins infléxible elle daigne m'entédre,
Oüy, j'en viendrai sans doute à bout
Si tu prens une fois pitié de mon martyre.

COLOMBINE.

Monsieur Octave est-ce là tout ?

OCTAVE.

Oüy.

COLOMBINE.

Si vous n'avez point autre chose à me dire,
Je suis vôtre servante.

SCENE VIII.

OCTAVE, LA FLEUR.

OCTAVE.

Eh bien, la Fleur, eh bien?
Eſt-il tourment égal au mien?
Quel indigne rebut à ma flâme ſi pure!
Du moins conſole-moi; quoi! tu ne me dis rien?

LA FLEUR.

Que voulez-vous, Monſieur? je plains vôtre avanture;
Vous aimez Iſabelle, & beaucoup plus le bien.

OCTAVE.

Eſt-ce là me répondre? & quand je te conſulte,
Sans prendre part à mes douleurs,
Faut-il traître valet, faut-il me faire inſulte?

LA FLEUR.

Quoi! pour vous faire aimer n'avez-vous que des pleurs?
Eh, morbleu, faites mieux, ouvrez, ouvrez la bourſe,
C'eſt-là la Clef des cœurs;
Vous pouſſez des ſoûpirs, la plaiſante reſſource!
Mais voulez-vous, Monſieur que vos vœux ſoient oüis?
Accompagnez-les-moi du ſon de vos louis.
Voulez-vous qu'une Dame avale la pilule?
Dorez-la moi tout à l'entour;
Pour porter juſqu'au cœur le philtre de l'amour,
Ce métail tout-puiſſant eſt le vrai vehicule;
Vous êtes jeune & riche & d'un air aſsez fin:
Mais vos plus beaux talens gâtez par l'avarice,
Sont étoufez ſous ce ſeul vice.

Oüy, prés du sexe feminin
Il n'est rien de si laid qu'un avare blondin;
Que n'ai-je vôtre air, vôtre mine,
Vôtre jeunesse, & vos écus !

OCTAVE.

Eh bien que ferois-tu !

LA FLEUR.

Toûjours bonne cuisine;
Et de temps en temps des cocus.
Pour empaumer d'un cœur la veritable route,
L'or est le nerf d'amour dont il faut s'appuyer,
Et je sçaurois me garantir sans doute
De ces rebuts amers qu'on vous fait essuyer.

OCTAVE.

Si pour gagner les cœurs l'or a tant d'avantage,
Tous nos soins doivent tendre à ne le perdre pas,
Et l'accroître par bon ménage,
N'est ce pas chaque jour accroître ses appas?

LA FLEUR.

Oüy, l'avis est fort sage,
Lors qu'on attend que l'oiseau soit en cage;
Mais tandis qu'on le pipe, on le poursuit en vain,
Si pour bien l'appâter on ne repand du grain :
Si vous ne mettez de l'amorce
A la pointe de l'hameçon,
En vain vous prétendez accrocher le poisson;
Vos soûpirs, vos beaux mots, sans argent, sont sans force :
En amour ainsi qu'au Palais,
Qui paye mal perd son procés.
Soyez bon œconome aprés le mariage,
Passe. Mais qui le veut paroître auparavant,
Prend mal son temps pour le ménage,
Et pour toute faveur ne gobe que du vent.

OCTAVE.

Serviteur, serviteur à ta belle morale,
De tes folles leçons

Ne crois pas que j'avale
Les dangereux poisons.
Voi comme auprés de sa maîtresse,
En bien moins de deux ans de prodigue jeunesse,
Le riche Torincourt a sçû se faire gueux !
Voi comme dépoüillé de sa derniere plume
Il goûte à longs traits l'amertume
De son desordre malheureux !
Irai-je comme lui, phrénetique pecore,
Pour joüir d'une Iris dissiper tous mes biens,
Et des liens d'amour passer dans les liens
D'un Usurier qui me devore ?

LA FLEUR.

Entre vous & ce fou n'est-il pas un milieu ?
Faut-il pour éviter la honteuse avarice
Tomber dans l'autre précipice,
Et ne se chauffe-t-on qu'en mettant tout en feu ?
Quelle simplicité mesquine !
Sont-ce là d'un Galand & les airs & l'habit ?
Ce simple justaucorps d'une grosse étamine,
Cette perruque qui roussit,
Une legere mousseline,
Qui sous vôtre menton voltige à quatre plis,
Ces vieux souliers tout plats avec ces gros bas gris,
Ce chapeau repassé, ce ruban de cravate,
Déja plus de trois fois replié retourné ;
Si vous ne voulez point ma foi que je vous flate,
Quand cent fois vôtre Iris seroit moins délicate,
C'est bien plus qu'il n'en faut pour en être berné.

OCTAVE.

Maraut! C'est d'un valet trop loin pousser l'audace,
Et vingt coups de bâton.

LA FLEUR.

Vous me feriez trop mal,
Je sçais qu'en cela seul vous êtes liberal ;
Mais que voulez-vous que je fasse ?
De vos feux méprisez par un rebut fatal,

Vous me contez à moi la fâcheuſe diſgrace ;
En valet d'honneur & d'eſprit,
J'ai crû tirer de ma cervelle
Pour mon maître un avis fidéle,
Il vous déplait, cela ſuffit.
Je rengaîne l'avis, rengaînez la colere.

OCTAVE.

Trouve un remede au mal dont je ſuis opprimé.

LA FLEUR.

Eſtre jeune, être avare, & vouloir être aimé,
C'eſt bien le temps ma foi !

OCTAVE.

Eh bien ! veux-tu te taire ?
Mais moi-même je ſuis bien fou de m'amuſer,
Entrons chez Iſabelle,
Et par d: chauds ſoûpirs que l'ardeur de mon zele
Eſsaye enfin de l'embraſer.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

ARLEQUIN, MARINETTE.

Dans cette Scene Italienne, qui ouvre le second Acte, Arlequin paroît comme poursuivi de Marinette, dont il dédaigne l'amour & les empressemens ; cette Scene se passe en douceurs qu'elle lui dit, pour essayer de lui donner de l'amour ; il la rebute fierement, & lui fait connoistre qu'il ne veut aimer que Colombine: cette déclaration inspire à Marinette des sentimens de fureur & de jalousie, & Arlequin sort en la raillant, & la laisse seule.

SCENE II.

MARINETTE *seule.*

Marinette transportée d'amour & de jalousie, jure de se vanger d'Arlequin, ménace de le faire perir ; & dans le temps qu'elle est dans son plus grand emportement, elle voit entrer Arlequin Cadet avec Pierrot ; & comme elle le prend pour le veritable Arlequin, elle lui dit avec beaucoup de chaleur ces Vers.

SCENE III.

ARLEQUIN *Cadet*, PIERROT, MARINETTE.

MARINETTE.

TRaître, perfide, ingrat, objet trop odieux ;
Pourquoi, lâche, viens-tu reparoître à mes yeux ?
Est-ce pour insulter encore à ma foiblesse ?
Rien ne peut m'adoucir, ma haine est sans retour ;
Et plus j'avois pour toi d'amour,
Plus tu vas me trouver tigresse :
Non ! je n'écoute plus la trop aveugle ardeur,
Que ton mépris indigne a si fort outragée,
Et de ta funeste froideur
Bien tôt l'on me verra vangée.
Tiens, voilà cependant de mon juste courroux
Les premiers coups.
Et toi, bête de compagnie,
Qui sembles me vouloir dévorer d'un regard,
Voilà ta part.

Elle donne un soufflet à Arlequin cadet, & un autre à Pierrot, & sort.



SCENE IV.

ARLEQUIN *Cadet*, PIERROT.

ARLEQUIN *Cadet.*

TU Dieu qu'ici l'on a la main bien liberale ;
Bel accueil ! & c'est donc ainsi qu'à coups de poing,
A Paris on regale
Ceux qui viennent de loin ?

PIERROT.

Pal sanguié, Monsieur Arlequin, cela n'est ni bien ni biau, & je n'ai que faire d'être souffleté pour l'amour de vous. Ce matin, quand j'ai fait au Bourg-la-Reine connoissance avec vous pour vous amener loger cheu nou, & que crainte des filoux vous m'avez donné à garder vôtre bourse, où il y a vingt Ducats, vous me disiez que vsetiez un Italien d'Italie, & que jamais ve n'étiez entré à Paris, & tout en arrivant vsi trouvez des amis.

ARLEQUIN *cadet.*

Ma surprise, Pierrot, est à la tienne égale,
Et dans Paris jamais l'on ne m'a vû.

PIERROT.

Vezi vela pourtant diablement bien connu.

ARLEQUIN *cadet.*

Que je sois écrasé si jamais de ma vie
En ces lieux j'avois mis le pié,
Et si tout de ce pas je ne viens d'Italie.

PIERROT.

Vla pourtant un soufflet d'une bonne amiquié ;
Mais enfin dans Paris, qu'est-ce qui ve zamaine ?

ARLEQUIN *Cadet.*

Mon frere aîné l'honneur du sang des Sbroufadels,
A depuis quelques mois en public pris la peine
D'essuyer au bord de la Seine
Certains chatoüillemens mortels,
Dont en moins d'un quart-d'heure on le vit sans haleine ;
Et je viens de ses biens heritier empressé ;
Recueillir ce qu'il a laissé

PIERROT.

Et pour cela vous venez d'Italie ?
Eh ! ne sçavez-vous pas, qu'où Justice a passé,
Tout dans sa Poisle est fricassé,
Il n'en faut rien attendre, & c'est pure folie ;
Mais sçavez-vous qu'il soit tout de bon decedé ?

ARLEQUIN *Cadet.*

Bon, lui-même me l'a mandé,
Et je n'en peux avoir un témoin plus fidéle.

PIERROT.

Lui-même ?

ARLEQUIN *Cadet.*

Je dis lui-même.

PIERROT.

Bagatelle.

ARLEQUIN *Cadet.*

Si tu ne crois ce qu'on te dit,
Voici le Testament qu'aux piez de son échelle,
Avant que de mourir le pauvre homme écrivit.

Il lit.

De la mort qui jadis ravit nôtre feu pere,
En l'air je m'en vais expirer ;
Je te legue mes biens, pars pour t'en emparer,
Et viens empaqueter les os de ton cher frere,
Dont un arbre se va parer.

ARLEQUIN.

PIERROT.

Au milieu d'une cheneviere
Ton pere reçût donc la mort?

ARLEQUIN *Cadet.*

De pere en fils c'est nôtre sort
Et de nôtre famille il n'en échape gueres;
Ayeul & bizayeul, & remontant plus haut,
Tous ont à leur trépas aimé la compagnie,
Et mon frere a perdu la vie
Par un semblable saut.

Ce que je desire maintenant que tu fasses, mon cher Pierrot, puisque tu veux bien prendre à cœur mes interêts, c'est de t'informer de l'emploi que mon frere avoit ici, & des biens qu'il y possedoit.

PIERROT

Bon! quels biens voulez-vous qu'eût un Italien, qui à ce que vous m'avez dit, est entré Laquais dans Paris?

ARLEQUIN *cadet.*

Ah! mon cher Pierrot, que tu es grossier; l'on m'a dit en Italie, qu'il n'en étoit pas des Laquais à Paris, comme des Estafiers à Rome: qu'à Rome un Estafier vieillit Estafier, & porte avec sa barbe grise les livrées qu'il avoit portées à vingt ans; mais qu'à Paris le métier de Laquais est le vrai noviciat de la fortune.

PIERROT.

Eh! oüy, à d'aucuns; j'en vois assez à la verité qui roulent bon carosse, & qui autrefois étoient trop heureux de monter derriere: mais cela n'arrive pas toûjours; & de deux Camarades qui servoient autrefois un riche Commis, l'un est aujourd'hui gros financier, & l'aurre avec un éventail de vingt pieds chasse les mouches de dessus le dos de la Mer. Je sçaurai de quelle accabie étoit vôtre frere, & la journée ne se passera pas que vous n'en ayez des nouvelles.

SCENE V.

ARLEQUIN *Cadet*, PIERROT, PIQUELARD *garçon cuisinier.*

PIQUELARD.

VOus voilà, c'eſt venir tout juſte à la fumée;
Roti ne fut jamais, ni meilleur ni plus chaud;
Mais de broc en bouche il vous faut
En repaître à l'inſtant vôtre gueule affamée.

ARLEQUIN *Cadet.*

Que dit ce marmiton?

PIQUELARD.

C'eſt ce que Colombine.
Vient de faire apprêter pour vous.

ARLEQUIN *Cadet.*

Voilà le plus plaiſant des fous,
A qui diable en veut-il?

PIERROT.

C'eſt de quelque couſine;
Pour vous tirer chez ſoi, ſans doute un trait filoux.

PIQUELARD.

La chair de ce dindon eſt-elle blanche & fine?
Et vîtes vous jamais ſortir d'une cuiſine
Lévraut roti plus à propos?
Jamais morceau ne fut ſi délicat, ſi tendre,
Vous le grugerez juſqu'aux os:
Mais que n'entrez-vous donc; pourquoi vous faire attendre?

ARLEQUIN *Cadet.*

Que dis-tu de ce maître fou,
Dis, Pierrot?

PIERROT.

Moi je dis que ſans doute il eſt ſou.

PIQUELARD.

Ce roſt déja devroit être dans vôtre ventre ;
Entrez vîte, Monſieur.

ARLEQUIN *cadet.*

Où veux tu donc que j'entre ?

PIQUELARD.

Là.

ARLEQUIN *cadet.*

Là ?

PIQUELARD.

Oüy, là ; c'eſt-là que pour faire feſtin
Colombine attend Arlequin.

ARLEQUIN *cadet.*

Voici bien une autre avanture
Que le ſoufflet en queſtion ;
Ecoute un peu Pierrot, ce faquin ſçait mon nom !

PIERROT.

Pure filouterie ? & ruſe toute pure !
C'eſt ſans doute quelque guenon.

ARLEQUIN *cadet.*

Qui donc eſt cette Colombine
Qui veut ſi bien me regaler ?
Eſt-elle jeune & fraîche ? a-t-elle bonne mine ?
S'eſt elle fait débarbouiller ?

PIQUELARD.

Quand le roſt ſort de la cuiſine
Il n'eſt plus temps de gazoüiller ;
Mais je connois à fond vôtre humeur Arliquine,
Qui ne cherche qu'à rire, & veut toûjours railler:
Vîte donc, il faut m'en aller,
Prenez men plat, & donnez pour chopine.

ARLEQUIN *cadet.*

S'il eſt payé je le veux bien.

PIQUELARD.

Oüy, Monſieur, tout du long; vous pouvez bien le croire,

ARLEQUIN *cadet.*

Donne.

PIQUELARD.

Mais le garçon, Monſieur, n'aura-t il rien ?

ARLEQUIN *cadet.*

Tien, prens cet invalide, à ma ſanté va boire,
J'aurai ſoin de ton plat, & pour le même prix,
Que j'aye demain deux perdrix.

PIQUELARD.

N'épargnez point nôtre boutique,
Tout eſt à vous, Monſieur, & bon credit ſur tout.

ARLEQUIN *cadet.*

Servez-moi toûjours à mon goût,
Et je ſerai pour vous une bonne pratique.

SCENE VI.

ARLEQUIN *cadet*, PIERROT.

ARLEQUIN *cadet.*

HA ! ha ! ha ! ha ! le tour eſt fort cathegorique,
Quoi ! ſi tôt qu'à Paris débarque un Etranger,
Gratis on lui porte à manger ?
La police en eſt fort civile,
Et les Rotiſseurs obligeans :
Ne m'enverra-t-on point auſſi par d'autres gens
Quelques brocs du vin de la Ville ?
Ce ſeroit nous fournir nôtre ſoupé complet.

PIERROT.

N'eſt-ce point nôtre Folle
Qui nous conſole
Du ſoufflet ?

ARLEQUIN *cadet.*

Prens, prens, quoy qu'il en ſoit, ce plat, je vais te ſuivre.

Dans ce cabaret ici prés ;
Fais-y mettre du vin au frais
Aux dépens du Badaut il n'eſt rien que de vivre.

SCENE VII.

ARLEQUIN *cadet*, COLOMBINE.

ARLEQUIN *cadet.*

PRens garde, diſoit-il, qu'on ne te déniaiſe ;
L'on eſt bien ruſé dans Paris ;
Mais je ſerai toûjours bien aiſe
D'être leur dupe à même prix.
Dans ce moment, je m'imagine,
Si l'on en croit le galopin,
Que d'un cœur inquiet la pauvre Colombine
Attend dans la cuiſine,
Et le roſt tout fumant, & ſon cher Arlequin.

Colombine entre & s'approche doucement.

COLOMBINE.

Oüy, mon cœur, je t'attens avec impatience ;
Chaque moment perdu me paroiſt plus d'un jour.

ARLEQUIN cadet, *à part.*

Voilà donc la ruſée ? avec quelle impudence
Declare-t-elle ſon amour ?

COLOMBINE.

Que dis tu là tout ſeul, cher objet de mon ame ?

ARLEQUIN cadet, *bas.*

O l'impudente femme ! (*haut.*)
Je dis qu'il ne faut point tout au premier venu
Proſtituer ainſi ſa flâme,
Et qu'avant que d'aimer il faut être connu.

COLOMBINE.

Dis moi quelle mouche te pique,
D'un reproche ſi dur t'ai-je donné ſujet ?

ARLEQUIN *Cadet.*

Vous voulez donc que je m'explique ?
Eh bien ! je vous le dis tout net,
Je suis un étranger, mais non pas une bête ;
Et je méprise un cœur coquet
Qui se jette à tous à la tête.

COLOMBINE.

Qui dit Italien dit un jaloux outré ;
Mais ton brusque chagrin m'étonne & m'assassine,
Puisque ta pauvre Colombine,
Pour d'autres que pour toi n'a jamais soûpiré ;
Pour toi j'ai dédaigné les pressantes caresses,
Les riches presens, les tendresses
De cent jeunes galans à mes appas rendus ;
Au plaisir de t'aimer tout mon cœur s'abandonne ;
J'ai tout sacrifié pour ta chere personne,
Perfide, sont-ce là les fruits qui me sont dûs ?
Du Buisson, la Forest, Saint Amant & l'Epine,
Tous Valets-de-Chambre fameux,
Ont voulu m'immoler leurs domestiques feux,
Mais le seul Arlequin plaisoit à Colombine,
Et seul je le croyois digne de tous mes vœux :
Cesse, cesse, cruel, tes injustes allarmes ;
Que vers moi de ton cœur je voye le retour,
Et du moins par pitié, si ce n'est par amour !
Ecoute la voix de mes larmes.

ARLEQUIN cadet, *à part.*

Peste ? quelle causeuse, on la croiroit, ma foi,
Tant elle ajuste bien son rôle ;
Mais pourquoi s'adresser à moi,
Il faut assurément que ce soit une folle ?
Qui peut rien connoître aux esprits
Des femmes de Paris ?
L'une m'a souffleté, cette autre me cajole.

COLOMBINE.

Trop ingrat Arlequin, voi l'état où je suis ;
Pourquoi t'écartes-tu, n'oses-tu me répondre ?

Un reproche si juste a-t-il sçû te confondre ?
Calme, calme d'un mot mes terribles ennuis.
Voi le tourment cruel dont j'ai l'ame accablée !

ARLEQUIN cadet, *à part.*

Cette femme sans doute a la tête fesslée ;
L'on dit qu'applaudissant au caprice des foux,
Quelquefois au bon sens leur esprit se rameine ;
Essayons en filant plus doux
De rendre celle-ci plus saine.

COLOMBINE.

Quel plaisir te fais-tu, cruel de ma douleur ?

ARLEQUIN cadet.

C'étoit pour éprouver tes feux & ta constance,
Que ton cher Arlequin par sa feinte rigueur
Allarmoit ton timide cœur :
Je tentois ta perseverance :
Mais de ta flâme enfin vivement convaincu,
Quand je devrois être cocu,
Colombine, je suis à toi sans resistance.

COLOMBINE.

Ah ! ne mets plus mon cœur à de pareils essais,
Cruel ! tu l'as frappé d'une trop vive atteinte ;
Ma flâme est toute pure, & mon amour sans feinte,
Pourquoi m'assassiner par de si rudes traits ?
Conçois-tu le chagrin que cet esai me donne ?
N'importe, je te le pardonne ;
Promets-moi seulement d'aimer jusqu'au tombeau
Ta Colombine qui t'adore ?

ARLEQUIN cadet.

Oüy, oüy, je t'aimerai tant qu'on verra l'Aurore
Empourprer l'horison de son rouge manteau.
(*à part.*)
Cinquante prises d'ellebore
Ne gueriroient pas son cerveau.

COLOMBINE.

Que dis-tu ?

ARLEQUIN cadet.

Je disois que l'amour me dévore,
Et qu'au dedans du cœur je pleure comme un veau.

COLOMBINE.

Parlons des amours de ton Maître,
J'ai de tous mes efforts servi sa passion.

ARLEQUIN cadet, *à part.*

Nouvelle vision
Dont son esprit va se repaître.

COLOMBINE *ouvrant la boëte aux bijoux & les montrant à Arlequin.*

Ces bijoux précieux, que tu m'as apportez,
Je les ai d'abord presentez
De la part de Geronte à ma belle Maîtresse ;
Et j'ai pour expliquer de l'amoureux vieillard
L'impatience & la tendresse,
Prés d'elle employé tout mon art ;
Elle approuve ces feux, mais par délicatesse,
Comme elle a refusé de prendre ces bijoux,
Suivant son ordre exprés je te les remets tous.

ARLEQUIN cadet, *à part prenant les bijoux.*

L'avanture est ma foi nouvelle.

COLOMBINE.

Rens-les à ton vieillard ; mais dis-lui qu'Isabelle
Est disposée à son hymen ;
Et Colombine attend qu'un semblable lien
Unisse Arlequin avec elle ;
Tu ne me répons rien, & tes avides yeux
Regardent fixement ces bijoux précieux,
En trouve-tu quelqu'un à dire ?

ARLEQUIN cadet, *regardant toûjours avidement les bijoux.*

Moi ! non : mais plus je vois & revois ces joyaux
Si magnifiques & si beaux,
Plus mon œil surpris les admire ;
Je ne peux sans plaisir les voir entre mes mains,
Et j'y trouve juste mon conte.

COLOMBINE.

Va de ce même pas les porter à Geronte ;
Dis-lui que fortement j'appuirai ses desseins,
Qu'il ne se mette point en peine,
Qu'avec un peu de temps tout ira bien pour lui ;
Et je lui garantis, en moins d'une semaine,
De la part d'Isabelle un oüy.
Va vîte, & pour souper retourne tout à l'heure.

ARLEQUIN *cadet.*

Adieu, vous me verrez ici dans un instant.

COLOMBINE.

Tu sçais en quel endroit le Rotisseur demeure,
En passant dis lui qu'on l'attend.

ARLEQUIN cadet, *à part en s'en allant.*

Voilà qui va fort bieu, & chaque jour autant,
Je ne voudrois jamais de fortune meilleure,
Et pourrois vivre assez content.

SCENE VIII.

COLOMBINE *seule.*

JE crains que le vieillard par quelque sot caprice,
Un beau matin ne se dédise net,
Depuis qu'une exacte police
A défendu bassette & lansquenet,
Le tapis fait mal son office ;
Et sans quelque tour de bonnet,
Qui de temps en temps nous arrose,
Je donnerois le gain pour un bouton de rose.
Mais je vois Arlequin ; quoi ! déja de retour ?

SCENE IX.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

EH bien ! pour le soupé tout est-il prêt, mamour ?
Pardon, ma chere Colombine,
Pardon ; je cours depuis midi,
Voyons si nôtre rost n'est point trop refroidi ;
Pour dissiper l'humeur chagrine,
Rien au monde n'est tel que l'air de la cuisine.

COLOMBINE.

Dis-moi donc, es-tu fou ? quelle verve te prend ?
As-tu dis en passant qu'on apporte la viande ?

ARLEQUIN.

Moi ! non. Pourquoi cette demande ?
M'en as-tu donné l'ordre, & sçai-je qu'on l'attend ?

COLOMBINE.

Ne viens-je pas de te le dire ?

ARLEQUIN.

Tu viens de me le dire ? toi ?
Quand ?

COLOMBINE.

Tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Où ?

COLOMBINE.

Là

ARLEQUIN.

Tu te moques de moi.

COLOMBINE.

Quoi ! tu le peux nier ?

ARLEQUIN.

Prens-tu plaisir à rire ?

COLOMBINE.

Je ne te l'ai pas dit te rendant les bijoux
Pour les reporter à Geronte ?

ARLEQUIN.

Les bijoux ?

COLOMBINE.

Les bijoux.

ARLEQUIN.

Ah ! de grace, entre nous
Rêves-tu ?

COLOMBINE.

Rêves-tu toi-même ?

ARLEQUIN.

par ce conte,
Tu mettrois mon cerveau tout sans dessus dessous.

COLOMBINE.

Quatre pas ont-ils pû te ravir la memoire,
T'ôter le sens, te rendre fou ?

ARLEQUIN.

peux-tu t'imaginer que tu me feras croire ?....
Mais moi-même je suis bien fou,
Qui veux par argumens chercher à te confondre ;
Non, je ne prétens pas seulement te répondre.

COLOMBINE.

Quitte un jeu qui commence à me trop chagriner.

ARLEQUIN.

par un jeu qui te plaît cesse de me berner.

COLOMBINE.

prens tu quelque plaisir à me voir inquiete ?

ARLEQUIN.

Ce n'est plus un plaisir si-tôt qu'on le repete.

COLOMBINE.

C'est trop rire.

ARLEQUIN.

C'eſt trop railler.

COLOMBINE.

Non je ne peux ſouffrir cette peine cruelle !
Tu les as j'en ſuis ſûre, & je veux te foüiller.

ARLEQUIN.

Juſqu'au fond de mon eſcarcelle ;
Regarde, & ſi tu veux je vais me dépouiller.

COLOMBINE.

Montre-moi tes deux mains, approches ;
Que je voye ta droite, & l'autre, & toutes deux.

ARLEQUIN.

Tien, vois, ſi la boëte eſt dans le fond de mes poches,
Sous mon chapeau, dans mes cheveux,
Dans quelque pli de ma chemiſe.

COLOMBINE *aprés l'avoir foüillé par tout.*

Sans te faire foüiller, dis donc où tu l'as miſe ?
C'eſt trop de moi te divertir,
Depuis qu'entre tes mains cette boëte eſt remiſe,
Tu ne fais rien que de ſortir.

ARLEQUIN.

De quelle viſion ta cervelle eſt gâtée !
Me prens-tu pour un fat, ou ſi c'eſt que tu ris ?
Car depuis que je t'ai quittée,
J'ai trois heures durant galopé tout Paris.
Déja dans mes boyaux boût une bile aigrie
Qui cede encor à mon amour :
Mais ſi tu ne finis cette plaiſanterie,
Cette bile pourra triompher à ſon tour.

COLOMBINE.

C'eſt en vain juſqu'ici que mon cœur ſe modere ;
Ne veux-tu pas me dire où ſont donc ces bijoux ?
Je fremis d'un juſte courroux.

ARLEQUIN.

Ce diſcours importun enfin me deſeſpere ;
Et déja mon cœur eſt diſſous

Au courbouillon de ma colere.

COLOMBINE.

Tu veux donc à ton maître excroquer le butin,
Et rejetter ſur moi le ſoupçon de ton crime ?

ARLEQUIN.

D'un toar de gobelet ton adreſſe ſublime,
Aux dépens de l'honneur de ton pauvre Arlequin,
Veut donc faire ce gros larcin ?

COLOMBINE.

Quoi ! ce n'eſt pas aſſez de joüer Colombine
Par un effronté déſaveu ?
Tu m'inſultes perfide, & ta langue aſſaſſine,
Juſqu'à m'injurier oſe pouſſer le jeu ?
Mais de ton faux tranſport je découvre la ruſe ;
Quand on eſt criminel c'eſt alors qu'on accuſe,
Et qu'on prend le détour d'un reproche affecté,
Pour prévenir celui que l'on a merité.
Tire tout le profit de ton lâche artifice ;
Va, traître, va joüir du fruit de ta malice !
Tout d'un coup enrichi de ce butin honteux,
Reprens auſſi ton cœur indigne de mes feux,
Reprens aprés ce vol un cœur que je dédaigne ;
Oüy, je veux à tes yeux que ma flâme s'éteigne;
Plus d'hymen, plus d'amour, plus pour un tel filoux
Qu'un flambeau de vengeance, & qu'un feux de courroux !
Mes liens ſont briſez, & ma chaîne eſt rompuë ;
Va, monſtre criminel dont j'abhorre la vûë ;
De mes yeux irritez crains le funeſte trait !
Au bout de l'Univers va cacher ton forfait ;
Vas-y chercher les maux qoe le Ciel te deſtine,
Perfide ! & pour jamais renonce à Colombine.

Elle ſort.

SCENE X.

ARLEQUIN *seul.*

PErcé jusqu'au fond des boyaux
D'une atteinte imprévûë aussi-bien que mortelle,
Je donne la torture à ma pauvre cervelle
Sur l'incident de ces joyaux.
Dans le cuisant chagrin qui ronge ma poitrine,
Stupide & comme un insensé,
Plus je veux y rêver moins je me détermine ;
O Ciel, quel embarras ! que le tour est rusé !
Dans ce larcin je me vois l'accusé,
Et qui m'accuse, helas ! c'est Colombine.



Est-ce feinte ? est-ce verité ?
Auroit-elle perdu ces bijoux ? les a-t-elle ?
N'est-ce point un concert, & d'elle & d'Isabelle
Pour en faire un vol effronté ?
En vain de tous côtez je songe, je rumine,
De plus en plus embarrassé,
Je condamne & j'absous la main qui m'assassine.
Amour ! ô que sans toi tout me seroit aisé ;
Mais du larcin je me vois l'accusé,
Et qui m'accuse, helas ! c'est Colombine.



Mais aprés un si vilain tour,
Quelle est, sot Arlequin, ton indigne foiblesse ?
Elle-même te fuit ; peux-tu pour la traîtresse
Garder quelque reste d'amour ?
Non, contre tout mon feu ma bile se mutine,
L'ingrate m'a trop offensé :
A vaincre ma raison en vain ce feu s'obstine,
Et mon cœur à la fin cesse d'être abusé,

Puisque du vol je me vois l'accusé
Et que ce vol est fait par Colombine.



Ouy sans doute, friponne, à ton indigne amour
Sans peine je renonce & sans aucun retour ;
Pour toi je méprisois l'aimable Marinette ;
Elle m'aime, & ses feux étoient dignes de moi,
Si peu qu'elle revienne à me compter fleurette,
Tu verras qu'en dépit de toi
Elle aura mon cœur & ma foi.
Mais déja dans les airs, la nuit étend des voiles,
Que sans doute jamais elle n'a savonnez,
Et de son manteau noir ; tout parsemé d'étoiles.
Elle s'envelope le nez.
Pour conduire mes pas ni lune ni lanterne
Ne perce son obscurité ;
Il faut me retirer, & dans quelque taverne
Noyer tous les chagrins dont je suis irrité.

Dans le recit de ces Stances imitées de celles du Cid, Arlequin contrefaisoit Monsieur Baron cét illustre & à jamais regretable Comedien François, qui n'avoit point de mouvement qui ne fut une perfection, & point de perfection qui ne fut un miracle. Sa retraite de la Troupe fit grossir la recepte des Comediens Italiens de plus de vingt mille livres par an, car il étoit tellement aimé à la Cour & à la Ville, que le monde qui ne joüissoit plus du plaisir de le voir sur le Theatre François en Original, couroit en foule en admirer la copie au Theatre Italien. Lorsqu'on étoit averti qu'Arlequin l'imitoit dans quelqu'un de ses Rôles, ou cét Acteur réüssissoit si bien, & avec tant de succés, qu'un soir aprés l'avoir contrefait en recitant les Stances ci-dessus à visage découvert & en habit de Ville, à la table de Monseigneur le Prince à Versailles, à la presence de plusieurs autres Princes & Princesses du Sang, & de

plusieurs des premiers Seigneurs & Dames de la Cour. Il eut l'honneur & le plaisir de s'entendre dire d'une commune voix par toute l'auguste assemblée, qu'il ne lui manquoit de Baron que les traits du visage, tant il est vray que l'amitié que nous avons pour quelqu'un nous aveugle, & nous fait souvent croire que nous le retrouvons dans les gens qui lui ressemblent le moins.

SCENE XI.

Le Theâtre represente la nuit.

ARLEQUIN, MARINETTE, ARLEQUIN *Cadet.*

Dans le temps qu'Arlequin pense sortir du Theatre, il entend qu'on accorde une guitarre, c'est Marinette qui sort d'un côté, tandis qu'Arlequin Cadet entre aussi de l'autre, ce qui donne occasion à Arlequin de rester, & de dire :

ARLEQUIN.

MAis qu'entens-je ? écoutons.

ARLEQUIN *Cadet.*

Que la nuit est serrée
J'ai mis en sûreté pour nous
Le Dindon dans mon ventre, au logis les bijoux ;
Tandis que je suis en curée
Ne puis-je point encore filouter les filoux ?
Mais qu'est-ce ? suis-je donc à Rome, où la guitarre
Toute la nuit bat le pavé.

Marinette touche un petit prélude que les deux Arlequins écoutent.

ARLEQUIN.

D'un prélude si fin j'ai le cœur enlevé,

Ecoutons ce qu'il nous prepare.

MARINETTE *accordant sa voix à sa guitarre, chante un air Italien.*

ARLEQUIN.

Diantre c'est du plus fin, peste qu'elle est sçavante!
Voyez comme à cet air elle donne le tour.

ARLEQUIN *Cadet.*

Je pariois bien qu'en amour
La Chanteuse n'est pas contente.

MARINETTE *chante l'air François qui suit:*

Cruel amour je romps tes nœuds
J'adorois Arlequin, & l'ingrat me dédaigne,
Ah qu'il est doux d'aimer! mais il n'est point de feux
Qu'un froid mépris enfin n'éteigne.

ARLEQUIN *Cadet.*

N'est-ce point ma folle aux bijoux?

ARLEQUIN.

C'est parbleu Marinette, ouy sans doute c'est elle.

MARINETTE *qui les entend s'en va en disant:*

Quelqu'un fait ici sentinelle,
Tout doucement retirons-nous.

SCENE XII.

LES DEUX ARLEQUINS.

ARLEQUIN *Cadet.*

APprochons.

ARLEQUIN.

Avançons.

ARLEQUIN *Cadet.*

Par quelque ſtratageme
Eſſayons d'arracher encor quelque butin,

ARLEQUIN.

Je veux lui dire que je l'aime,
Et que pour Colombine il n'eſt plus d'Arlequin.

Tous deux ſe cherchent, & paſſent d'un bout à l'autre du Theâtre ſans ſe toucher.

ARLEQUIN *cadet.*

Colombine chut, chut.

ARLEQUIN.

Es-tu là Marinette ?

Ils repaſſent à l'autre bout.

ARLEQUIN *cadet.*

St....

Ils repaſſent une troiſiéme fois.

ARLEQUIN.

St....

ARLEQUIN *Cadet.*

Où donc es-tu ?

ARLEQUIN.

Je ne te trouve point.

Ils repaſſent encore, & ſe rencontrant ſe prennent tous deux par le bras.)

ARLEQUIN *cadet.*

Tu prétends donc joüer à la cligne-muzette.

Ils ſe tatent tous deux, & ſe trouvant de la barbe, ſe retirent plaiſamment.

ARLEQUIN *prenant le bras de l'autre.*

Marinette, ma foi pour le coup je t'ai joint.

TOUS DEUX *en ſe retirant.*

Qui và-là ?

TOUS DEUX *à la fois.*

Arlequin, *en prononçant ce mot d'Arlequin, tous deux tombent par terre.*

ARLEQUIN CADET *à terre.*

C'eſt l'ombre de mon frere

Qui sçait que je suis arrivé.

ARLEQUIN *à terre.*

N'est-ce point l'ame de mon Pere
Qui mourut mécontent à la fin d'un Salve ?

Tous deux se levent sur leurs genoux.

ARLEQUIN *Cadet.*

Ombre errante qui m'es si chere
Frere qui sous la corde as ton sort achevé,
Dequoi t'avises-tu de faire ici la ronde,
Laisse Arlequin en paix, & quitte ces bas lieux ;
Des nouvelles de l'autre monde
Je ne fus jamais curieux.

Il se leve tout doucement, & à mesure qu'il se leve, l'autre se baisse & s'aplatit contre terre.

ARLEQUIN *tirant son épée.*

Qui diable a donc pris ma figure ?
N'est-ce point quelque loup garou ?
Prens courage Arlequin, va lui briser le cou.
On dit qu'il craint du fer la mortelle piquure.
Fuy loup garou, fuy de ces lieux
Redoute ma fatale épée,
Ou ta tête coupée
Va tomber sous le fil de mon fer glorieux.

Il jouë du sabre en cherchant l'autre qui tâche de se relever doucement, Arlequin lui donne un coup de son coutelas sur la tête, & en même-tems tombe par dessus lui. Tous deux se relevent, le Cadet s'en fuit aprés avoir reçû & donné quelques coups, & Arlequin en escrimant toûjours r'entre de l'autre côté.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

GERONTE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

JE vous dis vrai, Monsieur, vôtre boëte à bijoux,
A ce fripon je l'ay renduë.

GERONTE.

Qu'en a-t'il fait ? l'a-t'il perduë,
Ou veut-il me joüer quelque tour de filou ?
Suffit que je le sçais, & j'y mettrai bon ordre.
Mais parlons d'un sujet plus doux.
Ta Maîtresse à l'appast enfin veut-elle mordre,
Et pourrai-je être son époux ?

COLOMBINE.

Quoique vôtre valet m'ait fait par sa malice
L'affront que je vous ai conté,
A vos bontez rendant justice,
J'ai preferé vôtre service,
Aux soins de me vanger de ce trait effronté.
J'ai si bien travaillé que je croi qu'Isabelle
Par une flâme mutuelle.
Est du moins ébranlée à répondre à vos feux,
Mais je vais l'appeller, vous parlerez vous-même.
Je n'ai fait qu'aplanir le chemin raboteux,

C'eſt à vous d'achever, Monſieur, & quand on aime
L'on s'explique ſoi-même en mots bien plus nerveux.
Mais, bon. La voici qui s'avance.
De ſes intentions vous ſerez éclairci.
N'allez point battre l'air en amoureux tranſy,
Et tout en mots dorez, contez-lui vôtre chance.

SCENE II.

GERONTE, ISABELLE, COLOMBINE.

GERONTE.

DE quelqu'eſpoir flatez-vous mon amour,
Madame ? d'un vieillard ſouffrirez-vous l'hommage ?
Je ſçais qu'une fille à vôtre âge
N'écoute qu'avec peine un cœur ſur le retour.
Mais ce cœur n'eſt du moins, ni coquet, ni volage.
S'il aime, c'eſt de bonne foi
Et qui le tient, l'a tout à ſoi.

ISABELLE.

Vôtre cœur m'eſt ſans doute une offre avãtageuſe.
Vous êtes riche & moi ſans biens,
C'eſt un grand pas pour être heureuſe.
Mais bien d'autres ſoucis peuvent de ces liens
Rendre la ſervitude affreuſe.
Et s'il faut m'expliquer ici,
Geronte, franchement je croi vous bien connoître,
Vous devez me connoître auſſi,
Et mon cœur en deux mots à vos yeux peut paroître,

En vous disant que s'il est doux,
De s'unir avec un époux,
Il est rude d'avoir un maître,
Et d'essuyer les chagrins d'un jaloux.

GERONTE.

Ah ne presumez pas qu'en tyran Domestique
Je sois homme à me gouverner.

ISABELLE.

Je connois d'un vieillard l'empire despotique,
Plus il est foible, & plus il prétend dominer.
De la moindre mouche il se picque,
Et prés d'un jeune cœur son esprit ne s'applique
Qu'à contrôler ses pas, & par tout le gêner.
D'un pouvoir si chagrin l'insuportable entrave
Exciteroit bien-tôt mon vif ressentiment,
Et pour m'expliquer nettement
Je veux vivre en compagne & non pas en esclave;
Aimer tranquillement un mari respecté,
Avoir liberté toute entiere,
Et n'abuser jamais de cette liberté,
Geronte, de mon cœur voila le caractere;
Qui n'est propre qu'à ceux qui veulent s'y fier;
Vous accommode-t'il, est-ce là vôtre affaire?
A ces conditions voulez-vous vous lier?
Ou point de mariage, ou point de défiance.
Vous ne me dites rien! Je voi dans l'embarras
De ce sombre silence
Que le parti ne vous plaît pas.

COLOMBINE.

Non, non, connoissez mieux jusqu'où va sa constance
Il brûle du desir de se voir vôtre époux.
Ce seroit vous mentir avec trop d'impudence
De dire qu'un vieillard peut n'être point jaloux,
Mais l'excés nuit par tout, si trop de jalousie
Dans une ame qu'elle a saisie
En supplice change l'amour,

D'un mari patient la commode indolence
Aux projets d'un galant donne trop de licence,
Et jouë enfin un mauvais tour.
Il vous croit fort sage, il vous aime
Mais un coup d'œil de temps en temps
Ne peut que vous donner de son amour extrême
Des témoignages éclatans.

ISABELLE.

Ah que l'éclat en est une marque bien fausse
C'est un poison mortel dont on ne peut guerir.

COLOMBINE.

Un sage amour en peut souffrir
Autant qu'il faut de sel pour une bonne sauce :
Si vous lui donnez donc la main
Vous pouvez en permettre au moins un petit grain
D'une doze fort délicate,
Pourvû qu'il sçache y mettre un si bon frein
Que jamais son chagrin n'éclate.

GERONTE.

Suffit, & sur ce point, nous serons sans procez.

COLOMBINE.

Lorsque l'on aime avec excez.
C'est en vain qu'on voudroit refuser quelque chose,
On ne doit pas être indolent
Mais comme un bon mari jaloux & patient,
S'il a les yeux ouverts, il aura bouche close ;
Du reste, vous pourrez, dit-il, à vôtre gré
Comme maîtresse du ménage
Regler la table & l'équipage.

GERONTE.

Coupez, tranchez, taillez, & je l'approuverai,
Sous l'or, je veux couvrir les defauts de mon âge,
Il ne faut donc qu'un mot, & me voilà tout prêt.

ISABELLE.

Geronte doucement, bride en main s'il vous plaît
Ce n'est pas que mon cœur à vôtre hymen renonce
Mais je ne conclus rien sans le bien consulter

Et dans la fin du jour, vous aurez ma réponse.
Adieu, pour un moment, laissez-moi vous quitter.

SCENE III.

GERONTE, ARLEQUIN CADET *tenant à la main le coffret aux bijoux.*

GERONTE.

ET moi je vais chez le Notaire
Faire tout de ce pas minuter le contrat.
Mais j'apperçois mon scelerat,
Que pourra-t-il me dire, & que prétend-il faire?
Il tient entre ses mains la boëte à mes bijoux
Peut-être vient-il me les rendre.
Tout doucement approchons-nous
Et sans qu'il m'apperçoive, essayons de l'entendre.

ARLEQUIN CADET (*se croyant seul, & regardant les bijoux.*)

Etranger que je suis si je m'en vais les vendre,
L'on me prendra pour un filoû,
Et je pourrois me faire pendre.
Icy dame Justice a l'appetit ouvert;
Au seul aspect d'une si riche proye
Un Commissaire ardent petilleroit de joye,
Et mettroit sur le champ Arlequin à couvert
Ne faisons point cette folie,
Entre leurs mains il fait trop chaud,
Il vaut mieux que sans bruit je décampe au plûtôt,
Pour les porter en Italie.

GERONTE *se montrant.*

Non traître, non voleur, tu n'iras pas si loin.
Je te prends sur le fait. Eh bien que veux-tu dire?

ARLEQUIN CADET *regardant fixement Geronte qu'il ne connoiſt point.*

Je dis que je n'ay pas beſoin,
Qu'un vieux Singe habillé vienne me faire rire.
Ce vilain Chat-huant m'a l'air d'un faux témoin.

GERONTE.

Scelerat ! Eſt-ce ainſi que l'on parle à ſon Maître ?

ARLEQUIN *Cadet.*

Et vous, eſt-ce ainſi maître fou
Qu'on parle aux gens ſans les connoître ?
Retirez-vous, & vîte ; ou je vous romps le cou.

GERONTE.

Qu'entens-je ? juſte Ciel ! quelle horrible impudence !
Faut-il qu'un fripon de Valet
Ajoûte au larcin qu'il me fait
L'injure, la menace, & la méconnoiſſance.

ARLEQUIN *Cadet.*

Bon homme dans quel Cabaret
Viens-tu de ſifler la Linote ;
Eſt-ce le vin roſé, le blanc, ou le clairet,
Ou tous, qui t'ont ſi bien chamaré la calote ?

GERONTE.

Ah c'eſt trop m'inſulter. Je créve de couroux
Traître rens-moi ce vol, rens-moi tous mes bijoux,
Où crains l'effet de ma menace.

ARLEQUIN cadet, *à part.*

Voici quelque maiſtre Filoux
Qui ſçais mon avanture, & me ſuit à la trace.

GERONTE.

Que dis-tu là, te reſous-tu
A me rendre ce vol ? Fais-le de bonne grace.

ARLEQUIN *Cadet.*

Vieillard tu ſens le vieux battu
Ma patience enfin ſe laſſe,
Et ſi tu ne quittes la place
Tu pourras bien ſentir ce que peſe mon bras.

GERONTE.

Parler de la sorte à moy, traître,
A moy Geronte, à moy ton Maître!

ARLEQUIN *Cadet.*

Sois Geronte, ou qui tu voudras
Ny je ne te connois, ni ne veux te connoître,
Seulement ne m'aproche pas,
Ou de vingt coups de poing....

GERONTE.

Insolence suprême!
Est-ce donc que je dors, n'es-tu pas Arlequin?
N'as tu pas mes bijoux dans ce petit escrin,
Ne les ai-je pas mis entre tes mains moi-même?
Et ne les as-tu pas portez
Pour en faire un present à l'aimable Isabelle?
N'ont ils pas été presentez,
Par Colombine à cette belle,
Et n'ont ils pas été remis entre tes mains
Par cette même Colombine?
Dis mataut, n'es-tu pas le dernier des humains,
Si dans ce vol ton cœur s'obstine?

ARLEQUIN *Cadet.*

Monsieur le vieux Rêveur point tant d'émotion,
Appaisez vôtre bile, & dites je vous prie
D'où vous vient cette vision;
Depuis demi quart-d'heure avec attention
Je gobe les vapeurs de vôtre rêverie,
Encore à ce discours faut-il faire une fin.
Je m'appelle, il est vrai, le Seigneur Arlequin,
Mais au diable si de ma vie
Je vous ai ni vû ni parlé,
Ny si jamais j'en eûs envie.
Et si quelqu'un vous a volé
Courez si bon vous semble aprés, le champ est libre,
Mais laissez Arlequin retourner sur le Tibre.
Serviteur.

GERONTE.

Ah fripon ! Doucement , doucement
Tu ne t'enfuïras point avec mes pierreries ,
Et dans peu ton larcin aura son châtiment *(Il veut s'en aller , & Geronte le retient par le bras.)*

ARLEQUIN *Cadet.*

Et toi maître filoux avec tes singeries
Pense-tu m'enlever ce qui n'est point à toi ?
Laisse-moi , vieil escroq , je te dis laisse-moi.

GERONTE.

Je te tiendrai voleur.

ARLEQUIN *Cadet.*

Si tu ne quittes prise
Je t'arracherai sur ma foi
Jusqu'au dernier toupet de cette barbe grise, *(Il lui arrache un poil de la barbe.)*
Quitte donc.

GERONTE.

Au voleur.

ARLEQUIN *Cadet.*

Quitte donc.

GERONTE.

Au voleur.
A moi Messieurs , à moi.

ARLEQUIN *Cadet.*

Ne veux tu pas te taire ?

GERONTE.

Scelerat.

ARLEQUIN *Cadet.*

Tu cherches ton malheur.

GERONTE.

Fripon.

ARLEQUIN *Cadet.*

De tes bijoux je vais te satisfaire ,
Tien les voilà payez. *(Il le bat.)*

GERONTE.

Haye, haye, un Commiſſaire,
Quel abominable attentat !
Un valet me vole & me bat,
Courons à la Juſtice ;
Vite un Decret, & qu'un cruel ſupplice
Me vange de ce ſcelerat. (*il s'en va.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN CADET, *ſeul.*

VOïez vous le gaillard comme avec ſon hiſtoire
Il croyoit ici me leurrer,
Et ſi je n'avois ſçû d'abord le rembarrer,
De quel air impudent il m'en faiſoit accroire.
Mais je lui devois net dépiler ſa machoire.
Au fond de nôtre poche enfermons nos bijoux,
Que Paris malepeſte eſt ſemé de filoux !
Mais il a que je croi parlé d'un Commiſſaire
De ces noirs animaux le terrible regard
Eſt une viſion qui jamais ne peut plaire :
De leurs avides mains fuyons donc le hazard,
Il vaut mieux pour trinquer m'enfoncer quelque part. (*Il s'en va.*)

SCENE V.

ARLEQUIN *ſeul.*

PLus je rêve, plus je rumine,
Plus mon trouble s'augmente, & moins je vois de jour.

Ah

Ah malheureuſe Colombine
Falloit-il me joüer de cet infame tour ?
Moi la perle des bons, des fideles la chrême,
Vrai miroir de ſimplicité,
Marmite de douceur, pot de ſincerité,
Et moi lâche poltron qui t'aime
Aprés cette infidelité.
Que me dira tantôt mon bon-homme de maître ;
Comment lui raconter ce larcin impudent ?
Depuis ce fatal accident
Je n'ai point à ſes yeux encore oſé paroître.
Mon eſprit eſt broüillé, mes ſens ſont abatus,
J'ai cherché du repos dans la liqueur vermeille ;
Mais en vain mes ſoucis avecque la bouteille
Toute la nuit ſe ſont battus,
Quoique ma tête ait fait merveille,
Je n'ai pû voir ſous la force du vin
Succomber mon chagrin.
Mais n'apperçois-je pas de loin venir Geronte,
A ſon aſpect déja ſe broüillent mes boyaux,
D'une chaude pudeur le ſang au front me monte.
Bacchus emplâtre à tous mes maux
Fais qu'adroitement je lui conte
Le vol de ſes joyaux.
Sur le diſcours que je veux faire,
Meditons un moment pour ne nous blouzer pas.

SCENE VI.

GERONTE. ARLEQUIN
Rêvant ſur le bord du Theâtre.

GERONTE.

J'Ai fait ma plainte au Commiſſaire,
Et bon Decret en main, le voici ſur mes pas.

Bon. Je vois mon fripon. Nous l'allons mettre à l'ombre,
Grace au Ciel, de ces lieux il n'eſt point décampé.
Qu'il eſt rêveur ; qu'il a l'air ſombre !
Il a de ſon larcin tout l'eſprit occupé.
Il parle entre ſes dents, & ſécoüant la tête
Il marche, & tout d'un coup s'arrête.
Droit à ſon front ſon doigt s'étend.
Son viſage eſt en eau ; voïez comme il s'eſſuïe,
Son menton ſur ſon bras s'appuïe,
Il ſoupire, & n'eſt pas content.
Qu'un crime au fond du cœur nous donne de martyre.

ARLEQUIN (*comme en ſurſaut ſortant de ſa rêverie.*)

Oüi, voilà juſtement ce qu'il faudra lui dire.
Ah Monſieur ! vous voilà. Si ma fidelité :

GERONTE.

Ah ! ne m'approche pas ſcelerat effronté.

ARLEQUIN.

Qu'ai-je donc fait qui puiſſe enflammer vôtre bile,
Par quel crime ai-je pû meriter ce courroux ?

GERONTE.

Oüi, ſans doute j'ai tort de n'être pas tranquille,
Triompher à mes yeux du vol de mes bijoux,
Abuſer lâchement de mon âge imbecille,
Traître, pour me roüer de coups,
Tout cela ne vaut pas la peine de ſe plaindre.

ARLEQUIN.

Moi je vous ai volé, moi je vous ai battu.
Ah c'eſt trop inſulter un homme de vertu.
Quel plaiſir prenez-vous à feindre.
De la perte de vos bijoux,
Je ſuis plus mille fois en colere que vous.
Dans les exhalaiſons de ma bile chagrine,
De quels reproches vigoureux
Malgré l'amour qui me domine

N'ai-je point chargé Colombine,
Quand j'ai ſçû ce vol douloureux ?
Dites-moi ſeulement où ce vol ſe recele,
Vous verrez Arlequin fidele
A vous les rechercher emploïer tous ſes ſoins ;
Et pour les retrouver fureter avec zele
Les plus ſecrets recoins.

GERONTE.

Traître, impoſteur, voleur à pendre.
Au lieu de m'inſulter tu n'avois qu'à les rendre
Quand je les ai ſurpris dans tes infames mains.

ARLEQUIN.

Dans mes mains, & quand ?

GERONTE.

Tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Vous rêvez, Monſieur, ou je meure.

GERONTE.

Je rêve, moi.

ARLEQUIN.

Monſieur, vos yeux étoient-ils ſains,
Aviez-vous des lunettes
Bien fines & bien nettes ?
Où m'avez-vous vû, moi, qui pour me divertir
Du fond d'un Cabaret ne fais que de ſortir ?

GERONTE.

De ce franc ſcelerat j'admire l'impudence :
Oüi, j'avois de bons yeux, & ne les fermois pas ;
Mais plût au Ciel en recompenſe
Que nous euſſions été moi ſans dos, toi ſans bras ;
Ça ça, voici Monſieur le Commiſſaire
Qui te fera chanter tout d'une autre façon.



SCENE VII.

GERONTE, ARLEQUIN, LE COMMISSAIRE.
Trois Archers.

LE COMMISSAIRE.
Est-ce là le voleur ?
GERONTE.
Oüi Monsieur.
LE COMMISSAIRE *aux Archers.*
Rapiniere,
Furet & Grippetout, saisissez ce garçon. (*On se saisit d'Arlequin.*)
ARLEQUIN.
Moi Monsieur, & pourquoi ?
LE COMMISSAIRE.
Nous allons vous l'apprendre.
ARLEQUIN.
Qu'ai-je donc fait ?
LE COMMISSAIRE.
De quoi te pendre.
GERONTE.
Monsieur, sans déplacer qu'il soit interrogé.
LE COMMISSAIRE.
Chez moi tout sur le champ je ferai mon Office,
Mais garnissons un peu les mains de la Justice,
Et que de vos bijoux le Greffe soit chargé.
Nous ne combattons point sans part à la dépoüille:
Où sont-ils ?
GERONTE.
Sur lui-même.
LE COMMISSAIRE.
Ah bonheur sans égal !

Qu'avec exactitude en tous lieux on le foüille,
Et nous en dresserons un bon Procez verbal.

ARLEQUIN (*aux Archers qui le foüillent.*)

Que vos mains en crochets fecondes
Sçavent parfaitement de mes poches profondes
Trouver le droit chemin.
Voïez si par hazard la boëte n'est point mise
Dans quelque trou de ma chemise.
Furetez par tout Arlequin.
Peut être dans mon œil sera-telle cachée ?
Peut-être dans ma bouche, ou dans un autre endroit ?
Tenez, regardez-y tout droit.
Eh bien ! par tout en vain vous l'avez donc cherchée ?

LE COMMISSAIRE.

Comment sur ce maraut l'on ne trouve donc rien ?
La Justice, Monsieur, ne vit pas de paroles,
Voïez si vous voulez qu'on verbalise bien,
Au défaut des bijoux l'infaillible moyen,
C'est d'avancer quelques pistoles,
Ce sera sur les frais le premier rabatu,
Mon Clerc aura le soin de vous en tenir compte,
Nôtre allure en sera plus prompte,
Et nous vous servirons à bouche que veux-tu.

SCENE VIII.

PIERROT, GERONTE, ARLEQUIN, LE COMMISSAIRE, *les Archers.*

PIERROT.

A Mon ami ces faquins font insulte,
Tirons-le de cet embarras,

A moi Gardes, à moi Soldats,
Dans un besoin pressant, c'est en vain qu'on consulte
Canaille, lâchez prise, ou je vous romps les bras.

(Il frappe sur les Archers qui fuïent.)

GERONTE *s'enfuïant.*

Au plus vîte je me dérobe,
Laissons les entr'eux s'égayer.

ARLEQUIN *battant le Commissaire.*

Monsieur le Commissaire, ah la poudreuse robe,
Et qu'on vous fait plaisir de la bien balaïer !

LE COMMISSAIRE *s'enfuit.*

Haye, haye, haye, haye.

ARLEQUIN.

Adieu Monsieur le Commissaire.
Si jamais vos habits sont poudreux ou gâtez,
Venez à moi, bien-tôt ils seront vergetez.

SCENE IX.

ARLEQUIN, PIERROT *qui restent seuls sur le Theatre.*

ARLEQUIN.

ME voilà donc tiré d'affaire.

PIERROT.

Eh oui. Mais garde le retour.
Si bien-tôt au cachot, tu ne veux qu'on nous gîte,
Il faut dénicher au plns vîte.

ARLEQUIN.

Quitte pour faire aux champs un tour.

PIERROT.

Tiens, voilà ton argent, & je te rends ta bourse,
Les vingts ducats y sont que tu m'as mis en main ;
Mais il faut décamper soudain.

ARLEQUIN.

C'eſt de quoi fournir à la courſe,
Je prens avec plaiſir la bourſe & les ducats :
Refuſer de l'argent, en affectant le prude,
N'eſt pas dans Arlequin un peché d'habitude ;
Mais tirez-moi d'un embarras ?
A qui d'un ſoin ſi charitable
Arlequin eſt-il redevable ?
Quel eſt vôtre nom, s'il vous plaît ?
Encore faut-il que je connoiſſe
Cet ami chaud, dont la proüeſſe
A ſi bien pris mon interêt.

PIERROT.

Quoi ! L'aſpect de la bête noire
Auroit-il pû de ta memoire
Effacer ton ami Pierrot ?

ARLEQUIN.

Qui Pierrot ?

PIERROT.

Pierrot. Moi, qui ne ſuis point un ſot.

ARLEQUIN.

Vous pierrot, qui pouvez-vous être ?
Si j'ai de bonne foi l'honneur de vous connoître
Puiſſai-je ne vuider jamais pinte ni pot.

PIERROT.

As-tu ſouvent cette ſaillie ?

ARLEQUIN.

Il faut que dans la tête il ait un peu de vin.

PIERROT.

Il eſt par ma foi fou.

ARLEQUIN.

La plaiſante folie !

PIERROT.

Dis-moi n'es-tu pas Arlequin ?

ARLEQUIN.

Oüi, ſans doute.

PIERROT.

D'hier arrivé d'Italie ?

ARLEQUIN.

Qui moi ? Tu rêves donc, depuis plus de dix ans
Je mange du pain de Goneſſe.
Voïez un peu comme l'yvreſſe
Au plus ſage ôte le bon ſens.
Mais ſi j'ai de bons yeux, avec ma larroneſſe
Mon maître revient ſur ſes pas,
Quelque fat l'attendroit. Tu ne m'y retiens pas.

(Ils s'en vont.)

SCENE X.

GERONTE, COLOMBINE.

GERONTE.

OUy, viens-t-en chez le Commiſſaire
Dépoſer contre ce fripon.

COLOMBINE.

Mais Monſieur, eſt-ce tout de bon ?
Certain reſte d'amour me dit de n'en rien faire,
Encor s'il ne riſquoit que des coups de bâton
J'y prêterois mon miniſtere ;
Mais tel châtiment qui ſoit dû
A cette lâche perfidie,
Quand un quart-d'heure on eſt pendu,
Helas Monſieur, helas ! c'eſt pour toute la vie.

GERONTE.

Quoi tu peux pour ce traître avoir de la pitié ?

COLOMBINE.

Soit que j'aye le cœur par nature un peu tendre,
Soit qu'il me reſte encor quelque brin d'amitié,
Je ne me puis, Monſieur, reſoudre à le voir pendre.
Mais je pretens vous faire un entretien plus doux :

Cette perte de vos bijoux,
A t-elle étouffé la tendresse
Que vous inspiroit ma maîtresse,
Vous pour qui dans le but d'en faire son époux
J'ai si bien fait agir mes soins & mon adresse ?

GERONTE.

Non Colombine, non, je ne peux oublier
L'amour que j'ai pour Isabelle,
Trop heureux si tes soins redoublez auprés d'elle
A mon sort la peuvent lier.

COLOMBINE.

La voici qui vient elle même,
Contez lui vos raisons, faites-lui dire un oüi;
Quand on est bien riche & qu'on aime
Rien n'est impossible aujourd'hui.

SCENE IX.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE.

GERONTE.

MAdame, encore un coup soûpirerai-je en vain ?
De mon sincere cœur, de toute ma richesse
Soïez seule & toûjours maîtresse,
A qui vous offre tout accordez vôtre main.

COLOMBINE.

Consentez aux desirs de l'amoureux Geronte;
Pour dire un mot si doux faut-il tant barguigner ?
Et pourquoi differer par une sotte honte
Ce qu'il faut à la fin donner ?

ISABELLE.

Geronte, vous domptez enfin ma resistance,

Vous triompher, & la diſtance.
Qu'un âge different ſemble mettre entre nous,
Ne m'empêchera point de vous voir mon époux.

SCENE XII.

OCTAVE, GERONTE, ISABELLE, COLOMBINE.

OCTAVE *entrant bruſquement.*

QU'entens-je juſte Ciel! Madame eſt-il poſſible?
Vous aimez ce vieillard, & n'êtes point ſenſible
A mes feux violens, à mes brûlans deſirs.

ISABELLE.

Je vous l'ai dit vingt fois, & je vous le repete,
Vous pouſſez prés de moi d'inutiles ſoûpirs,
Et pour vous je ne ſuis point faite.

OCTAVE.

Cruelle!

ISABELLE.

Cet aveu doit vous mettre en courroux,
Mais plus vous me preſſez, plus mon cœur ſe rebelle,
Et plus je reconnois qu'il vaut mieux entre nous
Paroître cruelle pour vous
Que d'être à moi-même cruelle.
L'hymen eſt pour toûjours. Et d'une folle ardeur
Je n'irai point me rendre
A qui jamais n'a ſçû comprendre
Le ſecret de gagner un cœur.
En vain vous venez pour me plaire
D'un bien mort en vos mains m'étaler les attraits,
Ce que ſur un Amant l'amour n'a pas pû faire,
L'hymen ſur un mari ne le fera jamais;

Vous contez en beaux mots vos feux, vôtre tendresse,
Mais croïez moi l'on aime mal,
Quand moins que ses écus on aime une maîtresse.

OCTAVE.

Et vous me preferez cet indigne rival?

ISABELLE.

Par un défaut honteux à vôtre âge tres-rare
Vous êtes jeune, & tout ensemble avare,
Lui vieux, mais franc & liberal;
En un mot il me plaît, je le croi mon affaire,
La chose est resoluë, il n'en faut plus parler,
Et si cette pilule est un peu trop amere,
Sur vôtre coffre fort allez-vous consoler;
Adieu, retirez-vous.

OCTAVE.

Oüi, oüi je me retire,
Et si sans qu'il en coute on ne peut être aimé,
Plûtôt que d'essuyer le rigoureux martyre
De dessaquer cet or dont mon cœur est charmé,
J'étouffe pour jamais mes amoureuses flammes,
Et renonce à toutes les femmes:
Adieu. De ce vieillard faite un heureux époux.
(Il s'en va.)

SCENE XIII.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE.

ISABELLE.

OUY sans doute avec lui l'Hymen me sera doux,
Geronte, soûtenez l'aimable caractere,

Qu'en un âge avancé l'on rencontre si peu ;
Je mettrai tous mes soins à vous marquer mon feu,
Et mon unique but ce sera de vous plaire :
L'on ne me verra point comme on voit à Paris
Tant de femmes de vieux maris,
Maîtresses de leurs biens & de corps separées
Sous l'appuy d'un galant puissant,
D'un divorce honteux toûjours deshonorées,
Fournir ample matiere au journal médisant ;
Courir tous les Devins dans l'espoir du Veuvage,
Voir à pié son époux, la femme en équipage
Tous les jours en cadeaux, au bal, ou dans le jeu ;
Tandis que le bon-homme épuisé sans resource
Voit boüillir auprés de son feu
Son petit pot qu'il regle à sa petite bourse.
J'accepte vôtre main, & jusques au tombeau
Vous me verrez inséparable ;
Aimons-nous tendrement, & par un sort nouveau,
Montrons qu'un vieillard est aimable,
Et que l'on plaît sur le retour
Quand la vertu regle l'amour.

COLOMBINE.

Pour accomplir de tous points vôtre joïe,
Il ne vous faudroit plus que ravoir le butin
Qu'a volé le traître Arlequin,
Ah ! voici justement le Ciel qui nous l'envoye.



SCENE XIV.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE, *les deux* ARLEQUINS.

Les deux Arlequins entrent l'un d'un côté l'autre de l'autre.

COLOMBINE *appercevant tout à la fois les deux Arlequins.*

MAis que vois je, Madame ? Arlequin est doublé,
L'œuf à l'œuf n'est pas plus semblable.

Les deux Arlequins se voyant font des postures admirables pour témoigner leur surprise.

GERONTE.

D'un pareil incident je suis émerveillé.

ISABELLE.

Cette rencontre est admirable.

GERONTE.

Voïons un peu des deux qui doit être pendu.

COLOMBINE *les regardant tous deux.*

Mes yeux ont-ils donc la berluë ?

ISABELLE.

Plus sur eux s'attache ma vûë,
Plus mon esprit est confondu.

COLOMBINE.

Il faut que je les examine ;
Voïons qui répondra des deux.
Arlequin ?

TOUS LES DEUX ARLEQUINS *à la fois.*

Colombine ?

COLOMBINE.

Plus mon œil s'arréte sur eux
Moins je me détermine.
Speĉtres, dites de bonne foi
Qui de vous est le veritable,
Parlez, répondez-moi.

TOUS DEUX *à la fois répondent.*

Moy.

GERONTE.

Je soûtiens l'un & l'autre pendable,
L'un pour être un voleur, l'autre pour être un diable.

COLOMBINE.

Peut être en les touchant m'éclaircirai-je mieux.
Qu'ensemble prés de moi l'un & l'autre s'avance.

Ils s'approchent en faisant les mêmes pas & les mêmes postures, & Colombine les tâte.

Ils sont de chair & d'os, même corps, mêmes yeux.
Même nez camard, même panse,
L'un des deux est un diable, où tous deux sont jumeaux.

ARLEQUIN *Cadet.*

Oh non, mon frere s'est fait pendre.

ARLEQUIN.

Deux fois je l'ai risqué, mais de tous les deux sauts
Galamment j'ai sçû me défendre.

ARLEQUIN *Cadet.*

Cher aîné, c'est donc toy ?

ARLEQUIN.

C'est donc toi, cher Cadet?

ARLEQUIN *Cadet.*

Quel plaisir de te voir !

ARLEQUIN.

Que je suis satisfait !
Oüi, c'est moi que par escalade
Tu croïois aux enfers entré.

ARLEQUIN *Cadet.*

Permets que dans cette embrassade
Je goûte le plaisir de t'avoir rencontré. *Ils s'em-*

braſſent d'une maniere fort groteſque.

COLOMBINE à ARLEQUIN *aprés leur embraſſade.*

Fort bien. Mais les bijoux ?

ARLEQUIN.

Ah ! Colombine ceſſe
De me prendre pour un filoux
Rens à mon maître ces bijoux ;
Ou donne les à ta maîtreſſe,
Dans ce vol ſuppoſé que veux-tu m'intriguer ?

ARLEQUIN *Cadet.*

Ceſſez ſur ces bijoux de vous tant fatiguer,
Vous vous tourmentez tous, & pas un ne devine :
Mais il m'eſt fort aiſé de vous les indiquer,
Puiſque par qui-pro-quo des mains de Colombine
Je les ai moi-même reçûs ;
Et ce vieillard d'humeur chagrine
Qui vouloit malgré moi mettre la main deſſus,
S'eſt un peu fait froter l'échine,
Je te les rens, mon frere, & qu'on n'en parle plus.

ARLEQUIN à COLOMBINE.

Eh bien l'on m'alloit pendre avec ton impoſture,
Que n'aurois-je point dit aprés ?

ISABELLE.

Le mal n'étoit pas grand, & de là bas exprès
Tu ſerois revenu pour lui chanter injure.

ARLEQUIN.

Peſte, quel qui-pro-quo, qui coule un homme à fond !
L'on en fait en Juſtice ainſi qu'en Medecine,
Et l'on y prend ſouvent, croy moi ma Colombine,
Et le blanc pour le noir, & le brun pour le blond.

GERONTE.

Mes joyaux d'un voleur ne ſont donc plus la proïe !
Dans la dance & dans le feſtin,
Allons de nôtre Hymen en redoubler la joye.

ARLEQUIN.

Et des deux Arlequins quel sera le destin ?
Colombine mon cœur, ma petite friponne,
Pour vanger tous les maux qu'aujourd'hui tu m'as faits,
Tu sçais bien comme on peut refaire nôtre paix.

ISABELLE.

Tu la veux épouser, Eh bien ! je te la donne,
Et Marinette à ton Cadet.
Es tu content ?

ARLEQUIN.

Tres satisfait.

ARLEQUIN *Cadet.*

Je ne dédirai point mon frere.

ARLEQUIN.

Allons, morbleu, la joye, il faut bien commencer,
Grandes nôces & bonne chere,
Sur tout le bal, j'y veux dancer,
Et montrer ce que je sçais faire ;
Sautons, chantons, beuvons vin frais,
Et des deux Arlequins que l'on parle à jamais.

GERONTE.

D'un divertissement bizare
Attendant le soupé je veux vous réjoüir.

ISABELLE.

Eh bien qu'on le prépare.

GERONTE.

Il est déja tout prêt,

ISABELLE.

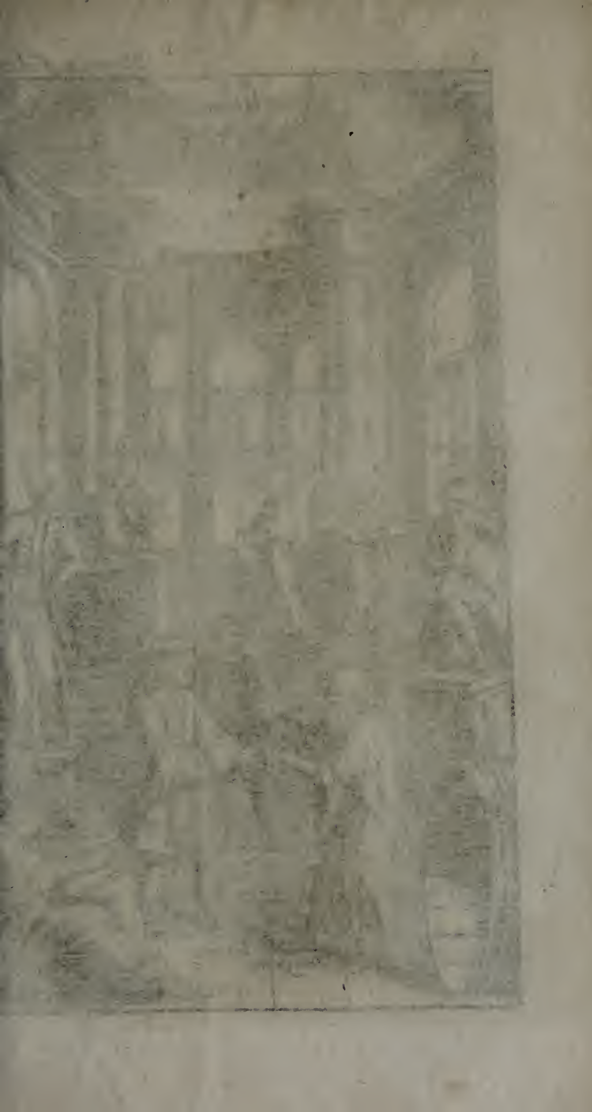
Il faut donc en joüir.

Le fond du Theatre s'ouvre, d'où sort un charivari de toutes sortes d'instrumens grotesques, à la têie desquels dancent quatre petits Arlequins & un Scaramouche qui sera Pascariel ; & dans les pauses de la dance & du charivari une voix vient chanter un air en deux couplets à la loüange de la vieillesse.

LE
PHENIX.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theâtre par Monsieur Delosme de Montchenay, & representée pour la premiére fois, par les Comédiens Italiens du Roi, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 22. Novembre 1691.




Tome 4. fol 25
LE PHENIX
Scaramouche
le Prince
Diogene



SCENES FRANÇOISES DU PHENIX.

SCENE
Qui ouvre la Comedie.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

OUy, Seigneur, je me tiens fort honorée de vos caresses : Mais avec tout le respect que je vous dois, vos bontez me mettent un peu martel en tête. Les Princes d'ordinaire ne sont pas gens à tirer leur poudre aux moineaux ; & quand ils s'abbaissent à caresser une fille de ma trempe. Ecoutez . . . Enfin . . . je crois que tout le corps peut lui frissonner à bonnes enseignes.

LE PRINCE.

Ah ! ma pauvre Enfant, ſi tu ſçavois les chagrins qui me dévorent....

COLOMBINE.

Oh, ces chagrins-là ne ſont pas de dure digeſtion ; & vous avez des intervales aſſez recreatifs. On dit bien vrai, que les petits patiſſent toûjours des chagrins des Grands ; & les vôtres me coûteront du moins un blanchiſſage : Car enfin me voila aſſez honnêtement houſpillée. Mais il faut prendre ces petites traverſes en patience ; & j'en ſçai bien de mon ſexe, qui ſe feroiēt un fort gros plaiſir qu'un Prince les eût mis dans de plus grands frais.

LE PRINCE.

Ah ! Colombine, dans l'état où je ſuis, l'on doit bien me pardonner de petites abſences.

COLOMBINE.

Et que feriez-vous donc, Seigneur, ſi vous aviez l'eſprit preſent ? Je m'émancipe un peu, comme vous voyez ; mais ne m'auriez-vous point communiqué de vos abſences ?

LE PRINCE.

Eſt-il ſous le Ciel un Prince tout enſemble plus heureux & plus malheureux ?

COLOMBINE.

Voilà un Prince qui eſt encore bien ma-

lade ! Il n'a que ſoixante mille hommes ſur pied ; & des hommes que nous avons aguerris, il faut ſçavoir. Helas ! c'eſt bien nous autres qui devrions faire les pleureuſes, d'être à la veille de perdre tant de pauvres Officiers que nous avons élevez à la brochette, & de voir nos ruelles menacées d'un déluge d'Abbez, de Chicanaux, & de tant d'autres inſectes de la galanterie. Encore la preſſe y eſt-elle, comme à quelque choſe de bon ; & pendant qu'on leve par tout des troupes pour l'armée, les femmes prudentes battent la caiſſe de leur côté, & font leurs recruës à qui mieux mieux.

LE PRINCE.

Ah ! Pluſt au Ciel que je n'euſſe à combattre que les Turcs ! mais j'éprouve une guerre interieure qui m'aſſaſſine à mort, & me met en proïe à tout ce que la jalouſie a de plus affreux.

COLOMBINE.

Vous jaloux, Seigneur ! hé, la Princeſſe vit de maniere à faire en un beſoin un Va-tout de chaſteté à Lucrece ; & je ne connois point de femmes qui ſe picquent de ſentimens plus fier-à-bras.

LE PRINCE.

Ah ! Colombine, le cœur d'une femme eſt un étrange labyrinthe. Il faut marcher

à tâtons pour s'y reconnoître : Eſt-on encore ſouvent la duppe de ſes yeux & des apparences. Et que ſçais-je, ſi dans les tranſports que la Princeſſe me fait paroître, elle ne cede pas plûtôt à l'importance du devoir, qu'à l'inclination qu'elle a pour moi ? Ah ! je ne veux point de ſa tendreſſe, ou je la veux indépendamment de toutes les ſujetions du mariage.

COLOMBINE.

Voilà ce qui s'appelle pindariſer dans les formes. Mais avec vôtre permiſſion, Seigneur, ces délicateſſes ne ſentent gueres l'époux. Les maris d'aujourd'hui n'y cherchent pas tant de façons, & ſont gens à paſſer les choſes au gros ſas. Generalement parlant, le cœur d'une femme eſt un mets à part, qui n'eſt point de l'eſſence du mariage. C'eſt ce qui fait que tant d'honnêtes gens ont la diſcretion de s'accommoder au tems : Trop heureux encore de s'en tenir au gros de l'arbre.

LE PRINCE.

Et que me ſert la poſſeſſion, ſi le cœur n'eſt de la partie ? Et qui peut m'aſſurer qu'il en eſt? Ah! mon incertitude me tuë; & quoi qu'il en coûte, je vais faire en ſorte de ne plus marcher dans les tenebres.

COLOMBINE.

Mais auſſi quelquefois le trop grand jour

ébloüit, & ſur tout en matieres de femmes. Cependant, Seigneur, oſeroit-on vous demander ce que vous prétendez faire ?

LE PRINCE.

Je prétens faire . . . Colombine, tu vas me traiter de fou, de bizarre . . . .

COLOMBINE.

Bon ! Seigneur, eſt-ce qu'on dit jamais aux Grands ce que l'on penſe ?

LE PRINCE.

Ah, je merite les noms les plus odieux; & il faut être lunatique ou viſionnaire pour former le deſſein de faire éprouver une femme de vertu.

COLOMBINE.

Bon ! c'eſt juſtement celle-là qu'il faut éprouver : Car pour les autres, elles épargnent aſſez les frais d'une épreuve. Si bien donc, Seigneur, que vous voulez mettre en tête à la Princeſſe quelque galant qui tâche à occuper toutes les avenuës de ſon cœur ?

LE PRINCE.

C'eſt de-là, Colombine, que dépend abſolument tout le repos de ma vie.

COLOMBINE.

Ma foi, Seigneur, s'il eſt permis d'être ſincere à la Cour, vôtre repos eſt en grand branle. Car enfin, vous n'irez pas produi-

re à la Princesse quelque malotru, plus capable de gendarmer que de faire broncher sa vertu. Mais aussi, si vous lui lâchez quelque joly homme, qui sçache attaquer une place dans les formes : Ecoutez, cela est diablement chatoüilleux, au moins. Ce n'est pas comme dans un Roman, où l'Auteur, d'un trait de plume fait faire alte à la passion la plus fougueuse : Mais dans le Roman de la nature, quand un joli homme est une fois accroché à une jolie femme ; tout franc dans ces occasions on a plus besoin de bride que d'éperon; & quand j'y songe, l'amour seroit bon à être Courrier, car il fait faire terriblement de chemin en peu de tems.

LE PRINCE.

Et crois-tu que pour cette épreuve je choisisse un autre qu'un amy ? Mais encore faut-il que ce soit un ami d'une fidelité éprouvée.

COLOMBINE.

En effet, c'est bien le traiter en amy, que de l'appeller à un tel ministere. Mais pour en user en amy, il faudroit qu'il fût ennemi de soi-même. Voyez-vous, Seigneur, on ne trouve pas tous les jours des maris qui mettent leur femme à la gueule du loup par un excés de délicatesse : C'est pourquoi quand on a de ces rencon-

tres,

tres, il faut s'en donner au cœur joie, & faire valoir le talent aux dépens de qui il appartiendra.

LE PRINCE.

Mais tu ne ſçais donc pas que je ferai la guerre à l'œil, & que je ſerai témoin oculaire de tout ce qui ſe paſſera ?

COLOMBINE.

C'eſt-à-dire, Seigneur, que vous êtes tout préparé à bien avaler des couleuvres. Mais tous vos yeux ne ſerviront de guéres : L'amour eſt un drôle qui vient à ſes fins imperceptiblement, & les plus Argus ſont de vrais Quinze-vingts quand il lui plaît !

LE PRINCE.

Ah, tu me jettes dans des embarras terribles.

COLOMBINE.

Et que diriez-vous, ſi je m'offrois à vous en tirer ? j'ai en main une perſonne l'execution ; & ce qu'il y a de bon pour vous, c'eſt que c'eſt une perſonne que les femmes n'ont jamais tentée.

LE PRINCE.

Eſt-il bien poſſible? Mais encore quelle eſt cette perſonne ? & n'y a-t-il point de riſque à courir avec elle ?

COLOMBINE.

Du riſque ? bon ! La nature y a pour-

vû ; & je croi que vous n'en douterez point, quand vous ſçaurez que c'eſt moi qui entreprens vôtre affaire.

LE PRINCE.

Toy, Colombine?

COLOMBINE.

Cela vous étonne-t-il ? Quand j'ai une fois endoſſé le harnois d'un Cavalier, j'ai un petit air à faire trembler toutes les vertus dans le manche;& je vous réponds que ſi la Princeſſe m'échappe, elle devra une belle chandelle à l'Amour.

LE PRINCE.

Mais encore,comment t'y prendras-tu pour lui conter tes raiſons ?

COLOMBINE.

Oh! c'eſt là la difficulté. S'il ne s'agiſſoit que de défricher le cœur d'une Agnés, bon, j'ai ce rôle-là en poche ; & j'entens merveilleuſement à extirper les brouſſailles que les leçons d'une grand'mere ou d'une gouvernante ont fait germer dans un jeune cœur. Si j'avois affaire à une coquette ou à quelques-unes de ces femmes battuës de l'oiſeau, cinq ou ſix bruſqueries galantes,aſſaiſonnées d'une biſque ou d'une fricaſſée, me tireroient d'intrigue. Mais j'ai affaire à une femme de vertu;& c'eſt-là ce qui rend mon rôle épineux : Car comme on n'a pas ſouvent occaſion

d'appliquer ces ſortes de rôles, les idées ſe perdent,& il faut du tems pour les rappeller.

LE PRINCE.

Hé bien,deux jours te ſuffiſent-ils pour...

COLOMBINE.

Vous vous mocquez, Seigneur, avec vos deux jours! un tour de jardin me remettra ſur les voïes. Allez, Seigneur, je vous donne ma parole, que la Princeſſe ne ſe couchera point aujourd'hui ſans étrenner.

LE PRINCE.

Mais ſi pour la faire mieux donner dans le panneau, j'uſois d'un ſtratagême?

COLOMBINE.

Bon! faut-il tant de précautions pour tromper une femme?La plûpart du tems, nous nous enferrons aſſez de nous-mêmes. Ce n'eſt pas que vous êtes bon & ſage, & je ne ſuis ici que pour vous obéïr.

LE PRINCE.

Viens,Colombine,je ſuis ſeur que mon deſſein ne te déplaira pas.

COLOMBINE.

Mais au moins, Seigneur, vous me laiſſez les coudées franches auprés de la Princeſſe: & il me ſera permis de pouſſer ma pointe? Voïez-vous, Seigneur, je ne veux pas qu'on diſe de moi, que je ne

ſuis bonne qu'à amorcer.

LE PRINCE.

Va, je laiſſe les choſes à ta diſcretion; & tu peux en uſer comme de ton bien.

COLOMBINE.

Ah, Seigneur, vous ne ſeriez pas ſi liberal, ſi vous ne me ſentiez les bras liez. Mais qu'y faire ? Sur le pied où ſont les hommes aujourd'hui, ce n'eſt pas un grand malheur que de n'être pas faite tout à fait comme eux.

SCENE DES ADIEUX D'ARLEQUIN & de COLOMBINE.

ARLEQUIN *en habit de ſoldat.*

ENfin c'eſt dans ce triſtr jour
Qu'il faut emballer nôtre amour,
Il faut nous ſeparer, ma pauvre Perronelle
Le Tocſin de la gloire à la guerre m'appelle.
Mais je differe d'un moment,
Pour vous [illegible] quelque beau ſentiment :
[illegible] vôtre ame farouche
[illegible] cœur affligé
[illegible] gé,
[illegible] bonne bouche !

COL[illegible]

Quoi [illegible] x attrap[illegible] lop :

Cher Arlequin, quelle furie!
Pour aller à la boucherie
As-tu quelque chose de trop?

ARLEQUIN.

Non, je n'ai rien de trop: mais la gloire, Madame,
A mis garnison dans mon ame:
Depuis qu'elle a bloqué mon cœur,
Il me prend de certains impromptus de valeur,
Dont toute autre que toi sentiroit les épreuves,
Oh! que voilà des bras qui vont faire de Veuves!

COLOMBINE.

Mais si quelque coup de mousquet
T'alloit, chemin faisant, rabattre le caquet,
Ou qu'un fer tranchant d'importance
Fit une lucarne à ta pance?

ARLEQUIN.

En ce cas la gloire auroit tort.
Je n'ai pas mis cela dans mon bail, ou je meure.

COLOMBINE.

Hé bien, cher Arlequin, demeure.

ARLEQUIN.

Que je demeure; Non le sort en est jetté.
Il est temps qu'Arlequin brille dans les Gazettes.
Je me dois, Colombine, à la posterité,
Et mes mulets, & leurs sonnettes.
Entre ces animaux & toi
Mon cœur est suspendu: j'avoûrai ma foiblesse.
C'est pourquoi sans façon, ma chere, donne-moi
Quelques symptomes de tendresse.

COLOMBINE.

Vraiment c'est pour ton nez, magot, brigand, poltron.

ARLEQUIN.

Quoi donc? fais-tu déja mon oraison funebre?

COLOMBINE.

Va traître, de ce pas rendre ton nom celébre?

Va-t-en faire oublier Cesar & Scipion.
Et qui pourra tenir contre un tel champion ?
Tu n'as qu'à te montrer, beau Sire.
Oüi, sans qu'il soit besoin de poudre, ou de canon,
Tu feras tout crever de rire.

ARLEQUIN.

Ainsi soit il. Voilà bien du sang épargné ;
Et pour nos ennemis c'est autant de gagné.
Mais puis qu'au champ de Mars, par un sort tyrannique,
Mes bras n'auront point de pratique,
Permets-leur d'exercer ici par charité
Quelques actes d'hostilité :
Seulement pour tenir ma bravoure en haleine.

COLOMBINE.

Ah! Monsieur le Guerrier, vous prenez trop de peine,
Gardez d'évaporer vôtre illustre valeur.

ARLEQUIN.

J'en ai trop aussi-bien, ma mignone, mon cœur.
Allons, que vos appas à leur devoir se rangent.

COLOMBINE.

Ah ! que de raison !

ARLEQUIN.

C'est que les mains me démangent.

COLOMBINE.

J'ai bien peur que le dos ne te démange aussi.
Vous plaira-t-il, faquin de décamper d'ici ?

ARLEQUIN.

Madame, j'attendois vos ordres pour l'Armée.

COLOMBINE.

Je ne vous retiens point. Partez ! brave Guerrier.

ARLEQUIN.

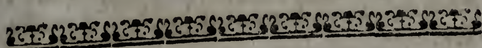
Mais au moins donne-moi le vin de l'étrier.
Car que diroit la Renommée ?

COLOMBINE.

Adieu, mignon de Mars, la fleur des Cavaliers,
Faites-nous part de vos lauriers.

ARLEQUIN.

J'en vais tant moiſſonner, friponne,
J'en ferai de telles.... moiſſons.
Qu'il n'en reſtera pas un brin pour les jambons.
Allons, il faut partir, la Gloire ainſi l'ordonne.
O vous jeunes Abbez, paîtris d'ambre,& de muſc,
Qui n'êtes expoſez jamais qu'aux coups de buſc,
Pendant que nous allons expoſer nos cervelles;
Oh, combien irez-vous fourager chez nos belles?
Pour vous, gros Douaniers, & vous gens de Palais,
Vous n'avez que l'été Pour faire les muguets.
Les Plumets de retour, ſerviteur aux ruëlles.
Mais malgré nos grands crocs, & nos airs de dragons.
Les Abbez ſont, mortbleu, de toutes les ſaiſons.



SCENE

Qui ouvre le ſecond Acte.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENcore un coup, Seigneur, mon plan de galanterie eſt tout dreſſé; & j'ai déja fait en moi-même la circonvalation du cœur de la Princeſſe. Mais ſi les remontrances ſont de miſe avec les Grands, ne feriez-vous pas mieux de demeurer dans

une tranquille incertitude, que d'aller tenter une épreuve aussi délicate que celle-ci? Il en est du mariage à peu prés comme de la peinture. Ce n'est pas toûjours le grand jour qui en fait la beauté; & les ombres y ont leur merite comme le reste. La meilleure politique, à mon sens, que puisse avoir un Epoux, c'est de ne considerer sa femme que dans son point de veuë. Les lunettes d'approche ne sont point avantageuses pour les Maris; & le moins qu'ils puissent voir est toûjours le mieux.

LE PRINCE.

Non, je ne me païe point de ces raisons. Dûsse-je être la duppe de ma curiosité, je veux sçavoir mon sort, quel qu'il puisse être.

COLOMBINE.

Comme si le sort d'un Mary étoit bien mal-aisé à deviner! Seigneur, (je parle en general.) Mais pour venir à ce qui vous touche, si vous apprenez que la Princesse vous soit fidelle, ce sera un plaisir assez plat pour vous. Encore de la trempe dont je vous connois, ou vous direz qu'on ne l'aura pas prise du bon côté, ou vous en donnerez tout l'honneur à son temperament. Mais aussi si le pied vient à lui glisser, (car cela est assez casuel) songez-vous bien dans quels chagrins vous vous plongez?

LE PRINCE.

N'importe. J'en veux courir tous les risques. Tiens, vois, Colombine, je suis un peu heretique sur le chapitre des femmes. Je m'imagine que tout ce qu'on appelle vertu chez elles, ressemble à ces pieces fausses, qui ont tout l'éclat des bonnes, mais que la coupe dissipe en fumée.

COLOMBINE.

A dire vrai, je sçai beaucoup de vertus qui ne trouveroient pas leur compte à passer par le creuset. Mais puisque vous avez de si bons sentimens de nôtre sexe, qu'est-il besoin de faire de nouvelles experiences? Encore si cela se faisoit aux dépens d'autrui, je dirois, Passe: Mais quand je songe que vous faites les avances de vos deniers, il me semble voir ces gens qui se ruinent à chercher des trésors. Toute la difference, c'est que les chercheurs de trésors en sont quittes pour ne rien trouver; & que les Maris de vôtre humeur, trouvent souvent plus qu'ils ne cherchent.

LE PRINCE.

Que veux-tu, Colombine? je sens ma bizarrerie mieux que personne. Mais comptes-tu pour rien, l'espoir de dérober à sa femme le secret de son cœur?

COLOMBINE.

Dérober à une femme le secret de son

cœur ! Et la plûpart du tems, elles ne le ſçavent pas elles-mêmes. Le cœur d'une femme eſt un vrai miroir qui reçoit toutes ſortes d'objets ſans s'attacher à pas un. Aujourd'hui c'eſt une petite chienne qui l'amuſe, demain ce ſera un Perroquet mignon. Si les hommes y ſont reçûs quelquefois ; ce n'eſt que par *Interim*, & en attendant que le goût revienne pour un meuble magnifique, ou pour une mode nouvelle. Et aprés tout, n'eſt-il pas juſte que nous aïons nôtre revanche: Car comment les hommes d'apreſent regardent-ils les femmes? Comme des commoditez de paſſage, où l'on vient ſe délaſſer des fatigues d'un grand repas, & pour ainſi dire, faire la digeſtion agréablement. Auſſi il faut voir comme nôtre ſexe eſt ſur ſes gardes. On n'eſt plus ſi folle, que de prendre des fumées bachiques pour des tranſports d'amour.

LE PRINCE.

Je veux tout cela, Colombine : mais quand un joli homme, joint à des maniéres touchantes la rhétorique des larmes & des preſens, je crois qu'il peut ſe flatter d'avoir tôt ou tard l'oreille d'une femme.

COLOMBINE.

C'eſt bien tout au plus, Seigneur. Une femme un peu grecque voit verſer des lar-

mes ſans s'attendrir,& prend joliment les préſens ſans ſe laiſſer prendre. Preſentement c'eſt une loi reçûë dans les ruelles, qu'une femme peut prendre à toutes mains ſans conſequence; & en effet,voudriez-vous qu'une belle eſſuïât gratis les viſites de vingt originaux ? Ira-t-on leur prêter ſans interêt des Canapez pour ſe veautrer,des glaces pour rajuſter cent fois leurs Perruques en un moment;des tables de la Chine pour étaler leurs tabatiéres, & un plancher bien reluiſant pour repeter leur pas de Siſſone ? Au contraire, il y a telle maiſon dans la Ville, où l'on devroit écrire ſur la porte : DEFFENSES ſont faites à tous fils de Partiſans, d'entrer ſans payer. Mais je crois qu'on y tient déja aſſez la main, ſans que la police s'en embaraſſe.

LE PRINCE.

Ah! Colombine, tu te perds dans les digreſſions, au lieu de ſonger à nos affaires.

COLOMBINE.

Au contraire, Seigneur, je repaſſe les folies de la jeuneſſe,pour prendre des maniéres toutes oppoſées auprés de la Princeſſe ? Car je croi que vous ſuivez vôtre pointe, & que vous voulez la faire éprouver abſolument.

LE PRINCE.

Si je le veux? Comptes que tu me rends la vie, si tu mets tout en usage pour ébranler sa fidelité.

COLOMBINE.

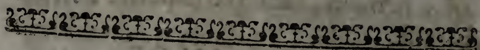
Seigneur, vous faites vos affaires à jeu seur. Mais ne m'avez-vous pas tantôt parlé d'un divertissement sur mer, dont vous vouliez leurrer la Princesse ?

LE PRINCE.

Tu n'as qu'à me suivre pour l'apprendre : aussi-bien il faut que nous concertions les choses ensemble.

COLOMBINE.

Voilà un mari bien extraordinaire ! Le mal ne vient-il pas assez tôt sans aller au devant de lui ?



SCENE DE L'AMBASSADE.

ARLEQUIN *déguisé en Turc.*

LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

APprouvez ma foiblesse, & souffrez ma douleur :
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur.

Le Bacha constipé du desir de vous plaire ;
A vainement recours à son Apotiquaire.
Il crevera, Madame, en ce funeste jour,
Si vous ne lui donnez des pillules d'amour.
Pour peu que vôtre cœur barguigne à dire, Taupe;
Je vous le garantis au royaume des taupes,
Mahomet l'en préserve. Il est gras, potelé,
Dodu frais, un œil vif, un menton redoublé.
Un vermeil de corail sur ses lévres éclate,
Ses oreilles sur tout son honte à l'écarlate.
Tout, jusqu'à sa moustache aiguise l'appetit.
Je vois que vôtre cœur palpite à ce recit.
Que je tâte ; Madame ?

LA PRINCESSE.

Ah tout beau, je vous prie.
Vous poussez trop loin vôtre emploi.

ARLEQUIN.

C'est pour le droit d'avis, Madame, en bonne foi.
Car nous autres Fouriers de la galanterie,
Nous nous payons d'abord par nos mains.

LA PRINCESSE.

Je le croi.
Mais qu'ai-je à faire, moi, de vôtre ministere.

ARLEQUIN.

Hé Madame, est-ce à vous qu'il faut un commentaire ?
Lorsque sur un amant Cupidon acharné,
Est pis qu'un lutin déchaîné ;
Qu'il fait d'un pauvre cœur une capilotade :
Si le sort venant à changer,
Met sous la pate du berger.
L'objet qui l'a rendu malade,
N'est-il pas naturel de se dédommager ?
Si vous n'entendez pas la chose,
Madame, le Bacha vous fournira la glose.

LA PRINCESSE.

Ah je connois trop bien ses injustes desseins;
Mais je sçaurai les rendre vains.
S'il ose de mon cœur se promettre l'entrée,
Je sçaurai m'affranchir par un trépas si prompt.

ARLEQUIN.

Hé, Madame, la Foire est-elle sur le Pont ?
Et voulez-vous mourir contre vent & marée ?

LA PRINCESSE.

Non, je n'attendrai pas que le Barbare vienne,
Pour prix de sa tendresse, attenter à la mienne :
Et si je suis tombée en ses perfides mains,
Un poignard de la mort m'ouvrira les chemins.

ARLEQUIN.

Adieu donc, bon voïage. Allez, courez Tigresse,
Marcher pompeusement sur les pas de Lucréce :
Aussi bien sa memoire est elle à son déclin.
Car, quoi que dans le monde il soit plus d'un Tarquin,
Et que dessus l'honneur le sexe toûjours glose,
On ne voit plus de femme en ce siécle malin
Se tuer pour si peu de chose.

LA PRINCESSE.

Ah ! pour moi le trépas n'aura rien que de doux,
Aprés qu'on m'a ravie à mon charmant époux.

ARLEQUIN.

Mais cet époux charmant (quoi que cette épithete
Pour de tels animaux n'ait jamais été faite,)
Croira-t-il s'il lui reste un peu de jugement ?
Que vous vous poignardez pour des prunes.

LA PRINCESSE.

Comment ?
Traître, de quel soupçon viens-tu frapper mon ame?

ARLEQUIN.

D'un soupçon, des soupçons le mieux fondé; Madame.
Car, comme dit fort bien Platon,

Tout Raviſſeur étant ſujet à caution,
En vain dans ce ſiécle hypocrite
Vous joüeriez des couteaux à bonne intention,
De vôtre mort encor vous perdriez le mérite,
Et vous attireriez ſur vous quelque *flon flon.*
Vivez donc ma Princeſſe, en dépit de l'envie.
Le pauvre Bacha vous en prie :
Et ſon cœur, qui vous tend les bras de tous côtez,
Recommande à vos charitez
Un amour fort preſſé de ſes néceſſitez.

LA PRINCESSE.

Ah, quel amour, grands Dieux ? peut-on être aſſez brute
Pour vouloir emporter un cœur de haute lutte ?
C'eſt là le procedé d'un Turc & d'un Tyran.

ARLEQUIN.

Hé, Madame, de grace épargnez l'Alcoran.
Perſonne aujourd'hui ne ſe pique
D'aimer par ordre methodique.
Car depuis que les Partiſans
Ont amené chez nous la vilaine methode
De ne point ſoûpirer qu'à beaux deniers comptans,
Les belles paſſions ne ſont plus à la mode.
Tous les cœurs à preſent ſont des cœurs de rocher.
On regarde l'amour comme une hôtellerie,
Où l'on ne fait qu'un gîte, & puis, Touche Cocher.

LA PRINCESSE.

Hé bien, méchant boufon, es tu las de précher ?
N'as tu pas aſſez loin pouſſé la raillerie ?

ARLEQUIN.

Je finis : auſſi-bien j'ai déja la pepie.
Madame, puiſqu'enfin rien ne vous peut toucher,
A dieu, tout vôtre ſaoul faites la rencherie.
Je vais vîte au Bacha conter nôtre entretien ;
Et je vous donne ma parole ;
Que ſi j'ai bien joüé mon rôle ;
Le Bacha jouëra mieux le ſien.

SCENE DU BACHA.

COLOMBINE *en Turc.*

LA PRINCESSE, ARLEQUIN *derriere.*

ARLEQUIN.

ALlons, il faut que je ſerve ici de Juge de Camp. En amour, il devroit toûjours y avoir un tiers, pour regler les difficultez. Car depuis un tems les femmes ſont devenuës ſi chicaneuſes. . . .

COLOMBINE.

Madame, à juger de moi par les maniéres du païs, vous vous attendez ſans doute à vous voir demander le cœur, comme un voleur demande la bourſe. Les Turcs coupent aſſez court ſur la tendreſſe; & chez eux une galanterie reſſemble aux Orangers, où l'on voit la fleur & le fruit tout enſemble. Pour moi, ſans trop faire le reſpectueux, je commence par abjurer ma patrie, ſi ma patrie vous eſt ſi ſuſpecte: trop heureux, ſi ce premier ſacrifice vous met en goût pour tous les autres que mon cœur prétend vous faire.

ARLEQUIN.

Une. Deux. Remettez-vous. En garde, Madame, en garde : Voilà un compliment qui alloit droit au quatriéme bouton.

COLOMBINE.

Madame, ſeroit-ce bien moi qui cauſeroit vos allarmes ? Ah ! laiſſez à des yeux vulgaires les larmes en partage : Ce n'eſt point-là le métier des vôtres. Peut-être auſſi ne pleurez-vous que par reſtitution des larmes infinies que vos appas m'ont coûté. Mais non, Madame, vos yeux ont beau faire, l'avantage ſera toûjours de mon côté.

ARLEQUIN.

Le voilà bien embaraſſé ! Si elle pleure toûjours, il n'y a qu'à lui jetter le mouchoir.

COLOMBINE.

Faut-il qu'une ſi belle bouche demeure oiſive, pendant que tant d'autres s'emploïent ſi volontiers aux dépens des oreilles qui les écoutent ? Comptez, Madame, que tout ce que vous manquez à dire, eſt autant de larcins que vous faites. Il eſt vrai qu'aprés vous avoir entenduë, on perdroit inſenſiblement le goût des autres bouches : Mais, Madame, quand pour vous ſeule on devroit renoncer à toute la terre, vous pourriez être encore reçûë à demander du retour.

ARLEQUIN.

Voilà déja la bouche & les yeux ſur les rangs. Courage, courage, nous ne ſommes pas au bout.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je croïois devoir à la vivacité de ma douleur, & à quelque début d'humanité que je remarque en vous, le ſilence dont je me ſuis picquée juſqu'à cette heure. Bien d'autres à ma place, euſſent profité d'un champ favorable à étaler mille imprécations magnifiques, & à donner l'effort à des torrens de larmes de commande. Mais moi qui n'oſe point perdre mes chagrins de vûë, j'abhorre tout ce qui pourroit m'étourdir ſur mon infortune. Je laiſſe à des femmes mediocrement touchées, tout ce fracas de gemiſſemens; & cet appareil de triſteſſe, où l'eſprit ſuppoſe toûjours le cœur. Voilà, Seigneur, ce qui vous met à couvert des reproches où ſans doute je pourrois m'abandonner comme les autres, ſi je ne craignois d'affoiblir mon reſſentiment par mes paroles.

ARLEQUIN.

En effet, Seneque dit que les grandes douleurs ſont muettes. Mais il a excepté ſagement la douleur des femmes & des Perroquets : Car il faut bien que chacun joüiſſe de ſes privileges.

COLOMBINE.

Ainſi donc, cruelle, vous me plaignez juſqu'aux duretez dont vous me jugez digne, & vôtre cœur croiroit ſe mettre en frais, en rendant ſa bouche l'interprete des mépris qu'il a pour moi ? C'eſt donc un grand crime que d'oſer vous aimer ? Oüi, Madame c'en eſt un, je le confeſſe. Mais eſt-il comparable à celui qu'on feroit en ne vous aimant pas ?

ARLEQUIN.

Au moins, voilà ce qui s'appelle de la plus fine Turquerie. Diable, mon cœur ſortira tout candi de cette affaire-ci.

LA PRINCESSE.

Appellez-vous, Seigneur, aimer les gens que de les arracher à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, & de couper chemin à mille careſſes innocentes dont on cimentoit un hymen naiſſant ? Helas! Seigneur, que vôtre prétendu amour ſe ſent encore du vice du terroir ! & que vos feux portent bien tous les caracteres du climat où vous avez pris le jour ! Mais comment oſez-vous couvrir du mot d'amour un brigandage ordinaire parmi vous autres ? Prendre pour les mouvemens d'une affection reglée le deſordre d'un cœur vraiment eſclave des irruptions de ſon tempe-

rament? Ah! ſi l'amour chez vous n'a point d'autre enſeigne, qu'ai-je fait au Ciel pour ne pas meriter vôtre averſion ?

ARLEQUIN *chantant.*

Ah CADMUS, pourquoi m'aimez-vous ?

COLOMBINE.

C'eſt-à-dire, Madame, que vous faites vos reproches toûjours à bon compte ; & cela me paroît de bon ſens. Car enfin qui pourroit répondre de ſa fermeté dans une occaſion auſſi délicate que celle-ci ? Eſtre né Turc, ſe voir dans le boüillant de l'âge ; ſentir auprés de ſoi une jolie femme, & encore la femme de ſon ennemi ; être fondé en coûtume, voilà mes tîtres, Madame, voilà mon jeu ſur table. En faut-il davantage pour ceder à l'impreſſion ſurprenante que vos charmes font ſur mon cœur ?

ARLEQUIN.

Il dit bien hardiment : Voilà mon jeu ſur table : Il ſçait bien pourtant, que le meilleur eſt à l'écart.

LA PRINCESSE.

Ah! Seigneur, auriez-vous le cœur d'abuſer de la priſe que mes malheurs vous donnent ſur moi? Feriez-vous ce tort à la nobleſſe de vos ſentimens ?

COLOMBINE.

Oh, Madame, j'ai là-dessus les sentimens fort roturiers. Que voulez-vous? ce n'est point ma faute. J'ai caché mon jeu le plus long-tems qu'il m'a été possible, je me suis retenu le bras vingt fois: mais le levain de la nation est insurmontable. A l'heure que je vous parle, je ne suis plus mon maître; je sens des transports qui m'emportent hors de moi-même. Madame, je vous le dis à regret, je suis fâché que vous soiez si belle.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Hé, Messieurs, que quelqu'un de vous se jette entre-deux. Je le connois, il feroit malheur.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, je m'étois donc bien trompée. Je ne croïois rien moins de ce que vous paroissiez. Je cherchois dans vos maniéres ce Turc que je rencontrois sous vos habits. Seigneur, laissez-moi mon erreur. J'ai encore assez bonne opinion de vous, pour ne vous croire point capable de faire courir aucun risque à ma vertu.

COLOMBINE.

Vraiment, vous avez-là une jolie opinion de moi! Je vois bien qu'il faut vous faire connoître de quel bois je me chauffe.

ARLEQUIN *à part.*

Auroit-elle deviné l'enclouëure ? Il eſt vrai que les femmes ne prennent guéres l'échange ſur cet article. Elles vous ſentent un homme de cent pas à la ronde.

LA PRINCESSE.

Ah ! Seigneur, qui vous a pû gâter en ſi peu de tems? Vous aviez tantôt des airs ſi reſpectueux.

COLOMBINE.

Madame, il faut commencer par de la fumée, pour finir par le feu. Les Turcs d'ordinaire ne font point de montre. Moi j'en ai voulu faire, pour laiſſer gagner à mon amour le terme de maturité. Le terme eſt échû, Madame, il faut payer.

ARLEQUIN.

Ma foi, s'il lui fait ſaiſir ſes meubles, qu'il ne s'aviſe pas de choiſir un autre gardien que moi ?

LA PRINCESSE.

Seigneur, ſi mes foibles appas ont trouvé grace auprés de vous, ne leur faites point l'affront de manquer à la retenuë que vous devez à une perſonne de ma condition.

COLOMBINE.

Voilà le ſeul endroit où je ne reconnois point la juriſdiction de vos appas. Quoi ! je pourrois me poſſeder à la vûë de tant

de charmes?Et quelle occaſion jamais plus belle pour s'oublier ? Vôtre beauté, Madame,porte l'excuſe de tous les crimes où elle peut précipiter : mais ce ſont tout au plus d'heureuſes foibleſſes. Ce mot me fait appercevoir que le reſpect commence à me manquer.

LA PRINCESSE.

Ah ! Seigneur,laiſſez-moi du moins le tems de me reconnoître.

COLOMBINE.

Et quel terme encore demandez-vous ?

LA PRINCESSE.

Quel terme, Seigneur, eſt-ce trop de deux mois ?

COLOMBINE.

Deux mois, Madame, deux mois ! Et j'aurai le tems de mourir un million de fois avant l'échéance de mon bonheur.

LA PRINCESSE.

C'eſt pourtant ſi peu, Seigneur.

COLOMBINE.

Hé bien, il faut vous les accorder, ces deux mois : Mais j'y mets une clauſe. Le Calendrier des Amans n'eſt pas fait comme celui des autres. Chaque jour eſt une année, & chaque heure eſt un mois pour un cœur bien paſſionné. Ainſi, Madame, en vous venant retrouver dans deux heures, les deux mois ſeront accomplis ; &

j'aurai satisfait à ma parole, selon les Loix de la Boussole amoureuse.

LA PRINCESSE.

Seigneur, ce que vous faites-là est bien Turc.

COLOMBINE.

Madame, songez que vous n'avez encore vû qu'un échantillon de mon amour: mais dans deux heures d'ici, au dernier les Baux. (*elle s'en va.*)

LA PRINCESSE.

Dans deux heures !

ARLEQUIN.

Et ledit tems passé, les parties se pourvoiront, ainsi qu'elles aviseront bon être.

LA PRINCESSE.

O Ciel, inspire moi tout ce qui peut parer un coup si funeste. (*elle s'en va.*)

ARLEQUIN.

Il ne faudroit que deux femmes comme cela pour mettre les maris à la mode: mais c'est une mode qui passeroit bien vîte. (*il s'en va.*)



SCENE

SCENE DES PHILOSOPHES.

DEMOCRITE, HERACLITE, DIOGENE, LE PRINCE, PASQUARIEL.

LE PRINCE *à Democrite.*

MOnſieur je viens au canal de la ſageſſe, pour vous conſulter ſur la maladie de la Princeſſe ma femme.

DEMOCRITE *riant.*

Au canal de la ſageſſe! Ah! ah! ah! ah! ah!

LE PRINCE.

Mais, Monſieur, pourquoi me rire au nez comme vous faites? En uſe-t-on ainſi avec les gens de ma qualité?

DEMOCRITE.

Quoi? je verrois une coquette à pleines voiles, qui aprés vingt ans de poſtulation pour le Mariage eſt enfin parvenuë à accrocher une dupe de cent mille écus; elle qui n'avoit pour tout revenu que Spadille & Baſte, & quelques Gano qu'elle faiſoit à la traverſe; & je ne rirois pas?

Je verrois le roturier Adonis, à la faveur de ſon tein de lait & de ſon caroſſe de cuir

de rouſſy, ſe faux-filer parmi les petits Maîtres, & briguer à grands frais le titre ambitieux de débauché ſuivant la Cour ; & je ne rirois pas ?

Je verrois un Empyrique, appellé pour des vapeurs feminines, qui ſe met en devoir d'être tout à la fois le Medecin & le remede ; & je ne rirois pas ?

Je verrois le Sous-fermier Bourſoufflé, à peine échappé de la mandille, ne jurer que par ſa table, ſes alcoves dorez, & ſa tapiſſerie de velours cramoiſy : lui qui étoit trop heureux autrefois de manger à la gargotte, de coucher ſur un lit de ſangle, & de coller des Theſes tout autour de ſon galetas ; & je ne rirois pas ?

Je verrois des femmes, qui à la moindre parole équivoque, ſe font un plaſtron de leurs éventails & de leurs manchons, cottoyer durant l'Eſté les rivages de la porte ſaint Bernard, pour n'y voir rien moins que des Dieux marins ; & je ne rirois pas?

Je verrois tous les jours aux Thuilleries, un Anglois qui pouſſe vingt ſoûpirs ſterlin auprés de chaque griſette qu'il y rencontre ; & je ne rirois pas ?

Je verrois un détachement de jeunes Senateurs qui partent pour le ſiége de Mons, armez de perruques à l'Eſpagnole, de petits miroirs de poches, & d'eſſence de ber-

gamotte, & qui se laissent contumacer à la tranchée ; & je ne rirois pas ?

LE PRINCE.

Hé bien, ri donc tout ton saoul, Philosophe à tous les diables. (*A Heraclite*,) Et vous, Monsieur, rirez-vous comme ce fou-là ?

HERACLITE.

Ignorant, tu connois bien mal Heraclite. Dois-tu pas sçavoir que mes yeux sont des machines hydrauliques, & que depuis une infinité de siécles, j'entretiens aux frais & dépens de mes prunelles, une fistule lacrimale de fondation ? (*Il pleure*,) hui ! hui ! hui ! hui !

LE PRINCE.

Monsieur, c'est un conseil, & non pas des pleurs que je vous demande.

HERACLITE.

Quoi! je verrois les desolations causées par deffunt le Lansquenet, & tant de bourses assiegées pour avoir mis à la réjoüissance ; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois nôtre siécle si fecond en Danaëz, grace aux Jupiters de la Douanne; & qu'aujourd'hui, si un mari veut être emploié, il faut qu'il consente que sa femme le soit la premiere; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois tant de jeunes gens qui se laiss-

ſent prendre à la glu d'une belle voix ou d'un pied ſouple à la cadence , quoi que ces beaux goſiers ſoient ſujets à entrer en muë , & que ces pieds ſi mignons faſſent quelquefois des faux-pas; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois le merite tomber en roture,& la vertu ſous les haillons,dans un tems où le vice & la ſottiſe ſe font préceder par des fourgons ; & où l'on voit ſouvent ſix chevaux bien embaraſſez à en traîner un ſeptiéme ; & je ne pleurerois pas ?

PASQUARIEL *au Prince.*

Signor, laſciate, queſto matto, & .....

LE PRINCE.

Voïons Diogene. (*Il frappe au tonneau*)

DIOGENE *dans ſa tonne.*

Qui va là ? *Voyant le Prince & Paſquariel qu'il prend pour des Mouchars.*)

Comment?ces marauts-là veulent jeauger le manoir de la ſageſſe? ah je vous apprendrai .... (*Il ſort tout en furie , & défonce les futailles.*)

LE PRINCE.

Monſieur , je viens à vous en dernier reſſort , pour vous ſupplier de guerir ma femme.

DIOGENE *tout en colere.*

Hé,j'ai bien affaire d'une femme:*hominem quæro.* Mais où trouver l'homme que

je cherche ? (*Il regarde le Parterre, avec sa lanterne*) Voici bien du peuple assemblé. Mon homme ne sera-t-il pas là ?

Est-ce le Damoiseau Papillotin, qui fait de sa chambre une Academie de frisure, qui se rend le menton chauve par art, qui parle toûjours comme s'il joüoit de la flute, de peur de s'élargir la bouche; qui dans les chaleurs louë un homme exprés pour lui souffler de quart-d'heure en quart-d'heure de l'eau de la Reine d'Hongrie dans les mains, afin de les avoir plus fraîches: Ecureuil assidu de tous les Theâtres, où il se donne en spectacle aux femmes; sous-riant aux unes, ramageant aux autres, & se montrant piéce à piéce à toutes: toûjours nouveau par ses habits, & pourtant toûjours le même ? Non, ce n'est point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Est-ce le Sous-fermier Pimpant, avec son merite doré sur tranche, qui fend brusquement la presse aux Thuilleries, pour annoncer au public sa brillante écharpe, par laquelle il ne prétend pas moins que de mettre en écharpe toutes les vertus de la grande allée? Non, ce n'est point là mon affaire. *Hominem quæro.*

Est-ce le beau Narcisse, qui prétend racheter les usures de son pere, par celle qu'il fait commettre à vingt Marchands,

dont il prend l'argent au denier quatre ? Non,ce n'eſt point là mon compte. *Hominem quæro.*

Eſt-ce cet Avanturier, dont la fortune eſt un labyrinthe ; qui tout d'un coup a paru dans le monde avec deux Charges & un Caroſſe magnifique, Caroſſe qui dés le jour de ſa naiſſance a connu toutes les ruës de Paris , & qui a furieuſement éclabouſſé la reputation de deux riches Veuves , dont ſon maître paſſe pour le grand veneur:Non , ce n'eſt point là ce qui m'accommode. *Hominem quæro*

Eſt-ce le Senateur-Tourbillon, qui fait déja l'homme d'importance , quoi qu'il n'ait encore opiné que ſur des ragoûts,ou ſur la ſéve d'un vin de Champagne;le fait de ſon merite conſiſtant à ſçavoir remplacer par d'amples ſillons de Tabac d'Eſpagne,la mouſtache que la nature prudente lui a refuſée?Non,ce n'eſt point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Eſt-ce . . . . .

Le Prince le repouſſe avec violence , & les chaſſe tous. Diogene dit pluſieurs fois en s'en allant : Hominem quæro. *Democrite ſe voyant chaſſer ; dit :* Et je ne rirois pas ; *& Heraclite :* Et je ne pleurerois pas.

SCENE
DE LA FOLIE.

COLOMBINE *en Bacha*, ARLEQUIN, LA PRINCESSE *qui ſurvient habillée en Auteur, avec une robe noire.*

ARLEQUIN *à part.*

VOions le vent du Bureau. J'ai bien peur que la piéce ne peche par la cataſtrophe.

LA PRINCESSE *à part appercevant le Bacha*.

Voici l'indigne Bacha qui en veut à ma vertu, executons le deſſein que j'ai reſolu ; Ciel ſeconde mes deſirs ?

COLOMBINE *voïant la Princeſſe.*

Eſt-ce vous ma charmante? Vous avez beau vous déguiſer, vôtre beauté vous trahira toûjours.

LA PRINCESSE *à part.*

O Ciel il m'a reconnu.

COLOMBINE.

Hé bien mon adorable, les délais ſont expirez, à quoi tient-il que je ne ſois le plus fortuné de tous les hommes ?

LA PRINCESSE *contrefaisant la folle, dit vers la cantonade.*

Non, Messieurs les Comediens, cela n'est ni beau ni honnête, de faire sécher sur le pied un pauvre diable d'Auteur. O l'épouventable chose qu'une troupe ! & qu'on a de peine à atteler tous les differens animaux qui la composent. L'un amorce son fusil, l'autre calcule ses bonnes fortunes; celui-ci arrête les parties de son Apoticaire ; celui-là couche en jouë la pierre philosophale ; cet autre ajoûte un second Tome aux Idées de Platon. (*prenant Arlequin par le bras.*) Hé ventre-bleu, Messieurs, il est question de jouër ma Piéce.

ARLEQUIN.

Ouï mortbleu, il est question de sa Piéce; entre les mains de qui l'avez-vous mise, Madame ?

COLOMBINE.

Que veut dire ceci ? Est-ce que la Princesse extravague ?

ARLEQUIN.

Est-ce que vous extravaguez, Madame ?

LA PRINCESSE.

Hé bien ouy, Monsieur, nous jouërons vôtre Piéce, me dit l'un des Comediens, avec son flegme de Caton le Cen-

ſeur, (*donnant de ſon chapeau dans le nez d'Arlequin.*) Vraiment je prétens bien que vous la joüiez & mes creanciers auſſi.

ARLEQUIN *en colere.*

Je prétens auſſi vous caſſer le nez moi, ſi vous ne prenez garde à vous.

LA PRINCESSE *prenant Arlequin par la main.*

Mais Meſſieurs, avant toutes choſes, il faut ſonger à faire élargir vôtre Theatre, & vos coffres forts. . . . .

ARLEQUIN.

Tant mieux, car il y a long-tems qu'ils ſont retreſſis.

LA PRINCESSE.

Car afin que vous l'entendiez, ma Piéce eſt une piéce . . . . qui vous donnera tant de monde, qu'il n'y aura point de place pour les ſifleurs. (*Elle ſecouë le bras d'Arlequin, & le fait tomber.*)

COLOMBINE.

Madame, Madame, à quoi ſongez-vous ?

ARLEQUIN *aprés s'être relevé.*

Je me donne aux diables, Madame, ſi je ne frappe. (*Il la menace de ſon bâton.*)

LA PRINCESSE *vers Colombine.*

A quoi je ſonge, dites-vous ? Je ſonge à vous rendre tous des Créſus, ou pour

mieux dire des Midas, aussi-bien vous en avez déja les oreilles. (*Elle tire les oreilles à Arlequin.*)

ARLEQUIN *dépité.*

Gernie si je fonds sur vous, vous vous en sentirez ?

LA PRINCESSE.

Mais sçavez-vous bien le sujet que j'ai choisi, c'est bien le sujet le plus drôle. . . . . Convoquez pour voir un Arriere-ban d'Auteurs; faites tenir la Diéte des beaux Esprits Modernes; (car on ne parle plus des Anciens:) Je défie tous mes Confreres en Apollon de rien imaginer d'approchant de mon sujet.

ARLEQUIN.

Une femme devenir folle par un excés de sagesse ! ho le Sexe pour son honneur la doit faire interdire.

LA PRINCESSE.

Que vois-je: une legion de petits ostrogots, qui s'érigent en Auteurs dramatiques; leur esprit n'a qu'une coudée tout au plus, & ils osent s'élever jusqu'à l'heroique; que vient faire ici ce Poëte tragique, avec son visage de premier prix au lansquenet. (*vers Colombine*) Monsieur Crasson, Monsieur Crasson, avoüez que vous êtes Auteur dés les pieds jusqu'à la tête; les lacunes de vôtre Juste-au-corps,

ce Chapeau qui fait la gouttiére, vos bas cicatrisez, & vôtre ci-devant Perruque. Mr. Crasson tout accuse le bel esprit chez vous.

COLOMBINE.

Madame, Madame, encore un coup, vous n'y songez pas?

ARLEQUIN *bas.*

Ho pour le coup elle y songe bien, car tu n'es qu'une crasseuse.

LA PRINCESSE.

Hé non, je n'y songe pas, & c'est un rêve que ma Comedie, (*Elle prend Arlequin par la main & se promene :*) elle ne sera pas intitulée Mars surpris en flagrant délit; Vulcain n'assemble pas tous les Dieux qui lui contestoient ses titres de Mary à la mode. Les Dieux ne voyent pas deux Amans pris comme un Renard dans un bled : l'Areopage celeste ne passe pas condamnation pour la tête de Vulcain, & Momus n'est point chargé de faire l'oraison funébre de son honneur, non & non, Madame la Troupe; dites encore que je n'y songe pas.

ARLEQUIN *éclatant de rire.*

Hé non, non, dites donc qu'elle n'est pas folle; hé non, non.

COLOMBINE.

Madame, pouvez-vous vous oublier jusqu'à ce point....

LA PRINCESSE *vers Arlequin.*

Non, Mademoiselle, je ne m'oublie pas...

ARLEQUIN.

Elle me prend pour une fille.

LA PRINCESSE.

Et je vous oublie encore moins, car c'est à vous à qui je destine le rôle de Venus.

ARLEQUIN.

Je ferois mieux celui de Mars.

LA PRINCESSE.

Comment, Mademoiselle, il ne faut point hocher la tête; qui dit Venus, dit la Déesse de la beauté...,

ARLEQUIN.

Et qui dit moi, dit le Roi des Magots?

LA PRINCESSE.

Et croïez moi, il y en a bien qui prendroient le Benefice avec les Charges. Mais je pense que vôtre Troupe n'entre pas comme il faut dans toutes les mignardises de mon sujet; allez (*d'un ton fâché*) Pecores indociles, j'abandonne vôtre Troupe à son mauvais sens, & à tous les manœuvres du Parnasse, & je donnerois ma piéce à des Comediens Turcs, plûtôt qu'à vous autres. (*elle s'en va.*)

COLOMBINE.

Il faut la garder à vûë. Sa folie ne seroit peut-être pas toûjours si tranquille.

ARLEQUIN.

Va, va, ne te plains pas de sa folie, elle te tire une grande épine du pied. (*ils s'en vont.*)



SCENE DU COLONEL.

ARLEQUIN *en Colonel*, MEZZETIN *en Vicomtesse*, COLOMBINE.

ARLEQUIN *entre, suivi d'une Compagnie de Soldats.*

LE fumer de vos appas m'ayant pris au nez, Madame, j'ai gagné sur ma pudeur de venir incognito vous annoncer la bréche que vous avez faite à ma liberté.

LA VICOMTESSE.

A d'autres, Monsieur, à d'autres, il n'y a que la gloire qui ait droit sur le cœur d'un homme tel que vous.

ARLEQUIN.

Ho, vous avez furieusement écorné les droits de la gloire. Comment diable! vous bracquez sur moi toute une artillerie de charmes. Attendez du moins que mon cœur soit armé de pied en cap, pour escarmoucher avec vos regards; car j'entre-vois

là de certains yeux qui me portent la mine d'être de grands incendiaires.

COLOMBINE.

Monſieur le Capitaine,par charité ſont-ce là des injures que vous dites à Madame?

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce à dire des injures, ſoubrette de ma divinité ? tu ne connois donc pas encore les fleurettes militaires ? il me prend envie de te bombarder quelqu'une de mes douceurs ſubalternes.

COLOMBINE.

Miſericorde, Monſieur Mars.

ARLEQUIN.

Qui t'a ſi bien appris mon nom? bon je rêve,eſt-ce qu'à l'étendart de mon viſage on ne devine pas qui je ſuis ?

LA VICOMTESSE *à part.*

Voilà ſur mon honneur un cerveau des plus cauteriſé que je connoiſſe.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous mon Amazone, que le genre humain eſt menacé, ſi vôtre cœur ne vient à jubé dans un moment.

LA VICOMTESSE.

Hé quoi, Monſieur, à peine paroiſſez-vous, que vous mettez aux gens le marché à la main ?

ARLEQUIN.

C'eſt que les Conquerans n'ont point

de tems à perdre. Feu Cesar de brusque-memoire en usoit ainsi. Suis - je bâtard moi,pour ne pas dire à aussi bon titre que lui , *veni*, *vidi*, *vici*.

LA VICOMTESSE.

C'est-à-dire, que Monsieur le Colonel épargneroit volontiers à une belle , les frais d'un amour en détail ?

ARLEQUIN.

Ho,je ne fais l'amour qu'en gros.J'aime à soûpirer en poste. C'est à faire à des Ecoliers à se remettre tous les jours à l'A , B , C , de la galanterie.

LA VICOMTESSE.

Mais comment feriez-vous donc avec ces gens qui sont bien-aises de conduire une passion par toutes les classes de la tendresse , & dont le cœur ne sçauroit aller qu'en pas de Tortuë ?

ARLEQUIN.

Ma foi , Madame , en amour les goûts sont differens.Les uns aiment à commencer par le cœur , & puis aprés va où tu pourras;moi je commence toûjours par où je puis,vienne le cœur aprés quand il voudra, il n'est rien tel que de laisser toûjours des airres au coche.

LA VICOMTESSE.

Ha,Colonel! vous n'êtes guéres orthodoxe en galanterie.

ARLEQUIN.

Ma foi, Madame, je ſoûtiens que pour être heureux, il ne faut jamais avoir qu'un Camp volant auprés des femmes.

LA VICOMTESSE.

Quelle furieuſe gangréne de ſentimens!

ARLEQUIN

O ça ma petite Pallas, n'eſt-il pas tantôt tems de faire retirer mes gens ?

LA VICOMTESSE.

Pourquoi les faire retirer ?

ARLEQUIN.

Ha ! le pourquoi eſt admirable, vôtre cœur oſeroit-il s'épanoüir à la tête de mon Regiment, & voudriez-vous que je vous contaſſe fleurettes tambour battant & méche allumée ? Ne ſçavez-vous pas que le tête à tête, eſt le ſaupiquet de l'amour ?

LA VICOMTESSE.

Hé bien, qui croiroit un Guerrier capable de ces rafinemens ?

ARLEQUIN.

Male-peſte, le Colonel Ravageon, ne perd pas un point en amour. Quand j'y penſe, ſi Cupidon ne prenoit ſoin d'emmailloter ma valeur, l'Univers pourroit bien ſonger à ſon épitaphe.

LA VICOMTESSE.

Mais c'eſt ſe picquer d'une gloire bien bizarre, de travailler comme vous faites

à déraciner le genre humain ?

ARLEQUIN.

Allez, Madame, touchez-là, si le monde perd avec moi d'un côté, je le fais assez regagner d'un autre.

LA VICOMTESSE.

Dites la verité, combien tous les ans faites-vous mourir de belles ?

ARLEQUIN.

Hé le moïen d'en tenir catalogue ? Il n'y a pas un maudit copiste qui se sente le jarret assez fort pour devenir l'entrepreneur de mes galanteries.

LA VICOMTESSE.

Bon, il y a tant de Greffiers au monde.

ARLEQUIN.

Il est vrai, mais connoissant le naturel de certains Greffiers, j'ai apprehendé que mes bonnes fortunes ne diminuassent entre leurs mains.

LA VICOMTESSE *en minaudant.*

Ha, Monsieur le Colonel, sçavez-vous bien qu'il n'y a pas de seureté à vous regarder en face.

ARLEQUIN.

C'est aussi pour cela que je ne me montre gueres que de profil. Mais vous, Madame, (sans vous faire compliment) vous avez le minois aussi effroïable que le miẽ, & n'en déplaise à vôtre modestie, je trou-

ve quelque chose de fort Soldat dans vos maniéres.

LA VICOMTESSE.

Moi les maniéres Soldatesques! & tout le monde dit que je suis la mignardise incarnée.

ARLEQUIN.

Ma foi, Madame, je ne doute point que vous n'aïez une fourmiliére d'appas; mais (avec vôtre permission) vos appas sont plus mâles que femelles.

LA VICOMTESSE.

Quoy mes appas seroient Hermaphrodites; ha Colonel, vous poussez la ferocité jusqu'aux gardes.

ARLEQUIN.

Hé, ventrebleu, Madame; c'est ce qui me charme en vous, que vos airs dévergondez, & je vous estimerois moins, si vous aviez les traits moins hommasses.

LA VICOMTESSE.

Encore si vous disiez que je ressemble à ces beautez Romaines.

ARLEQUIN.

Eh beauté Romaine ou beauté Turque, vous me plaisez, c'est tout dire. Pourquoi toutes les femmes n'ont-elles pas une trogne enluminée comme celle-là au lieu de ces couleurs de pain d'Epice, qui font croire qu'elles ont toûjours vingt-six decoctions dans le ventre?

LA VICOMTESSE.

Il eſt vrai que j'ai un vrai tein d'Abbé, il n'y a que ces maudits bourgeons qui me deſolent.

ARLEQUIN.

C'eſt peut-être que vous beuvez trop de brandevin, ou de ratafias; ne fumeriez-vous point auſſi quelquefois par maniére de converſation?

LA VICOMTESSE.

Moy fumer, c'eſt la pierre d'achoppement de la beauté.

ARLEQUIN *en lui touchant les genoüils.*

Ecoutez, Madame, vous avez devant vous le plus intrepide fumeur du Roïaume, quand vous voudrez nous fumerons en partie?

LA VICOMTESSE.

Que font donc-là vos mains?

ARLEQUIN.

C'eſt pour vous montrer que je ne ſuis pas manchot. Pauvres mains, ſi la guerre vous joüe d'un mauvais tour, ma conſolation eſt que juſques-ici vous n'avez pas perdu vôtre tems (*il lui embraſſe les genoüils.*)

LA VICOMTESSE.

Mais Monſieur le Colonel, ſçavez-vous bien que je prendrai mon ſerieux?

ARLEQUIN.

Ha mon Heroïne ! voulez-vous empêcher un Colonel d'en venir aux mains avec vos appas ?

LA VICOMTESSE.

Mais pour en venir aux mains, vous n'êtes pas en païs ennemy.

ARLEQUIN *d'un ton guay.*

Ha ! si je ne suis pas en païs ennemi, le commerce n'est donc pas défendu ?

UN LAQUAIS.

Madame, Monsieur l'Abbé vient d'arriver, il se débat dans vôtre Antichambre.

ARLEQUIN *voïant la Vicomtesse qui se leve.*

Quoi, Madame ! un Abbé est mon rival ? est-ce que vous voïez de ces drogues-là ?

LA VICOMTESSE.

Comment, Monsieur, les Abbez ne sont-ils pas aujourd'hui le plus beau fleuron des femmes ?

ARLEQUIN.

Hé fy, sçavez vous bien à quoy ces gens-là sont bons ?

LA VICOMTESSE.

Hé bien, à quoy ?

ARLEQUIN.

Les Abbez sont dans les ruelles ce que

les Epagneuls sont à la chasse, ils servent à faire lever le gibier, mais les Officiers le prennent.

Ils se font une réverence fort plaisante l'un à l'autre, & s'en vont.

SCENE DES MATRONES.

ARLEQUIN *en Commissaire infernal, lit:*

PLUTON, Dieu des Enfers, à tous presens & à venir, SALUT. Sur ce qui nous a été representé, que plusieurs Donzelles se sont intruses aux champs Elisées, dans le quartier des femmes de vertu, sans avoir titre ni caractere, & sans être marquées au veritable coin de la pudeur, Nous avons jugé à propos d'établir un Commissaire Enquesteur & Examinateur de tous les honneurs roturiers, & de toutes les vertus où il entre de l'alliage: A la charge par ledit Commissaire de prêter le serment en la maniére accoûtumée, & ce pour la forme seulement, de peur d'augmenter le nombre des parjures. Voulons que toutes celles qui ne feront pas leur

preuve de chasteté en bonne forme, soient renvoïées sur l'heure à l'appartement des Lais & des Phrinées, (s'il y a place.) Deffenses à elles de s'oser jamais manifester dans l'allée des femmes sages; à moins que d'y paroître en robe de chambre, en linge chifonné, & avec deux ou trois onces de fard sur le visage: le tout de peur d'équivoque. Voulons en outre, que toutes celles qui sont en odeur de vertu, grace à la fatuité de nos ancêtres, soient obligées de comparoitre, pour faire appurer leurs comptes de chasteté pardevant Arlequin Sbroufadel, Commissaire sus-nommé. Donné au Manoir Stigieux, le quatre-vingt dix-neuviéme, &c.

LUCRECE *entrant.*

Seigneur, il n'est pas étrange que Lucrece mene le branle dans l'entrée de tous les honneurs anciens & modernes: mais il me semble qu'en bonne police on devoit tirer de pair une vertu quintessenciée, & ne me pas mettre de niveau avec tant de chastetez subalternes qui vont fondre à l'approche de la mienne. Peut-être a-t-on voulu me ménager des trophées, en m'exposant à l'examen avec les autres: mais mon merite se soûtient assez de soi-même; & Lucrece sera toûjours la vertu par excellence, pour avoir lavé dans son sang le forfait d'autrui.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que vous fiſtes là une belle maneuvre ! Voiez auſſi comme on vous a ſuivie? Vôtre action eſt encore la premiére & la derniere de ſa race. On convient que vous vous perçâtes le ſein aſſez metodiquement : mais par malheur vous vous y prîtes un peu ſur le tard ; & apparemment vous fûtes bien-aiſe de ne vous tuer qu'en connoiſſance de cauſe? Mais à quoi bon faire une aſſemblée de parens, avant que de vous donner le coup fatal ? Etoit-ce pour leur annoncer que vôtre honneur étoit mort *ab inteſtat?* Le beau compliment pour un mary, de s'entendre dire: Ah mon cher petit homme, ton front vient d'être inſulté : Mais j'atteſte Jupiter Capitolin, que ç'a été ſans mon conſentement ; comme ſi en pareil cas une femme étoit croïable ſur ſa ſimple depoſition ! Aprés cela le poignard joua ſon jeu ; & en effet, puiſque votre mary étoit pourvû, vous n'aviez plus rien à faire au monde, à moins que de vouloir recommencer ſur nouveaux frais. Mais c'eſt ce coup-là que vous auriez pû dire à bon titre : *Je ne ſçaurois.*

Pour qui prenez-vous Lucrece ?
J'en mourrois.

LUCRECE.

Je crois que ce monſtre eſt aſſocié avec

Tarquin pour me deshonorer une seconde fois. Traître, ose-tu bien noircir l'action la plus heroïque ? .....

ARLEQUIN.

Et avec tout vôtre heroïque, vous ne meritez pas seulement le dernier *Accessit* en vertu. Huissier, qu'on la mette avec Cleopatre. Avec Cleopatre, Madame, avec Cleopatre.

ARTEMISE *arrive.*

Seigneur qu'on me laisse ma part franche de chasteté, où je vais faire un bruit de diable dans les Enfers. Tout le monde connoît assez Artemise ; & je défie la Communauté des Prudes de pousser plus loin que moi le vacarme de la tendresse conjugale. Je vous prens à témoins ; balafres, égratigneures, gros toupets de cheveux, que me coûta la mort de Mausole ; & vous Mausolée à jamais durable, dont j'honorai ses Manes : sans compter ses cendres, que je pris la peine d'avaler. Voila des titres cela ; qui feront ranguêner toutes les vertus qui voudront faire assaut avec la mienne.

ARLEQUIN.

Quant au Mausolée superbe que vous fîtes ériger, il y a bien des femmes qui voudroient

droient être quittes de leurs maris à ce prix-là. Et que ſçait-on ſi vôtre intention n'étoit pas de perpetuer la joie que vous donnoit la mort de vôtre époux ? A l'égard de ſes cendres que vous prîtes en pillules, on peut dire que les pillules firent leur effet, & qu'elles vous purgerent abſolument de toute vôtre affection conjugale; puiſque ſans attendre le bout de l'an, vous vous amourachâtes d'un jeune homme dont les mépris vous obligerent à vous caſſer la tête, que vous aviez déja un peu fêlée. Ainſi donc toute vôtre fidelité ne ſe réduit qu'à quelque boutade de tendreſſe, & à deux ou trois accez de deſeſpoir. Allez Madame Artemiſe, je vais vous mettre en païs de connoiſſance. Huiſſier, avec la Matrone d'Epheſe. Avec la Matrone d'Epheſe, Madame, avec la Matrone d'Epheſe.

PENELOPE *arrive.*

Mon bon Monſieur, vous voyez une femme qui a tenu bon contre vingt galans pendant le ſiége de Troye. Ulyſſe me laiſſa pauvre innocente que j'étois, avec un petit Poupon de ſa façon. C'étoit toute ma conſolation dans mes diſgraces Je voyois qu'on mettoit tout par écuelle au logis : Nous n'avions point de Dindon qu'on ne

mit à la daube, point de Cochon de lait dont on ne fit des farces. Ces friponniers-là n'avoient pas la patience qu'on leur fit des petits fromages, ils buvoient le lait comme il ſortoit des vaches. Ils vouloient bien faire pis, mon bon Monſieur : mais je n'eus garde. Tant y a, mon bon Monſieur, qu'Ulyſſe revint, & trouva ſa Penelope comme il l'avoit laiſſée.

ARLEQUIN.

Oh, Madame Penelope, avec toute vôtre ingenuité, je trouve bien des non-valeurs de chaſteté à vôtre fait. Car enfin voici comme je raiſonne. Un mary à la guerre depuis dix ans: une jeune femme ſans deffenſe : vingt Princes pour galans, dont le moindre étoit expert en l'art de cocqueter : Vôtre maiſon avoit déja pris ſes titres de Taverne & d'Academie. Pour derniere batterie, les Princes y établirent un Opera. Ah ! Madame, le dangereux air pour la vertu !

DIDON *entraînant Virgile par la main.*

Main-forte, Meſdames, main-forte Voici l'impoſteur qui m'a perduë dans le monde. Helas ! ſans ce traître de Virgile, la pauvre Didon joüiroit encore d'une reputation inviolable. Mais ce chien de Poëte, ce maudit Mâche-lauriers, il ne ſe con-

tente pas de renverser l'ordre des tems, il renverse encore l'ordre des chastetez, & me fait me passionner pour un Escroc, qui me plante là sur la foi d'une apparition chimerique. Quoi ! l'honneur de la plus vertueuse Veuve qui fut jamais, ne dépendra que du cerveau fanatique d'un bel esprit? Seigneur, faites-moi faire reparation d'honneur; ou sans autre forme de procés, je vais vous dévisager tous les deux.

ARLEQUIN.

Hé-là là, Madame Didon, vous prenez le mors aux dents un peu bien vîte. Vous vous plaignez que Virgile vous a ôté l'honneur que vous aviez; & Homere par une compensation Poëtique a donné à Penelope l'honneur qu'elle n'avoit pas. Que voulez-vous ? Les Poëtes sont sujets aux qui-pro-quo, aussi-bien que les Apoticaires. Mais pour vous accorder toutes deux, Huissier qu'on les place parmi les honneurs douteux des champs Elisées ?

DIDON.

Comment ? Parmi les honneurs douteux ? Cela est bon pour vos modernes.

ARLEQUIN.

Tout beau, Didon, parlez des modernes avec respect.

DIDON.

Allez, Juge de balle, nous allons tou-

tes vous prendre à party.

ARLEQUIN *aux Auditeurs.*

Et moi, je jure par le Stix,
Que leurs honneurs broyez ensemble
Ne valent pas, Messieurs, celui qui vous rassemble,
Que j'intitule LE PHENIX.
Un Phenix! dirat-on, La pensée est nouvelle.
Oüi, j'appelle Phenix, une femme fidelle.
Mais de peur que quelque Censeur
Par cet argument ne m'entame,
Comme il n'est qu'un Phenix, il n'est donc qu'une femme,
Qui puisse prétendre à l'honneur.
Bon, je permets à chaque Belle
De prendre mon titre pour elle.
Car, s'il n'est qu'un Phenix, ou (soit dit entre nous,)
Qu'une femme fidelle, à qui ce nom convienne,
Hé bien chaque mary jaloux,
N'a qu'à croire que c'est la sienne,
Mesdames, si cela vous duit,
Bon jour, bon soir, & bonne nuit.



ARLEQUIN PHAETON.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theâtre, par Monsieur de Palaprat, & representée pour la premiére fois, par les Comédiens Italiens du Roi, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 4. de Février 1692.

ACTEURS.

PHAETON, *Arlequin.*
EPAPHUS, *Pierrot.*
GALATE'E, *Marinette.*
ESCULAPE, *le Docteur.*
CIGNE, *Pasquariel.*
DORIS, *Colombine.*
MOMUS, *Mezzetin.*
APOLLON, *Octave.*
DIRCE', } *Isabelle.*
UNE HEURE. }
UN BRANDEVINIER, *Pasquariel.*
UN POETE, } *Cinthio.*
UN PROCUREUR, }
UN FINANCIER, }
UNE MARQUISE.
UN POETE.
LE MARDY GRAS.
LA TERRE.
LES DIEUX DES BOIS ET DES EAUX.
LE FLEUVE PO.
DEUX SATYRES.
PLUSIEURS YVROGNES, PHILOSOPHES, SOLDATS, ET PAYSANS. } *Personnages muets.*
LAMPEZIE. }
PHAETUSE. }
PHEBE'. }

La Scene est en Egypte.


ARLEQUIN
PHAETON



PHAETON.

ACTE I.

SCENE I. *Nuit.*

PHAETON, EPAPHUS, DORIS, MOMU, *qui ſurvient.*

PHAETON *ſeul en habit d'Arlequin.*

CHi crederebbe ch'el figliolo d'un dio, ma d'un dio avec tout le poil. Car chez tous les Poëtes mon pere eſt appellé *Intonſus Apollo.* Oüi, qui ſoupçonneroit jamais que le fils du blond Phebus *foſſe naſcoſto ſotto un veſtito d'Arlichino*, avec cet habit bigarré ; je paſſerois plûtôt pour le fils de l'Arc-en-Ciel, que pour celui du Soleil : & je défie l'Egyptienne Doris, par qui je viens me faire dire ma bonne avanture, toute ſçavante en diablerie qu'elle eſt de déviner qui je puis être.

EPAPHUS *en habit de Pierrot.*

A la faveur de la nuit je me ſuis dérobé aux tendreſſes de ma mere Iſis, & aux regards jaloux des plus belles Nymphes de ſa Cour, dont je fais toutes les délices, pour venir *incognito* conſulter ſur mon deſtin la fille du Silvain Philemon.

PHAETON.

Il me ſemble que j'entens quelqu'un : qui va là ?

EPAPHUS.

Motus.

PHAETON.

Ha ! que je ſuis bien fils du Dieu du jour, car franchement je n'aime guére d'aller la nuit.

DORIS.

J'ai été avertie par mes eſpions que deux fameux rivaux doivent venir ici pour apprendre de moi le ſort de leur amour : en vain par le déguiſement le plus bizare prétendent-ils ſe cacher à mes yeux, puiſqu'on m'a inſtruite de leur deſſein, & que je ſuis la confidente de la Nymphe qu'ils aiment.

EPAPHUS.

J'entens une voix de fauſſet devant la porte de celle que je cherche, ſeroit-ce Doris elle-même ?

PHAETON.

C'eſt mon Egyptienne, je connois bien ſa voix, allons l'embraſſer bruſquement ; que je ſerois aiſe ſi je lui faiſois peur ! (*Doris ſe retire , & Phaeton croyant l'embraſſer , embraſſe Epaphus.*)

DORIS.

La plaiſante mépriſe !

PHAETON *croyant parler à Doris.*

Ho ça , devine qui je ſuis.

EPAPHUS *croyant auſſi lui parler.*

Une bonne piéce , il y a long-tems que je t'attendois.

PHAETON.

Tu ſçais déja ce que je veux de toi.

EPAPHUS.

Et parbleu , je ſçai que tu veux de l'argent,tien voila la piece blanche & parle-moi ſans barguigner.

PHAETON.

Ho , ho , voici une mode nouvelle , c'eſt le devin qui paye le curieux ; n'importe prenons toûjours,c'eſt de quoi boire bouteille en nous en retournant ; mais comment pourras-tu voir dans ma main à l'heure qu'il eſt.

EPAPHUS.

Dans ta main , & qu'ai je à faire moi d'y regarder ?

PHAETON.

Aimes-tu mieux examiner ma phisionomie ; elle parle, & me promet toute sorte de bonheur, si vous en exceptez une petite bagatelle.

EPAPHUS.

Quoi ?

PHAETON.

Un certain saut en l'air, qui doit faire à ce qu'on m'a dit le catastrophe de ma vie.

DORIS.

Il est tems que je les tire d'erreur. Astre qui obeïs à mes commandemens, éclaire-nous ?

PHAETON *regardant Epaphus.*

Que vois-je !

EPAPHUS *regardant Phaeton.*

Quel personnage extravagant !

PHAETON.

Un moulin à vent à figure humaine ?

EPAPHUS.

Un papillon qui copie moitié le magot moitié l'homme.

DORIS *au milieu d'eux.*

Vous voila fort étonnez de ne vous point connoître, je vais faire un beau coup de mon métier, & vous découvrir l'un à l'autre. Donnez-moi chacun vôtre main ; vous sous cet habit de toile vous cachez Epaphus ; & vous Phaeton, sous

cette jaquete ridicule : vous aimez tous deux la Nymphe Galatée, elle se mocque sûrement de l'un de vous, & peut-être de tous les deux. Cependant quoi qu'il en soit elle suivra le choix de son pere Amphrise, qui n'attend que la réponse de l'oracle pour la donner à celui qui pourra lui faire la plus heureuse destinée.

EPAPHUS.

Et qu'a-t-on besoin d'oracle pour sçavoir que c'est moi ?

PHAETON.

Toi ?

EPAPHUS.

Oüi moi, qui suis le fils de Jupiter & d'Io.

PHAETON.

D'Io ? de cette vache enragée, qu'Argus ne put garder avec cent yeux, & qui fut cause qu'on fist la chanson, Bon homme garde ta vache.

EPAPHUS.

Et bien oüi, d'elle & de Jupiter.

PHAETON.

Quant à Jupiter neant. Pour Io, je n'en doute point, tant je trouve sur ton front des dispositions à lui ressembler.

DORIS.

N'insultez pas sa mere, je vous prie, nous sçavons ce qu'elle est ; mais qui est vôtre mere Climene ?

PHAETON.

Climene eſt fille de Thetis,& c'eſt chez cette vieille amie que le Soleil venoit tous les jours la voir entre chien & loup, & que.... tant y a que vous me feriez dire plus que je ne voudrois.

DORIS.

Quoi Thetis ſe méla des amours de vôtre mere avec le Soleil ?

PHAETON.

Vraiment, oui.

DORIS.

Voila juſtement la derniere reſſource des vieilles coquettes ; ne pouvant plus retenir leurs Amans comme Maîtreſſes, plûtôt que de les perdre, elles deviennent leurs confidentes.

PHAETON.

Vous ſçavez mon origine du côté de l'Eau, aprenez la de celui de la terre. Je ſuis du ſang des Rois de Ligurie, où le Royaume tombe en quenoüille, & ma mere eſt la plus proche de la Couronne, ſi le Roi regnant Cigne, meurt ſans lignée.

DORIS.

Croyez-moi attachez vous moins à la terre : ſi vous y êtes jamais en élevation, elle ne ſera pas de durée, vôtre étoile vous promet un plus long regne ſur mer.

EPAPHUS.

En effet, c'eſt un bon corps pour s'avancer ſur les Galeres.

PHAETON.

Vous n'êtes pas le premier qui me l'avez dit : un Devin que je conſultai, (Car comme j'ai le cœur grand, je ſuis curieux de ma bonne fortune,) m'aſſura que je ſerois un jour chef d'eſpalier, ou tout au moins tire-gourdin; on dit que ce ſont de beaux emplois.

EPAPHUS.

Diable ! ils placent ſur les bancs les plus proches du Capitaine.

PHAETON.

Ho, frote-toi encore contre moi le beau Gars d'une vagabonde & d'une coureuſe, que Junon a fait pourſuivre par tous les Commiſſaires des Quartiers où elle a mis le pied.

DORIS.

Tout beau M. Phaeton vous n'y penſez pas de parler ainſi. Io a bien changé de condition en devenant Iſis. Elle a des Prêtres & des ſacrifices ; déja on fait l'enquête de vie & mœurs d'Epaphus pour le deïfier, & déja quelques prudes de ce pays, amoureuſes des nouveautez, ont commencé à lui apporter des offrandes dans les temples de ſa mere.

PHAETON.

A lui des offrandes ?
Si le peuple lâche
Foible du cerveau ,
A ce fils de vache
Fait le pied de veau ;
Je veux bien qu'on sçache
Que je dis de ce tondu
Lanturlu , lanturlu , &c.

EPAPHUS.

Voyez comme me traite cet insolent ?
Sans respect du grand Dieu de qui je tiens la vie.

PHAETON.

Gare que par ce fer elle te soit ravie.

DORIS.

Temeraire arrêtez , respectez Epaphus.

PHAETON.

Vous même redoutez l'heritier de Phœbus.

EPAPHUS.

Toi fils de ce beau dieu , vraiment tu nous en contes.

PHAETON.

Tien , ne m'échauffe pas , j'ai les mains les plus promptes.

EPAPHUS.

Oüi, pour couper la bourse & voler des mouchoirs.

PHAETON.

Et la mere & le fils iroient aux écorchoirs ,
Si je m'abandonnois à toute ma colere.

EPAPHUS.

Ah ! quel blasphême, au moins vous l'entendez mon pere.

DORIS.

Monsieur, sçachez qu'Amphrise est un fleuve trop doux
Pour contracter jamais d'alliance avec vous.
Diable ! quand vous seriez le fils de la Garonne,
Vous ne sçauriez avoir l'humeur plus fanfaronne,
Il croit nous allarmer en faisant le Breteur,
Retirez vous, Amphrise est vôtre serviteur ;
Touchez la, par ma foi vous n'aurez pas sa fille.

PHAETON.

Et qui donc l'obtiendra pour épouse, ce drille ?

EPAPHUS.

Parlez mieux.

DORIS.

Oüi lui même.

EPAPHUS.

Ha ! c'est fait de mes jours.
J'entends quelqu'un, peut-être on vient à son secours.

MOMUS.

Quelle rumeur faites-vous ici, vous vous chantez poüilles comme des crocheteurs, n'avez-vous point de honte ? vos

manieres & vos diſcours ne dementent-ils pas hautement le ſang dont vous vous vantez d'être ſortis ? Il eſt vrai qu'aujourd'hui les enfans de meilleure maiſon, ſont quelquefois les plus mal élevez.

DORIS.

Vous venez me tirer d'un étrange embarras, je craignois qu'il n'arrivât ici quelque malheur.

MOMUS.

Et ma pauvre enfant, eſt-ce par les injures qu'ils ſe ſont dites, que tu as craint qu'ils n'en vinſſent aux mains ?

DORIS.

Sans doute, & ſi des femmes en étoient venuës juſques-là, elles ſe ſeroient par ma foi décoëffées.

MOMUS.

C'eſt que les femmes ſont folles, & que les hommes de ce ſiécle ont meilleur ſens. Je m'étois d'abord trompé, je voi bien qu'Epaphus & Phaeton connoiſſent le bel uſage du monde.

EPAPHUS.

Aſſurément.

MOMUS.

Il y eſt établi de ſe mépriſer, de ſe haïr, de ſe tromper, de ſe déchirer, de ſe détruire, & de s'enyvrer tous les ſoirs enſemble.

PHAETON.

Et ne ſe deshonore-t-on point à ce petit metier-là ?

MOMUS.

Point du tout, comme il n'y a parmi les hommes, de merite ni de mépris que par cabale, plus on eſt mépriſé dans l'une, plus on eſt eſtimé dans l'autre. Perſonne ne joüit pendant ſa vie d'une reputation generale dans le monde, elle ſe diſtribuë par nations, & dans les Villes, par Quartiers. Tel eſt regardé comme un Heros dans une Iſle, qui paſſe pour un fat en terre ferme : & à Paris où l'on ſe pique aujourd'hui plus que jamais de décider ſouverainement des choſes, tel eſt brave au Fauxboutg ſaïnt Germain, qui n'eſt qu'un poltron au Marais, & tel brille dans les ruelles de l'Iſle, qui n'eſt qu'un ſot dans les Cercles fameux de la bute S. Roch. Mais venons à vôtre differend ; ça voyons. que demandez-vous à Epaphus ? Prétendez-vous que le fils averé de Jupiter meſure ſon épée contre un malheureux enfant trouvé.

EPAPHUS.

En effet, on ne ſçait s'il ſort des Enfans bleux ou des enfans rouges ; il faut opter M. Phaeton ; & ne pas ſeparer en même-temps des couleurs de ces deux Hôpitaux.

MOMUS.

Sçachez enfin que *chi tocca lui, tocca me*, & que je ſais pour vous en faire raiſon moi-même.

PHAETON *d'un ton de colere.*

Oüi, deux contre un, la partie ſeroit mal faite ; je reviendrai dans un équipage plus convenable à ma qualité ; nous nous reverrons, nous nous reverrons. (*il s'en va.*)

EPAPHUS.

Revien, revien ſeulement, tu trouveras à qui parler : mais ne perdons pas la tramontane, ce drôle m'a paru colere, allons prier ma mere de faire ſonner le tocſin dans tous les clochers de ſes temples, & de convoquer pour moi les vieilles troupes, l'arriere-ban, & les milices de l'Egypte.

SCENE II.

MOMUS, DORIS.

MOMUS.

ET bien as-tu toûjours la même averſion pour Phaeton ?

DORIS.

Toûjours la même, je n'aime pas qu'on ſe pare à toute heure de la Nobleſſe de ſes

Ayeux, qu'on passe la moitié de sa vie à faire la genealogie de sa maison, surtout quand on ne sçauroit la prouver.

MOMUS.

Epaphus t'a-t-il mieux prouvé la sienne, apparemment que tu es payée pour dire qu'il est fils de bon pere & de bonne mere.

DORIS.

Qu'il soit fils de Jupiter ou non, c'est de quoi, Seigneur Momus, je ne m'embarasse point, je ne suis pas assez sote pour faire cas des enfans du côté de leur pere. Je ne fonde pas mon estime sur une chose aussi douteuse Il suffit pour me mettre dans les interêts d'Epaphus, qu'Isis déclare hautement qu'elle est sa mere, Isis qui est ma patrone & nôtre principale Deesse.

MOMUS.

Doit-elle tirer vanité d'être adorée dans un pays où l'on prodigue l'encens aux oignons, aux Chats & aux Crocodilles. Ah! si les Dieux m'avoient fait naître femme, & que j'eusse à choisir d'être sur les Autels de tous les temples d'Egypte ou sur un des Theâtres de France, je ne balancerois guére à prendre ce dernier parti; la peste! la fortune est bien differente.

DORIS.

Ferez-vous toûjours le mauvais plaisant?

contrôlerez-vous éternellement toutes choſes ? vos critiques cependant ne ſont pas toûjours juſtes, témoin quand vous reprochiez à Jupiter d'avoir mis au taureau les cornes au deſſus des yeux.

MOMUS.

Il eſt vrai qu'on ne s'eſt point corrigé : c'eſt la maniere dont on les place encore familierement tous les jours, elles ſont en vûë de tout le monde, hors de l'animal qui les porte.

DORIS.

Courage, continuez vôtre ſatire ; mais qui êtes-vous, s'il vous plaît vous-même, pour vous mocquer de nos Dieux, vous qui ne devez le nom que vous avez qu'à vos mommeries, & qui d'ailleurs n'avez ni feu ni lieu, pas un rechaut qui fume pour vous.

MOMUS.

Tu l'as dit, je ſuis railleur de profeſſion.

DORIS.

C'eſt un métier à ſe faire ſuivre de tout le monde, ſans ſe faire aimer de perſonne ; ceux qui ſe plaiſent le plus à entendre railler, ſont ceux en effet qui haiſſent les railleurs davantage, plus ils ſentent la fineſſe & la malignité de la raillerie, plus ils craignent d'en devenir les objets à leur

tout. Mais laiſſons cela, dites-moi, je vous prie, aimez-vous Phaeton vous-même ?

MOMUS.

Non.

DORIS.

Et pourquoi ?

MOMUS.

Ne ſçais-tu pas que je ſuis fils du Soleil, & que Phaeton prétend être fils d'un Dieu, qui affecte ordinairement de troubler le regne de mon pere.

DORIS.

Cette raiſon n'eſt plus de miſe, depuis que les femmes paſſent les nuits à joüer, & les hommes à s'enyvrer avec des chanſons tendres, & des airs des vieux Opera ; la moitié du monde dort ſi avant dans le jour, que le ſommeil auroit tort de ſe plaindre ; mais je vois revenir Phaeton tout en colere.

SCENE III.

PHAETON, MOMUS, DORIS.

PHAETON.

HO, *ho, ho, ti farò veder furfante, &c.* .....

MOMUS.

A qui en avez-vous ?

PHAETON.

Je vais porter ce cartel de défi à ce belitre d'Epaphus, je n'ai voulu confier cette importante affaire qu'à moi-même, *io sono il Capitano*, le Trompette & *la tromba*; l'assaillant & le Heros ; *l'oste e l'osteria*, *equando haverò ammazzato Epapho*, je serai encore par charité le porteur des billets de son enterrement. *Voi tu sentir la Lettura del cartello di disfida*

MOMUS.

Volontiers.

PHAETON *lit.*

Phaeton dit Passe brun le hard, Chevalier de la Zone torride, sire de l'Isle des éternumens & des catherres, seigneur des éclairs, vapeurs, feux volages, exhalaisons & autres seigneuries à lui données en apanage par le Soleil son pere, gouverneur pour son dit pere des Indiens, Bretons, Provençaux, Picards, & generalement de toutes les testes chaudes de quelques nations qu'elles soient. Colonel General des mouches, moucherons, guépes, frêlons, hannetons, & cousins; & Mestre de Camp de la gendarmerie legere des puces, &c.

A L'IMPOSTEUR EPAPHUS DEFFI.

Poltron, qui te dis temerairement fils de Jupiter, le don que j'ai octroyé à la Nimphe Galatée de mon cœur, rate, foye, & consecutivement de toutes mes parties nobles, avec leurs fonctions & dépendances, tant en dilection, liesse, que rancune; m'oblige à soûtenir contre tout venant, specialement contre toy, que comme ladite Nimphe est fleur de beauté & de prudhomie, je le suis de vaillance & de loyauté: & si la peau te démange assez, truand malencontreux, pour vouloir par barat ou malengin, me disputer le terrein dans la banlieue de ses bonnes graces; je te défie, soit au bris de lances, cliquetis d'armes, chamaillis d'épées, à coups d'estoc, de pointe & de taille, à coups de poing, de pied, de dents & d'ongles; & te prouverai clairement par le pochement d'un œil, l'enfoncement d'une machoire, ou l'imputation d'une oreille, que tu es felon & outre cuidé!

MOMUS.

Fort bien.

PHAETON.

Je ne suis pas fils du Soleil! quand je n'en aurois pas d'autre preuve, je le ju-

gerois à mon teint ; mais je viens encore tout à l'heure de le demander à Esculape.

MOMUS.

Que veut-on faire ici de ce grand Medecin ?

PHAETON

Il est venu pour guerir un Page de ma mere, de la gale. Esculape me reconnoît pour son frere, vous ne luy contestez pas sa qualité ?

MOMUS.

Passe pour lui. Apollon l'a fait legitimer par les Muses.

PHAETON.

Vous douteriez aussi peu de moy, si vous voyez comme ma mere pleure.

DORIS.

Je n'en croirois pas davantage ; défiez-vous de deux sortes de personnes sur leurs sermens & sur leurs larmes, des Normands & des femmes.

PHAETON.

Quel outrage ! & le beau démenti que je te ferois donner par le Soleil, si je sçavois par où l'aller trouver !

MOMUS.

Si vous n'êtes en peine que d'aller trouver le Soleil, je m'offre de vous y conduire. Je suis fils de la Nuit, vous ne doutez pas que je ne sçache les chemins des états

de

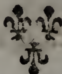
de ma mere, ils touchent à ceux de l'Aurore, & de ceux de l'Aurore à ceux du Soleil il n'y a qu'un pas, nous ſerons demain à ſon petit lever, ſi nous marchons toute la nuit.

PHAETON.

Allons : mais attendu qu'on pourroit nous enlever nos Perruques, ou nous jetter dans quelque four d'involontaires enrolez comme des malheureux Oublieurs, allez demander à la Nuit une eſcorte de Loup-garoux, de Chauve-ſouris, Chat-huans & de Choüetes. Je vais cependant porter ce Cartel à mon Faquin de rival, je veux l'attirer icy ſur le pré, cela ne retardera pas nôtre voyage, je l'auray bien-tôt expedié. Salut, juſqu'au revoir. (*il s'en va*)

MOMUS.

Je vous attendray. Il y a long-temps que je lui gardois celle-cy, c'eſt en le menant à ſon pere, que je pretens le faire perir, & delivrer nôtre ami Epaphus du ſeul Rival qui pourroit traverſer ſon bonheur. Mais voicy Galatée.



SCENE IV.

GALATE'E, MOMUS, DORIS.

DORIS.

VOus venez à propos, belle Nimphe, pour être témoin des joûtes de deux grands Champions, qui vont ſe couper la gorge pour vos beaux yeux.

GALATEA.

Per mé.

MOMUS.

Sicuro per tè, tu ſei l'Elena che fa pugnare queſto nuevo Hettore, & queſto altro nuovo Achille, tu ſei la carogna à chi duo Corbeaux, gouleux font les yeux doux, *Tu ſei, &c* .

GALATEA.

Ah, che pazzia.

DORIS.

J'entens un grand fracas, nos Heros approchent, retirons-nous pour les laiſſer faire & juger tranquillement des coups.

MOMUS.

Si Epaphus ne roſſe pas Phaeton, le moyen dont je me ſuis aviſé eſt ſûr pour l'en défaire.

SCENE V.

PHAETON, LAMPETIE, ESCULAPE, PHAETUSE, CIGNE, PHEBE' *armez ridiculement.*

PHAETON.

POur mettre sur les dents mon indigne adversaire,
C'est trop de mes trois Sœurs, du Cousin & du Frere :
Rangeons-nous en bataille, à moi le Général
Apartient du combat & l'ordre & le signal,
Le reste volontiers à vous je le resigne,
Mon Cousin, mon bras droit & mon Lieutenant Cigne,
L'avant garde sera de vos Liguriens ;
Esculape veillez sur les Chirurgiens,
Qu'aux blessez promptement soient fournis les remédes.
Dans cet habillement vous n'êtes pas trop laides.
Vous mes Sœurs, recevez chacune vôtre employ,
Lampetie à blanchir tout le quartier du Roy
Suffira-t-elle bien ?

ESCULAPE.

Oüy, c'est la plus grossiére.

PHAETON.

Phaëtuse sera des Dragons vivandiére,
Phebé dans tout le Camp crira du Bran-de vin.

CIGNE.

J'admire son genie, & cet ordre est divin.

PHAETON.

Marchant à l'ennemi qu'on garde un grand silence,
Le pourrez-vous, mes Sœurs ? mais mon rival s'avance.

SCENE VI.

EPAPHUS *à la tête d'une bande d'Egyptiens*, PHAETON, *& les autres.*

EPAPHUS.

Puisque vous me ſuivez, braves Egyptiens,
J'attendrai Phaeton à la tête des miens.

PHAETON.

Courage, mes amis, que l'on ſonne la charge,
Attaquons, le terrein ſera t-il aſsez large ?
Pour gagner quelque choſe il faut s'évertuer,
Dépoüillez-bien les morts que nous allons tuer.
Mais quelle épaiſse nuit tout à coup m'environne?
Qu'eſt-ce donc que je ſens ? d'où vient que je friſ-
ſonne ?
De quels mugiſsemens les airs ont-ils fremi ?
Je reconnois ta main, Jupiter ennemi,
Quelle ombre ? Roi des Dieux, pour grace ſingu-
liere,
A ce ſecond *Ajax* accorde la lumiere,
Mon bras dans ce moment n'a beſoin que du jour.
Pour faire un pot pourri de ces gueux. Bas tambour.
(*Le tambour bat, & aprés Phaëton continue.*)
Frapez Cigne, aſsommez qu'aucun ne vous échape.
Vous allez commander la reſerve, Eſculape.

EPAPHUS.

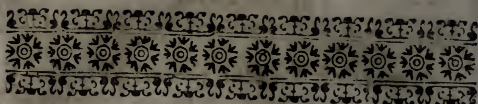
Eſculape ! qu'entens-je ? ha quel trait d'aſsaſſin!
Vous marchez contre nous avec un Medecin !
Vertu chou vous auriez un trop grand avantage,
Qui pourroit de ſes mains éviter le carnage ?
Nous ſçavons trop combien ſon art peuple l'enfer,
Et ſes coups ſont plus ſûrs que la flâme & le fer.

PHAETON.

Ha ! c'eſt trop diſcourir, commençons le carnage.

Epaphus & Phaëton forment un combat, & aprés pluſieurs lazzi, Phaeton remporte la Victoire, donne la main à Galatée, & tout le monde ſe retire en criant, Vive Phaëton.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

Le Theatre represente la premiere Region de l'air.

PHAETON, MOMUS, *sur des nuages.*

PHAETON.

ARriverons-nous bien-tôt ?

MOMUS.

Tu n'y es pas encore.

PHAETON.

La mauvaise Police qu'il y a dans les Cieux.

MOMUS.

Pourquoy ?

PHAETON.

Les Lanternes y finissent aussi-tôt que sur la terre, & il y a tant de crote dans les ruës que j'en ay les pieds tout moüillez.

MOMUS.

Innocent ! tu ne marche que ſur des nuës, il eſt vray qu'elles ſont fort humides ; j'ay pourtant pris la ruë du Ciel que les Commiſſaires ont ſoin de faite tenir la plus propre

PHAETON.

Je voudrois qu'il y eût autant de bouë que dans la ruë de la Huchette, pourvû qu'il y eût autant de Rôtiſſeurs ; & comment l'appelle-tu cette ruë ?

MOMUS.

Via lactea, la voye de Lait.

PHAETON.

Attend, j'ai heurté contre quelque choſe, ne ſeroit-ce pas un fromage de Brie.

MOMUS.

Gourmand !

PHAETON.

Il me ſemble qu'il y a long-temps que nous marchons, & cependant

Les portes d'Orient ſont encore fermées,
Les chevaux de mon Pere y paiſſent à l'entour,
Et dans le Firmament les étoiles ſemées,
Conſolent l'Univers de l'abſence du jour.

MOMUS.

Fort bien, Apollon n'aura garde de te desavoüer pour son fils à ce langage ; voyons si tu l'es en tout le reste, as-tu beaucoup d'argent ?

PHAETON.

Comment diable, est-ce qu'il y auroit icy des voleurs ?

MOMUS.

Vraiment ! quand ce ne seroit que Mercure.

PHAETON.

Prions donc le Guet de nous accompagner par precaution.

MOMUS.

Tu le crois assez sot pour être encore sur pied, il se regle sur celuy de Paris, il est retiré dés minuit.

PHAETON.

Tant pis.

MOMUS.

Pourquoi tant pis ? quand une certaine heure est passée, on pretend qu'il n'y a que des fous & des yvrognes dans les ruës ; & le juste mépris qu'on a pour ces gens-là, fait qu'on ne se met pas fort en peine de leur sûreté ; mais tu as donc de l'argent, puisque tu crains d'être volé ?

PHAETON.

Je ne crains que pour mes habits, le

Fripier me les feroit payer quatre fois plus qu'ils ne valent.

MOMUS.

Rassure-toy, voicy du monde.

SCENE II.

DIRCE', MOMUS, PHAETON.

PHAETON.

COmment diable une femme ! une femme seule à l'heure qu'il est, est-ce qu'il y a icy un Pont-neuf & un Cheval de bronze ?

MOMUS.

Non, mais celle que tu vois pourroit bien tenir son coin à la Samaritaine.

PHAETON.

D'où vient ?

MOMUS.

C'est que selon toutes les apparences c'est une heure ; qui voudrois-tu donc qu'elle fût à l'heure qu'il est ?

DIRCE'.

Vous ne vous trompez point, & si vous ne me voyez point tout-à-fait dans l'équipage convenable à mon caractere, c'est que j'ai si peu d'occupation, que j'ai été contrainte de demander un autre em-

ploy au Soleil, pour ne pas demeurer oisive.

PHAETON.

Ce seroit dommage, vous êtes prise d'une maniere à ne pas reculer pour le travail, & vous avez un corps fort propre pour la fatigue.

DIRCE'.

Helas! il ne tient pas à moy; mais tout le monde me fuit.

PHAETON.

Seriez-vous l'heure fatale qu'on a prise pour payer une vieille dette?

DIRCE'.

Non, je suis celle qu'Apollon avoit marquée pour les Restitutions de tous Intendans, Maîtres d'Hôtel, Procureurs, Echevins, Tuteurs, Notaires, Tailleurs, & generalement de tous ceux qui manient l'argent ou l'étofe d'autruy.

MOMUS.

Ah, ah! vous êtes l'heure marquée pour les restitutions.

DIRCE'.

Oüi, Monsieur.

MOMUS.

Ah! je ne m'étonne pas si vous êtes si desœuvrée.

DIRCE'.

Je m'étois flatée au furieux nombre de

voleurs qu'il y a dans le monde, de tant d'eſpeces differentes, que quand il n'y en auroit qu'un de chaque eſpece qui reſtituât, je ſerois plus employée que la Confidente d'une Coquette qui a la vogue. Mais ni les Cadrans ſolaires des Veſtales & des Augures, ni les Horloges des Temples, ni les Montres des gens de Palais, ni les riches Pendules des Financiers, rien enfin de ce qui ſert à marquer les heures, n'a daigné me reconnoître.

PHAETON.

C'eſt à quoy vous vous ſeriez attenduë ſi vous aviez ſçû comme moy l'avanture qui ſe paſſa un jour aux Enfers, je veux vous la conter.

Les Diables ayant député
Un eſprit qui paſſoit pour le plus eſprité
De tout leur empire terrible,
Prés d'un Juge eſtimé le plus incorruptible
Que le ſein de Themis ait jamais enfanté.
L'eſprit offrit de l'or, & l'or fut accepté;
La nouvelle au Cocite en eſt bien-tôt portée,
Et de cét illuſtre demon
Qu'un tel exploit couvroit d'un immortel renom
La famille felicitée.
On le rapelle, il ne revenoit pas,
On lui renvoye enfin meſſage ſur meſſage,
Le Juge a ſuccombé, que veut-il davantage?

Disoit le conseil d'en-bas :
Le Lutin de retour allegua pour excuse ,
Qu'il craignoit quelque remors,
Que du bien mal acquis la sinderese accuse . . . .
Meritez-vous d'être de nôtre corps
Lui dit le President du Senat redoutable ,
Est-ce là parler en Diable ?
On vous croyoit habile & vous n'êtes qu'un sot.
Tout consistoit à l'obliger à prendre ,
Vous pouviez partir aussi-tôt ,
Il n'avoit garde de rien rendre.

Mais dites-nous un peu quel métier faites-vous donc ?

DIRCE'.

Je suis la Coiffeuse de l'Aurore , je viens de cueillir ces fleurs de Safran pour orner ses cheveux , & je vais me rendre à sa Toilette.

PHAETON.

Elle est donc bien prés de se lever ?

DIRCE'.

N'entendez-vous pas l'eau de vie? c'est son réveille-matin ordinaire.



SCENE III.

PHAETON, MOMUS, Un vendeur d'Eau de vie, qui est à terre.

LE BRANDEVINIER.

A *Qua vita*, *Aqua vita*, Eau de vie, Bran de vin & la Dragée au bout, qui est-ce qui veut boire ? Bran-de-vin.

PHAETON.

Hai Brandevinier.

MOMUS.

Que veux-tu ?

PHAETON.

J'en voudrois bien prendre pour un sol, je sens que les Broüillards m'incommodent.

LE BRANDEVINIER.

Quelqu'un ne m'a-t-il pas appellé ? la peste de l'Yvrogne qui m'arrête.

PHAETON.

Il me connoît. C'est peut-être quelque Coquin qu'Epaphus a envoyé sur le chemin pour me faire piece.

LE BRANDEVINIER.

Quel Maraut est-ce donc qui appelle

les gens & ne ſe montre point ?

PHAETON

Et me voicy, je ſuis ſi prés de toy ; aproche.

LE BRANDEVINIER.

En effet, je crois l'avoir à mes oreilles & je ne vois perſonne, les broüillars ſont bien épais ; où êtes-vous donc ?

PHAETON.

Me voicy, te dis-je, vuide ſeulement que j'avale, *preſto*, pour un ſol.

LE BRANDEVINIER.

Voilà qui eſt fait

PHAETON.

Donne.

LE BRANDEVINIER.

Prenez.

PHAETON.

Aproche-toy.

LE BRANDEVINIER.

Aprochez vous-même, prendrez-vous ?

PHAETON.

Je ne te trouve pas.

LE BRANDEVINIER.

Quelle patience il faut avoir !

MOMUS.

Il y a une heure que nous t'écoutons la Coiffeuſe & moy, & que nous nous mo-

quons de toy, & ne vois-tu pas que tu es à moitié chemin du Ciel, & que ce pauvre Diable est sur la terre ?

LE BRANDEVINIER.

Hô ! c'est trop attendu, puisqu'il est tiré il le faut boire, point de credit à moy-même, cela me porteroit malheur, en voilà pour un sol, bon, bien payé mieux avalé, (*Il tire un sol d'une poche, & le met dans l'autre,*) si j'avois crû que ç'eût été pour moy, je me serois fait meilleure mesure. Hei Gaillard qui que tu sois, qui croyois m'attraper, te voilà pris pour dupe. Eau de vie. (*Il s'en va.*)

DIRCE'.

Adieu, Messieurs, je payerai bien le plaisir que j'ai pris à m'arrêter avec vous, & je ne seray pas mal grondée par l'Aurore.

PHAETON.

Demeure encore un peu.

DIRCE'.

Je ne sçaurois, c'est moy qui donne tous les matins le Chocolat à Cephale, vous ne croiriez jamais comme ma Maîtresse le choye ; voicy l'heure qu'il faut qu'il sorte d'auprés d'elle, si vous êtes encore là un moment vous le verrez passer. (*Elle s'en va.*)

PHAETON.
Qui diable interrogeoit cette Masque ; voilà comme les Déesses sont servies. Hô ! que les femmes du monde, content aprés cela sur la discretion de leurs servantes.
MOMUS.
Les femmes du monde ne se soucient guere d'en avoir de discretes ; qu'elles seroient mortifiées si l'on ignoroit leurs affaires, l'éclat est la premiere Idole à qui leur vanité sacrifie.

SCENE IV.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.
MAis que tu es inquiet ! à quoy pense-tu ?
PHAETON.
A la sottise que j'ai faite d'avoir laissé échaper cet Eau de vie, quoique tu puisse dire, je gagerois que c'est un Officier du gobelet de Bacchus.
MOMUS.
Non, te dis-je, c'est un franc Brandevinier de Paris.
PHAETON.
De Paris !

MOMUS.

Oüi, & de l'heure que nous parlons, Paris eſt juſtement ſous nous.

PHAETON.

Que je ſerois curieux de voir ce qui s'y paſſe, ſi nous avions le temps de nous arrêter.

MOMUS.

Arrêtons-nous ! ſi le Soleil étoit couché avec ſa femme, nous riſquerions de le trouver levé.

Mais il eſt dans les bras de Thetis ſa Maîtreſſe.

Rien ne nous preſſe.

Tien, dans ce moment nous ſommes directement ſur le Châtelet, là contre la Porte de Paris, prés de la Galére.

PHAETON.

Hà vraiment ce drole de Brandevinier en ſçait long pour débiter ſa marchandiſe; il s'en va attendre au paſſage les jeunes gens qui ſortiront de chez Rouſſeau. Mais que je ſuis ſimple de te croire ! on dit qu'il y a ſi loin du Ciel à la terre, comment pourrions-nous avoir entendu ſa voix ſi diſtinctement d'un eſpace ſi éloigné ?

MOMUS.

Comment ! je vay te l'apprendre, mais as-tu quelque principe de Philoſophie ?

PHAETON.

Oüi-da, je ſçay *barbara celarent*, *darii*, *ferio*, *baralipton* &c.

MOMUS.

Quelle Philoſophie barbare! tout cela a changé comme la Medecine. Entens-tu le Siſtême Carteſien?

PHAETON.

Quelle bête eſt cela?

MOMUS.

As-tu été curieux de la Recherche de la verité?

PHAETON.

Vraiment quelque peu qu'ait duré Aſtrée, j'en ay retenu l'air & les paroles;

Une premiere ardeur n'eſt bien tôt plus qu'un ſonge,
La verité devient menſonge,
Et le menſonge verité.

MOMUS.

Ce n'eſt pas cela; apprens que la voix eſt portée par le moyen de la réflexion; l'air eſt l'envelope du ſon, comme les œuvres de certains Poëtes le ſont du poivre & du gingembre. Juſtement l'air ſe plie en cornets, comme en petites trompes, ces trompes ſont extrêmement ſonores, le moindre ſoufle les met en mouvement, elles s'entrechoquent, & par le moyen de la réflexion & des concavi-

tez, les paroles ſans qu'il s'en perde une ſyllabe, montent de la plus baſſe cave de la terre juſqu'au plu haut galetas de l'Olimpe.

PHAETON.

Que me dis-tu là ?

MOMUS.

Comment voudrois-tu donc que Jupiter entendît tous les vœux qu'on luy fait, ſur tout pour des choſes qu'on ne lui demande qu'à demi voix & comme *in pet o*; par exemple, la mort d'une femme ou d'un mary; l'intendance des affaires d'un grand Seigneur déreglé, & ſemblables bagatelles qu'on ne ſe donne pas la peine de demander tout haut. Mais l Aurore ne brille guere pour l'heure qu'il eſt, il faut qu'il ſoit plus de ſix heures.

PHAETON.

A quoi le conn is-tu ?

MOMUS.

A ce que je vois, regarde.

PHAETON.

Et bien oüi, je voi des jeunes gens qui ſont de pair à compagnon avec leurs laquais, qui tous à la fois veulent mener un Fiacre, & ont détroné le Cocher, qui ſortent enfin de table & ſe retirent fort jolis garçons.

MOMUS.

Puiſque ces Meſſieurs ſe vont coucher

tu vois bien qu'il eſt déja ſix heures.

PHAETON.

Mais qui ſont ces gens ſerieux & graves que j'aperçois (*des Philoſophes paſſent le Theatre.*)

MOMUS.

Des Philoſophes.

PHAETON.

Des Philoſophes ! eſt-ce qu'ils vont à leur Ecole ?

MOMUS.

Non, ils en reviennent.

PHAETON.

De quelle Secte ſont-ils ?

MOMUS.

De la Secte de ces faineans de diſtinction, qui ſous le nom pompeux de ſages & de deſabuſez, font des repas de 15. à 16. heures, choiſiſſent les quartiers de ville écartez, ou s'aſſemblent en plein jour, aux bougies, pour toute leçon de ſageſſe, ils enſeignent à leurs diſciples à mépriſer la moitié du genre humain, à renoncer à toutes ſortes d'emplois, à ne rien-faire, que tâcher de meriter par leurs veilles, ce nom ſi honorable parmi eux de Convive de longue haleine.

PHAETON.

La reſpectueuſe phiſionomie qu'à celui-là, pour un chef de Secte ! quel viſage ſignificatif !

M. PIERROT.

Adieu mon bon ami. Bon jour.

M. LE DOCTEUR.

A demain à la même heure : aux torches;le bon homme Pirante s'y trouvera.

MOMUS.

Hâtons-nous, il eſt plus tard que nous ne penſons, voilà une Marquiſe qui ſort du jeu.

SCENE V.

UNE MARQUISE, UN FINANCIER, UN PROCUREUR. & les mêmes.

PHAETON.

QUi eſt cet homme qui luy donne la main?

MOMUS.

C'eſt un Receveur general, & le Dom Quichote du Lanſquenet pour les Dames.

PHAETON.

Que veux-tu dire ?

MOMUS.

D. Quichote étoit le reparateur des tors, celui-cy eſt le reparateur des pertes.

CEPHISE.

Allons donc vîte, laquais, mon carroſſe.

DAMON.

Et bien Madame, vous voyez ; jusqu'à quelle heure m'avez-vous fait veiller ? le moyen que je sois au Bureau à 8 heures, vous me faites perdre mes droits de presence.

CEPHISE.

Ah ! fy Monsieur, doit-on prendre garde à ces bagatelles ? que vous êtes impoli !

DAMON.

Si je le suis, Madame, mon argent ne l'est point, mes especes sont toutes neuves.

CEPHISE.

Ah ! que cela est grossier !

UN PROCUREUR, *apercevant Cephise.*

Que vois-je, ma fille !

PHAETON.

Sa fille ! une si grande Dame ! ce n'est qu'un crasseux de Procureur.

MOMUS.

Cela t'étonne :

LE PROCUREUR.

Ha ! malheureuse, d'où sors-tu si matin ? faut-il que je sois reduit pour ton honneur à croire que tu ne sors que du brelan ?

PHAETON.

Le pere se leve, & la fille se va coucher ; elle sort du jeu, il va au Châtelet, il y a partout du coupe-gorge.

LE PROCUREUR

Joüer jusqu'au jour miserable ! est-ce l'usage que tu fais, d'un bien qui m'a tant coûté à aquerir ?

PHAETON.

L'un vole, l'autre joüe : ce qui vient de la flute, s'en retourne au tambour.

LE PROCUREUR.

Tu perds des 3. ou 4. cens pistoles, pendant que depuis Perdigeon, jusqu'au moindre Mercier, tous les Marchands ont des garçons gagés exprés pour glapir éternellement à tes trousses pendant que tu laisses décrier ton Maître d'Hôtel, comme la fausse monoye, & qu'il n'est plus jusqu'a son oncle l'Epicier qui veüille luy faire crédit d'un quarteron de gerofle ? pendant que tu fais la conversation ordinaire de tous les malheureux galopins des dégrez du Palais, qui s'avertissent charitablement entr'eux de n'aller pas te servir s'ils attendent des gages. J'ai travaillé cinquante années pour te faire Marquise.

CEPHISE

Et bien vous m'avez fait femme de qualité, j'en ai pris toutes les manieres.

LE PROCUREUR.

Et que dira ton mari ?

CEPHISE.

M. le Marquis ? pensez-vous qu'il

s'en embarraſſe, il eſt homme de qualité, il ſçait vivre; Adieu, Monſieur.

DAMON.

Bon jour, bon homme. (*ils s'en vont.*)

LE PROCUREUR.

L'étrange vie qu'elle mene ! il valoit bien mieux la marier avec mon maître Clerc. (*il s'en va.*)

MOMUS.

Tu viens de voir un petit échantillon de ce qui ſe paſſe dans cette grande Ville. Pour peu que nous fuſſions encore à la conſiderer, nous verriõs l'aventurier Eraſte, prenant ſa femme pour ſa Demoiſelle ſuivante,& ſa femme le prenant en même tems pour le Galand qu'elle attendoit,ſe donner ſans ſe connoître, par un qui pro quo trop heureux, des marques d'une tendreſſe,qu'au moment qu'ils ſe connoîtroient, ils ceſſeroient d'avoir l'un pour l'autre. Le tendre Harpagon, ſe levant du lit ſans y avoir trouvé le ſommeil ; pour aller mettre en pratique les loüables moyens de ſecourir ſon prochain,dont l'idée l'a occupé toute la nuit,& retirer du commerce un argent qui (au gré de ſon ardente charité) ne produiſoit pas d'aſſez grands biens,pour le repandre riberalement chez d'imprudens Fils de famille,des Officiers ruinez par leur mauvaiſe conduite, & des

Sous-

Sous-fermiers excedez & menacez du Fort l'Evêque par le Fermier General impitoyable.

Nous verrions icy l'orgueilleuſe Camille, veuve le jour d'un homme de condition,& épouſé la nuit d'un pié plat.

Là, ici, là & de tous côtés de faux Catons, allans & venans à des rendez-vous amoureux, menageant le ſecret de leurs bonnes fortunes,avec ce même artifice qu'ils employent ſi finement à repandre le bruit de leurs bonnes œuvres.

Nous verrions dans un Bal la precieuſe Amalaſonte,Doyenne des Coquettes maquignonées par mille ſouris compaſſez avec art, mendier ſur la beauté de ſes dents des loüanges qui ne ſont dûës qu'à la dexterité de Carmeline.

Nous verrions au ſortir de ce même Bal, la mignature du teint de Dorimine s'éfacer inſenſiblement, & le ſurtout de ſon viſage ne pouvant plus ſoûtenir ſon vernis, s'évanoüir peu à peu comme une décoration d'Opera, laiſſant déja en quelque endroit ſucceder au portrait de l'Aurore, l'original de la Sybille.

Nous verrions l'habile & ruſée Arcabonne ne perdant pas ſes filles de vûë, attachée à leurs pas comme leur ombre fidelle, & ſemblable à la mere Poule

couvrant ſes pouſſins innocens de ſes aiſles, repouſſant avec fierté les attaques de la criarde Belette, du Milan amoureux, & du bruyant oiſeau de proye ; mais ne pouvant reſiſter aux amorces du matois Renard, qui lui fait briller le mil doré ; apaſt inévitable de cette eſpece de volatille.

Nous verrions les Herodotes du Cimetiere S. Innocent, levez dés la pointe du jour pour travailler avec application aux Hiſtoires fabuleuſes du maître d'Hôtel, & de la Servante.

Et ſi c'étoit un Lundy matin, & que nous vouluſſions parcourir la ruë ſaint Denis & la ruë S. Honoré, nous y verrions des Scenes aſſez riſibles ; & plus de cent épées qui ont embaraſſé la veille les allées des Tuilleries, dans l'eſpace d'une nuit métamorphoſées en aulnes. De-là, ſi nous tournions vers la ruë des vieux Auguſtins, nous verrions le Commiſſaire Vigilant, pourvoir avec beaucoup de bonté au frais du démenagement de quelque honnête famille.

PHAETON.

Et ne verrions-nous pas auſſi la Demoiſelle Batue de Loiſeau, & menacée du Commiſſaire, tranſporter furtivement pour tout Penates ſon ſaladier & ſa caſſette ?

Le Pierrot obligeant avertir civilement les paſſans de la retraite du Guet.

Le Cabaretier laborieux multiplier le vin de Champagne.

L'induſtrieux Rotiſſeur, Parfumeur & Chaſſeur à la fois, maſſacrer dans ſon Galetas ſes Lapins de garennes, & puis les pendre à un endroit fort propre à leur donner un fumet relevé.

Le Chercutier officieux....

MOMUS.

Tai-toy gourmand tu ne penſe qu'à ce qui a raport à la gueule, voicy bien d'autres objets.

Nous entrons dans le Zodiaque où ton Pere a douze maiſons, voicy la premiere.

SCENE VI.

Le Theâtre repreſente les douze Signes du Zodiaque.

MOMUS, PHAETON.

PHAETON.

Ou?

PHAETON.

Là, où tu vois ce Mouton.

PHAETON.

Et que veut faire mon Pere d'un Mouton dans sa maison ?

MOMUS.

Il luy rapelle l'heureux temps qu'il étoit Berger en Thessalie.

PHAETON.

Je crois, Dieu me le pardonne que la mere d'Epaphus nous a suivis ?

MOMUS.

Où la vois-tu ?

PHAETON.

Ne voyez-vous pas une Vache ?

MOMUS.

C'est le Taureau celeste, imbecille.

PHAETON.

Je lui demande pardon, rien ne ressemble mieux à un chat qu'une chate ; mais qui sont ces deux droles de si bonne amitié ?

MOMUS.

Deux jeunes Aydes d'office de Jupiter, leur chef est Ganimede.

PHAETON.

Demandons-leur du vinaigre, ou appellons un Vinaigrier : promptement du vinaigre ?

MOMUS.

Pourquoy ?

PHAETON.

Je vois une belle Ecrevisse, la peste elle est assez grosse pour faire elle seule une bisque, hoime; hoime, fuyons, sauvons-nous.

MOMUS.

Qu'as-tu ?

PHAETON.

Je vois un terrible animal, un Lyon.

MOMUS.

Rassure-toi, de toutes les bêtes feroces le Lyon est aujourd'hui celle qui peut faire moins de mal, il n'y a guere plus d'un an que le Soleil lui a trop bien rogné les ongles.

PHAETON.

En effet, il ne dit rien à cette Demoiselle qui est prés de lui, elle est parbleu jolie, je veux lui en dire un mot.

MOMUS.

Ne t'y frote pas, il y fait trop chaud.

PHAETON.

Qui est-elle donc, comment l'apelle-tu ?

MOMUS.

Virgo, la pucelle du Zodiaque.

PHAETON.

Quoi si grande ? je n'en avois jamais vû de cette taille ; hô, hô, une Balance :

MOMUS.

C'eſt la Balance de la Juſtice; les Dieux par pitié l'ont placée ici, on l'a chaſſée de la terre.

PHAETON.

Autre peur, je tremble, ſauvons-nous, quel monſtrueux Scorpion ? hé Monſieur de grace, ſi vous êtes bon Arbaleſtrier défaites-nous de cette bête dangereuſe !

MOMUS.

Voilà ta peur paſſée.

PHAETON.

Une Chevre auſſi ! Venus oblige-t-elle quelquefois les Dieux à prendre du petit lait ?

Vertubleu quelle pinte ! apparemment Meſſieurs des Aydes n'ont pas mis le pied dans le Zodiaque. Quoy des Poiſſons auſſi ! eſt-ce que Neptune envoye juſqu'ici ſes Chaſſes-marées, je penſe, ſauf correction, que ce ſont des Maquereaux, je croyois qu'on n'en voyoit qu'au mois d'Avril ?

MOMUS.

C'eſt un Poiſſon de toutes ſaiſons.

PHAETON.

Et qui les a ſi haut élevez ?

MOMUS.

Les ſervices qu'ils ont rendus.

PHAETON.

Il eſt vrai que ces ſervices-là ne vont jamais ſans recompenſe ?

MOMUS.

Nous ne ſommes pas fort loin du Palais du Soleil, je voy aſſeurément une des Nimphes de ſa maiſon.

PENELOPE.

Tous les Domeſtiques de mon Pere ſont-ils de même ? la peſte qu'il eſt bien ſervi ; *coſpetto di bacco*, qu'elle eſt jolie !

SCENE VI.

L'HYVER, *Repreſenté par Mademoiſelle Iſabelle.* MOMUS, PHAETON, LE MARDY GRAS.

MOMUS.

PArlons-luy, & bon jour la Belle, qui êtes-vous, s'il vous plaît, ſi riante & ſi gaye ? Si je ne ſçavois pas que le Celibat eſt religieuſement obſervé chez Apollon, je vous croirois parée pour le jour de vos nôces.

L'HYVER.

Momus de grace épargnez-moi,
Si ma parure vous offenſe :
Car vous me connoiſſez & vous voulez je croi
Rire à vôtre ordinaire & railler.

MOMUS.

Non ma foi,
Foi de Dieu qui ne dit que trop tout ce qu'il pense.

L'HYVER.

Avez-vous oublié que nous nous relevons
Tous les trois mois dans cette cour brillante ;
C'eſt par quartier que nous ſervons,
Mais vous le ſçavez bien, je ſuis vôtre ſervante
Je n'avalerai pas le brocart tout entier.

MOMUS.

Puiſſai je ſi je ments Nymphe, jeune & galante,
De l'humeur de Saturne être ſeul heritier.

L'HYVER.

Je ſuis la ſaiſon de quartier.

PHAETON.

La ſaiſon de quartier vous vous moquez vous-même :
C'eſt l'hyver & l'hyver a le viſage blême,
Il eſt vieux, cacochime, a les pâles couleurs,
Et vôtre jeune teint brille de mille fleurs ;
Les lévres de l'hyver ſont mortes & gerſées,
Les vôtres ont l'éclat d'un vermeil ſauciſſon
Et vous êtes l'hyver aprés cela, chanſon.
Où ſont ces biſes glacées,
Ces rhumes, ces frimats, & ces noirs aquilons.
Marchant ſur vos talons.
Je ne voi rien en vous d'un ſemblable cortege
Que deux pelotons de neige.
Encor tant vous prenez de ſoin pour les cacher,
Je n'en répondrois pas à moins que d'y toucher.

L'HYVER.

Fy, donc ; vous glaceriez vos doigts.

PHAETON.

En les ſoufflant j'en ſerois quitte.

L'HYVER.

Je ſuis l'hyver vous dis-je une ſeconde fois.
Et je ne viens jamais trop vîte

Qu'au gré des vieux maris qui craignent la tempête,
Qu'excite le retour de cent jeunes guerriers...

PHAETON.

Ces bonnes gens ont peur qu'il croisse sur leur têts
Autre chose que des lauriers ;

MOMUS.

Mais si l'hyver a tant de charmes,
Que sera-ce donc du printemps ?

L'HYVER.

Il vous feroit pitié si vous voyez ses larmes.

MOMUS.

D'où vient ?

L'HYVER.

Le Soleil dés long-tems
Importuné des vœux, des plaintes, des querelles
D'une infinité de belles,
Dont la saison des fleurs éloigne les galands
A flaté les amours ennemis de la guerre,
Touché de leurs tendres soûpirs.
De faire regner sur la terre
Des horreurs au lieu des zephirs ;
Mais je le confesse à ma honte ;
Nos guerriers font trop peu de conte
De mes glaces, de mes frimats,
Plus j'affectois d'être effroyable,
Et moins j'arrêtois leurs pas.
Enfin, n'avançant rien par les plus grands fracas
Dont je puisse être capable,
J'ai choisi le parti de me rendre agréable ;
Leur derniere action m'a fait déterminer
A ce parti si raisonnable.
Viens-je pas de les voir ces Heros s'obstiner
A vaincre le froid & la neige
Sur des monts où le pié a la place du soc
D'éfleurer le terrain seul a le privilége,
Et s'y rendre maître d'un Roc

Qu'un hyver éternel assiege.
Mais sans avoir besoin qu'on fasse un changement,
Mon empire est toûjours charmant.
De toutes les saisons, je suis la plus riante,
C'est moy qui ramene le bal
Et quelle autre saison se vante,
De faire comme moi naître le Carnaval.
PHAETON.
Pour faire bonne chere abondante en richesses,
Puissiez-vous revenir quatre fois tous les ans.
Vous valez cinquante printemps.
Vous avez des effets il n'a que des promesses.
Je mets au nombre des sots
Quiconque autrement vous regarde.
L'œuf à peine au printemps éclos,
En hyver est grasse poularde.
Qui se plaît à voir les sillons,
Parés d'un ver naissant n'est rien qu'une pécore,
A mon gré le regne de Flore
Est le regne des papillons.
C'est vouloir égaler les oignons aux citroüilles,
Que de faire entre vous quelque comparaison,
Pour moi je tiens pour la saison
Des saulcisses & des andoüilles.
PHAETON.
Mais quel est ce drôle enjoüé,
Qui se tient prés de vous, l'avez-vous enroüé?
Il ne dit mot.
L'HYVER.
Pourquoi vous le celer?
Tout ce que j'en dirai n'est pas par jalousie;
C'est un gourmand si plein de nectar, d'ambrosie
Qu'il ne lui reste pas la force de parler.
C'est un jour
PHAETON.
A le voir alaigre
Frais & vermeil, coëffé de cervelats,

Ce n'eſt pas au moins un jour maigre,
Et c'eſt plûtôt le Mardy gras.

L'HYVER.

Vous l'avez dit.

PHAETON.

Que la Semaine
Doit ſe plaire à lui voir ces airs gais, triomphans,
Et Mars eſt ſon Parrein?

L'HYVER.

Ouy.

PHAETON.

C'eſt plûtôt Silene
Mais la ſemaine a ſept enfans,
Ne pourrai-je point voir ſes freres?

L'HYVER.

Qui voit un de nos jours, ſurement les voit tous.

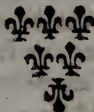
PHAETON.

Voila des diſcours contraires
Au proverbe de chez nous.

L'HYVER.

Je ſçai qu'ailleurs les jours & les années
Se ſuivent ſans ſe reſſembler,
Mais le Soleil ami des deſtinées.
Nous fait ici des jours que rien ne peut troubler.

Mais le voilà déja ſur l'horiſon ſi vous avez à lui parler, hâtez-vous pendant qu'il n'eſt pas plus élevé.



SCENE VIII.

LE SOLEIL, MOMUS, PHAETON.

LE SOLEIL.

HA ha, Seigneur Momus vous voilà, que voulez-vous de vôtre serviteur ?

MOMUS.

Vous presenter une personne qui vous doit être chere ; fai lui ton compliment je te soufleray.

PHAETON.

Grand Dieu des saisons & des jours. Oeil du Ciel, qui quoi que rond comme celui d'un Chat, ne laissez pas de rendre la face du Firmament & brillante & majestueuse. Planette dont le Vertigo fais la santé de l'Univers, & la fecondité de la Nature. Auteur du métal radieux, incomparable Bateur d'or, premier Monoyeur dans les veines de la terre où vous faites des espèces brutes, dont les plus gros Monarques, ne sont aprés vous que les miserables rogneurs. Meurisseur des Figues & du Muscat. Commode Desecheur des crotes au grand soulagement des piétons, pere de toutes bonnes choses,

du bled, du vin, des mélons, des raves, des carotes, des Grenoüilles, des Perroquets, des Singes & mon pere ; si ma mere dit verité, & si ce n'est pas une fausse gloire de Climene.

LE SOLEIL.

Quoi, te voilà mon cher Phaeton, vien t'asseoir prés de moi, que je t'embrasse.

PHAETON *vers Momus.*

Et bien vous le voyez, allez le dire à Epaphus.

MOMUS.

Puisque vous voilà ensemble, je n'ay plus que faire ici, (*bas à Phaëton*) souvien-toy de le faire jurer par le Stix.

LE SOLEIL.

Hà ! que j'ai de plaisir à te voir, & que fait pauvre Climene ?

PHAETON.

Elle pleure, elle se desole.

LE SOLEIL.

Pourquoy ?

PHAETON.

On dit que je ne suis pas vôtre fils, qu'elle vous a coeffé comme ma tante la Lune, & ajoûté à vôtre tête un rayon de croissant.

LE SOLEIL.

Je puniray quiconque attaquera son honneur, avec les mêmes traits dont je punis l'audacieux qui oza insulter à ta grande mere Latone.

PHAETON.

Ha : je reconnois mon ſang, la Tône, mais il ne faut pas pour cela vous emporter, vous êtes chaud & bilieux ; la colere eſt nuiſible aux perſonnes de vôtre temperament, je ne voudrois pas qu'à mon occaſion, mon cher Papa, il arrivât quelque Eclipſe & qu'il vous falût mettre au lit pour un *Colera morbus*.

LE SOLEIL.

Dy-moi ce que tu veux que je faſſe ?

PHAETON.

Que vous me donniez une preuve authentique que je ſuis vôtre Fils, en m'acordant une bagatelle, que je viens vous demander.

LE SOLEIL.

Tu obtiendras tout de moy.

PHAETON.

Me le promettez-vous ?

LE SOLEIL.

Je t'en donne ma parole.

PHAETON.

Seriez-vous point Normand ?

LE SOLEIL.

Tu n'as qu'à parler.

PHAETON.

Jurez-en ?

LE SOLEIL.

Je te le jure par Jupiter.

PHAETON.

Vous voulez me tromper.

LE SOLEIL.

Te tromper ! je jure par le Pere & le Roy des hommes & des Dieux.

PHAETON.

Beau ſerment de nefles, jurez par quelque choſe que vous craigniez davantage.

LE SOLEIL.

Par tout ce que tu voudras ?

PHAETON.

Par le Stix.

LE SOLEIL.

Oüi, j'atteſte l'onde redoutable de ce Fleuve éternellemẽt inconnu à mes yeux.

PHAETON.

Et bien, il n'y a qu'un mot qui ſerve ; voici dequoi eſt la triomphe, mettez pied à terre, je veux pour le reſte du jour ſeulement, mener vôtre Fiacre.

LE SOLEIL.

Ah ! malheureux tu n'y penſe pas, c'eſt la choſe la plus difficile ?

PHAETON.

Diroit-on pas que c'eſt le premier que j'ay mené au mépris des bornes les plus diſcourtoiſes, je n'ay verſé qu'une fois, j'avois un peu bû, mais aujourd'huy, donnez, donnez ces renes.

LE SOLEIL.

Quitte un deſſein ſi temeraire qui entrainera ta ruïne ?

PHAETON.

Voulez-vous donc qu'on appelle bâtard un fils qui vous fait honneur,& qui vous reſſemble comme deux goutes d'eau ?

LE SOLEIL.

Cette crainte où je ſuis pour toi, prouve aſſez que je ſuis ton pere ?

PHAETON.

Un Dieu ne peut être parjure ?

LE SOLEIL.

Non, mais les hommes ſe retractent tous les jours, quitte un ......

PHAETON.

Si vous êtes Religieux en Dieu, je ſuis opiniâtre en Diable.

LE SOLEIL.

Veux-tu ſûrement perir ?

PHAETON.

Que vous connoiſſez mal la grandeur de mon ame,
J'aime encor mieux mourir, que paſſer pour infame.

LE SOLEIL.

Puiſque rien ne peut t'arrêter prend garde au moins ......

PHAETON.

Ha ! que de diſcours, hors d'icy, bon voyage.

LE SOLEIL.

Je vai m'envelopper d'une nuë pour cacher ma foiblesse à l'Univers, & l'empêcher de s'apercevoir de mon absence.

SCENE DERNIERE.

PHAETON, *seul.*

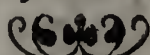
HA ! me voicy seul dans ce Char plus brillant que le Carosse d'un nouveau marié. Je voudrois bien que Galatée me vit dans cet équipage, la mener à Paris, & lui aller donner une fricassée de Poulets à Passi. Allons la prendre doucement mes amis ? il faut parler d'abord civilement à ces chevaux, les chevaux des Cieux sont bien plus raisonnables que beaucoup d'hommes que je connois. Allons mignons, & quand nous aurons Galatée, nous gagnerons au petit trot la Porte de la Conference. Je vous ferai doubler ce soir, & l'ordinaire & la litiere ; ce n'est pas de ce côté-là, à gauche, à gauche, dia u ru hau ; hé, Mr. Piroïs vous n'avez pas meilleure bouche ? si je prend mou foüet Mr. Eous ? heï vilains animaux où diable montez-vous ? Ethon & Phlegon accordez-vous à la volée; peste des Coquins ! vous meriteriez

d'être à la charuë. Où diable montez-vous ? ce n'est pas par là, reculez-vous dis-je. Mais en voicy bien d'un autre, ils vont me precipiter du grenier à la cave. Dans quelle descente vous allez-vous jetter ? doucement ; heï hola, quelqu'un des Palefreniers de mon pere, vîte, dépêchez-vous, venez ; enrayez, enrayez, tout le monde est sourd, la peste la Canaille ; il me valoit mieux passer pour Bâtard toute ma vie. On dit qu'il y a une Charrette dans le Ciel, n'y auroit-il pas quelque charitable personne qui voulut la mettre devant ces maudits animaux ? Je ne puis les arrêter, je suis perdu, je suis mort, diable emporte Momus, Epaphus, Galatée & mon benet de Pere. Je seray fils de qui l'on voudra, d'un joüeur de Viele, d'un Cornet-à-bouquin, d'un Gagne denier, de la Couture. Ha ! maudits chevaux, si j'en échape, je vous rendrai inhabiles à peupler le haras celeste. Les voilà qui ont pris le mors-au-dents & me vont emporter au dessus des espaces imaginaires.

LA TERRE, LES DIEUX DES BOIS ET DES EAUX, *avec* LE FLEUVE PO, viennent faire une Musique enragée. DEUX SATYRES.

LA TERRE.

On rotit mes pleines,
Çe n'eſt pas un jeu,
Ruiſſeaux & Fontaines,
Tout crie au feu, au feu, au feu, &c.



Echevin tranquille,
Reveillez-vous
Les ſceaux de la Ville,
Nous brulons tous, nous brulons tous, &c.

Pluſieurs Porteurs de ſceaux de la Ville, entrent.

Seringues bourgeoiſes,
Accourez icy,
Les flammes gregoiſes,
Sont moins que cecy.

Pluſieurs ſeringues entrent, &c.

Maître du Tonnerre,
Quel ſort inhumain!
Fai qu'au moins la terre,
Brûle de ta main.

LA TERRE *continuë.*

Qui tarit les Rivieres,
D'où ce feu ſort-il?
L'Euphrate & le Nil
Sont des piſſotieres.

Je vois dans ces cuves
Boüillir le vieux Pô,
Il eſt aux étuves,

Il créve en ſa peau,
De l'eau, de l'eau.
Le Chœur repete, *de l'eau.*

LE PO, *repreſenté par Paſquariel.*
Tu vois d'un côté le Pô,
Et de l'autre Margot,
Tu ſçais la ſoif qui nous étrangle,
Vends-nous de l'eau pour un teſton,
Jupiter, je te crois trop bon,
Pour dire non, non, &c.

UN SATYRE.

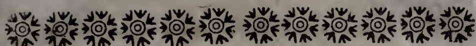
Dans nos Jardins tout eſt aride,
Evitons le deſtin des choux,
Pour tenir nôtre corps humide,
Vuidons les pots, arroſons-nous.



Mes chers amis dans la pepie,
Qui menace le genre humain,
Demande qui voudra la pluye,
Je ne demande que du vin,
Du vin, du vin, du vin, du vin.

Phaeton reparoît en l'air, ſon Char renverſe à demy, dans le même tems Jupiter le foudroye, & il précipite avec ſon Char.

Et finit le ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE I.

MOMUS, *ſuivi de pluſieurs Valets.*

HOra che Fetonte è morto, Epafo non hà piu rivale, e le ſue nozze con la Ninfa Galatea ſi faranno ſtanotte. Suo Padre Anfriſo a digia ordinato la Cena. (*vers un des Valets*) va-t'en toi à la pêche. *Ma che Diavolo tutta la ripa del fiume* eſt roſtie! ſi le poiſſon eſt de même il nous épargnera la peine de le frire. Pour moi je m'en vais à la chaſſe de la bête noire & de la bête Fauve, *per farne dé paſticci.* Je prendrai auſſi beaucoup de Gibier pour le rôt, Cailles, Faiſans, *Pernici.* Les Capitaines de chaſſe de ce Païs-ci, n'ont pas les mêmes raiſons pour être ſi jaloux de leurs Capitaineries qu'en France. Toi fais moi un grand abbatit d'Oiſeaux de riviere, Canards, Sercelles, Beccaſſes, Beccaſſines, (*il aperçoit Cigne.*) *Ma che vedo! aſpeta, ecco un animale che Sara ſquiſito, per far una buona mineſtra, vado ad ammazzarlo.* (il le couche en jouë.)

SCENE II.

MOMUS, CIGNE.

CIGNE *chante.*

HA quelle cruauté de me ravir le jour ?

MOMUS.

Qu'entens-je, un Cigne qui parle ?

CIGNE.

Ha méchant Dieu ! contente-toi de tirer tous les hommes par tes coups de langue ; laiſſe en repos un Prince infortuné, qu'une amitié conſtante a mis en cet état.

MOMUS.

Ce duvet eſt donc la recompenſe que tu as euë pour avoir été bon ami de Phaëton?

CIGNE.

Tu l'as dit.

MOMUS.

Je n'aurois pas cru ſi je ne le voyois, qu'il y eût encore un bon ami dans le monde. Jupiter auroit mieux fait de te metamorphoſer en Cigne noir, ou en Merle blanc, pour rendre la choſe plus extraordinaire ; un bon & fidéle ami en

ce ſiecle ! Va, tu ſeras long-tems le ſeul de ton eſpece.

CIGNE.

Helas ! c'eſt mon amy ; qui m'a fait ce que je ſuis.

MOMUS.

Tu n'es pas le premier. Je connois mille gens dont les plumes, & le ramâge ſont des preſens de leurs meilleurs amis. Adieu, pauvre Diable, averti-moi de ta premiere couvée ; je voudrois bien engrainer le grand canal de la Cour de ta race, un vray amy en ce païs-là eſt un oyſeau bien rare.

SCENE III.

ESCULAPE. PHAETON *étendu mort ſur un Mauſolée.*

Ecco la Tomba del mio miſero fratello ; Caro fratello ! la troppa ambitione ti ha perduto. Mon Pere Apollon m'a prié de te reſuſciter, *mà mi ſovviene della collera di Giove*, pour avoir reſuſcité Tindare. *Che faro ? Da una parte l'amicitia, dall'altra la paura ; Ceda la paura all' amicitia, Apollo prenderale mie parti*, & me fera pardonner. C'eſt trop déliberer, reſuſcitons-le. Voicy une boëte du même onguent pour

la brûlure, dont je me servis autrefois contre la foudre de Jupiter, *Questo è un fiasco* d'humide radical, & cecy est une fiole d'esprits vitaux. Il faut les luy souffler par les narines, & par les oreilles; Commençons à le graisser, & puis avec ce souflet qui est composé d'un poulmon d'Avocat plaidant, souflons-luy *dentro le viscere, il vento della rispiratione.* (*A mesure qu'il dit toutes ces choses, il les execute l'un aprés l'autre*) il éternuë, les esprits travaillent. Fy, il a lâché un mauvais signe de vie. *L'anima potrebbe sortir da questa parte*, tournons-le, (*Il l'assiet sur son seant.*)

PHAETON, *en resuscitant chante.*

En me reveillant je veux toûjours boire,
Pour moy je crois que je dors salé.

ESCULAPE.

Il parle & il chante! bon, il dansera bien vîte.

PHAETON *se relevant.*

A boire. Ah que je suis alteré! Aurois-je hier soupé de mortadelle, de harensors, & d'anchoye? Je n'ay pas encore les yeux ouverts que j'ay une soif effroyable, *ho un foco dentro le budella che credo che Plutone con tutti i marmittoni dell' inferno faccino la cucina nel mio ventre.* Que j'ay le gosier sec! & personne n'a la cha-

rité

rité de m'offrir un verre de vin pour l'humecter. Ha ! où est maintenant la pinte que j'ay trouvée en allant chez mon pere ? Quelle soif ! mais que vois-je ? où suis-je ? dans quel Diable d'étuy me suis-je fouré ? mon bois de lit est metamorphosé en marbre. Qui Diable a volé mes draps & ma couverture ? Etois-je hier yvre ? Est-ce que mon armée & moy nous avons passé la nuit au Bibouac ? Je me trouve tout seul dans cette campagne qui est grillée, comme un carré que la servante a laissé brûler. *Ah ! poveretto*, il faut que j'aye bien dormy pour avoir oublié par quelle avanture je suis icy.

ESCULAPE.

Croyez-vous, tout de bon, n'avoir fait que dormir, mon frere ? Vous avez été mort, c'est moy qui vous ay resuscité par le pouvoir de ma Medecine.

PHAETON.

Pour un qu'elle en resuscite, elle en fait mourir bien d'autres.
Ma tu ti burli di me, io sono stato morto ? Le Diable m'emporte si je m'en suis apperçu.

ESCULAPE.

Vous l'avez si bien été, que vos sœurs à force de vous pleurer, ont été metamorphosées en ces arbres que vous voyés.

PHAETON.

Jupiter les y maintienne, outre le plaisir d'être unique, je les aime mieux Peupliers que filles, au moins ne porteront-elles point de fruit qui me deshonore. . . . . Mais qu'est-ce qui dégoûte de celle-cy? Ce doit être Phebé, elle étoit un peu chassieuse.

ESCULAPE.

Comment, Diable, c'est de l'ambre.

PHAETON.

Ha! ma chere sœur, pleurez-moy un collier pour Galatée. Que Galatée sera parée avec un collier composé de mes neveux.

ESCULAPE.

Questo uccello è Cigno?

PHAETON.

C'est mon Cousin, le pauvre animal, il n'a fait que changer d'espece. Tant mieux, s'il ne peut pondre, ou s'il vient à casser ses œufs, je serai son heritier.



SCENE V.

MOMUS, DORIS, PHAETON, ESCULAPE.

MOMUS, *bas.*

En effet le voilà reſſuſcité, feignons d'être dans ſes interêts pour mieux traverſer ſon amour.

DORIS.

Hé! bon jour, Monſieur Phaëton, comment vous êtes-vous trouvé de vôtre voyage?

MOMUS.

Sois le bien revenu de l'autre monde, puiſque te voila reſuſcité, le deſtin veut que nous ſoyons bons amis; & il voudra auſſi apparemment qu'Epaphus te cede, Galatée; & tu n'ignores pas que les Dieux les plus hupés ſont obligez de ceder au deſtin.

PHAETON.

Allegrezza, Galatea ſara ma moglie.

DORIS.

Alte-là, s'il vous plaît, Galatée dépend d'un pere qui ne la veut marier qu'à quelque bon parti, & les enfans d'Apollon ne ſont jamais riches.

PHAETON.

C'eſt lui pourtant qui forme l'or.

DORIS.

Mais ce n'eſt pas lui qui le diſtribuë.

MOMUS.

Il en eſt du Soleil à l'égard de l'or, comme des Eſpagnols à l'égard de la Flote des Indes; ils en ſont les Maîtres, ils la font venir, ils la conduiſent à bon port, & pour tout profit n'en ont que l'honneur & la peine.

PHAETON.

Sans aller chercher une comparaiſon à Cadis, par tout où il y a de grands Seigneurs qui ont des Intendans, les grands Seigneurs joüent le rôlle des Eſpagnols.

ESCULAPE.

Si mon pere n'a pas de l'argent comptant à luy donner, au moins le peut-il enrichir avec quelqu'un de ſes métiers. Je m'en vai lui en parler.

SCENE VI.

PHAETON, MOMUS, DORIS.

PHAETON.

ET que me ſervira d'être fils d'un Dieu, ſi ſans égard à ma qualité je

ſuis réduit à travailler ? Je verray tous les jours les enfans des Maltotiers, des Procureurs, des Banquiers, des Huiſſiers & des Sergens même vivre à gogo ſans rien faire ? peſte, bien-heureux ſont les enfans dont les peres ſont damnez !

MOMUS.

T'es-tu gâté pour n'avoir fait ce matin que voir Paris en paſſant ? Ce n'eſt que là où les faineans ſe tirent d'affaires ; par tout ailleurs il faut avoir un métier ſi l'on veut vivre.

PHAETON.

Et mon pere en a-t-il quelque bon à me donner ?

DORIS.

Je le croy, il eſt Menétrier, Maçon, Architecte (c'eſt tout un à l'heure qu'il eſt) Devin, Poëte, Medecin, en voila à choiſir.

PHAETON.

Ayde-moy, je te prie, toy qui te piques de connoître les défauts de toutes choſes.

MOMUS.

Je le veux bien, voyons ; te ſens-tu du penchant pour l'Architecture ?

PHAETON.

Et qu'eſt-ce qu'elle chante, cette Architecture ?

DORIS.

Elle apprend à bâtir de beaux Palais dans l'ordre Corintien, Dorique, Ionique; elle approche ceux qui la poſſedent des Grands, & les rend neceſſaires à leur faſte & à leur magnificence.

PHAETON.

Bon, je ſçay la récompenſe qu'ils en doivent attendre, par le propre exemple de mon pere.

Ayant bâty les murailles de Troye,
Son marché fait avec Laomedon,
Il fut ſa dupe, & pour toute monoye
Il n'en reçut qu'un bon jour ſur ce ton,
Et toulourонton ton tontaine, &c.

MOMUS.

C'eſt bien pis aujourd'huy; & qui Diable peut ſonger à bâtir? Les Bourgeois ſont trop ſages, & les grands Seigneurs ont trop d'autres dépenſes à faire. A peine en eſt-il encore qui puiſſent fournir à leur équipage de guerre; reparer dans leurs livrées (à la faveur d'un petit bordé artiſtement apliqué ſur un ſurtout) le défaut des juſtaucorps, des veſtes & du gros galon, & ſoûtenir par quelque groſſe piece leurs tables à moitié tombées. On en trouve encore quelqu'un, qui pour tracaſſer Nobleſſe, fait repetaſſer de vieilles maſures, & replâtrer des ſalons enfu-

més. Mais qui veux-tu qui pense à élever des Palais du fondement : on a moins besoin d'Architectes pour en construire des nouveaux, que de Charpentiers pour étayer les ruinés.

PHAETON.

Percez-m'en d'un autre. Je voy bien qu'à ce métier-là je ne gagnerois pas de l'eau pour boire.

DORIS.

Fais-toy Devin.

PHAETON.

Et cela me vaudra-t-il quelque chose ?

MOMUS.

Demande-le à Doris qui te le conseille.

DORIS.

Les seules femmes seront capables de t'enrichir : L'une te viendra demander si son Amant la prefere de bonne foy, aux solides appas de sa vieille mais riche rivale; L'autre, si le gros lingot d'or qu'elle amadouë, donnera bien-tôt dans ses paneaux : que de femmes inquietes du repos de leurs maris, auront la curiosité de s'informer s'ils seront bien-tôt afranchis des miseres de cette vie; que de Guerriers de valeur équivoque te consulteront en partant pour l'Armée, sur le destin de leur Campagne.

MOMUS.

Oüy. Mais, la Justice.

PHAETON.

Et qu'auroit-elle affaire à moy? Viendroit-elle me demander si tous les jours elle n'est pas venduë; si des Juges qui ont la pudeur de ne pas recevoir de l'argent en espece, n'ouvrent pas la porte aux presens, sans scrupule & sans honte. Il ne faut pas pour cela aller au devin.

MOMUS.

Apprenez à parler: recevoir des presens pour rendre la Justice, ce n'est pas la vendre, cela ne doit s'appeller tout au plus que la troquer. Mais ce n'est pas dequoy il s'agit, je veux dire que si tu excellois dans le métier de Devin, la Justice pour consulter ton urne aprés ta mort, craignant que tu n'alasses porter tes os ailleurs, te feroit peut-être brûler pour avoir de ta cendre.

DORIS.

Bon, brûler, si tout le monde étoit traité selon ses merites........

PHAETON.

Les fagots aujourd'huy se vendroient plus de cent dix sols le cent. Oüi! Que de plus hardis le hazardent. Chat échaudé a peur d'eau froide. Point de Devin.

DORIS.

Je voy venir Galatée, il faut vous laiſſer déliberer enſemble ſur les ſoins de vôtre ménage, nous reviendrons ſçavoir vôtre reſolution.

MOMUS *bas.*

Allons-en donner avis à Epaphus. Je ne veux point troubler vôtre tête à tête.

SCENE VII.

GALATE'E, PHAETON.

GALATE'E.

Mi rallegro Signor Fetonte che ſiate uſcito dal foco come l'oro dalla cuppella; la fenice, de ſon bucher & un boudin deſſous les cendres.

PHAETON.

Non hò più paura bella Galatea che del foco de voſtri ſguardi.



SCENE VIII.

MOMUS, DORIS, PHAETON. GALATE'E.

MOMUS.

ET bien, es-tu d'accord avec Galatée ? vous êtes-vous déterminez ſur le choix d'un métier ?

PHAETON.

Je n'y ai pas ſeulement penſé.

MOMUS.

Il eſt vray qu'il n'y en a guere de meilleur que celuy d'avoir une jolie femme. Je connois bien de gens qui n'en ont point d'autre, & qui ne laiſſent pas de faire figure dans le monde.

PHAETON.

Va-t-en au Diable avec ta figure.

DORIS.

Je penſe à une choſe; s'il ſe faiſoit Violon, il entreroit à l'Opera.

PHAETON.

Violon, moy, ſuis-je fait pour être enſeveli dans une orcheſtre, je voudrois briller ſur le Theatre.

DORIS.

Cela dépend encore d'Apollon : La

Musique & la Danse sont de beaux Arts, dont il est le souverain Dispensateur.

MOMUS.

Oüi, mais pendant qu'il s'égosillera sur la Note en public, on donnera peut-être tablature à Galatée en chambre.

PHAETON.

Je l'en empêcheray bien, je ne la perdray pas de veuë, & je n'entrerois à l'Opera qu'à condition qu'elle y entreroit avec moy ; on n'auroit vrayment le benefice qu'avec les charges.

GALATE'E.

Avec les charges, je ferois fort bien ma partie ; je sçais chanter, écoutez (*elle chante.*)

Je sçais aussi danser, dansons ensemble (*ils dansent ensemble.*)

PHAETON.

Tenons-nous-en à la danse, nous nous ferons trop admirer.

MOMUS.

Peut-être pour un temps ; mais vous êtes un yvrogne un gourmand, M. Phaeton ; vous grossirez, adieu ma taille ; vous aurez en même-temps des affaires en tous les quartiers de la Ville, adieu mon jarret ; vous arriverez essouflé pour danser, & vous batrez du flanc aux premiers sauts de l'entrée. Pour Galatée, elle se gâtera la

taille lors qu'elle y pensera le moins.

PHAETON.

Nous chanterons quand nous ne pourrons plus danser.

DORIS.

Il n'importe pas de quelle taille on soit pour la voix.

MOMUS.

J'en conviens, mais je dois avertir mon amy d'une chose.

PHAETON.

De quoy ?

MOMUS.

De te preparer à voir ta femme obligée de soûtenir l'irruption des fleurettes banales des Pasteurs de la Scene lyrique.

PHAETON.

Qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par fleurettes banales ?

MOMUS.

J'entens que si un jeune homme que ses débauches auront décrié parmi les Belles, veut s'établir le renom de Galant, il choisira ta femme pour lui jurer qu'il a renoncé au vin en faveur de ses charmes, & croira faire au sexe une reparation publique, en poussant des hoquets amoureux à la face du Parterre, du Paradis & des Loges.

PHAETON.

Ho ! parbleu qu'il demeure dans sa cra-

pule, je ne veux pas passer pour sot, afin qu'il cesse de passer pour yvrogne.

MOMUS.

Tantôt un Galant plus dangereux & moins jeune, nouveau Tithon à qui ses proüesses pour une infinité d'Aurores naissantes n'ont plus guere laissé que la voix, jettera l'œil sur elle pour la rendre l'objet éclatant de ses brillantes galanteries, & s'acharnera à la pourchasser de coulisse en coulisse devant tout le monde, pour se consoler du peu de chemin qu'il lui feroit faire s'ils étoient tête à tête.

PHAETON.

Passe pour celuy-là, les Galans de ce caractere font quelquefois du bien, & ne sçauroient jamais faire grand mal.

MOMUS.

Il est vrai, mais le mal est, que si quelque Seigneur, d'un certain fracas s'avise de prendre des soins pour Galatée, quelque fatiguée qu'elle soit de ses ennuyeux emportemens, quelque sage conduite qu'elle puisse avoir, elle ne sçauroit empêcher que le spectateur malin, témoin de ce manege, le Bourgeois soupçonneux, le sot défiant, la femme de qualité envieuse & jalouse, la Demoiselle de vertu douteuse qui mesure tout à son aune, le jeune étourdi qui veut & croit tout sçavoir, le nouveau dé-

barqué de la Province, qui n'a fait qu'un saut du Coche à l'Auberge, & de l'Auberge au Parterre, elle ne sçauroit, dis-je, empêcher que tous ces gens-là ne s'imaginent que le Seigneur est heureux ; & c'est tout ce que le Seigneur souhaite.

PHAETON.

Diable !

MOMUS.

La plûpart du monde ne juge que sur la superficie ; & quand il voit un Heros appliqué au Siege de Sciros, où il n'aura pas manqué un seul jour de tranchée, se donner mille mouvemens, changer plus souvent de place que le Theatre de decorations, & s'embarrasser dans les cordes des machines, il ne doute pas qu'étant devenu grand homme de guerre par son assidu service, il ne prenne d'emblée les Places qu'il attaque, quoy qu'il en demeure souvent au blocus.

PHAETON.

Point d'Opera, mamie, palasanbleu, que ces Messieurs cherchent quelqu'autre que ma femme pour les mettre en reputation.



SCENE IX.

ESCULAPE, MOMUS, PHAETON, DORIS.

ESCULAPE.

APollon a favorablement accueilli la proposition que je luy ay faite pour vous. Il va venir, & il vous dira luy-même qu'il vous rendra celebre dans celuy de ses métiers que vous aurez choisi.

DORIS.

Nous voila bien embarrassez sur le choix d'un métier, qu'Esculape lui enseigne la Medecine, Phaeton y gagneroit tout ce qu'il voudroit, luy qui seroit sçavant.

MOMUS.

Tant d'ignorans s'y enrichissent.

ESCULAPE.

Nôtre métier étoit bon autrefois, mais il est aujourd'huy trop décrié; personne ne donne plus dans nos mots specieux, tous les enfans sçavent que l'oxicrat n'est que de l'eau avec du vinaigre, & le quinorodon du gratecul.

MOMUS.

Joint que chacun a la malice de vous frauder; l'un va se faire tuer à l'armée

ſans le ſecours du Medecin ; l'autre créve en vingt-quatre heures des excés qu'il a fait, ſans attendre vos Ordonnances. Et dans les maux extraordinaires, Charlatans pour Charlatans, on a recours aux Empiriques.

PHAETON.

Et dans les maladies familieres, qui étoit autrefois pour vous un fretin sûr & journalier, la moindre garde en ſçait autant que vous, tout le monde s'ingere à faire chez ſoy les remedes & le premier meuble de toutes les bonnes maiſons eſt une ſeringue.

MOMUS.

Voilà entrer dans la choſe en vray allié de la Faculté : les fiévres leur reſtoient, derniere reſſource pour ſe ſaiſir d'un malade tant qu'il conſervoit une goute d'humeur dans le corps, & de ſang dans les veines, ils ont beau prendre tout le ſoin imaginable pour proſcrire le quinquina, en vain avez-vous conſeillé aux Apotiquaires de le falſifier, le mortel entêté de ce maudit febrifuge le fait venir de la ſource, avant que ces fideles ſupôts de la Pharmacie ayent pû en alterer la vertu.

PHAETON.

Elle a parbleu raiſon, je.... mais ne m'enrichirois-je pas de reſte, en ne trai-

tant que les maladies ſecretes ? Je feray courir des billets, j'afficheray que je voy les hommes, & que Madame Phaeton voit les femmes.

MOMUS.

Fy donc, c'eſt un métier trop vil.

Oüi, mais ſi l'on remedie aux tricheries des Apotiquaires, je ne donnerois pas un clou à ſoufflet du métier de Medecin. Fais-toy Poëte. C'eſt un métier noble, celuy-là.

Va comme Pelletier, croté juſqu'à l'échine.
Promener un Sonnet de cuiſine en cuiſine.

Mais voicy ton pere.

SCENE X.

APOLLON, MOMUS, PHAETON, GALATE'E, DORIS, UN POETE.

APOLLON.

JE ſuis ravi, mon cher Phaeton, que le malheur qui t'eſt arrivé, t'ait comblé de gloire, & ſerve à tout l'Univers d'une preuve éclatante que tu es mon fils.

LE POETE *s'avançant.*

Il y a long-temps, Seigneur Apollon, que je vous cherche.

APOLLON.

Et qui êtes-vous ?

LE POETE.

Et pouvez-vous me méconnoître, moy qui devrois être le plus cher de vos nourrissons, moy le premier Poëte du siécle, qui ne cede ni à l'aveugle Thebain, ni au Cigne Mantoüan dans l'Epique; qui dans le Lirique efface la reputatió d'Anacreon & de Pindare, & qui ay toûjours méprisé le Dramatique, pour ne pas exposer mes Ouvrages à l'insuffisance d'un mauvais Acteur ? Mais je vous pardonne, ma tête en compote, & mon bras en écharpe me défigurent assez.

APOLLON.

Je ne sçache pas vous avoir jamais vû; mais que voulez-vous de moy ?

LE POETE.

Je viens vous demander justice d'un de vos plus anciens domestiques.

PHAETON.

Adressez-vous a moi, je suis en possession de tout obtenir de mon peré : A qui en avez-vous ? Qui de sa maison vous a fâché ; Est-ce des saisons dont vous vous plaignez ? L'Hyver n'a-t-il pas eu égard au peu de bois que vous avez en cave ? Quelqu'un des mois vous a-t-il offensé ? Murmurez-vous de la sterilité d'Octobre?

Avez-vous quelque chose à dire contre quelqu'une des vingt-quatre heures ? Vous a-t on à celle du dîner ou du souper chassé de quelque honnête table ? Parlez, mon pere vous fera raison de tout ce qui releve de son empire.

LE POETE.

C'est de Pegase dont je me plains. Puisque tous mes Confreres se plaignent comme moy qu'il est trop vicieux, que Diable voulez-vous faire d'un cheval entier ? Vous êtes un Dieu pacifique, & n'avez pas besoin comme Mars d'un cheval de bataille ; & croyez-moy, Seigneur Apollon, faites-en un Hongre : est-ce que Mesdames les Doctes pucelles ne sçauroient s'accommoder d'un Palefroy troussé en coureur ?

MOMUS.

Vous verrez qu'il aura estropié cet honnête homme.

LE POETE.

Vous êtes dans le fait, voicy l'histoire. Il y a long-temps que j'avois une démangeaison demesurée de monter sur un cheval si renommé. Le traître dés que je l'approchois m'accueilloit avec des ruades : Je fis tant qu'usant de stratagême comme un autre Alexandre, quand il voulut se percher sur Bucephale, je me parai des plus

beaux endroits de nos meilleurs Autheurs modernes. (Car nous autres habiles gens nous méprisons trop les anciens pour leur rien emprunter;) Pegase à quelqu'un des traits dont je m'étois saisi , devint plus doux qu'un mouton. Me voila enfin sur lui à califourchon; mais d'abord m'ayant reconnu, il ne fit que sauter, ruer, peter, se cabrer, tant que du plus haut du Parnasse il me precita dans le bourbier le plus bas de la Grenoüillere d'Helicon; encore fus-je trop heureux de tomber dans la fange, j'en fus quite pour mon bras droit & pour mon œil gauche. Voilà, grand Apollon, comme ce maudit animal m'a traité.

PHAETON.

Quoy , mon pere ? vous avez un cinquiéme cheval; est-ce pour le mettre quelquefois en arbaleste ? De la maniere dont ce galant homme en parle , ce doit être le plus méchant de tous. Et pour être Poëte , il me faudroit avoir affaire à luy; la peste ! je me suis trop mal trouvé de ses camarades.

MOMUS.

Mais n'entens-je point siffler ? Est-ce qu'on jouë icy prés quelqu'une de vos Comedies ?

DORIS

Prenez - vous pour des sifflets les

chants des Bergers du prochain Hameau, qui dansent au son du flageolet ?

APOLLON.

Helas qu'ils sont heureux !

MOMUS.

Ho ! pour cela voilà la seule condition contre laquelle je ne trouve rien à dire.

APOLLON.

Mon fils, puisque l'Oracle promet Galatée à celuy de ses Amans qui sçaura luy faire la destinée la plus heureuse, épouses-la, & embrasses avec elle la vie champêtre ; vous serez tous deux parfaitement heureux. Je n'ay jamais joüi d'un vray bonheur, que tandis que j'ay été Pasteur en Thessalie.

SCENE XI.

Une troupe de Bergers vient dansant & chantant au son des chalumeaux & des hautbois.

APOLLON, & le reste.

UN BERGER *chante.*

Que dans ces Villages
Nos jours sont serains.

Nos blés, nos raisins
Y sont à l'abri des orages,
Nos troupeaux des loups,
Et nous des jaloux.

APOLLON.

Prenons, prenons tous avec eux
La panetiere & la houlete ;
Non, je ne fus jamais heureux
Qu'en gardant les troupeaux d'Admete,

Apollon, Momus, & les autres, se mélant parmi les Bergers, prennent des houletes.

EPAPHUS *arrivant.*

Nimphe, vous nous quittez pour devenir Bergere,
Venez, venez dans la cour de ma mere,
Vons verrez mille Amans à vos pieds chaque jour.

GALATE'E.

Et qui ne connoît pas les Amans de la Cour ?
L'artifice est leur Dieu, l'offense la moins noire
Chez eux est l'infidelité,
Tromper fait leur felicité,
Tromper fixement est leur gloire.

UN BERGER *chante.*

L'artifice
N'est pas le vice,
De nos hameaux
Le chant des oiseaux,
Le cristal des eaux,
Ces bocages,
Leurs ombrages,
Ces lieux enchantez
N'ont pas des beautez
Plus naturelles
Que nos feux.

Nous ſommes tous amoureux,
Tous fideles
Et tous heureux.

UN BERGER *chante.*

La Bergere
Qui cherche à plaire,
Y plaît ſans fard,
Le menſonge & l'art
N'eurent jamais part
A ſes charmes
A ſes larmes:
Tous ces faux appas
Ne compoſent pas
Les caractères
De nos feux.
Nous ſommes tous amoureux,
Tous ſinceres,
Et tous heureux.

PHAETON *chante.*

Quand Gros-Jean dit qu'il aime Colinete,
Il eſt vray qu'il l'aime bien;
Mordienne, dans les champs on ne frelate rien,
Et tout s'y fait à la franquete.

MOMUS *chante.*

Dans nos caves, dans nos celiers,
D'infideles Cabaretiers
N'exercent point leur perfidie;
L'art n'altera jamais le goût de mes raiſins,

Et ce qui rend encor ce sort digne d'envie,
Tous les plaisirs de nôtre vie
Sont naturels comme nos vins.

UN BERGER *vers Phaeton & Galatée.*

Qu'on écrive vos noms sur les tendres ormeaux.
Pour chanter vos amours que les Bergers s'assemblent.

PHAETON *à Galatée.*

Songeons-nous cependant à peupler ces hameaux,
De Celadons qui me ressemblent.

UN BERGER.

Qu'à l'envy chacun s'applique
A fournir des plaisirs à ce couple charmant,
Et puissent les douceurs de ce concert rustique
Avoir pour lui quelque agrément.

On entend un concert de hautbois & de flûtes qui finit ce divertissement.

Fin du troisiéme Acte.

ULISSE
ET
CIRCE'.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theâtre, par Mr L. A. D. S. M. & representée pour la premiére fois, par les Comédiens Italiens du Roi, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 20. jour d'Octobre 1691.



ACTEURS.

CIRCE' *Magicienne* ...... *Isabelle.*

COLOMBINE *confidente de Circé.*

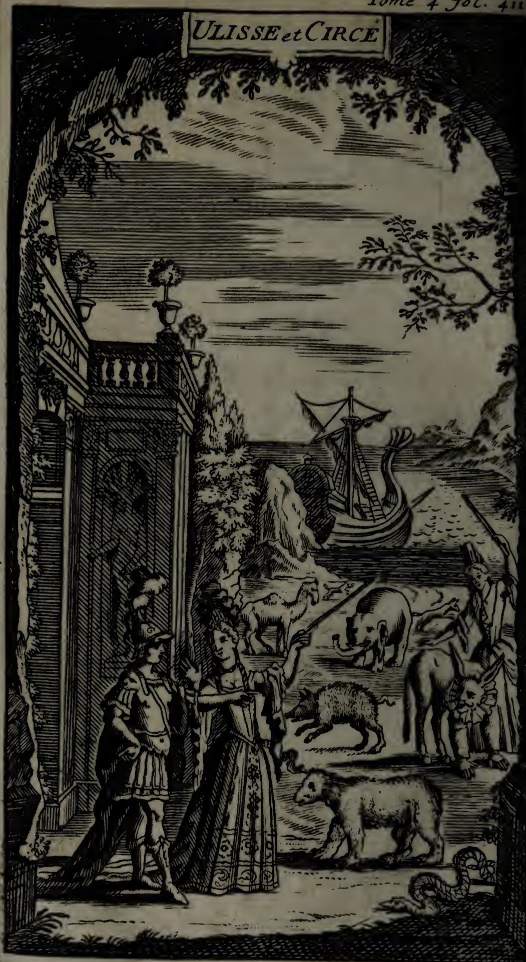
MARINETTE, *Grecque.*

ULISSE *Prince d'Itaque.*

LE DOCTEUR.
PIERROT.
PASQUARIEL. } *Compagnons d'Ulisse.*
MEZZETIN.
ARLEQUIN.

La Scene est aux environs de la Ville de Troyes, & dans l'Isle de Circé.




ULISSE et CIRCE

ACTE I.

SCENE I.

Le Theatre represente le Camp des Grecs devant la Ville de Troye, laquelle paroît dans l'éloignement toute en feu.

On entend un grand bruit de trompettes, de tambours, de coups de mousquets, & de gens qui crient, & qui traversent le Theatre en fuyant le vainqueur.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

VIen, vien, Mezzetin, retirons-nous de tout ce fracas, laissons achever le combat à ceux qui ont besoin de reputation; pour nous on nous connoît bien, je pense, retirons-nous avec le butin que nous avons fait.

MEZZETIN.

Tu as raison ; de plus il ne faudroit que se trouver par malheur auprés de quelque mal-adroit, ou de quelque malicieux qui nous enfonceroit quelque coup d'épée dans le ventre, cela ne vaudroit pas le Diable : Non.

ARLEQUIN.

La seule idée m'en fait trembler ; ha ! Mezzetin, comme on traite cette pauvre Ville de Troye, la voila toute en feu ; as-tu remarqué, quel ravage, quel bruit, quel carnage !

MEZZETIN.

Vous l'avez voulu, Messieurs les Troyens, avec vôtre obstination à retenir Madame Helene, qui dans le fond n'est qu'une petite impertinente & une coquette fieffée.

ARLEQUIN.

Il y a long-temps qu'elle devroit être aux Magdelonettes ; voyez le beau sujet de se faire échigner ainsi pour une femme ; & fy ! cela est pitoyable:mais enfin, voila la guerre finie, qu'il y aura des gens bien aises ! Car afin que tu ne t'y trompe pas, la plûpart des gens d'épée, qui disent à tout propos qu'ils languissoient dans la paix, trouvent fort peu de plaisir à la guerre quand ils y sont ; & plus de mille

fois en une Campagne, ils maudissent dans leur ame ce Diable de point d'honneur qui les a obligez à prendre party : ho combien j'en sçai qui dans les occasions font asseurément de belles reflexions sur l'heureux état des gens de robe, & des petits collets, & qui enragent de tout leur cœur de se trouver là ?

MEZEETIN.

Tout comme nous.

ARLEQUIN.

Je crois que tu n'as pas trop de tort ; mais tiens, Mezzetin, afin qu'à l'avenir nous menions une vie bien agreable, loin de la guerre ; je suis d'avis que nous nous retirions à une Ville, dont tu as peut-être entendu parler, avec nôtre butin.

MEZZETIN.

Et quelle Ville ?

ARLEQUIN.

A Paris.

MEZZETIN.

A Paris, y as-tu jamais été, toy ?

ARLEQUIN.

Ho, oüy, j'y ai été, c'est une Ville qui convient parfaitement à des gens de nôtre humeur, car il est sûr qu'on n'y verra jamais la guerre.

MEZZETIN.

Je suis bien aise que tu sçache ce que

c'eſt que cette Ville-là, car j'y ai été auſſi, & nous ferons fort bien d'y aller : Mais, Arlequin, dis-moy un peu quelle figure ferons-nous-là ?

ARLEQUIN.

Nous y ferons la figure que font les autres.

MEZZETIN.

Je te veux dire de quelle profeſſion nous nous mettrons.

ARLEQUIN.

Ho ! nous ſerons ce que nous ſommes, gens d'epée

MEZZETIN.

Fy, Arlequin, fy.

ARLEQUIN.

Comment, fy ? y a-t'il rien de plus noble que cet état ?

MEZZETIN.

Non, quand on en ſçait le métier ; mais de battre le pavé à Paris avec un plumet & une épée de longueur, tandis que tout le monde eſt à la guerre, fy, te dis-je, ces gens-là ſont tout-à-fait mépriſables & mépriſez.

ARLEQUIN.

Il y en a pourtant beaucoup.

MEZZETIN.

Cela ne fait rien.

ARLEQUIN.

Mais quel party prendrons-nous donc ?

MEZZETIN.

Tien, je ſonge, jettons-nous dans la Robe.

ARLEQUIN.

Fy, Mezzetin, fy.

MEZZETIN.

Comment, fy ? ce ſont gens fort recherchez & conſiderez.

ARLEQUIN.

Pas tant qu'ils s'imaginent ..... on les voit quand on en a affaire ; mais hors cela on s'en mocque.

MEZZETIN.

Mais nous aimons l'argent, & c'eſt-là le moyen d'en gagner.

ARLEQUIN.

Maraut que tu es, conſerveras-tu toûjours ton inclination friponne, à cauſe qu'on a tous les jours la pate graiſſée dans ce métier-là, tu en veux être ?

MEZZETIN.

Et que veux-tu donc que nous ſoyons?

ARLEQUIN.

Faiſons-nous . . . faiſons-nous . . . diſciples d'Hippocrate.

MEZZETIN.

Qu'appelles-tu diſciples d'Hippocrate ?

ARLEQUIN.

Ce ſont des gens qui gagnent leur vie aux dépens de celle des autres.

MEZZETIN.

Ha j'entens ! tu veux dire des Boureaux....

ARLEQUIN.

Medecin, animal, & non pas Boureau; un diſciple d'hippocrate Boureau ! il faut avoir bien peu l'uſage du monde pour confondre l'un avec l'autre.

MEZZETIN.

Que veux-tu , je n'en ſçai pas faire la difference.

ARLEQUIN.

Il y en a pourtant une notable, car l'un expedie ſon homme dans le moment , & l'autre le fait languir quelque temps auparavant.

MEZZETIN.

Ha , coquin ! tu diſois que je voulois être de robe pour voler , & tu veux être Medecin pour tuer !

ARLEQUIN.

C'eſt qu'on a le plaiſir de gagner bien de l'argent auſſi dans cette profeſſion-là.

MEZZETIN.

Ne parlons plus de cela , c'eſt une profeſſion qui porte trop au nez.

ARLEQUIN.

Mais quel party prendrons-nous donc ?

MEZZETIN.

Ho ! parbleu je l'ay trouvé, il faut prendre le petit collet.

ARLEQUIN.

Fi les ruës de Paris en sont pavées, on n'y voit autre chose;il est vray que le petit collet donne bien des avantages : Tel à l'ombre de son petit collet, se foure parmi tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, qui sans cela ne frequenteroit que des faquins.

MEZZETIN.

Tu as raison, cet habit-là donne bien de la hardiesse à la plûpart de ceux qui le portent ; ils se piquent de bel esprit, ils jugent des ouvrages en Vers & en Prose, ils chantent amoureusement, ils font même de mauvaises chansonnettes, qu'ils vont débiter ensuite dans les ruelles.

ARLEQUIN.

Ils ne laissent pas par ces manieres-là d'imposer.

MEZZETIN.

C'est que quelque impertinent,& quelque sot que soit un homme, il en trouve toûjours de plus sots, & de plus impertinens que luy.

SCENE II.

On voit passer Ulisse combattant contre plusieurs Soldats qui reculent devant luy ; Arlequin & Mezzetin le suivent de loin.

SCENE III.

CIRCE', COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENfin, Madame, vous avez vû tout ce que vous aviez envie de voir: vous avez vû cette belle Helene qui fait tant de bruit, & qui a été cause d'une si grande guerre : vous avez vû tous ces fameux Guerriers de l'un & de l'autre party, dont elle a causé la querelle, & tout cela sans que nous ayons été vûës. Oh que la Magie est une belle chose ! celuy qui vous l'a enseignée ne vous a pas dérobé vôtre argent ; Dieu sçait aussi comme vôtre reputation est établie, & comme tout le monde parle de Madame Circé, la plus sçavante Magicienne, dit-on qui fut jamais.

CIRCE'.

Il eſt vray que je dois être aſſez contente des connoiſſances que j'ay dans cet art, qui fait juſques icy ma plus agreable occupation. Tu as vû avec quelle rapidité ſur un Char volant nous avons traverſé les airs, qui ſeparent mon Iſle de ces terres, où la ſimple curioſité m'a attirée ; tu connois mon pouvoir ſur les élemens, & juſques dans les enfers : mais tu ne connois pas combien j'en ay peu ſur moy encore.

COLOMBINE.

Comment donc, Madame, que voulez-vous dire ?

CIRCE'.

Ha, Colombine ! mon cœur qui juſqu'icy n'a été ſenſible qu'aux charmes des ſciences les plus hautes & les plus cachées, commence à me parler un autre langage, il veut une occupation plus naturelle que celle qu'il a euë juſqu'icy ; il veut aimer, Colombine, & je crains bien que toute ma ſcience & toute ma raiſon ne puiſſent venir à bout de l'en empêcher.

COLOMBINE.

Voyez ce fripon de cœur qui fait le petit revolté, on luy en baillera vrayment; voilà de nos prudes, qui condamnent juſqu'aux apparences de la galanterie,

& qui à l'heure qu'on y penſe le moins deviennent amoureuſes, folles juſqu'à faire toutes les avances : mais, Madame, vous qui mépriſiez tant l'amour, comment vous y êtes-vous laiſſée ſurprendre?

CIRCE'.

Il eſt vray, Colombine, j'ay toûjours mépriſé l'amour & je crois qu'il veut s'en vanger preſentement : au milieu de tous ces Princes Grecs aſſemblez pour la deſtruction de la Ville de Troye ; je n'ay pû m'empêcher de voir le fameux Uliſſe d'un autre œil que les autres : s'il y en a quelques-uns qui peuvent luy diſputer le prix de la valeur, il n'y en a aucun qui ne luy cede du côté de l'eſprit & du merite ; enfin, Colombine, je n'ay ſçû avoir de l'attention que pour luy.

COLOMBINE.

Hé bien, Madame, il n'y a pas grand mal à cela, Uliſſe ſera trop heureux d'une telle bonne fortune, les jeunes Cavaliers comme luy n'en refuſent gueres, bonnes ou mauvaiſes ; ils ne ſont pas cruels ordinairement, ainſi vous aurez contentement quand vous voudrez.

CIRCE'.

Mais Colombine, qui peut m'aſſurer qu'Uliſſe répondra à mes ſentimens,

COLOMBINE.

Vous voilà bien empêchée ; s'il ne veut pas répondre de gré, vous luy ferez bien répondre de force.

CIRCE'.

Ho ! que tu connois mal ce que c'est que d'aimer, quand même je pourrois par mon art le contraindre à me rendre des soins, que les hommages forcez touchent peu un cœur délicat !

COLOMBINE.

Diantre, que vous en sçavez déja pour une premiere passion ! je vois bien que l'amour est un bon maître qui ne triche point ; à la premiere leçon qu'il donne il en apprend beaucoup. Mais, Madame, pour revenir à ce que nous disions, ne craignez point qu'il soit necessaire de vous servir de vôtre science, une personne faite comme vous n'a pas besoin ordinairement de magie pour se faire aimer ; je vous en répons moy.

CIRCE'.

Je t'avouë que tes discours me flatent agreablement.

COLOMBINE.

De plus, Madame, pour jouër à coup sûr, je sçay une magie bien naturelle, dont la plûpart des femmes se servent presentement, & qui est immanquable,

par-là elles attirent les hommes les plus inconstans.

CIRCE'.

Et comment, Colombine ?

COLOMBINE.

C'est de faire beaucoup de presens à la personne qu'on aime ; vous ne sçauriez croire le bon effet que cela fait, & combien cette maniere d'agir releve le merite d'une femme auprés de son Amant : La liberalité, Madame, est un trait de beauté, contre lequel peu de cœurs sont à l'épreuve.

CIRCE'.

Mais, Colombine, Ulisse est un grand Prince qui n'a besoin de rien.

COLOMBINE.

Ha, Madame ! quelque riches que soient les hommes, ils preferent toûjours une Maîtresse qui donne, à une plus belle.

CIRCE'.

Mais cela ne seroit-il point honteux à une personne de mon âge de donner pour se faire aimer ?

COLOMBINE.

Non, Madame, non, les vieilles ne sont pas les seules qui donnent, les jeunes en ont pris aussi la methode, & s'en trouvent fort bien ; il y a la maniere de faire

les choses : Eh ne vous inquietez pas, les hommes entendent à merveille à épargner aux femmes la peine de chercher d'honnêtes pretextes pour leur faire des presens, ils font naître ces occasions si à propos .... Un homme arrive chez sa Maîtresse, il lui fait quelques caresses, ensuite il se jette dans un fauteüil, & là d'un air nonchalant devient triste & réveur ; la Dame aussi-tôt luy dit : Qu'est-ce que c'est donc, Monsieur, qu'est devenuë vôtre belle humeur .... Ce n'est rien, Madame, ce n'est qu'une petite distraction .... Il continuë sa rêverie .... Mais, Monsieur, lui dit la Dame avec emportement : En verité, vous n'y songez pas, est-ce que vous vous ennuyez avec moy ? Qu'avez-vous ? .... Et bien, Madame, puisque vous le voulez sçavoir absolument, c'est que je suis le plus malheureux homme du monde ; .... Et comment donc, Monsieur ? .... Comment, Madame, aprés toutes les pertes que j'ai faites depuis quelque tems au jeu, quand je pense recevoir de l'argent de mes Fermiers, un maudit chicaneur fait revivre un certain vieux procés de famille, & fait arrest sur tout ce qui m'est dû ; mais par la mort, par la tête, il ne mourra que de ma main....

Ah, mon cher ! (dit aussi-tôt la Dame) ne vous faites point de mauvaises affaires; & s'il ne vous faut que de l'argent, je n'ay rien qui ne soit à vous, j'en dois toucher au premier jour, & en attendant j'ay toûjours cinq cens Louïs à vôtre service.... Vous vous mocquez de moy, dit alors le Cavalier, moy prendre de l'argent de vous, ce que je vous dis n'est pas pour cela ; mais je veux me vanger de ce maraut qui a l'effronterie de plaider contre moy..... Ah, Monsieur ! prenez ce que je vous offre, que cela ne vous chagrine point, vous donnerez ordre à vos affaires.... Moy, Madame, vous ne me connoissez pas, je ne ferois pas une chose comme cela pour rien au monde. Enfin, aprés quelques contestations de part & d'autre.... Oh bien, Madame, dit le Cavalier, puisque vous m'y forcez, je veux bien vous donner encore cette marque de ma tendresse.... Alors elle va luy chercher les cinq cens Louïs, qu'il a la bonté de prendre, en attendant qu'elle soit en état de luy offrir une somme plus honnête.

CIRCE'.

En verité, Colombine, tu es bien folle avec tes descriptions.

COLOMBINE.

Madame, cela se fait tout de la ma-

niere que je vous le dis, ou à peu prés; car quand on a la clef du cœur, on a auſſi la clef du coffre fort, il n'y a plus que la maniere de l'ouvrir honnêtement.

SCENE IV.

PASQUARIEL *avec une grande bride, & les ſuſdits.*

JE cherche Arlequin par tout, pour le faire convenir que je ſuis un homme d'eſprit, & que j'ay ſçû voler adroitement, quand il verra les perles, les diamans, les .... *ma ecco due belle, arcibelle, piu che belle* tres-belles, *belliſſime, belliſſime Dame* ... Mais ne ſeroient-ils pas auſſi deux filoux déguiſez, *che m'attendouo qui per mi attrapar* (*il les regarde de prés.*) Voilà deux petites mines aſſez fripones, oüy.

CIRCE' *à Colombine.*

Apparemment cet homme nous apprendra des nouvelles d'Uliſſe.

COLOMBINE.

Laiſſez-moy faire : Seigneur Capitaine Grec, car vous en avez toute la mine; qui cherchez-vous icy ?

PASQUARIEL.

Allete ragione, ſon Greco .... Je cher-

che.... Je ne suis pas Capitaine, *ma voi potrete farmi la Compagnia*; que vous êtes jolie !

COLOMBINE.

Tout de bon ! mais qui cherchez-vous?

PASQUARIEL.

Io cerco voi, o Madama, car l'une des deux me suffiroit, *io cerco*, c'est peut-être vous que je cherche.

CIRCE'.

C'est un agreable.

COLOMBINE.

Etes-vous des amis d'Ulisse ?

PASQUARIEL.

Signora si, e l'hò lasciado nella villa de Troye où il faisoit le Diable à quatre, avec d'autres de nos camarades dont les plus sages comme moy se sont occupez quelques momens à butiner, *& mi ho avuto il* bonheur de donner droit sur la toilette de Madame Helene, sçavoir, perles, *rubini & diamanti al vostro servizio*; tenez, voilà son collier, ses boucles d'oreille, son coulant & sa bague. *Il tire tout cela de sa boëte.*

COLOMBINE.

Cela sera fort bon à donner à vos Maîtresses ; car enfin on a beau être aimable comme vous, quand on fait des presens on est encore plus aimé : c'est ce que je

disois il n'y a qu'un moment à Madame.

PASQUARIEL.

Ca parliamo un poco ragionevolmente, vous avez toutes deux un petit minois fort engageant, qui de vous deux veut me recevoir dans ses bonnes graces ?

COLOMBINE.

Seriez vous d'humeur à épouser une de nous deux ? Il ne tiendra qu'à vous d'avoir cet honneur-là.

PASQUARIEL.

Cet honneur est souvent fort deshonorant, & je ne veux pas me marier.

COLOMBINE.

Ha ! Monsieur, cela n'ira pas ainsi, puisque vous nous avez conté fleurettes, il faut que vous épousiez une de nous deux.

PASQUARIEL.

Ouais ! . . .

COLOMBINE.

Oüy, Monsieur, & si vous raisonnez nous vous ferons bien nous épouser toutes deux . . . . ou bien nous épouserons vos diamans; aussi-bien c'est ainsi que les mariages se font presentement, on épouse les richesses bien plûtôt que la personne.

PASQUARIEL.

Madama i miei diamanti sono troppo piccoli per il vostro gran merito.

CIRCE' *touche la cassette de Pasquariel avec sa baguette.*

Peut-être que vous les trouverez plus gros que vous ne pensez ; je le souhaite de tout mon cœur : allons, Colombine, je veux songer en particulier à ce que je dois faire dans la situation presente de mon cœur & de mon esprit.

SCENE V.

PASQUARIEL, ARLEQUIN.

PASQUARIEL.

M*A ecco Arlicchino !*

ARLEQUIN.

Ti cerco per tutto, tu as bien tôt quitté le pillage ; pour moy pour m'immortaliser, j'ay voulu être des derniers.

PASQUARIEL.

Nous sommes riches à jamais ; as-tu aussi bien rencontré que moy ?

ARLEQUIN.

Ecoute, pour moy j'ay bien fait mes orges, voyons, qu'as-tu là dedans ?

PASQUARIEL *met sa cassette sur la trappe, l'ouvre & en tire un colier de perles tres-grosses & tres-grandes, avec des diamans fort gros, & autres pierreries.*

Mais comment, voici des perles qui ſont devenuës bien groſſes en peu de temps, perſonne ne les pourra porter.

ARLEQUIN.

Pardonnez moy, un mulet les portera, & de reſte.

PASQUARIEL.

Je ſçai ce que c'eſt, ce ſont deux Dames qui ſe mêlent de faire groſſir tout ce qu'elles touchent avec leur baguette.

ARLEQUIN.

Oüy, je m'en vais les chercher pour leur faire toucher mon dos, la peau en eſt trop mince, & par conſequent trop ſenſible aux coups de bâton.

PASQUARIEL.

C'eſt moy qui les vais chercher, je crains qu'il n'y ait quelque friponnerie à tout cecy.

SCENE VI.

MEZZETIN, PIERROT ET ARLEQUIN.

ARLEQUIN

ET bon jour donc, enfans, hé bien, comme ſe portent Mrs les Troyens?

MEZZETIN.

Ils sont, ma foy, bien malades, & leur Ville se porte fort mal aussi, elle a les entrailles bien échauffées.

PIERROT.

Je suis si las de tuer, que je ne puis pas remuer ce bras là : (*En disant cela, il remue le bras dont il parle.*)

ARLEQUIN.

Oça, camarade, à present que nous avons pillé dequoy vivre un peu grassement, n'exposons plus nos jours ; car quand on s'obstine à ce métier icy, on y demeure à la fin : Et si nous suivons la fortune d'Vlisse, c'est une maniere d'avanturier brutal, qui nous causera malheur à la fin ; croyez-moy, retirons-nous où je disois tantôt à Mezzetin, allons à Paris.

PIERROT.

A Paris ! oüy, j'ay bien oüy parler de cette Ville-là ; mais conte-moy un peu, puisque tu y as été, ce que c'est, & de quelle maniere on y vit.

ARLEQUIN.

Oh l'agreable Ville quand on y a de l'argent ! & quand on n'en a point, avec un peu d'esprit & d'industrie, il y a tant de duppes, qu'il n'est pas difficile d'y en gagner.

PIERROT.

Le plaiſir ſe vend donc en ce païs-là, & on n'en a pas ſans argent ?

ARLEQUIN.

Il eſt vrai, avec de l'argent on y trouve de tout ; un homme de la plus baſſe naiſſance, ſans eſprit, & avec toutes ſortes de mauvaiſes qualitez y eſt reſpecté & recherché, pourveu qu'il faſſe bien de la dépenſe

PIERROT.

Fy, voilà un païs bien avaricieux.

ARLEQUIN.

Nous ſerons tous les jours avec tout ce qu'il y a de jolies femmes ; car elles ſont maîtreſſes de leurs actions en ce païs-là. Les maris n'oſent trouver à redire à ce qu'elles font ; & quand il s'en trouve quelques-uns d'aſſez mauvaiſe humeur pour cela, tout le monde s'en moque, & ils deviennent ridicules.

MEZZETIN.

Ces pauvres maris, je les plains bien !

PIERROT.

Bon, comme perſonne ne gagne que l'autre ne perde, ſi c'eſt tant pis pour ceux qui ſont mariez, c'eſt tant mieux pour ceux qui ne le ſont pas ; & ainſi nous trouverons nôtre compte.

ARLEQUIN.

Assurément. Ah ! quel fracas nous ferons-là parmi les belles, faits comme nous sommes !

MEZZETIN.

Si on aime les jolis hommes, j'y serai accablé.

PIERROT.

Pour moi, fait comme je suis, je n'aurai pas le tems de me retourner.

ARLEQUIN.

Nous menerons tous les jours les Dames que nous croirons plus dignes de l'honneur de nos bonnes graces, aux Comedies, aux Promenades, à l'Opera.

PIERROT.

A l'Opera ; quel galimatias est-ce que l'Opera ?

MEZZETIN.

L'Opera, c'est un hermaphrodite entre le bon sens & le mauvais.

ARLEQUIN.

Comment diable, c'est la plus belle chose du monde ! Ha, Pierrot, si tous les hommes ne parloient jamais qu'en chantant comme à l'Opera, ah que cela seroit beau! Quel plaisir ne seroit-ce point d'entendre un beau plaidoyer en Musique, & de voir ensuite un Juge venerable prononcer

noncer un Arrest en faisant mille fredons agreables dans sa gorge ?

PIERROT.

Comment, Mezzetin, à l'Opera on ne dit rien qu'en chantant ?

MEZZETIN.

Non, pas même si on demandoit quelle heure il est. Par exemple on diroit alors : Quelle heure est-il, Margot, quelle heure est-il ? Il est midy, Madame, il est midy. (*Tout cela se dit en chantant.*)

PIERROT.

Puisqu'on n'y parle qu'en chantant, apparemment on n'y marche qu'en dansant ; l'un est aussi aimable que l'autre.

ARLEQUIN.

Peste, tu l'as deviné, c'est la danse qui fait toute l'intrigue de l'Opera.

SCENE VII.

LE DOCTEUR *tenant Marinette*, *& les susdits.*

LE DOCTEUR.

Allegro Compagni ecco, qua la mia presa, ah son piu contento di questa bella Troiana, que d'un quarteron de Sentences d'Aristote.

PIERROT.

La Troyenne me plaît ; allons j'en suis amoureux.

ARLEQUIN.

Ma belle truye, ou Troyenne, regardez un peu mon tein, & ma taille ; je veux être aimé !

MEZZETIN.

J'y retiens part, & il faut absolument qu'elle soit à nous deux.

MARINETTE.

Poiche la mia sorte mi rende schiava, amo ancor meglio haver due Patroni ch'un solo, sono persuasa que celui qui m'a perduë est un diable déchaîné, *un lione di forze, un dragone auvelenato* ; & s'il arrivoit icy, il vous déchireroit, il vous mangeroit, il........

ARLEQUIN.

Là, là, sçais-tu bien la fille, qu'il n'y a personne qui ose me regarder seulement entre deux yeux ?

PIERROT.

Je renis, il fait bien de se tenir caché.

LE DOCTEUR.

Parla un poco, qui sera ton Maître de nous quatre ?

MARINETTE.

Je vous ay déja dit que j'aimois mieux deux Maîtres qu'un seul, *dunque voi*

dovete credere per la medesima ragione, que j'aime encore mieux en avoir trois ou quatre que deux.

ARLEQUIN.

La pauvre enfant ! elle n'a pas trop de tort dans le fond ; deux valent mieux qu'un, & trois valent mieux que deux ; quatre même ne lui font pas de peur : mais on ne suivra pas vôtre goût, ma mignone.

SCENE VIII.

PASQUARIEL *déguisé en soldat ; & les susdits.*

MARINETTE.

TEnete, ecco là il mio Patrone, al certo egli mi cerca, hoime, hoime, voi siete tutti morti, salvatevi perche vi va ad uccidere.

PASQUARIEL *parlant à tous.*

Hola, hé canailles, venez me parler.

ARLEQUIN.

Ha, Mezzetin, quelle fichuë mine ! cet homme-là a l'air sombre & brutal ; je ne veux point me commettre avec lui, j'aurois peur de me mettre en colere, & je ne serois plus le maître de moi.

PASQUARIEL *vers Arlequin.*

Je parle à vous, coquin, approchez.

ARLEQUIN.

Coquin? ..... Mezzetin, croi moi, pour éviter un grand malheur va parler à lui, & lui fais comprendre à quoi il s'expose de vouloir avoir affaire à moi; va donc. (*Il pousse Mezzetin vers Pasquariel*)

PASQUARIEL.

A qui est-ce donc que je parle marauts?

LE DOCTEUR, PIERROT, & MEZZETIN *ensemble.*

Monsieur, ce n'est pas à moi.

PASQUARIEL.

Chi è dunque quello cospettone che è stato tanto temerario, & si hardi, *per ammenare dalla mia tenda quella Schiava?* Qui de vous me répond, afin que je l'éventre tout à l'heure?

ARLEQUIN.

Je vous l'ai bien dit que cet homme est fort brutal; je n'aime point ces sortes de gens-là moi.

PASQUARIEL.

Che quelche d'uno di voi altri mi risponda, ou je commence par vous couper à chacun un bras.

ARLEQUIN.

S'il commence par les bras, il finira par le reste de nos membres.

LE DOCTEUR.

En verité je n'ai jamais eu grand goût *per la vostra Schiava.*

PIERROT.

Pour moi je suis coquet, je ne sçaurois m'attacher à rien.

MEZZETIN.

Je disois que j'en voulois ma part ; mais je vous assure que ce n'étoit que par un faux air de galanterie, & le diable m'emporte si je m'en soucie dans le fonds.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous, Messieurs, que je sois plus obligé de m'en soucier que vous autres ? Non, Monsieur, non, vous n'avez qu'à ramener vôtre Esclave ; voilà bien des façons pour une fille : Ne semble-t-il pas que ce soit une marchandise bien rare ? Allez, Monsieur, allez, emmenez là.

PASQUARIEL.

Je ne veux pas l'emmener moi.

ARLEQUIN.

Quel diable d'homme est-ce-là, qui ne veut jamais ce qu'on veut ? .... Hé bien. Monsieur, qu'elle reste ..... Vous êtes un peu difficile au moins, Monsieur, je vous demande pardon si je vous dis cela.

PASQUARIEL *tire l'épée.*

Ah, morbleu, moi difficile ! *Ils ont tous*

fort peur de Pasquariel, & font plusieurs postures pour l'exprimer. Pendant ce tems Vlisse arrive, qui chasse Pasquariel, & Marinette s'enfuit.)

SCENE IX.

ULISSE & les mêmes, *hors Pasquariel & Marinette.*

ARLEQUIN.

VOus êtes des pauvres gens, mes enfans, je vous croyois plus de cœur; fy les vilains poltrons!

ULISSE.

Je me réjouïs, mes chers compagnons, de vous avoir retrouvé tous ensemble, *per consultarvi sopra quello che dobbiamo fare presentemente*, que nous avons terminé une guerre qui a duré tant d'années, *& che è stata cosi sanguinosa credo che ciascheduno di voi*, sera bien aise de s'en retourner chez soi, & d'aller retrouver sa famille : *Ditemi siete risoluti* de vous embarquer avec moi, & de suivre encore mon sort? *(Tous ensemble parlent à la fois, de maniere qu'on n'entend rien de tout ce qu'ils disent.*

ULISSE.

Hé, Messieurs, parlez les uns aprés

les autres, *accio possi godere del vostro discorso.*

LE DOCTEUR.

Che ciascheduno mi lassi dir.

PIERROT.

Non, non, c'est à moi à parler.

MEZZETIN.

Pourquoi parleras-tu avant moi ?

ARLEQUIN.

Et moi, Messieurs, je ne dis rien ; mais le premier qui ouvrira seulement la bouche (à moins que ce ne soit pour bâiller car pour cela passe) mais si c'est pour parler, je lui passe mon épée au travers du corps dans le moment.

SCENE X.

PASQUARIEL, *& les mêmes.*

PASQUARIEL.

MOnsieur, je viens vous dire.

ARLEQUIN.

Tais-toi, ou je te tuë. (*Chacun fait des grimaces & des postures comme pour se faire entendre par signes.*)

ULISSE.

Hé bien, qui parlera donc de vous autres ?

ARLEQUIN *tire l'épée.*

Comment morbleu ? (*Mezzetin bat Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Il me prend par mon foible, il m'obéït, il n'ose parler, & à cause de cela je ne sçaurois lui vouloir de mal. Parle presentement.

MEZZETIN.

Comment impertinent, tu as l'insolence de tirer l'épée contre nôtre Chef le Seigneur Ulisse, poltron, maraut. (*Il le gourmande à coups de pied.*)

ARLEQUIN.

Il a une certaine franchise dans ses discours & dans ses actions qui m'a toûjours gagné le cœur : j'ai eu du foible de tout temps pour ce fripon-là ; il sçait comment il me faut prendre

ULISSE.

Hola, mes chers amis, soyons bien ensemble, & cessez toutes vos disputes. Le Docteur parlera le prémier, *cosi comanda Ulisse & cosi voglio.*

LE DOCTEUR.

Signor, per mi voi seguitaive da per tutto, son stado in terra con vu, voi andar ancor con vu sulmar : Vous m'avez fait tant de bienfaits, vous m'avez dispensé tant de graces que je ne scaurois les oublier. Je

veux ſuivre toutes vos actions, *perche dice il Filoſofo: Boni viri nati ſunt in exemplum.* J'ai dit.

ULISSE.

Vous parlez ſagement; & vous Paſquariel?

PASQUARIEL.

Signor, un Filoſofo qui avoit épouſé une Naine, *gli dimandarono perche aveſſe sposà* une ſi petite femme? il dit: La femme étant un mal neceſſaire, je l'ai pris le plus petit que j'ai pû; *voglio dir che pare ch'il deſtino mi perſeguiti in queſto paeſe, perche* toutes les femmes *che vedo mi dimandano* ſi je les veux épouſer; & comme mon pere, mon grand-pere, & mes ayeuls n'ont voulu jamais ſe marier, & que j'ai reſolu de ſuivre leur exemple, *partirò con voſtra Signoria, & ſarò* ravi de revoir mon païs où l'on ne parle jamais de mariage; parce que, comme dit le Sage, *omnia ſunt communia.*

ULISSE.

C'eſt bien parler; & Pierrot?

PIERROT.

Quoique la matiere ſoit épuiſée, écoutez-moi philoſoficalement & ſans prenbaranbule. J'ai médité une petite harangue en ſtile lacomique, qui eſt le ſtile à la mode preſentement, & où le ſel artique

n'eſt point épargné. La voici : Partons vîte partons, partons vîte partons, *multa paucis*, c'eſt en deux mots trente-ſix paroles.

ULISSE.

Che dirà il noſtro famoſo, Arliscbino ?

ARLEQUIN.

Moi qu'on dit être le plus agreable aſſaſſin de la triſteſſe ; à moi, Seigneur, vous me permettez d'ouvrir ma grande bouche pour vous dire mes petits ſentimens ; à moi dont le ventre qui eſt le meilleur plaiſant que j'aye au monde, & qui me divertit le mieux ; à moi dont l'appetit ſans ceſſe renaiſſant n'a jamais été attaqué par aucun dégoût ; cela veut donc dire, Mrs. que depuis que je ſuis hors de mon païs, j'ai mangé comme un loup, bû comme un trou, couru comme un fou, & dormy comme un loup-garou, *dixi*.

ULISSE.

Non ſi poteva dir meglio, & Mezzetin que dira-t-il ?

MEZZETIN.

Depuis qu'il y a des hommes ſur la terre.

ARLEQUIN.

Il y a long-tems, & ſans les femmes il n'y en auroit pas.

MEZZETIN.

Depuis qu'il y a des hommes ſur la ter-

re, *non an mai potuto* convenir entr'eux en quoi consiste le moyen de vivre heureux. Qui a voulu monter au Ciel, pour manger des mets de la destinée, qui a voulu descendre .....

ARLEQUIN.

A la cave pour boire de bon vin de Bourgogne.

MEZZETIN.

N'interrompez point mes periodes....

ARLEQUIN.

Mon ami, le vin n'a jamais interrompu les discours, il les entretient.

MEZZETIN.

Qui a la fiévre de l'avarice, qui a la goutte de l'ignorance, qui a la galle de l'amour......

ARLEQUIN.

Qui a le cours de ventre de la jalousie.

MEZZETIN.

Les uns menent une vie farouche, les autres s'abandonnent à toutes sortes de délices: Démocrite disoit, moi j'aime à rire, Heraclite, moi j'aime a pleurer, Diogene je cherche un homme.

ARLEQUIN.

C'étoit un grand sot, il devoit bien plûtôt chercher des femmes.

MEZZETIN.

Ne m'interromps point, ce n'étoit point

la mode ; & enfin ceux-là qui m'ont parû les plus ſages, ce ſont ceux qui n'ont ſongé qu'à boire, rire & chanter, & qui ont crû que pour être heureux il falloit ſuivre cette morale. (*Il chante ſur l'air*, Et brin, bron, brac.)

Quelle erreur, quelle folie
De contraindre ſes deſirs,
La ſageſſe de la vie
Eſt d'en goûter les plaiſirs ;
Tour à tour
A Bacchus, à l'Amour
Il faut faire la cour,
N'y perdons pas un jour,
L'heureux tems des plaiſirs ſe paſſe ſans retour.

(*Tous enſemble chantent & reprennent*)

Tour à tour
A Bacchus, à l'Amour, &c.

(*Et s'en vont en chantant & danſant.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Theatre represente une Isle fort agréable, & la Mer paroît en éloignement.

SCENE I.

COLOMBINE, MARINETTE.

COLOMBINE.

ET bien, Marinette, te voilà dans nôtre Isle presentement; qu'en dis-tu?

MARINETTE.

C'est le lieu le plus charmant qu'il y ait au monde; mais ce qui me surprend le plus, c'est la maniere dont nous y avons été transportées, & avec quelle vîtesse.

COLOMBINE.

Tu ne sçais pas tout ce que nôtre Maîtresse sçait faire; ce ne sont-là que les moindres effets de son pouvoir.

MARINETTE.

Je suis bien-heureuse qu'elle m'ait don-

né place dans son char volant, & qu'elle m'ait emmené ici; & aussi qu'Ulisse m'ait défait de mon brutal de mari : car je croi qu'il me seroit venu chercher au bout du monde pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Les maris sont-ils bons à autre chose qu'à faire enrager ? Avant que de nous épouser ils sont doux, complaisans, agréables ; si-tôt que nous sommes leurs femmes, ils croyent que ce seroit une foiblesse, & qu'on se mocqueroit d'eux s'ils conservoient seulement de l'honnêteté pour nous.

MARINETTE.

Ah, que vous les connoissez bien !

COLOMBINE.

Si je les connois ? oh vraiement si je les connois ? Un mari sort le matin, va se promener, va au cabaret, va joüer, tandis que sa femme reste à la maison à faire de la tapisserie ; & s'il revient de mauvaise humeur, comme il arrive souvent, il faut qu'elle en patisse.

MARINETTE.

Voilà comme j'étois avec le mien.

COLOMBINE.

Et pour peu qu'il vienne quelqu'un la voir qui soit un peu bien tourné, le mari fait le diable à quatre, & par sa jalousie

mal fondée est cause souvent que sa femme songe à des choses où elle n'auroit pas pensé sans cela.

MARINETTE.

Rien n'est plus vrai.

COLOMBINE.

Croy-moi, Marinette, une femme peut se venger en un quart d'heure de tous les chagrins que son mari lui aura causez en un an.

MARINETTE.

Assurément.

COLOMBINE.

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir quelque bon mari ; mais ma foi ils sont plus rares qu'on ne pense : C'est comme les carrosses inversables, dont on entend parler, & qu'on n'a jamais vûs. Ne semble-t-il pas à voir leurs manieres que nous soyons nées pour être leurs esclaves ? Oh ! si je me marie jamais, je mettrai mon mari sur le bon pied, & lui ferai envisager le danger qu'il y a de ne pas traiter sa femme comme il faut.

MARINETTE.

Je vous promets bien que si jamais je me remarie, & que je trouve un méchant homme comme celui que j'avois, que je ne serai pas si sotte que j'ai été, & que je me vengerai . . . . . . Mais, Colombine,

depuis que nous ſommes arrivées, Circé s'eſt enfermée ſeule; qu'a-t-elle ? elle paroît avoir quelque chagrin.

COLOMBINE.

C'eſt qu'elle aime, mon enfant, & ſon amour l'inquiéte.

MARINETTE.

Oüais...... Mais Colombine, il me ſemble qu'on ne devroit point aimer pour avoir du chagrin; on ne devroit aimer que pour avoir du plaiſir.

COLOMBINE.

Tu as raiſon, mais c'eſt qu'elle n'a pas ce qu'elle aime; & pour ne te rien celer, tu ſçauras qu'elle s'eſt enfermée pour parler au Diable, afin qu'il lui faſſe le plaiſir, que le Vaiſſeau ſur lequel eſt Uliſſe pour s'en retourner en ſon païs, vienne aborder en cette Iſle, quoiqu'il n'en prenne pas le chemin : mais le Diable qui ne peut lui rien refuſer, & qui a pour elle toutes les conſiderations poſſibles, ſoufflera tant de ce côté ici, qu'il faudra bien que le Vaiſſeau y vienne, ou qu'il periſſe.

MARINETTE.

Tu me dis là d'étranges choſes ! Nous reverrons donc ces Meſſieurs-là ?

COLOMBINE.

Aſſurément, & peut-être bien-tôt; car quand le Diable ſe mêle de quelque cho-

se, c'est un ouvrier qui va vîte en besogne. (*Elles sortent.*)

SCENE II.

LE DOCTEUR, PASQUARIEL, PIERROT, *à la nage dans la mer, faisant des cris. Il paroît aussi un petit Bateau tourmenté par les vagues, dans lequel est Arlequin & Mezzetin. Tout cela passe le Theatre.*

SCENE III.

CIRCE', COLOMBINE.

CIRCE'.

ENfin, Colombine, j'espere que nous verrons bien-tôt Ulisse.

COLOMBINE.

En verité, Madame, le Diable vous sert avec beaucoup de zele. Il a fait aborder le Vaisseau d'Ulisse un peu rudement sur les côtes, & tout le rivage retentit des cris de ceux qui étoient dedans, qui se sauvent comme ils peuvent, les uns sur des planches, & les autres à la nage. N'avez-vous point de peur pour lui ?

CIRCE'.

Non, non, Colombine, il s'est sauvé & tous ses compagnons aussi : je prends trop d'interest à ses jours pour en avoir negligé la conservation. Il est au bord de la mer presentement, qui rassemble tous ses gens que les flots avoient dispersez.

COLOMBINE.

Ce Prince seroit bien-aise, Madame, s'il sçavoit l'interest que vous prenez à lui, & combien il est heureux.

CIRCE'.

Ce qui feroit le bonheur des uns, est souvent fort indifferent aux autres.

COLOMBINE.

N'ayez point d'inquietude sur cela, Madame, vous êtes jeune, aimable, belle ; Ulisse a de l'esprit, il connoîtra bientôt ce que vous valez, & il ne sçauroit être insensible. A mon égard je vous avouë aussi que je ne suis point fâchée de tout ceci ; je serai ravie de revoir un certain éveillé qui ne m'a pas déplû, en qui il paroît qu'Ulisse a le plus de confiance, c'est Arlequin ce me semble qu'il a nom; il est drôle, il est boufon, & la verité est que l'esprit & l'enjouëment ont bien des charmes pour moi

CIRCE'.

Vraiment cela feroit plaisant, si tu

étois devenuë amoureuse d'Arlequin, fait comme il est ?

COLOMBINE.

Et bien, Madame, qu'y a-t-il là de si extraordinaire ? Il est vrai qu'Arlequin n'est pas fort beau, j'en demeure d'accord; mais combien voit-on de jolies femmes attachées à de laids mâtins encore plus vilain que lui cent fois ? Et puis cela ne seroit pas dans les regles, que moi qui ay l'honneur d'être vôtre Demoiselle & confidente, je n'aimasse pas aussi. Jamais a-t-on vû une Dame avoir une affaire de cœur, que sa Demoiselle n'en ait eu une aussi pour le moins ?

CIRCE'.

Pour le moins, Colombine ?

COLOMBINE.

Oüi, Madame, pour le moins, Croyez-moi, il n'y a guere de femme qui fût contente, si elle n'avoit qu'un homme à lui dire qu'elle est belle, & qui lui rendît des soins. Assurément, Madame, la pluralité d'Amans ne laisse pas d'amuser agréablement.

CIRCE'.

En verité, Colombine, vous tenez-là de beaux discours !

COLOMBINE.

Eh ! mon Dieu, Madame, comme

vous faites ? vous y viendrez comme les autres.

CIRCE'.

Il me vient un dessein dans l'esprit que je veux executer ; je vais donner mes ordres pour cela ...... Toi, Colombine, reste ici ; & si tu apperçois quelques-uns des gens d'Ulisse, ne manque pas de me les envoyer.

SCENE IV.

COLOMBINE, LE DOCTEUR, PASQUARIEL.

LE DOCTEUR *à Pasquariel.*

NOn oecor andar piu lontam ecco qua une fille ou une femme ; car cela est assez difficile à connoître, & les plus fins y sont trompez.

PASQUARIEL.

Non importa, l'étoffe est toûjours d'une grande durée. *Bisogna parlagli, Signora, due Cavalieri d'Ulisse* vous demandent à qui il faut s'adresser pour avoir des rafraîchissemens pour eux & pour son Vaisseau ?

COLOMBINE.

Pour rafraîchir vôtre Vaisseau, laissez-

le dans l'eau ; & pour vous allez vous-en chez la le Févre, vous y trouverez de la glace tant qu'il vous plaira.

LE DOCTEUR.

Questa Donna parla comme un Filosofo.

COLOMBINE.

Allez, Messieurs, allez vous presenter à Circé qui commande dans cette Isle, elle vous fera donner ce que vous meritez, comme elle a déja fait à vos camarades.

PASQUARIEL.

Ohime Circé ..... Questa sorsiera che parmi i Diavoli è un Diavolo, si méchante, *piu Diavolo di tutti i terribili Diavoli.*

LE DOCTEUR.

Ohime son morto, mi pare que questa isola fourmille di Diavoli, eh per gratia Signora diteci la verità; n'êtes-vous point un Diable déguisé en femme ?

COLOMBINE

Il n'a pas trop de tort, il faut dire le vrai, c'est la forme que le Diable prend plus communément ; mais pour moi allez, je suis une bonne Diablesse : marque de cela, c'est que je veux vous mener au Château, où je suis seure qu'on vous regalera comme il faut..... (*Ils s'en vont tous trois.*)

SCENE V.

MARINETTE, MEZZETIN.

MEZZETIN.

A *Maladetto mar*, elle m'a bien tourmenté ; & comme si j'avois été un voleur, elle m'a bien fait rendre gorge : en récompense aussi elle m'a bien fait avaler de l'eau ; *mai piu mar*, quel chagrin si je m'étois noyé dans l'eau ! patience d'étouffer dans le vin.

MARINETTE.

Signor, ti farò portare bon vin de Champagne, *boni caponi e pernici.*

MEZZETIN.

Voici un joli prélude pour faire danser mes dents.

MARINETTE *chante sur l'air* (Beaucoup de vin & peu de tendresse.)

Viva gli amanti, e viva l'amore,
Cosi si gode la libertà,
Chi è maritato ha sempre il brusa core,
E non ha che guai, e non prova mai, la sanità.
Viva gli amanti, &c.

MEZZETIN sur le même air.

Viva chi beve il vin de Ciampagna,

E che si crepa dans les chapons.
Amo mangiar e viver in cocagna ;
Ma per far l'amor , giuro di bon cor che son poltron.
Viva chi beve , &c.

MARINETTE.

Oh , oh , voi cantate !

MEZZETIN.

Ah , ah , vous en faites autant !

MARINETTE.

Sapete che sono del mare una Sirena , e voi ?

MEZZETIN.

Et moi je suis un siron.

MARINETTE.

Voi siete gratioso.

MEZZETIN.

Et voi siete bella.

MARINETTE.

Ahi , ... (Elle soûpire.)

MEZZETIN.

Ahime . . . . . . (Il soûpire.)

MARINETTE.

L'amor mi fa sospirare , e voi ?

MEZZETIN.

Et à moi c'est la faim.

MARINETTE.

Sento che cantate di mangiare e bevere ; e non vi arrossite ?

MEZZETIN.

Voi cantate in favor de l'amor, n'êtes-vous pas honteuse ?

MARINETTE.

Nò, perche l'amor rienpisce il cervellò.

MEZZETIN.

E il mangiar remplit le ventre.

MARINETTE.

Senza amore non si puol vivere.

MEZZETIN.

Et sans manger on meurt.

MARINETTE *chante sur l'air*, (Je mene une agreable vie), &c.

Al Diavol vadi chi non ama,
Il mia piacere sol d'amar.
Solo l'amor il mio cor brama,
Et chi non ama possi crepar.

MEZZETIN sur le même air.

Al Diavol vadi chi non magna,
Il mio piacere è di magnar,
Possi morir ch'il vin sparagna,
Per me magnando voglio crepar.

MARINETTE.

E chi non ama possi crepar.

MEZZETIN.

E chi non magna possi crepar.



SCENE

SCENE VI.

COLOMBINE, MARINETTE, MEZZETIN.

COLOMBINE.

ET voici encore un de ces Messieurs ; que ne va-t-il manger & boire avec le reste de ses camarades ? Ils sont à table, où ils s'en donnent à ventre déboutonné. *(Colombine lui montre le chemin, & il s'en va.)*

SCENE VII.

COLOMBINE, MARINETTE.

COLOMBINE.

AH, Marinette, écoute la plus prodigieuse chose du monde ! J'ai mené deux des compagnons d'Ulisse à Circé, elle a ordonné aussi-tôt qu'on leur servît à manger ; mais le vin qu'on leur a presenté est un vin fort extraordinaire assurément, à mesure qu'ils en beuvoient vous les eussiez vû chãger de forme insensiblement ; à l'un le nez allongeoit, à l'autre

les yeux appetissoient : Enfin l'un a pris la figure d'un Cochon, & l'autre d'un Asne ; & puis il est venu ensuite plusieurs autres compagnons d'Ulisse de sa part ; on les a fait boire comme les deux premiers, & ils ont été changez comme eux en differentes sortes d'animaux.

MARINETTE.

Je sçavois bien que les femmes ont le pouvoir de rendre la plûpart des hommes aussi sots que les bêtes, quant à l'esprit ; mais quant à la figure, c'est pousser la chose un peu loin.

COLOMBINE.

Ulisse n'a point encore parû, apparemment qu'il attend au bord de la mer que ses compagnons viennent lui rendre réponse.

MARINETTE.

Il a beau attendre, il faudra ma foi qu'il vienne lui-même : mais j'ai une curiosité extraordinaire de voir des hommes bêtes, il faut que je la satisfasse. (*Elle s'en va.*)



SCENE VIII.

CIRCE', COLOMBINE.

COLOMBINE.

EN verité, Madame, vous vous êtes bien divertie à faire de plaisantes metamorphoses. Ulisse est aussi-bien en compagnons presentement, que la plûpart des femmes sont en maris. Mais dites-moi pourquoi vous les avez ainsi tous changez en animaux : Croyez-vous que ce soit un moyen pour vous rendre agreable à Ulisse ?

CIRCE'.

Non ; mais Ulisse dépendra en quelque maniere de moi par-là ; il ne me pourra quitter quand il le voudra, ne pouvant s'en retourner seul : Et quand il me plaira de rendre à ses compagnons leur premiere forme, ce sera une obligation qu'il m'aura tres-essentielle.

COLOMBINE.

En verité, Madame, si les femmes avoient le même pouvoir que vous sur leurs Amants, on verroit de belles metamorphoses.

SCENE IX.

ULISSE, ARLEQUIN, CIRCE', COLOMBINE.

ARLEQUIN.

VEnez, venez vous dis-je. Monſieur, ce n'eſt pas ici une Iſle deſerte comme vous le penſiez. Il eſt vrai qu'il y a des animaux qui font fremir; en voici deux qui ne ſont pas ſi affreux à la verité, mais qui ne ſont peut-être pas moins dangereux: Allons, approchez, & faites un petit compliment bien trouſſé là.

ULISSE.

Il voſtro aſpetto, ô Madama dechiara la voſtra nobilta; e al certo vi credo una perſona conſiderabile di queſta Iſola, quando voi non ne ſiate la Maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Ou la ſervante.

COLOMBINE.

C'eſt moi qui la ſuis.

CIRCE'.

Vous ne vous trompez pas, Seigneur, je commande en ces lieux, & déja vos compagnons ſont dans le Palais.

ARLEQUIN.

Et que font-ils là, s'il vous plaît, ces Meſſieurs ?

COLOMBINE.

Ils boivent, ils mangent.

ARLEQUIN.

Comment depuis le tems ces marauts-là ſont à table ? Vraiement je ne m'étonne pas s'ils ne reviennent point ; fy les vilains yvrognes ; de quel côté faut-il aller, s'il vous plaît, il faut que j'aille vîte boire le reſte pour les empêcher de s'enyvrer.

ULISSE.

Come.

ARLEQUIN.

C'eſt le zele que j'ai pour vôtre ſervice, & pour leur ſanté qui m'emporte.

ULISSE.

Io lo credo, ma fermati . . . Gourmand . . , (*à Circé.*) *Signora, per trouvar i miei compagni ſono venuto in queſto loco , & ſono contento della pena che mi ſon dato mentre mi à procurato l'honore di vedervi e di dichiararmi voſtro Schiavo.*

CIRCE'.

Allons, Seigneur, faire un tour dans ces jardins, en attendant qu'on nous ſerve à manger . . . . . (*Ils s'en vont en cauſant.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE *d'un air amoureux.*

JE vous trouve un air mignon, une taille bien prise, un regard perçant; je crois que vous êtes naturellement bien tendre.

ARLEQUIN *d'un air dédaigneux.*

Pas trop.

COLOMBINE.

Comment donc, une jeune personne qui vous aimeroit, qui ne songeroit qu'à vous plaire, n'obtiendroit rien sur vôtre cœur?

ARLEQUIN.

Pas grand chose.

COLOMBINE.

Pourquoi faut-il que l'amour ait mis de charmes dans une personne indifferente? Ah, Dieux, je n'en puis plus, la douleur me tuë! Ah, ah, ah! (*elle chancelle.*)

ARLEQUIN *la soûtenant.*

Sont-ce-là des vapeurs? attendez, attendez; est-ce que vous m'aimeriez?

COLOMBINE.

Ingrat, peux-tu douter de ma tendresse?

ARLEQUIN.

Oh, pour cela je vous demande pardon ; je croyois en pouvoir douter ſans crime. Diable, l'amour va bien vîte en ce païs-ci !

COLOMBINE.

Ahi, ahime, je me meurs !

ARLEQUIN.

Hola, hola, voyez un peu la force & le pouvoir de mes attraits ..... Tâchez de reprendre vos eſprits ; j'ai déja de la pitié pour vous, le reſte viendra petit à petit.

COLOMBINE.

Ingrat !

ARLEQUIN.

J'ai tort. Mais en verité je n'ai pas encore eu bien le tems de vous aimer auſſi violemment que vous m'aimez. Comme diable elle y va ! ſi la Maîtreſſe eſt auſſi vive que la Soubrette, adieu mon Maître : ce ſont-là de ces ſortes de choſes où l'on ne s'attend pas toûjours ..... Mais prenez courage, ma mignone, je ſens que mon amour commence à venir.

COLOMBINE.

Ah ! je commence à reprendre mes eſprits.

ARLEQUIN.

Courage, vous dis-je, courage, je

vous trouve vraiement bien jolie, aprés tout.

COLOMBINE.

Vous me rendez la vie. (*Ici arrive des Musiciens joüant des Instrumens.*)

ARLEQUIN.

Mais, ma belle, qu'est-ce que ces gens-là ?

COLOMBINE.

Ce sont les Musiciens de Circé, qui apparemment veut donner un Concert à Ulisse avant le repas.

SCENE XI.

ARLEQUIN, COLOMBINE, ULISSE, CIRCE'.

Flûtes, Violons, Haut-bois, & une Chanteuse.

Ici commence un petit Concert d'Instrumens, ensuite on chante ces paroles.

Dans ces aimables lieux
Tout nous inspire la tendresse,
Un Printemps éternel y fait briller sans cesse,
Ce que Flore & Pomone ont de plus précieux ;
Des oiseaux nuit & jour le chant melodieux
Exprime le plaisir de l'amour qui les presse ;
On ne connoît ici, ni chagrin, ni tristesse,

Tout y plaît, tout y charme les yeux.
Dans ces aimables lieux
Tout nous inſpire la tendreſse.

Le concert des Inſtrumens reprend enſuite, aprés quoi on chante ces paroles.

Aimez, aimez, laiſsez-vous enflammer,
Rien n'eſt ſi doux que le plaiſir d'aimer :
Aprés tant de travaux d'éternelle memoire,
Goûtez un doux repos dans ce charmant ſejour,
Vous avez tout fait pour la gloire,
Ne ferez-vous rien pour l'amour?

ARLEQUIN.

Cela eſt fort joli ; mais tous ces beaux airs & ces beaux diſcours ſont de la viande bien creuſe.

ULISSE.

Impertinente, gourmando, tu non penſi che à mangiare.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que vous n'y ſongez jamais, vous?

ULISSE.

Nò.

ARLEQUIN.

Voilà comme diſent la plûpart de ces Meſſieurs ; cependant ils mangent ſi bien qu'ordinairement il ne reſte plus rien pour leurs valets, & à la fin pour leurs heritiers ; ſans ſonger à manger ils mangent tout leur bien.

CIRCE'.

Allons, Seigneur, allons nous mettre à table.

Voilà ce qu'on appelle bien parler .... (*à Colombine.*) Allons, ma mignone, allons repaître, pour pouvoir parler plus franchement, & puis nous ôterons la bride à la pudeur, & nous mettrons la selle à l'amour.

SCENE XII.

LE DOCTEUR, *à moitié changé en Asne.* PIERROT, *en Bouc.* PASQUARIEL, *en Cochon.* MEZZETIN, *en Chat ; chacun une bouteille & un verre à la main ; & pendant qu'ils veulent chanter & boire, ils font des postures & des cris conformes aux animaux que chacun d'eux représente.*

MEZZETIN en Chat, chante.

Cantiamo compagni la gioia, su, su,
L'amore non è
Ma Bacco ch'io vò seguire, si, si.
D'amore son lasso, non ne posso più.

Chaque animal fait son cri ordinaire à la fin de chaque vers.

MEZZETIN continuë.

Questo vino,
Ch'è divino,
E nel ventre colà giù,

E un liquore ,
Ch'al mio core ,
Pie che certo grato è.

Les animaux reprennent leurs cris.

MEZZETIN reprend.

Su beviamo ,
Non tardiamo ,
Ancor io preſto ne vò.
Vò trincare ,
E ben mangiare ,
Fin che poſſo notte & di.

Tous les animaux reprennent leurs cris, & s'en vont.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE I.

ULISSE, ARLEQUIN.

ULISSE.

TI dico, che Circé è una maga, e che voglio partire.

ARLEQUIN.

Sorciere tant qu'il vous plaira, Monsieur, elle donne fort bien à manger, & en verité vous n'avez pas raison de trouver cette Princesse moins aimable à cause qu'elle sçait faire quelques petits tours de magie.

ULISSE.

In fine, ti assicuro che ciò mi ferisce l'immaginatione.

ARLEQUIN.

Oüy da . . . . . Il y a bien des gens qui à la verité feroient quelque scrupule d'avoir une Maîtresse qui auroit commerce avec le Diable : mais les grands hommes

comme vous ſe mettent ordinairement au deſſus de ces bagatelles-là.

ULISSE.

In fine , per impedire il corſo alla ſua volontà , va , cerca i noſtri compagni , e ne imbarcheremo per partire inceſſantemente.

ARLEQUIN.

Je doute qu'elle vous laiſſe aller comme cela: Quand une femme s'eſt mis quelque choſe dans la tête , ou qu'elle met quelque choſe dans la tête d'un homme , cela tient bien ferme. Oüy , mais, Monſieur, voici une penſée qui me vient;il faudroit vous faire ſorcier auſſi-bien qu'elle , & alors ſi elle vouloit vous contrarier & vous faire du mal , vous ſeriez à deux de jeu.

ULISSE.

Va ti dico a cercare i noſtri compagni , non perdiamo tempo.

SCENE II.

COLOMBINE , ULISSE.

COLOMBINE

ET bien , Seigneur Uliſſe , comment vous trouvez-vous dans ce païs-ici ?

ULISSE.

Trovo il tutto delitioso, mà non posso stabilirci il mio soggiorno.

COLOMBINE.

Comment, n'êtes-vous pas le maître de vos volontez ; & si vous vous trouvez bien ici, qui vous empêche d'y rester ?

ULISSE.

Le cure che devo ai miei stati, ne sono troppo lontano, & poi moro di voluntà di riveder la mia famiglia.

COLOMBINE.

Allez, Monsieur, vos Estats se sont bien gouvernez sans vous, & vôtre famille aussi : Peut-être même que comme il y a long-temps que vous êtes absent de chez vous, qu'elle est bien augmentée : la presence du mari n'est pas toûjours absolument necessaire pour cela, & j'en connois plus d'un à qui pareille chose est arrivée. Croyez-moi, Monsieur, vous êtes ici dans le plus beau lieu de l'Univers, goûtez-y tranquillement tous les plaisirs de la vie ; la belle Circé connoît vôtre merite, il ne tient qu'à vous d'être le plus heureux mortel qui fut jamais.

ULISSE.

In fine, voglio partire.

COLOMBINE.

Je ne sçais pas, à vous parler franche-

ment, si vous serez trop le maître de faire ce que vous dites ?

ULISSE.

E chi vi si potrebbe avponere.

COLOMBINE.

Vôtre merite, Monsieur.

ULISSE.

Che voi tu dire per questo ?

COLOMBINE.

Cela veut dire que Circé, qui vous croit du merite peut-être encore plus que vous n'en avez, ne vous laissera pas aller comme cela.

ULISSE.

E' possibile che Circé mi vogli disobligare ?

COLOMBINE.

Eh, Monsieur, l'envie qu'elle a de vous obliger pourroit bien l'obliger à vous desobliger Oüy.

SCENE III.

ARLEQUIN, ULISSE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *tout épouvanté.*

AH ! Monsieur..... Ah ! Monsieur.....

ULISSE.

E bene.

COLOMBINE.

Ahime ! la mêche est découverte.

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur .... la douleur me constipe la parole .... Nos pauvres compagnons, Monsieur .... ah ! .... ah ! ....

ULISSE.

E bene, che fanno presentemente ?

ARLEQUIN.

Ce qu'ils font presentement, Monsieur .... (*Il contrefait le cri de plusieurs animaux, comme d'un cochon, d'un chien, d'un âne, d'un chat, &c.*) Voilà, Monsieur ce qu'ils font .....

ULISSE.

Credo che Arlicchino sia diventato pazzo.

COLOMBINE.

Non, non, il n'est pas trop fol.

ARLEQUIN.

Vous allez voir, Monsieur, si je suis fol ; j'ai prié Circé de trouver bon que vous eussiez au moins la consolation de voir ces pauvres garçons ; elle a chargé Marinette de les amener ici, ils ne doivent pas tarder ..... (*Arlequin fait des lazzi regardant autour de lui, & fuyant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, faisant des*

cris d'animaux. Dans ce moment on entend de derriere le Theatre un bruit confus des cris de plusieurs sortes d'animaux tout à la fois.)

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur les entendez-vous? Ah, mes chers amis, que vous êtes changez en peu de temps! ..... Monsieur, suis-je encore Arlequin? là, regardez-moi bien; ne me flatez point, je vous prie; j'ai l'esprit si troublé, que je doute à tous momens si je suis moi-même. (*On entend encore les animaux qui paroissent.*

SCENE IV.

MARINETTE *avec un chien & une houlette, qui conduit le Docteur, Mezzetin, Pasquariel, Pierrot, & des Valets habillez en animaux differents.*

ULISSE, ARLEQUIN. COLOMBINE.

MARINETTE.

PEtits, petits, petits.

ULISSE.

O Cielo, che vedo!

ARLEQUIN.

Ah, mes pauvres amis, voilà mon cher Mezzetin. (*Il les caresse.*) Je le reconnois encore, & voilà aussi Pasquariel. Combien y a-t-il de gens qui à la figure prés sont encore plus bêtes que vous ?

MARINETTE *vers Vlisse.*

Signor, Circé m'adetto che le dispiace assai di questo accidente. (Arlequin rit) ..... *Tu ridi, impertinente; voglio pregarla che ti cambi in un muletto.*

ARLEQUIN.

Qu'elle me change en mulet; & fy, Marinette, n'avez-vous point de honte ?

ULISSE.

Son riempito d'horrore, vado per supplicar Circé di retornagli nel loro primo essere.

COLOMBINE.

Je ne sçay, Monsieur, si cela sera aussi aisé que vous vous l'imaginez : Il y a bien des gens qui peuvent faire du mal, sans jamais pouvoir faire de bien. Il est vrai cependant que Circé a bien du pouvoir; mais elle ne s'en servira pour vous faire plaisir, qu'autant qu'elle sera contente de vôtre procedé.

MARINETTE.

Signor, vado a rimenarli perche hò paura che non sene perda qual-heduno, e io sono caricata di renderne conto ...... Petits, pe-

tits, petits (*elle les chasse & s'en va.*)

ARLEQUIN.

Elle les mene comme une bande de petits poulets-d'Inde ; voyez qu'ils sont dociles.

ULISSE *suivant Marinette.*

Rendetemi i miei compagni, se non volete che il dolore mi uccida. (Il s'en va.)

SCENE V.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

ECoute, Arlequin, les manieres d'Ulisse pourroient bien le mettre dans le troupeau de ses compagnons.

ARLEQUIN.

Ahi ! Colombine, tu me fais peur pour moi-même.

COLOMBINE.

Il faut esperer qu'Ulisse ne sera pas toûjours le cruel.

ARLEQUIN.

Morbleu, Colombine, cela m'inquiéte : Si ta Maîtresse par plaisir ou par chagrin.... car il ne m'importe, alloit me changer en coq, par exemple, voudrois-tu bien être ma poule ?

COLOMBINE.

Eſtre poule, ma foy non, une poule n'occupe jamais ſeule les bonnes graces d'un coq ; un coq eſt trop coquet, & cela ne m'accommoderoit pas.

ARLEQUIN.

Ah, pour moi je te ſerois fidelle, foi de coq ; mais puiſque cela ne t'accommode pas, fais donc en ſorte que ſi je dois être changé, ce ſoit ſous la figure d'un lapin pour pouvoir entrer dans la garenne de ton cœur.

COLOMBINE.

Tais-toi, voici Circé.

SCENE VI.

CIRCE', COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *faiſant des reverences à Circé.*

POur cela, Madame, Uliſſe .... en verité ..... je ne ſçais pas..... mais de bonne foi ... oh, cela eſt certain .... oüi, Madame ...... cela eſt comme je vous le dis.

CIRCE'.

Qu'eſt-ce que çela veut dire ? il eſt devenu fol !

ARLEQUIN.

Ulisse, Madame, Ulisse . . . . .

CIRCE'.

Acheve donc, Ulisse, & bien ?

ARLEQUIN.

Ulisse, Madame, vous aime avec fureur ; mais comme il vous craint beaucoup, & qu'il a peur que l'excés de sa passion ne le porte quelque jour à blesser vôtre pudeur, il voudroit être bien loin d'ici : Ainsi, Madame, croyez-moi, pour éviter quelque scandale qui arriveroit infailliblement, renvoyez-le au plûtôt avec nos camarades; ôtez-leur seulement la figure de bêtes, car pour le reste je vous promets, ils seroient toûjours tels . . . . . à vôtre service.

CIRCE'.

Tu as raison, Arlequin, c'est ce que voudroit Ulisse, que je viens de laisser assez inquiet. Il a un empressement extraordinaire pour partir ; mais il ne partira point, quand je devrois mettre en œuvre toutes les furies de l'enfer. Il m'a marqué de la tendresse d'abord qu'il m'a vûë, & tout d'un coup ses sentimens sont changez pour moi, sans que j'en puisse deviner la raison. Oh, puisqu'il m'a obligee à l'aimer, car ce n'est plus un mystere, il m'aimera aussi, ou bien vous perirez tous.

ARLEQUIN *pleure.*

Moy, Madame, tenez, écoutez effectivement vous m'attendrissez le cœur; cela n'est vraiement pas bien à Ulisse d'en user ainsi, je ne sçaurois m'empêcher de le dire.

CIRCE'.

Oüy, pour lui & pour toi j'inventerai mille moyens pour me venger.

ARLEQUIN.

Mais, Madame, ce n'est-pas ma faute en verité; & marque de cela, c'est que si Ulisse ne vous aime pas, je suis prêt de vous aimer moi.

COLOMBINE.

Comment, scelerat! Oh je vais la prier de te changer en cochon tout à l'heure,

ARLEQUIN.

Tu t'en repentiras, examine bien la mine?

CIRCE'.

Allons, Colombine, je veux rendre la forme humaine à un des compagnons d'Ulisse, afin qu'il sçache au moins que je puis faire du bien comme du mal.



SCENE VII.

ARLEQUIN, *seul.*

QUe diable est-ce que tout ceci ? Le Seigneur Ulisse a grand tort, ne lui en déplaise, avec ses beaux scrupules, à cause que Circé parle au Diable quelquefois, voilà une belle affaire ; la plûpart des femmes pour ne pas parler au Diable sont-elles moins diablesses pour cela ? Franchement je crains beaucoup pour ma figure ; voyez l'agreable chose, si Circé alloit faire de moi un chat-huant, par exemple, ou un limaçon ; que dis-je un limaçon, j'aurai peine à éviter de lui ressembler si j'épouse Colombine, à moins que sa phisionomie ne soit bien trompeuse : mais ce malheur n'est pas si à craindre que l'autre, ni si exrraordinaire assurément. Oh, Monsieur Ulisse, il faut que je vous en dise deux mots : cette affaire passe la raillerie ; & si vous n'aimez pas Circé il faut absolument que vous fassiez comme si vous l'aimiez ; il n'y a rien à mon gré de plus aisé, il ne faut pour cela que de la jeunesse & de la santé. Mais qu'est-ce que je voy ? c'est mon ami Mezzetin.

SCENE VIII.

MEZZETIN *dans ses habits ordinaires.*
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH, *caro Mezzetin*, que j'ai de joïe de te revoir ! On ta donc rendu ta premiere forme d'animal ?

MEZZETIN *contrefaisant le chat.*
Mgnao, fu, fu.

ARLEQUIN.
Fy.

MEZZETIN.
C'est un petit reste de l'état où j'étois tout à l'heure ; voilà qui est passé presentement.

ARLEQUIN.
E bien credo che siete ben contento de non esser più animal, & *esser* devenu homme.

MEZZETIN.
Non è gia un grand bonheur non *d'esser huomo, tutto al contrario voria encor esse bestia.*

ARLEQUIN.
Comment, coquin, est-il rien de plus malheureux que de perdre la raison ?

MEZZETIN.

MEZZETIN.

La ragion non serve ben souvente qu'à rendre *gli huomini* malheureux, & les bêtes qui en ont une à leur mode sont toûjours contentes.

ARLEQUIN.

Voilà un chat bien moral.

MEZZETIN.

Gli animali per loro instinto natural non son portadi che à le cose che li fan piacer. Ah, Ciel, pourquoi ne suis-je encore chat!

ARLEQUIN.

Oüais, ce maraut-là me donneroit quasi envie de devenir animal : Ce que tu as de raison ne vaut pas la peine de tant t'affliger ; tu es encore assez bête, mon ami, ne te fâche point.

SCENE IX.

COLOMBINE, ARLEQUIN. MEZZETIN.

COLOMBINE.

COurage, Arlequin, nos affaires vont bien : allons gai, gai, de la joie, ris donc, ah, ah, ah, ris donc, te dis-je, ah, ah, ah. (*elle rit.*)

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah..... Cela eſt fort drôle, oüy, ah, ah. (*il rit.*)

MEZZETIN.

Cela eſt fort drôle, dis-tu.

ARLEQUIN.

Aſſurément, j'en creve de rire, ah, ah, ah.

MEZZETIN.

Puiſque tu m'aſſure que cela eſt plaiſant, je m'en vais rire auſſi, ah, ah, ah. ..... (*Il fait un rire forcé.*)

ARLEQUIN.

O ça, Colombine, tu vois que nous n'avons pas mal ri, ſçachons un peu preſentement ce qui nous fait tant rire?

COLOMBINE.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah..... (*Tous trois rient enſemble.*)

ARLEQUIN.

Sera-ce bien-tôt aſſez? ah, ah..... Dis un peu à cette heure?

COLOMBINE.

C'eſt qu'on nous va marier enſemble, ah, ah. Comment vous ne riez plus?

ARLEQUIN *d'un ton triſte.*

C'eſt donc-là ce qui eſt ſi plaiſant? (*Colombine & Mezzetin rient enſemble.*)

COLOMBINE.

Aſſurément. N'es-tu pas le plus heu-

reux homme du monde de m'épouser ? je t'en assure au moins.

ARLEQUIN.

Vous faites fort bien de m'en assurer, car cette affaire est de la nature de celles dont il est permis de douter : mais comment cela s'est-il fait sans que j'en aie oüi parler, ni que j'y aie jamais songé ?

MEZZETIN *rit.*

Bon, cela arrive tous les jours, ah, ah, ah.

COLOMBINE.

Ecoute, trop fortuné Arlequin, c'est qu'Ulisse & Circé font un accommodement ensemble à l'heure qu'il est; il a obtenu d'elle, à force de prieres, & par les sermens qu'il lui a faits qu'il l'aimoit de tout son cœur, qu'elle débestialisera ses compagnons ; & lui a promis de rester ici encore quelque temps, & de la revenir voir quand il auroit fait un tour en son païs pour donner ordre à ses affaires : & afin de former une espece d'engagement entr'eux, il a été resolu que l'aimable Arlequin épouseroit incessamment la sage & discrete Colombine. Dés que j'ai entendu cela, je n'ai pas voulu voir le reste de leur accommodement, & je suis venu t'annoncer une si agreable nouvelle. (*Mezzetin rit, Arlequin paroît fort triste.*)

COLOMBINE.

Qu'avez-vous ? est-ce que vous vous trouvez mal ?

ARLEQUIN.

Ce n'est rien ; c'est que je tâche de moderer l'excés du plaisir dont mon ame est remplie. On peut fort bien mourir de plaisir, afin que vous le sçachiez.

COLOMBINE.

Ceux qui en meurent ont grand tort, à moins qu'ils n'ayent bien envie de mourir ; car je ne sçache pas de mal contre lequel il y ait tant de remedes sûrs & aisez à trouver.

ARLEQUIN.

J'en trouverai chez vous apparemment (*Mezzetin rit toûjours*)

COLOMBINE.

Ce n'est pas tout, il a été aussi resolu que Mezzetin épouseroit Marinette. (*Mezzetin devient tout d'un coup fort triste.*)

ARLEQUIN *riant de tout son cœur.*

Solatium miserorum est habere pares. Allons, Mezzetin, tu riois si bien tout à l'heure ?

MEZZETIN.

Et oüi, mais on ne peut pas toûjours rire.

COLOMBINE.

Adieu, je m'en vais tout faire préparer

pour nos deux mariages, m'entendez-vous bien ?

ARLEQUIN.

De reste. Diable qu'elle empressée !

SCENE X.

MEZZETIN, ET ARLEQUIN *se regardent tristement quelque temps sans parler, & font des lazzi.*

ARLEQUIN.

MEzzetin, as-tu jamais oüi parler qu'on marie un homme sans sçavoir s'il le trouve bon ou mauvais ?

MEZZETIN.

Est-ce que tu le pourrois trouver mauvais ? Colombine est si jolie, il me semble que tu l'aimois ?

ARLEQUIN.

Ventrebleu, il y a bien des differentes manieres d'aimer; il y a souvent telle personne qu'on aime bien, qu'on ne voudroit pas épouser.

MEZZETIN.

Oüais, je croyois qu'on étoit bien-aise d'épouser toutes celles qu'on aimoit.

ARLEQUIN.

Non-pas, de par tous les Diables, non.

pas ; demande, demande à la plûpart des Amants.

MEZZETIN.

Il faut pourtant que tu fasse la chose de bonne grace.

ARLEQUIN.

Tu as raison, il faut la danser tout du long & du large ; & toi, comment la danseras-tu ?

MEZZETIN.

De même apparemment.

ARLEQUIN.

Et Marinette, est-elle un peu à ton gré, l'aime-tu ?

MEZZETIN.

Non ; mais par la raison que ceux qui aiment leurs femmes avant que de les épouser, les trouvent insupportables quelque temps aprés, j'espere que la haïssant presentement, je pourrai l'aimer dans la suite.

ARLEQUIN.

Fort bien.

MEZZETIN.

Ah, mon cher camarade, que tu sera content quand tu auras dix ou douze petits Arlequins qui viendront autour de toi : Mon Papa à déjeûner, à dîner, à goûter, à souper, mon Papa, dodo, dodo. (*Mezzetin contrefait l'Enfant & caresse Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Paix, paix, petits marmots, vous m'étourdissez ; allez trouver vôtre mere.

MEZZETIN.

Ah, mon cher Papa !

ARLEQUIN.

Je vous donnerai le foüet.

MEZZETIN.

Baisez-moi, mon bon Papa, Papa mignon.

ARLEQUIN *bat Mezzetin.*

Quels petits coquins sont-ce-là donc, ils ne se tairont pas ?

MEZZETIN.

Veux-tu t'arrêter ;

ARLEQUIN.

Non, je veux moriginer mes enfans, moi.

SCENE XI.

PIERROT, PASQUARIEL.

PIERROT.

Voilà bien du bruit, sans sçavoir pourquoi ?

PASQUARIEL

C'est à cause des Nôces d'Arlequin & de Mezzetin.

PIERROT.

Ah, je ne m'étonne pas puisque ce sont des Nôces ; cela mene toûjours du bruit avec soi en les faisant, & aprés aussi bien souvent.

PASQUARIEL.

Dicono che Ulisse a maritato Arlequin & Mezzetin , *perche sono suoi favoriti.*

PIERROT.

Ce n'est pas là une marque bien sûre qu'ils soient favoris d'Ulisse ; & il me semble qu'on pourroit mettre en question avec assez de raison, sçavoir , si c'est une récompense ou une punition que ce que l'on leur fait faire ?

PASQUARIEL.

Ordinariamente quando si marita si fa delle conditioni , & Arlequin & Mezzetin *non hanno fato niente.*

PIERROT.

Ils ont eu de l'esprit ; car de faire des conditions , ou de n'en pas faire avec sa femme en l'épousant , je croi que cela est bien égal , & qu'elle en perd la memoire peu de temps aprés les Nôces.

PASQUARIEL.

Tu hai ragione , & malgré ses promesses *la moglie fa* souvent *suo marito* . . . . . . vous m'entendez bien ; *di cento mariti non ve ne sono quatro* qui soient en droit de se

mocquer de celui à qui cet accident arrive.

PIERROT.

On ne peut rien dire ni penser de plus juste . . . . . . Mais voici la Nôce qui va commencer, allons-y rire avec les autres.

Ici le Theatre se change en un Jardin magnifique. Des Violons & des Hautbois environnent le Char d'Ulisse & de Circé, qui est au milieu du Theatre.

D'un côté Arlequin & Colombine sont dans un Char, qui represente un ménage.

De l'autre côté Mezzetin & Marinette sont pareillement dans un Char, qui represente toute une batterie de cuisine. Ils sont environnez d'instrumens grotesques, poëlles & chaudrons.

On parodie la Chacone d'Armide, sur laquelle les Acteurs chantent ce qui suit.

UN CHANTEUR.

Suivons Ulysse & chantons sa victoire,
Tout l'Univers retentit de sa gloire.

LE CHOEUR.

Suivons Ulysse, &c.

LE CHANTEUR.

Circé nous offre ici mille plaisirs,
Ce Prince a sçû désarmer sa colere,
Deux mots d'amour & cinq ou six soûpirs
Ont enchanté cette aimable sorciére.

LE CHOEUR.

Suivons Ulysse, &c.

ARLEQUIN.

Sans ses attraits nous serions tous encor
Chiens, Chats, Hiboux, Cochons, Renards, Panteres,
La beauté sert quelquefois plus que l'or,
Souvent par elle on fait bien des affaires.

LE CHOEUR.

Suivons Ulysse, &c.

ARLEQUIN.

Que la douceur d'être Pere est extrême,
Quand on en doit tout l'honneur à soi même.

LE CHOEUR.

Que la douceur, &c.

ARLEQUIN.

Loin de chez moi ces Plumets, ces Blondins.
Qui n'ont aucuns respect pour l'Hymenée,
Je crains ces gens effrontez & badins,
Sans leur secours je veux avoir lignée.

LE CHOEUR.

Que la douceur, &c.

MEZZETIN.

Cher Arlequin crois-moi; c'est vainement
Qu'on fait garder une femme coquette,
Quand elle veut écouter un Amant,
Malgré nos soins l'affaire est bien-tôt faite.

LE CHOEUR.

Suivons Ulysse, &c.

Tous ces couplets sont entremêlez de Danses, ou l'on contrefait les Danses de l'Opera, & la Comedie finit.

Fin du quatriéme Tome.